
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7286


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

51-0836





LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE FÉVRIER

LE BIENHEUREUX ANDRÉ D'ANAGNI

XIIIe siècle. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Son humilité. — Son austérité. — Résurrection miraculeuse. — Sa mort. — Vertu de ses reliques.

Saint André, fils du comte Etienne, était attaché par les liens du sang aux papes Innocent III, Grégoire IX et Alexandre IV. Il était né à Anagni, en Italie, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-François. Sa grande humilité lui fit refuser les honneurs que le pape Boniface VIII lui offrit.

Il marcha à grands pas dans la voie de la pénitence et de la perfection. Il menait une vie solitaire et habitait au fond d'une grotte où il pouvait à peine se tenir debout. Armé de la croix, il repoussait toutes les attaques du démon.

Il avait une âme très-compatissante, et sa sensibilité universelle s'étendait jusqu'aux animaux. Un jour qu'il était malade, on lui apporta, pour réveiller son estomac affadi, quelques petits oiseaux tués à la chasse. Le saint



eut pitié de ces pauvres animaux étendus sans vie et tout sanglants devant ses yeux. Il fit sur eux le signe de la croix, en priant Dieu de les ressusciter. Dès qu'il eut fini son oraison, les oiseaux commencèrent à s'agiter, battirent des ailes et s'envolèrent.

Il mourut dans le cloître de Pilio, le 1er février de l'année 1302. Son corps fut enseveli dans l'église du couvent, et ses reliques ont produit des guérisons merveilleuses.

(WADDING.)

LE PÈRE PIERRE FERRIER

1472. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Sa mission. — Sa mort.

Le père Pierre Ferrier, neveu de saint Vincent Ferrier et de l'ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Valence, en Espagne, d'une noble famille. Sa réputation de sainteté le fit choisir par les supérieurs de son ordre, pour aller, muni des pleins pouvoirs de Sixte IV, fonder un monastère en Estramadure, sur les frontières du Portugal.

Arrivé au village de Cazéry avec deux religieux de son ordre, il y vécut un an dans la plus extrême pauvreté, et fut d'abord forcé de s'éloigner sans avoir rempli le but de sa mission. Mais, protégé par un gentilhomme en faveur duquel il avait fait un miracle, il revint à Cazéry, où l'archevêque de Tolède lui donna les moyens de fonder un cloître. Il reçut encore à cet effet, de Ferdi-

nand le Catholique et d'Isabelle, de riches aumônes. Il mourut dans ce cloître en 1472, et c'est là qu'il repose dans un magnifique sépulcre de marbre. Les fiévreux viennent chercher leur guérison auprès de son tombeau.

LE PÈRE CORNEILLE DUBEN, MARTYR

ÉVÊQUE DE DOWN, EN IRLANDE

SOMMAIRE : Sa naissance. — Ses talents. — Son martyre.

Ce courageux martyr, ce digne évêque, issu d'une noble famille, naquit en Irlande, dans la province de l'Ulster. Entré dans l'ordre des Frères Mineurs, il se distingua par l'éclat de son savoir et la splendeur de ses vertus. Il fut promu à l'évêché de Down, dans la province de Connaught, en Irlande, et son courage apostolique fut mis à de rudes épreuves au milieu des persécutions exercées par la reine Elisabeth contre les vrais croyants. Il tomba entre les mains des hérétiques et fut jeté dans les cachots de Dublin, au milieu des voleurs et des meurtriers. Il fut, par suite d'un échange de personnes, délivré par les catholiques pour retomber bientôt au pouvoir des sectaires.

Il fut reconduit à Dublin et mis à la torture. Mais les hérétiques, voyant que les tourments ne pouvaient ébranler la constance de ce vieillard de 82 ans, le traînèrent sur la place de Dublin, le pendirent et lui arrachèrent le

cœur qu'ils coupèrent en quatre morceaux. Ainsi mourut ce vaillant confesseur de la foi. Il la scella de son sang versé à flots par l'hérésie, et alla recevoir dans les cieux la palme du martyre.

A la même heure, au même endroit et par le même genre de supplice, son chapelain expirait. C'était Patrice O'Lochoran. On le vit, avec un égal courage, accepter le martyre et refuser les riches bénéfices qui lui furent offerts au nom du roi Jacques Ier.

Le jour où moururent ces hommes courageux, la ville de Dublin fut plongée, pendant deux heures entières, dans une obscurité si profonde, que les passants avaient de la peine à se reconnaître dans les rues.

Parmi les reliques du cloître d'*Ara-Cœli* à Rome, se trouve une côte de saint Corneille. Sa vie et sa mort ont été écrites avec détail par David Roth, évêque d'Assyrie.

DEUXIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE P. A. LAURIER & LE P. V. DE LOGOS

1500-1550. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Les chrétiens de Saint-Thomas. — Les chrétiens de Cranganos se font instruire par les frères mineurs. — Guerre sanglante qui fait éclater le zèle des frères mineurs. — Travaux apostoliques du père Antoine Laurier à Socotora. — Il tombe entre les mains des indiens idolâtres. — Honneurs qu'on lui rend. — *Le Père Vincent de Logos. — Il fonde le collége Saint-Jacques.* — Il est défendu par ses élèves. — Il reçoit la visite de saint François Xavier. — Ses succès. — Conversion du roi de Tanor. — Il reçoit la confirmation et meurt en chrétien. — Mort du Père Vincent. — Travaux de ses élèves. — Jean III encourage les frère mineurs. — Etablissements fondés par eux à Bacaim et à Saliette. — Leurs fondations dans les îles de Charongio et de Ceylan.

Parmi les dignes ouvriers que l'Ordre Séraphique avait envoyés aux Indes Orientales, après la découverte du nouveau Monde par les Portugais, se trouvent deux hommes apostoliques, le père Antoine Laurier et le père Vincent de Logos, tous deux nés en Portugal. L'apôtre saint Thomas avait déjà porté le flambeau de la foi dans les Indes Orientales, en commençant par les îles de Socotora, et en passant de là dans le royaume de Cranganor, de Coutan, de Marsinga et de Bisnagar. Il laissa dans ces parages une mémoire si vénérée, que les nouveaux convertis prirent le nom de chrétiens de saint Thomas, et restèrent fidèles à leur croyance jusqu'à l'arrivée des évêques qui avaient adopté l'hérésie de Nestorius.

En l'année 1502, cinq ans après la découverte des Indes Portugaises, le roi Emmanuel y envoya une flotte

de vingt vaisseaux, sous les ordres de Vasco de Gama et quelques frères mineurs. Arrivé à Cochin, l'amiral accueillit avec honneur les ambassadeurs des chrétiens de l'Inde, appartenant au royaume de Cranganor, situé non loin de Cochin. Ils lui exposèrent qu'ils étaient chrétiens, que leurs ancêtres avaient été convertis par saint Thomas, mais qu'au milieu des païens qui les entouraient ils étaient restés ignorants. Ils venaient lui demander sa protection contre les païens, promettant d'être, pour le roi de Portugal de fidèles sujets. L'amiral leur fit un accueil plein de bienveillance et leur dit que le roi de Portugal lui avait surtout recommandé de bien traiter les chrétiens, et qu'il était prêt à leur prouver dans l'occasion combien ils avaient raison de compter sur la protection de son maître. Les frères mineurs, qui assistaient à cet entretien avec le Père Henri, leur supérieur, rendirent grâces à Dieu qui leur ouvrait cette voie pour introduire dans le nouveau monde la vérité évangélique. Ils se concilièrent toutes les sympathies des chrétiens de l'Inde, et ceux-ci eurent recours à eux pour se faire instruire et pour faire baptiser leurs enfants.

Mais une guerre sanglante que le roi de Cochin eut à soutenir contre un roi barbare, parce qu'il n'avait pas chassé les Portugais de son royaume, vint troubler les frères mineurs dans leurs travaux apostoliques. Le roi de Portugal envoya alors en l'année 1505, aux Indes Orientales, une quatrième flotte de vingt-deux vaisseaux sous les ordres de François Alnivida, nommé vice-roi de ce pays. Le vice-roi s'empara, chemin faisant, de la ville de Quiloa et de l'île de Mombaza. Ce fut là, pour les frères mineurs, une occasion de signaler leur zèle. On les vit

confesser les soldats, fortifier leur courage en leur donnant le pain des Anges, les animer au combat, porter au milieu de la mêlée l'étendard de la Croix en invoquant le nom de Jésus, panser les blessés, donner l'Extrême-Onction aux mourants, ensevelir les morts et planter les premiers, sur les remparts des villes assiégées, le signe vénéré de la foi.

Peu de temps après, l'amiral Tristan d'Acunha fit voile, à la tête d'une puissante flotte, vers l'île de Socotora, où une foule de chrétiens de saint Thomas, réduits en esclavage par le roi de Fortaque, étaient depuis longtemps détenus dans une forteresse. L'amiral marcha contre les Maures, les battit complétement, détruisit la forteresse, prit les chrétiens sous sa protection et chargea plusieurs frères mineurs de les instruire. Une mosquée fut transformée en église qui fut dédiée à la Mère du Sauveur, sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*. Le service de cette église fut confié à des frères mineurs. Parmi eux se trouvait leur supérieur, le père Antoine Laurier, homme d'une grande piété et d'une ferveur apostolique. Il passa, avec ses frères, trois années environ dans l'île de Socotora, s'occupant à détruire les abus, à introduire chez ces peuples barbares les vertus et les mœurs chrétiennes, à les instruire dans les saints mystères. Aussi le nom de ce saint homme devint-il célèbre dans l'Inde tout entière.

Mais, tandis que son zèle portait ses fruits dans l'île de Socotora, un roi barbare fit essuyer aux Portugais une grande défaite, et le vice-roi fit sortir de l'île ses soldats qui protégeaient les chrétiens contre les Maures. Le père Laurin, voyant le danger que couraient les néophytes,

s'embarqua pour aller trouver le vice-roi, laissant à ses frères le soin de consoler les chrétiens. Mais il fit naufrage et tomba, avec le gouverneur de Socotora, entre les mains du roi Mahmoud, qui les envoya sur les côtes de Cambaye pour être gardés dans la ville de Surate.

Après deux ans de captivité, le père Antoine Laurier demanda au roi la permission d'aller à Goa pour y recueillir l'argent nécessaire à sa rançon, promettant, s'il ne réussissait pas, de venir se reconstituer prisonnier. Le Seigneur toucha le cœur du roi barbare, et le saint homme obtint ce qu'il demandait. Mais il ne trouva pas le vice-roi et revint, selon sa promesse, reprendre ses chaînes. Le roi, avec tous ses courtisans, fut tellement surpris de cette loyauté, que, non content d'accorder la liberté aux Portugais, il les combla de présents magnifiques. Les idolâtres conçurent pour Antoine la plus grande vénération. Il lui fut permis de porter dans ces contrées le flambeau de la foi. Vers l'année 1550, le père Gaspard Barzée, prédicateur de la Société de Jésus, étant venu à Baçaim, fut invité par Antoine à visiter les néophytes. Il fit son entrée au son des trompettes et au milieu des réjouissances publiques, puis il offrit le saint sacrifice dans un ancien temple païen qu'Antoine avait rendu au culte du vrai Dieu. Après un long séjour dans l'Inde, le père Antoine Laurier mourut; mais nous ne pouvons préciser la date de sa mort.

Les prédicateurs des ordres séraphiques étaient restés longtemps chez ces nations, sans que le succès répondît à leurs travaux, parce que les évêques arméniens, envoyés par le patriarche de Chaldée, étaient venus répandre l'ivraie de l'hérésie au milieu de la semence évangélique.

Mais à la fin, pour conduire à grands pas les idolâtres dans la voie de la vérité, Dieu leur envoya le père Vincent de Logos qui, avec le père Jean d'Albuquerque, second évêque de Goa, se rendit dans les Indes (1539). Dès son arrivée, le père Vincent, malgré son grand âge, fit une riche moisson de prosélytes ; et, quittant Goa devenu pour son zèle un théâtre trop restreint, il partit pour Cananor, capitale du Malabar, où se trouvaient en grand nombre des chrétiens de saint Thomas. Il y fit une foule de conversions. Mais son œuvre la plus féconde fut la création du collége de Saint-Jacques, fondé par lui en 1540, pour recevoir cinquante jeunes néophytes. Cet établissement, d'abord soutenu par l'aumône, fut ensuite doté d'une rente par le roi de Portugal. Le premier maître du collége fut le père Vincent lui-même. Il apprenait à ses élèves la lecture, l'écriture, le latin, le chant d'Eglise et le rituel. Un jour, pour quelques fautes, il avait châtié, selon l'usage du temps, quelques-uns de ses disciples. Leurs parents regardant ce châtiment comme un outrage personnel, voulaient tuer le père Vincent. Mais les enfants, armés de pierres, vinrent au secours de leur maître. Les parents, revenus de leur colère et tout honteux, demandèrent pardon au saint homme et rendirent grâces à Dieu, qui s'était servi de leurs propres enfants pour le protéger contre eux.

Il reçut souvent, dans son collége, la visite de saint François Xavier qui voulut seconder ses efforts. Le 26 janvier 1549, le grand apôtre des Indes écrivait au provincial de la société de Jésus en Portugal : « Tâchez d'obtenir « à Rome quelques indulgences pour ce collége, le plus « grand désir du père Vincent et de l'un des pères de

« notre société, et d'y entretenir les fortes études ». Il demandait, dans une seconde lettre au roi de Portugal, sa protection pour le père Vincent. Celui-ci, avec le zèle d'un jeune missionnaire, malgré son âge avancé, parcourait les villes et les villages des environs, prêchant l'Evangile dans les bois et sur les places, convertissant et baptisant les idolâtres. Ses travaux portèrent leurs fruits; et, à sa mort, presque tout le pays était catholique. Le collége était devenu une pépinière de jeunes prêtres qui marchaient avec gloire sur les traces de leur maître, et qui repoussaient victorieusement tous les efforts de l'hérésie.

Le père Vincent, désireux de convertir l'Inde tout entière, se transporta dans le royaume de Tenor, à quatre-vingt milles de Goa. Le roi de ce pays, bien qu'idolâtre, était favorable aux chrétiens. Le père Vincent reçut de ce prince le meilleur accueil. Le roi, la reine, deux des principaux courtisans et plusieurs autres idolâtres furent convertis et baptisés. Le souverain de Tenor devint un si fervent catholique que, sous ses habits royaux, il portait une croix et une chaîne d'or dont le père Vincent lui avait fait cadeau le jour de son baptême. Il voulut aller à Goa recevoir la Confirmation. Mais les prêtres idolâtres, ayant deviné ses intentions, le firent garder à vue dans une forteresse entourée de murs formidables, pour l'empêcher de quitter son royaume. Le prince tomba à genoux, embrassa la croix et pria Dieu de le délivrer. Alors, comme par miracle, il trouva devant lui une corde et des échelles, parvint à franchir sans obstacle, les murs de sa prison, et s'embarqua pour Goa où il arriva heureusement.

Le gouverneur vint lui présenter les clefs de la ville, et, avec un cortége de nobles et d'officiers, au milieu d'un grand concours de peuple, il le conduisit à la cathédrale où l'évêque, en habits pontificaux, lui présenta la croix. Le roi s'approchant, s'agenouilla et appliqua sur la croix ses lèvres avec ferveur. Il déclara publiquement qu'il avait abjuré ses erreurs et qu'il avait embrassé la foi catholique; mais que, pour de graves motifs, il devait tenir sa conversion secrète. Il demanda aussi le saint sacrement de Confirmation, pour y puiser la force de vaincre avec courage toutes les difficultés que pouvait lui susciter sa conversion. Il promit enfin d'avouer hautement sa croyance, aussitôt qu'il le pourrait. Il reçut alors la Confirmation des mains d'Albuquerque, évêque de Goa, et resta encore deux jours dans cette ville. Inébranlable dans sa foi, il mourut en chrétien, après avoir été administré par un Frère Mineur.

Le père Vincent mourut à Cananor, le 2 février 1550. Il fut enseveli au milieu d'un deuil profond, dans l'Eglise du collége qu'il avait fondé. Son œuvre ne cessa, même après sa mort, de porter des fruits, grâce au zèle de ses élèves qui, devenus des prêtres éclairés et fervents, marchaient sur les traces de leur digne maître et faisaient une riche moisson de prosélytes. Quatre Frères Mineurs, directeurs du collége Saint-Jacques, convertirent, après la mort du père Vincent, dix mille idolâtres.

Jean III, roi de Portugal, avait ordonné que les orphelins au-dessous de quatorze ans fussent envoyés au collége pour y être instruits et baptisés, et il avait affecté à l'entretien du collége les revenus de plusieurs temples païens. Ce fut là, pour les Frères Mineurs, successeurs de

saint Vincent, un encouragement à redoubler de zèle. Malgré les attaques des idolâtres qui les poursuivaient à coups de pierres et qui en voulaient à leurs jours, ils suivirent les nobles traditions de leur maître et élevèrent au vrai Dieu plusieurs églises sur les ruines des temples consacrés à l'erreur. A l'aide d'aumônes ils mirent la dernière main à la construction d'un beau collége destiné à cinquante religieux, et commencé par Alphonse de Noronha. Ils desservaient en outre huit églises paroissiales qu'ils avaient déjà fondées.

Les Portugais, en arrivant dans la cité de Baçaim, avaient frayé la route aux Frères Mineurs. Cinq d'entre eux bâtirent un cloître dans cette ville, plusieurs églises dans les environs, et virent tous leurs efforts couronnés d'un plein succès. Le Père Antoine de Porto, un savant homme, alla jusqu'à l'île de Salsette, située à trois milles de Baçaim, où il convertit un vieux prêtre idolâtre en grande vénération parmi les siens. Il y dédia une église à la Mère de Dieu, et y construisit quatre belles chapelles et un collége qui pouvait contenir une centaine d'élèves.

Les habitants de l'île de Charongio reçurent aussi des enfants de saint François la lumière de l'Evangile, et furent dotés par eux d'un grand collége. Ces infatigables ouvriers de la foi bâtirent dans l'île de Ceylan un cinquième collége où quatre de leurs Pères étaient chargés d'instruire soixante-dix étudiants. Dans l'île d'Agaim ils créèrent un sixième établissement dirigé par deux Pères. Tous ces colléges, toutes ces églises, tous ces cloîtres, étaient entretenus par les libéralités du roi de Portugal et par les aumônes des chrétiens. Nous voyons par là que, non contents de proclamer dans les contrées idolâ-

tres les vérités de la religion, ces hommes apostoliques l'entouraient du rempart des saines doctrines, pour la prémunir contre les assauts du temps et de l'ignorance.

TROISIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE FRÈRE FRANÇOIS DE PAULE

DU TIERS ORDRE.

1485-1597. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Le Frère François, né à Paule, en Calabre, entre dans le cloître Sainte-Marie-de-Jésus, où il se signala par sa soumission et par sa piété. — Ses veilles et ses jeûnes austères. — Ses miracles. — Sa maladie et sa patience. — Sa mort. — Guérison miraculeuse opérée par ses reliques.

La petite ville de Paule, en Calabre, déjà célèbre par saint François de Paule, fondateur des Minimes, un de ses enfants, fut aussi la patrie du frère François, né dans ses murs en l'année 1485. Le frère assistait à l'un des miracles de son homonyme, quand le saint, lui imposant les mains et lui donnant sa bénédiction, lui adressa ces paroles : Dieu veut vous mettre au nombre de ses élus. Le frère François, dans sa jeunesse, habitait en Sicile, près de Palerme, une maison rustique assise au pied du mont *Pellegrin*, et illustrée par les reliques de sainte Rosalie, qui y restèrent longtemps en dépôt. Il y reçut fréquemment la visite de Benoît de *Saint-Fardello*, dont il mettait à profit les pieux exemples. Puis il entra,

comme frère servant, dans un monastère appartenant aux Minimes. C'était le cloître de Sainte-Marie de Jésus, situé près de Palerme. Doux et compatissant envers tout le monde, le frère François se signala, dans ce cloître, par sa soumission et par sa piété. Jusqu'à l'âge le plus avancé il allait, hors du monastère, chercher l'eau, le pain, les fruits, les légumes et toutes les provisions nécessaires à la communauté. Ces humbles fonctions, au grand étonnement de ses frères qu'il édifiait, ne lui faisaient pas négliger ses exercices religieux.

Jamais il ne dormait plus de trois heures. Avant minuit, il se rendait à l'église, où il demeurait jusqu'au point du jour, absorbé dans la prière ou dans la contemplation. Il mangeait fort peu et observait avec rigueur tous les jeûnes prescrits par la règle de saint François. Un Père lui disait un jour qu'à son âge (il était centenaire) il n'était pas obligé de jeûner : J'ai bien péché dans ma jeunesse, sans y être obligé, répondit-il. Pourquoi donc, quoique rien ne m'y oblige, ne ferais-je point pénitence dans ma vieillesse?

Dieu voulut illustrer par des miracles la vertu parfaite de son serviteur, même de son vivant. Un enfant de douze ans, porté à son cloître, fut guéri, par ses prières, d'une maladie mortelle. — Un gentilhomme de Florence avait deux fils qui, par suite d'une grave maladie, avaient perdu tous leurs cheveux. Ce gentilhomme mit un instant sur la tête de ses enfants un bonnet que le saint avait porté, et ils furent guéris et leurs cheveux repoussèrent.

A l'âge de cent douze ans, le frère François épuisé par les rigueurs de la pénitence et par ses longs travaux, fut

en proie à la plus cruelle maladie. Comme le feu éprouve l'or, la souffrance, avec la permission de Dieu, vint éprouver cette vertu si pure. Les démons torturèrent le corps de François, et ses pieds étaient comme dans un brasier. Ce fut avec une patience exemplaire que le saint supporta tous ces tourments.

Il reçut les derniers sacrements et mourut au mois de février de l'année 1597. De Palerme, où il était mort, sa dépouille terrestre fut transportée à son cloître, où il fut enseveli. Les spectateurs, qui se pressaient en foule sur le passage du convoi, se disputaient des lambeaux de ses vêtements, pour en faire des reliques, et ces reliques opérèrent des miracles. Ainsi, un gentilhomme avait la jambe droite rongée par un cancer. A l'aspect des progrès que faisait le mal, les chirurgiens voulaient lui couper la jambe; mais le malade mit sur sa plaie un morceau des vêtements du frère François, et aussitôt il fut guéri. Il vécut encore vingt-quatre ans et pouvait se tenir debout et marcher, comme s'il n'avait jamais eu aucun mal.

QUATRIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINTE JEANNE DE VALOIS, VEUVE

1464. — Pape : Paul II. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Projet dont la sainte Vierge charge Jeanne. — Son mariage malheureux. — Il est dissout par Alexandre VI. — Austérités et bonnes œuvres de Jeanne à Bourges. — Son projet de fonder une Congrégation. — Elle reconnaît à ce projet la volonté de Dieu. — Elle fait, après de grandes difficultés, approuver sa règle à Rome. — Elle réforme, pendant ce temps, des religieuses. — Avec quelle vénération elle reçoit sa règle revenant de Rome. — Construction d'un couvent. — Prise d'habit. — Vertus de la Sainte. — Ses derniers moments. — Miracles à sa mort.

Cette bienheureuse princesse naquit dans la pourpre et au milieu des lis, l'an 1464. Elle eut pour père le roi très-chrétien, Louis XI, et pour mère, Charlotte de Savoie. A peine eut-elle atteint l'âge de cinq ans, qu'étant brûlée du désir de rendre quelque service à la Mère de Dieu, elle la pria souvent de lui vouloir donner la connaissance de ce qu'elle désirait d'elle ; et, un jour qu'elle priait avec plus de ferveur, elle entendit la voix de cette très-sainte Vierge qui lui disait qu'avant sa mort elle lui établirait une nouvelle Compagnie religieuse en l'Eglise. La petite princesse demeura si satisfaite de cette assurance, qu'elle chercha dès lors tous les moyens pour faire réussir une si glorieuse entreprise, et elle en conféra souvent avec saint François de Paule, qui vivait alors en la cour de Louis XI, à Tours, où ce prince l'avait attiré du fond de l'Italie. Néanmoins, ce pieux dessein de la princesse fut

retardé par la volonté du roi, son père, car il la maria à Louis, duc d'Orléans et de Milan, qui parvint depuis à la couronne, sous le nom de Louis XII, et fut surnommé pour sa bonté : le *Père du peuple*. Cependant, elle n'eut pas le bonheur de lui plaire, et ce duc, qui ne l'avait épousée que par force et par la crainte du roi, son père, à ce qu'il disait, n'eut jamais d'affection conjugale pour elle. Mais cela n'empêcha pas la très-vertueuse Jeanne de lui rendre tous les devoirs et tous les honneurs qu'une femme prudente est obligée de rendre à son mari. En effet, comme elle le vit en querelle avec le roi Charles VIII, son frère, qui, après plusieurs différentes rencontres, le fit enfin arrêter prisonnier et enfermer en la tour de Bourges, où il demeura deux ans, la princesse, qui était restée à la cour, fit tant d'instances et de poursuites en sa faveur, qu'elle procura sa délivrance et sa réconciliation avec le roi.

Mais après que le roi Charles fut mort, sans laisser de fils pour lui succéder, le duc d'Orléans, comme issu de Charles V, dit *le Sage*, fut appelé à la couronne de France par la loi fondamentale du royaume. Et alors la princesse Jeanne, qui devait jouir du fruit de ses travaux et prendre part à la gloire du roi, son époux, reconnut que les grandeurs de la terre n'étaient pas le lot que Dieu lui avait destiné pour partage ; car, Louis XII, se voyant paisible possesseur du royaume, et ne craignant personne qui osât le lui disputer ou s'opposer à ses volontés, fit connaître ses sentiments touchant son mariage, et, produisant les causes de nullité qu'il prétendait s'y trouver, il en poursuit la dissolution auprès du souverain Pontife, qui était pour lors Alexandre VI. Des commissaires furent

délégués, par Sa Sainteté, pour terminer cette affaire, savoir : Philippe, cardinal de Luxembourg, évêque du Mans ; Louis d'Amboise, évêque d'Alby, et Ferrand, évêque de Ceuta, en Mauritanie. Ceux-ci, jugeant en faveur du roi, déclarèrent le mariage nul entre Sa Majesté et la bienheureuse Jeanne pour les raisons alléguées. Cela étant signifié à cette princesse, elle reçut cette nouvelle qui eût accablé tout autre esprit que le sien, d'un visage constant et sans dire autre chose que ce peu de paroles : « Dieu soit béni ! je sais qu'il permet ceci pour me donner moyen de le servir mieux que je n'ai fait par le passé ».

La princesse étant ainsi répudiée, le roi Louis XII lui donna pour apanage, entre autres seigneuries, le duché de Berry. Elle se retira donc en la ville de Bourges, y passa paisiblement le reste de ses jours en des œuvres de dévotion et de piété, et édifia toute la France par la sainteté de sa vie. Elle macérait son corps tendre et délicat par des haires et des cilices, et elle portait ordinairement cinq clous d'argent fort aigus sur sa chair nue, à l'endroit de son cœur. Elle ne mangeait que des mets les plus vils et les plus grossiers ; et, pour les jours maigres, elle s'abstenait entièrement de beurre et d'œufs, et de toute autre chose qui provient de chair. Sa piété et sa compassion étaient admirables envers les pauvres, et principalement envers les malades, qu'elle faisait soigneusement assister par ses médecins ; elle leur appliquait même des remèdes de ses mains royales, d'où suivaient souvent des guérisons miraculeuses.

Nous avons déjà parlé de ses conférences avec saint François de Paule. Tant qu'elle demeura à la cour, elle

se servit des conseils de ce saint homme pour la conduite de sa conscience, comme le roi son père le lui avait expressément recommandé à l'article de la mort ; mais ne le pouvant plus faire de vive voix, parce qu'elle en était éloignée, elle continua de le faire par lettres. Elle le consulta particulièrement touchant le dessein, qu'elle lui avait autrefois communiqué, d'établir une nouvelle congrégation de filles en l'honneur de l'Annonciation de la sainte Vierge Marie, ainsi que cette même Mère de Dieu le lui avait révélé. Quand elle fut bien confirmée par les résolutions du saint homme, elle fit connaître son dessein au Père Gilbert Nicolaï, d'autres l'appellent Gilbert Nicolas, de l'ordre de saint François d'Assisse, son confesseur, qui, par un bref du pape Alexandre VI, fut, depuis, nommé Gabriel-Marie, à cause de sa grande dévotion au mystère de l'Annonciation. Ce saint personnage, qui ne fut pas d'abord de cet avis, représentant à son Altesse royale qu'elle ferait mieux de suivre l'exemple de la feue reine Charlotte de Savoie, sa mère, qui avait établi les filles de Sainte-Claire au monastère de l'Ave-Maria, dans Paris ; la vertueuse princesse lui fit une réponse pleine de courage et de confiance en Dieu : « Si c'est », dit-elle, « la volonté de Jésus-Christ et de la Vierge Marie, ils « m'assisteront assurément dans toutes les oppositions « et toutes les difficultés qui s'y pourront rencontrer ».

Deux ans s'écoulèrent en ces retardements ; mais à la fin de ce temps, la sainte duchesse, étant tombée en une maladie très-grave et très-opiniâtre, avertit son confesseur que la seule opposition qu'il mettait à son religieux dessein en était la cause. En effet, ce Père s'étant rendu à la volonté de la sainte, aux avis qu'elle avait reçus du

ciel, elle commença à se mieux porter, et à reprendre peu à peu ses premières forces, et recouvra enfin sa parfaite santé. Elle commença donc son établissement, et nomma ce même confesseur premier Père gardien sur toutes les filles qui embrasseraient cette nouvelle congrégation, et elle lui donna la commission de choisir celles qu'il jugerait les plus propres pour y servir Jésus et Marie, sa très-sainte Mère.

Il y en eut un grand nombre qui s'estimèrent très-heureuses de pouvoir apprendre la piété sous la conduite d'une si sage princesse ; mais avant de les recevoir, elle voulut faire dresser la règle qu'elles devaient observer, sous le titre glorieux : *Des dix plaisirs* ou *des dix vertus de la Vierge*. Dès qu'elle fut faite, elle l'envoya à Rome par le Père Guillaume Morin, insigne prédicateur du même ordre de saint François, pour supplier Sa Sainteté de l'approuver ; mais il s'y rencontra tant de difficultés, que ce religieux, jugeant l'affaire impossible, revint en France et n'apporta qu'un refus à la duchesse. Elle ne perdit pas néanmoins courage : sachant que les affaires qui regardent l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère, ne s'établissent ordinairement que par la patience et par la force des prières, elle redoubla les siennes avec toute la ferveur possible. Et, pour les rendre plus puissantes auprès de Dieu, elle y joignit celles de toutes les bonnes âmes qu'elle connaissait en France. Ensuite elle envoya son confesseur à Rome ; mais il ne trouva pas plus de facilité pour l'affaire de la duchesse, que le Père Morin : au contraire, tout semblait s'opposer à ses desseins, jusqu'à ce que le cardinal Jean-Baptiste Ferrier, évêque de Modène, personnage d'un très-grand savoir et

d'une insigne piété, qui était de grande autorité à la cour de Rome, fort chéri et honoré du pape Alexandre, dont il était aumônier, envoya quérir ce religieux, pour lui dire qu'il voulait prendre sa cause en main, et qu'il avait eu sur ce sujet une vision du martyr saint Laurent et de saint François, qui lui commandaient de poursuivre la confirmation de cette sainte règle. En effet, le pape, apprenant cette vision, et d'ailleurs étant extrêmement édifié de la constante résolution du Père Gabriel et de la piété d'une si grande princesse de la maison de France, fille et sœur de rois, approuva enfin et confirma la règle, le 14 février 1501.

Pendant ce voyage de Rome, la duchesse ne perdit point de temps; elle obtint du roi la permission de faire bâtir, en telle ville de son royaume qu'elle voudrait, des maisons et des monastères de l'ordre qu'elle désirait établir, et d'y fonder des églises. Et, de plus, elle travailla à la réforme d'un couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, qui ne vivaient pas selon l'esprit et l'institution de ce grand Patriarche; elle en vint à bout par sa grande prudence et par la fermeté de son zèle, toujours soutenu de la grâce de Dieu.

On ne saurait exprimer la joie que reçut la sainte princesse, quand elle apprit que le Souverain Pontife avait approuvé sa règle, et accordé plusieurs beaux priviléges, grâces et indulgences à l'ordre qu'elle voulait fonder. Elle en fit rendre grâces à Dieu, non-seulement par ses filles, mais aussi par les âmes dévotes de Bourges et par tous les monastères de cette même ville. Elle reçut la règle avec une incroyable allégresse ; et pour plus de solennité, elle se fit accompagner de ses dames

et de ses demoiselles, et de toutes les filles qui désiraient prendre le voile. Il n'y en eut qu'une qui ne put se trouver à cette cérémonie, parce qu'elle était au lit, malade d'une grosse fièvre; mais on ne lui eut pas plus tôt posé le livre de la règle sur la tête, que, la fièvre cessant à l'heure même, elle se trouva parfaitement guérie. Ce qui prouva jusqu'à l'évidence que cette règle était sainte et inspirée de Dieu.

Après cela, elle ne pensa plus qu'à trouver un lieu propre pour y bâtir un couvent. Elle fit acquisition d'une place appartenant aux chanoines de Moyen-Moutier, où elle fit faire le plan de l'église et des autres bâtiments. Guillaume de Cambrai, archevêque de Bourges, en posa la première pierre avec les cérémonies ordinaires, et la conduite des constructions fut donnée à l'écuyer de la Duchesse, appelé Amé Georges, jusqu'à ce qu'elles fussent en état de recevoir des religieuses.

Plusieurs miracles, qui arrivèrent lorsqu'on travaillait à cette sainte maison, firent assez voir que Dieu en était le principal Conducteur et le souverain Architecte; car des manœuvres se trouvèrent ensevelis sous une montagne de terre sans en recevoir de mal. De gros quartiers de terre tombèrent sur quatorze ou quinze maçons, et pas un n'en fut blessé. Un autre fut emporté par une grosse pierre qu'il voulait jeter dans les fondements, mais il se releva de sa chute et n'en fut point blessé.

Que si la sainte Duchesse avait soin de l'édifice temporel de son monastère, elle n'apportait pas une moindre diligence à préparer des pierres vivantes pour le temple spirituel qu'elle prétendait édifier à la divine Majesté. A cet effet, elle choisit cinq filles des plus vertueuses,

auxquelles elle fit prendre l'habit le 8 octobre, l'an 1502. Et ce fut par celles-ci que commença, à Bourges, l'ordre de l'Annonciade, dit des *dix plaisirs* ou des *dix vertus de la Vierge;* et de là il s'est répandu en plusieurs autres endroits. Les cinq premières furent bientôt suivies de plusieurs autres qui, animées de l'amour de Jésus et de Marie, renoncèrent de bon cœur à tous les vains plaisirs des créatures. Mais la principale et la première professe de toutes, ce fut la sainte princesse : elle s'obligea à la règle qu'elle avait établie, le jour de la Pentecôte suivant, l'an 1503. Depuis, elle ne disposa plus de rien, c'est-à-dire ni de ses biens ni de sa personne, sans la permission du supérieur général de son Ordre.

Elle avait une dévotion si tendre envers le saint Sacrement de l'autel, qu'elle ne le recevait jamais que toute baignée de larmes : son amour pour Dieu était si tendre, qu'on la croyait quelquefois malade, lorsque son cœur était saisi des langueurs divines. Son oraison était sublime, et souvent elle y était ravie en extase. Un jour, durant la sainte messe, comme elle était dans un ravissement, Jésus-Christ et la sainte Vierge lui présentèrent deux cœurs dans un plat, Jésus-Christ lui disant en souriant d'y mettre aussi le sien. Mais la bienheureuse fut fort étonnée lorsque, l'ayant cherché, elle s'aperçut qu'elle n'en avait plus, parce qu'il était plus parfaitement uni à celui de Jésus qu'à son propre corps.

Etant sur la quarantième année de sa vie, elle vit bien par la diminution de ses forces que l'heure de sortir de ce monde était proche; elle voulut se disposer à ce départ par l'action qu'elle estimait la plus agréable à Dieu, qui était l'instruction de ses filles. En effet, en la dernière

visite qu'elle leur fit, elle les entretint, dans un discours si beau et si ardent, de l'imitation de Jésus et de Marie que, selon le rapport des personnes qui l'entendirent, jamais ses religieuses n'en avaient entendu traiter avec tant de force ni tant de grâces. Le lendemain, après leur avoir recommandé à chacune en particulier et à toutes en général, ce qui était de leur devoir, elle leur donna le dernier baiser de paix ; puis, se faisant reconduire en son palais, elle commanda que l'on bouchât la porte qui lui servait pour passer au monastère, jugeant bien qu'elle n'en userait plus. Depuis ce jour, qui était la fête de sainte Agnès, elle n'en passa pas un seul sans recevoir la sainte communion : ce qu'elle fit toujours avec de nouvelles ferveurs et des grâces particulières jusqu'au quatrième de février, qui fut le dernier de sa vie mortelle et le premier de sa vie bienheureuse.

Une clarté extraordinaire parut en sa chambre à l'instant de son décès, et dura bien une heure et demie : tout le peuple de Bourges vit à la même heure une espèce de nuée extrêmement claire sur l'église de l'Annonciade. Après sa mort, on trouva son corps couvert d'un rude cilice sur sa chair nue, et chargé des cinq clous d'argent à l'endroit du cœur, et d'une chaîne de fer sur ses reins ; tels étaient les instruments de pénitence dont la sainte se servait. On la revêtit de ses habits de religieuse comme elle l'avait ordonné ; mais depuis, par ordre du roi, elle fut parée en princesse : on lui mit le chapeau et la couronne sur la tête, et le manteau de velours violet, semé des armes de France, sur les épaules ; et, pour marquer qu'elle était religieuse, le voile et le scapulaire par dessus.

Ses obsèques furent faites avec toutes les cérémonies dues à sa qualité de princesse du sang, de fille, de sœur et d'épouse de rois, et son corps fut inhumé sous le chœur des religieuses, où il a reposé l'espace de 56 ans sans nulle marque de corruption. Mais l'année 1562, les hérétiques calvinistes, ayant surpris les meilleures villes de France, et ayant déclaré la guerre à toutes les choses saintes et sacrées, n'épargnèrent pas les précieuses reliques des saints. Ils brûlèrent donc le corps de cette bienheureuse princesse et en jetèrent les cendres au vent; mais elles furent reçues entre les mains de la providence divine qui leur redonnera la vie avec l'immortalité. La mémoire de notre sainte est devenue très-célèbre par un si grand nombre de miracles et de guérisons surnaturelles, qu'André Frémiot, archevêque de Bourges, en a approuvé jusqu'à 130, que l'on peut voir dans un livre imprimé l'an 1618. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs dignes de foi, mais plus expressément par Louis Dony d'Attichy, évêque de Riez, en Provence, puis d'Autun, en Bourgogne, et par le R. P. Hilarion de Coste, l'un et l'autre de l'ordre des Minimes[1].

[1] Le pape Benoît XIV approuva, pour l'ordre de Saint-François, le culte de Jeanne de Valois, établi de temps immémorial. Sur la demande de Louis XV, on commença une procédure pour sa canonisation; elle fut canonisée sous Louis XVI, le 20 avril 1775. Pie VI, qui gouvernait alors l'Eglise, donna un décret en forme de bref pour déclarer qu'il était certain que Jeanne avait pratiqué les Vertus chrétiennes dans un degré héroïque : il étendit son culte à toute la France.

PASCALINE ET ANGÈLE

DE LA TROISIÈME RÈGLE.

1313. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Sainte Pascaline devient la compagne de sainte Angèle et la prend pour modèle. — Soins de Pascaline pour sa compagne. — Leur charité. — Vision d'Angèle. — Mort de Pascaline.

Sainte Pascaline, née à Fulginie, ville des Etats de l'Eglise, marcha dans la voie de l'humilité et du mépris des choses terrestres sur les pas de sainte Angèle, sa compagne, dont elle se proposa la sainteté pour modèle. Elle prit, en 1290, l'habit du tiers ordre. Dédaignant les joies et les vanités mondaines auxquelles sa fortune et sa naissance lui donnaient droit, elle se livra avec tant de ferveur aux austérités de la pénitence, qu'elle devint non-seulement l'élève, mais l'amie intime de sainte Angèle. Elle fit, pour se régler sur elle, abnégation de sa volonté. Elle commença par donner tout son bien aux pauvres et finit par devenir pauvre, comme son divin Maître. Ce renoncement à elle-même et aux choses terrestres éleva rapidement cette âme simple à la contemplation des choses divines.

Elle fut bientôt initiée à la vie intime de sainte Angèle. Cette pieuse femme avait une foi si vive, elle éprouvait une si profonde tristesse en songeant aux souffrances du Christ, que l'aspect seul de la croix ou des instruments

de la Passion la faisait tomber en défaillance. Aussi Pascaline, par pitié pour sa maîtresse, dérobait-elle à ses regards tout ce qui pouvait lui rappeler le martyre de Dieu fait homme. Elle avait aussi remarqué que sainte Angèle déplorait avec tant d'amertume la mort du Christ et l'ingratitude des hommes, que ses larmes, en tombant sur son visage et sur ses mains, y laissaient de brûlantes empreintes. Aussi Pascaline, pour la soulager, lui épongeait-elle souvent les mains et le visage avec de l'eau froide.

Ces vertueuses filles trouvaient des consolations infinies à supporter, pour le Christ, les mépris du monde. Un jour, c'était un Jeudi saint, elles se disposaient à vendre les voiles qui couvraient leurs têtes, pour en consacrer le prix au soulagement des malades de l'hospice. Une femme leur fit observer qu'en allant nu-tête par la ville, elles s'exposeraient aux railleries des passants. « Pour« quoi », répondirent-elles, « rougirions-nous de sup« porter les railleries pour l'amour de ce Dieu puissant « qui, dans ce saint jour, a souffert les outrages des hom« mes et les insultes de la populace? Et quoi! le Roi du « ciel et de la terre s'est laissé vendre, livrer et clouer « sur une croix, et nous hésiterions à lui sacrifier quel« ques misérables vêtements? Est-ce qu'il ne nous a pas « déclaré que le bien fait par nous au moindre de ses en« fants, il nous en tiendra compte comme s'il était fait à « lui-même? »

Pascaline partageait les joies célestes de sa maîtresse. C'est au point que Dieu révéla à sainte Angèle que c'était son élève qui lui valait certaines faveurs surnaturelles. Un autre jour, la très-sainte Vierge Marie vint manifester

à Angèle l'affection particulière qu'elle avait pour son élève. Elle lui apparut tenant entre ses bras Pascaline entourée d'une auréole; on eût dit qu'elle voulait la cacher dans son cœur. Sur son lit de mort, Angèle ne pouvait se lasser de bénir et de consoler Pascaline. Elle lui donna toutes les instructions dont elle avait besoin pour la remplacer et pour conduire son troupeau dans la voie de la perfection.

Après la mort de sa sainte maîtresse, Pascaline allait chaque jour visiter son tombeau. Elle y puisait la force pour supporter la souffrance, la lumière pour éclairer ses doutes, la consolation dans sa tristesse, des armes contre la tentation, un encouragement à persévérer dans le bien. Elle vécut encore quatre ans; et, le 5 février 1313, elle alla recevoir, dans le sein de Dieu, la récompense de son zèle. Au milieu d'une foule respectueuse et affligée, son corps fut enseveli dans l'église des frères mineurs de Fulginie, où elle est honorée sous le nom de sainte Pascaline. C'est dans cette église que, suivant une ancienne coutume, elle est fêtée tous les ans, au milieu d'un grand concours de peuple.

ÉLISABETH HOMODÉE

1465-1498.

SOMMAIRE : Ses vertus, son culte.

Le 4 février, Palerme fête la mémoire de sainte Elisabeth Homodée, née dans cette ville en 1465. Elle était

fille de Jean Homodée et de Catherine la Campi. Son grand-père habitait la ville d'Amélie, en Ombrie, et vint en 1445 à Palerne, où il fut nommé conseiller et baron. Les preuves qui attestaient les vertus et les miracles d'Elisabeth ont été perdues par la négligence de ses contemporains. Mais nous savons qu'elle n'avait pas plus de sept ans, lorsqu'elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-François, dont elle suivit fidèlement la règle jusqu'à sa mort. Aussi modeste que pieuse, elle comptait plus de vertus que d'années, lorsqu'elle fut réunie, dans le ciel, à son divin Fiancé. La dépouille mortelle de la sainte resta, trois jours, exposée dans l'église des Frères Mineurs, à Palerme. On venait de tous côtés en foule rendre hommage à ses restes vénérables, et implorer son intercession. Elle fut enterrée dans le caveau de sa noble famille, sous l'autel de l'Immaculée Conception. Au-dessus de cet autel figure son portrait qui la représente avec une croix entre les mains, et sur son tombeau est gravée cette inscription : « Elisabeth Homodée, d'une illustre famille, repose dans « ce tombeau. Elle a quitté cette vie terrestre à l'âge de « trente-trois ans, le 4 février 1498, pour naître à la vie « éternelle. Elle entra dans l'ordre de Saint-François dès « ses plus jeunes années, et se signala par sa perfec- « tion et par ses miracles ».

LE PÈRE JACQUES PETRUZZI

ÉVÊQUE D'ALARINO.

1550. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Il se signala par son savoir et par sa vertu. — Son corps est miraculeusement conservé.

Le cloître Saint-Onuphre, près de la ville de Guasto, dans la Pouille, a été honoré par la mort et par les reliques de Jacques Petruzzi, dont la famille était une des plus nobles de Sienne. Jacques, dès sa plus tendre jeunesse, entra dans l'ordre des Frères Mineurs, et la noblesse de sa race fut un de ses moindres titres. Cette âme privilégiée offrait l'heureuse alliance du savoir et de la vertu. Sa science le fit juger digne de remplir à l'Académie de Naples une chaire de théologie. Modeste autant que savant, il obtint, par son mérite, l'évêché d'Alarino, et les qualités qui font le vrai religieux rehaussaient en lui l'éclat de la dignité épiscopale. Il montra dans cette haute position l'abnégation et l'humilité qui caractérisent les Frères Mineurs, et c'était à son amour pour les pauvres, à sa charité pour le prochain, à son zèle pour le salut des âmes, que l'on s'apercevait qu'il était évêque. A l'article de la mort il se fit porter de son palais épiscopal à son cloître, où il voulut mourir et être enterré parmi ses frères. « Je vais », leur disait-il, « entrer dans « cette éternité bienheureuse que Dieu m'a promise pour

« prix de mes travaux et dont il m'ouvre les portes ». Telles furent ses dernières paroles. Il mourut en l'année 1550.

Bien des années après sa mort, son corps était admirablement conservé et encore intact, récompense et témoignage de la pureté d'âme inaltérable qu'il avait fait paraître depuis le jour où il était entré dans l'ordre des Frères Mineurs, jusqu'au jour où il avait quitté cette vallée de larmes.

FRANÇOIS THOMASUCCI

1447. — Pape : Grégoire XII. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Son affabilité. — Il est élu quatre fois provincial. — Ses extases.

Dans le cloître de Guasto, se trouvait, entre autres saints personnages, le Père François Thomasucci, né dans la Pouille, auquel Dieu avait prodigué ses dons. Ses manières étaient si douces, son abord était si affable, qu'il était aimé et respecté comme un père par tous les religieux et par tous les laïques. Il fut quatre fois promu aux fonctions de provincial de la province de Saint-Ange, et se distingua dans ce poste par une charité si prévoyante, que ses frères lui obéissaient au moindre signe et prêtaient une oreille avide à ses conseils et à ses censures.

Il demeurait longtemps en prière et restait parfois des heures entières, les bras ouverts, plongé dans la contem-

plation. On lui apprit un jour que son frère avait pris l'habit dans le cloître de Guasto. Il en éprouva une vive joie et se rendait auprès de lui, quand on lui dit que ce frère venait de mourir : il se mit alors en prières, fut ravi en extase, enlevé dans les airs, et vit monter au ciel l'âme de son frère entourée d'une auréole. De pareilles extases étaient, à ce qu'on assure, fréquentes chez lui. Ce serviteur de Dieu mourut et fut enterré en 1477, dans le cloître de Guasto, où Dieu honora son tombeau par des miracles.

DOMINIQUE CASTILLAN

1460. — Pape : Grégoire XII. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Il est envoyé au couvent de Guasto. — Miracle qui accompagne sa mort.

C'est aussi dans le cloître de Guasto qu'est honoré Dominique Castillan qui, né à Florence, d'une noble famille, embrassa les humbles fonctions de frère lai. La province de Saint-Ange venait d'être créée, quand il fut envoyé au couvent de Guasto servir les malades qui y avaient été transportés de plusieurs autres monastères. C'est dans cette position infime qu'il passa toute son existence. Dieu, par des miracles, voulut mettre sa sainteté dans tout son jour. Au moment où il mourut, une jeune fille de dix ans, se trouvant aussi à l'article de la mort, s'écria : Attends-moi, Père, attends-moi. On lui demanda le sens de ces paroles : Eh quoi ! répondit-elle, ne voyez-

vous pas l'âme de frère Dominique monter au ciel, environnée de gloire ? Et à ces mots elle expira. Les parents de la morte prirent des informations et apprirent qu'à l'heure même où leur fille avait parlé, le saint frère était mort. Un frère du même cloître, qui était allé par la ville à la provision, entendit un enfant de cinq ans s'écrier d'un air ravi et les yeux fixés vers le ciel : Mais regardez donc le frère Dominique ! Voyez donc ce saint religieux qui est environné de gloire et que les Anges portent au ciel ! Le témoignage sorti de ces lèvres innocentes poussa vers le cloître tous les habitants de la ville. Ils venaient tous rendre hommage à cet humble religieux, à ce saint homme glorifié par la bouche des enfants. C'était en l'année 1460 qu'il était mort.

LE FRÈRE JEAN HERRERO

1556-1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Sa sainteté précoce. — Pascalis, son maître. — Sa profession solennelle. — Son obéissance et son humilité. — Son attention à éviter toute conversation oiseuse. — Sa réponse à un religieux. — Son ardeur à prier. — La science passait chez lui pour de l'inspiration. — Entrevue du frère Jean et du frère Joseph Ferrier. — Il délivre un captif par ses prières. — Il guérit son neveu infirme. — Il assiste, par ses prières, sa cousine dans l'indigence. — Il continue longtemps, pendant sa dernière maladie, ses pratiques religieuses. — Révélation à son sujet. — Ses derniers moments. — Son enterrement précipité. — Le pasteur de Xumilla guéri par une relique du frère Jean.

Cet humble frère était né à Xumilla, en Espagne, de parents honorables. C'étaient François Herrero et Catherine Herrero qui donnèrent à leur fils une éducation chré-

tienne. Cette jeune âme porta tout d'abord des fleurs auxquelles devaient succéder plus tard les fruits les plus éclatants de la piété. Le ciel la couvrait de sa rosée pour que l'atmosphère du monde ne pût la flétrir. Jean aidait son père et sa mère dans les travaux des champs et employait les dimanches et les jours de fête à servir le Seigneur. Il se rendait souvent au cloître des Frères Mineurs déchaussés, où il eut le bonheur de se lier avec saint Pascalis Baylon. Edifié par les pieux exemples de cet homme, il entra dans cet ordre et fit, sous un maître aussi parfait que Pascalis, de si grands progrès dans la vertu que, en l'année 1579, à l'âge de 23 ans, il fit sa profession solennelle. Le nom d'Herrero, c'est-à-dire forgeron, était parfaitement approprié aux rigueurs qu'il exerçait sur lui-même ; car il frappait sur son corps comme sur du fer, pour le rendre malléable aux exercices de la pénitence. En tout temps il portait un cilice, passait la plus grande partie de ses nuits en prières, se livrait aux jeûnes les plus austères et prenait plaisir à supporter la faim et la soif. Il persévéra dans cette vie de privations et d'ascétisme jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sans se relâcher même durant ses maladies, qu'il tenait cachées et qu'il supportait pour l'amour de Dieu.

Ce saint homme marchait toujours pieds nus hiver comme été, par la neige, par un soleil brûlant, faisant de longues routes sur des chemins raboteux, et portant sur ses épaules le pain nécessaire à la communauté. Il n'avait d'autres vêtements que les habits laissés au rebut par ses frères. Son obéissance ne se démentit jamais, et il passa ses jours dans les plus rudes travaux, sans laisser échapper contre ses supérieurs le moindre murmure.

Jamais on ne surprit chez lui le moindre signe de colère ou d'impatience. Jamais il ne sortit de ses lèvres une parole vaine ou inconsidérée. Pour éviter de tomber dans des conversations oiseuses, il se tenait dans sa cellule, dans le chœur, ou à quelque place où il pouvait le mieux s'occuper de Dieu. Quand la nécessité, la charité ou les convenances le forçaient à rompre le silence, ses paroles, comme des traits de feu, jetaient dans tous les cœurs la flamme de l'amour divin. Ses entretiens avec les hommes mondains étaient toujours semés d'exemples tirés de la vie des saints qui animaient les âmes tièdes. Les bons religieux qui vivaient avec lui attestent qu'il ne s'était jamais rendu coupable de la plus légère infraction à la règle. Tous le regardaient et l'honoraient comme un second Pascalis.

Dans sa profonde humilité il se regardait comme un grand pécheur. Un religieux lui disait qu'une sainte vie faisait aspirer à la mort. « Vous parlez pour vous, mon « Père, lui dit-il. Quant à moi, malgré mon grand âge, « je redoute le jour où j'aurai à rendre compte ; car je « n'ai pas fait assez de progrès dans la perfection ». Sa sainteté bien connue lui attirait le respect ; mais ce respect faisait son tourment; car il craignait de se laisser aller à l'amour-propre, qu'il regardait comme le plus dangereux ennemi de l'homme. Il prenait une physionomie sérieuse quand il voyait un jeune religieux commettre quelque faute. Mais son cœur avait des trésors de compassion, de douceur et de charité, pour ceux-là surtout qui cherchaient un refuge auprès de lui dans leurs tentations et dans leurs tourments. Dans ses fonctions de frère portier il tâchait de complaire à tout le monde. Il

était surtout charitable envers les pauvres et leur faisait tout le bien qui était en son pouvoir.

Sa physionomie reflétait l'habitude de la contemplation. Au milieu même de ses œuvres serviles, ses oraisons jaculatoires montaient jusqu'au trône du Très-Haut comme des traits de flamme : « O grand Dieu ! s'écriait-il. « O Seigneur tout-puissant ! O bonté suprême et infinie! « mon tout, mon unique consolation ! O sublime refuge, « asile plein de douceur où mon âme trouve le repos ! « Comment peut-on être assez insensé pour s'éloigner de « toi, qui es notre trésor, notre trésor éternel ». C'est ainsi que ses soupirs s'élançaient vers le ciel. Quand il venait de prier, son visage rayonnait d'une sainte ardeur. En disant le *Pater noster*, il approfondissait tous les mots de cette oraison que le Fils de Dieu lui-même nous a enseignée. Il s'extasiait devant cet heureux privilége que nous avons de pouvoir donner le nom de Père au Roi des rois. Quand il prononçait ces paroles : *qui êtes aux cieux,* son âme ravie nageait dans cette mer d'ineffables délices qui est l'élément des bienheureux dans le ciel. Aux occupations de Marthe il joignait les pieux exercices de Marie; et, malgré le double poids de l'âge et de la maladie, nuit et jour, dans sa cellule comme dans l'Eglise, la prière était son occupation de toutes les heures.

Chaque jour il se confessait, et la nuit entière était pour lui une préparation à la sainte communion. Sa grande consolation, son plaisir était de servir la messe et sa faveur édifiait alors tous les assistants et les prêtres eux-mêmes. Quand la vieillesse et les maladies l'empêchèrent de servir le saint sacrifice et de vaquer à cette occupation que les Anges mêmes envient aux hommes, il

se faisait porter avant l'aurore à une place d'où il pouvait apercevoir tous les autels différents: il assistait à cinq ou six messes et s'approchait de la sainte table. Il trouvait dans les méditations que le sacrifice de la Victime non sanglante éveillait en lui une douceur qui lui faisait oublier ses souffrances. Ces méditations étaient aussi pour lui la source des grâces divines et des lumières qui lui attiraient l'admiration des savants. Un jour que, avec le commissaire de l'Inquisition et un docteur en théologie, il s'entretenait de la gloire des saints, ces savants hommes trouvèrent des paroles bien au-dessus de l'intelligence d'un simple religieux et furent convaincus que la sagesse divine parlait par sa bouche. Le Père Joseph Ferrier déclarait qu'il lui avait entendu faire sur certains passages de l'Ecriture des réflexions qui ne pouvaient être qu'une émanation de l'Esprit-Saint.

Le Père Joseph aimait beaucoup la conversation du frère. Un jour, en le voyant arriver, frère Jean battit des mains et s'écria : « Soyez le bienvenu, mon Père, « c'est pour la plus grande gloire de Dieu que vous venez « ici » ; et il se mit à faire au visiteur plusieurs importantes prédictions. Comme le Père Joseph semblait y ajouter foi, le frère reprit en riant : « Ce ne sont là que des « présomptions ; je ne vous assure pas que tous ces évé« nements auront lieu ». Le Père Joseph fut étonné ; mais ces paroles n'altérèrent point sa confiance, et plus tard il vit que le frère ne s'était pas trompé.

Un citoyen de Xumilla avait été fait prisonnier par les Maures et était détenu à Alger. La femme et le frère du captif, voulant payer sa rançon, vinrent demander conseil au frère Jean. Celui-ci leur dit qu'ils n'avaient pas

besoin de se mettre en frais, parce que les prisonniers reviendraient bientôt en Espagne. Ils lui demandèrent s'il avait reçu d'Alger quelque lettre qui servît de base à ses conjectures. — Non, répondit le frère Jean, mais je sais qu'ils sont déjà à Oran. — Le captif fut bientôt de retour en Espagne, et l'on apprit qu'il était en effet à Oran au moment où le frère Jean l'avait annoncé. On conclut de là que cette délivrance était due à ses prières.

Dieu avait aussi accordé à son serviteur le don des miracles.

Son neveu Jean Herrero Zeballos avait un enfant de sept ans qui, en tombant, s'était brisé l'épine dorsale et, par suite de cette chute, était resté contrefait. Les médecins assuraient qu'il ne pouvait guérir que par un miracle. Le miracle s'accomplit. Le père porta l'enfant à son oncle qui le guérit complétement en faisant sur lui le signe de la croix.

Sa cousine Catherine Abellan fut aussi miraculeusement assistée par lui. Se trouvant dans la détresse, elle s'écria : O mon cousin, j'aurais bien besoin de vos prières. A peine avait-elle dit ces mots qu'elle entendit du bruit dans son coffre. Elle l'ouvrit et y trouva assez d'argent pour subvenir largement aux dépenses de l'année.

Dieu voulut enfin accorder à son fidèle serviteur la récompense de ses bonnes œuvres, et le frère Jean tomba gravement malade. Tant que son état le lui permit, il se rendit tous les jours à la chapelle de l'Hôpital et à la table sainte ; mais il ne voulait reposer que sur une planche. A la fin, le médecin le détermina à se mettre au lit, et le

frère Jean reçut les derniers sacrements. Il était plein de joie et disait : Dieu soit loué ! nous touchons au terme de notre pèlerinage. Il se confessa en pleurant, et demanda pardon à tous les religieux qui fondaient en larmes. Quant il eut été administré, il adressa à Dieu de longs actes de foi, d'espérance et de charité.

Quelques heures avant sa mort, le Père Joseph Ferrier lui demanda de révéler les faveurs particulières que Dieu lui avait faites. Mais le frère répondit que l'on ne devait pas adresser de pareilles demandes à un homme qui avait toujours été un grand pécheur et qu'elles lui faisaient beaucoup de peine. Le Père Joseph insista et dit que, puisqu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il ne pouvait être soupçonné de vanité ; que d'ailleurs Dieu exigeait de lui cette confession qui serait fort utile au progrès spirituel de ses frères. Ces raisons le déterminèrent à révéler certains détails que nous avons consignés ici. Dieu, à ce qu'il avoua, avait révélé à quelqu'un que quelques religieux encore vivants dans sa province, iraient, ainsi que lui, tout droit au ciel, sans passer par les épreuves du purgatoire.

Peu de temps avant sa mort, sa physionomie s'éclaira d'un rayon de joie, il se fit ouvrir les yeux, promena un regard attentif autour de lui, referma les yeux et rendit le dernier soupir, le 4 février 1640, dans la 85e année de son âge.

On ne trouva qu'un rosaire dans sa cellule. Il y eut à son enterrement un grand concours de spectateurs qui se disputaient avec avidité quelques parties de ses vêtements, pour les garder comme reliques. Aussi fut-il enterré avec précipitation et demi-nu.

Ses reliques opérèrent plusieurs miracles. En voici un entre autres. Le pasteur de Xumilla gisait en proie à une fièvre pernicieuse : les médecins l'avaient fait administrer, en déclarant qu'il n'avait pas deux heures à vivre. Le malade, qui avait entendu parler des guérisons miraculeuses opérées par le frère Jean, eut recours à lui et se fit apporter la croix de bois que le saint tenait autrefois suspendue à son cou. A peine l'eut-il embrassée, en invoquant le saint, que la fièvre disparut pour faire place à une guérison complète. La croix ainsi que le rosaire du saint et une lettre écrite par lui, opérèrent encore d'autres miracles.

SAINT JOSEPH DE LÉONISSA, CAPUCIN

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Ses jeunes années. — Son entrée dans l'ordre des Capucins. — Ses parents. — Son enfance. — Il perd ses parents. — Ses études classiques. — On lui fait des propositions de mariage. — Il tombe malade. — Son retour à Léonissa. — Il entre chez les Capucins. — Démarche de ses parents. — Ils veulent l'emmener de vive force hors du couvent. — Euphranio fait profession.

Entre Spolète au sud-est et Riéti au nord-est, on trouve, à l'ouest des collines connues sous le nom de l'*Aqua-Sancta*, la petite ville de Léonissa ou Léonessa. Là vivaient, vers le milieu du seizième siècle, deux époux chrétiens, Jean de Désidério et Françoise Paolini ; ils appartenaient à la petite noblesse du pays et n'étaient guère favorisés sous le rapport de la fortune, mais ils se

faisaient remarquer par la sévérité de leurs mœurs et par leur dévouement à la foi catholique. Dieu leur donna en 1556 un enfant, qui reçut au baptême le nom d'Euphranio, et qui devait être un jour saint Joseph de Léonissa. Dieu, qui le destinait à une sainteté éminente, veilla sur lui avec un soin tout particulier et le protégea spécialement dans une circonstance où il aurait dû trouver la mort; souvent aussi on remarqua que l'enfant, quand il s'éveillait, était bercé par une main invisible.

Quand il commença à grandir, on vit se développer en lui les heureux fruits de la grâce divine et de l'éducation excellente que lui donnèrent ses parents. Il se montrait toujours très-attentif à éviter ce qui pouvait offenser Dieu, et conservait habituellement je ne sais quoi de sérieux que l'on ne trouve que très-rarement chez les enfants de son âge. Dès l'âge de sept ans, tous les vendredis il jeûnait au pain et à l'eau et se donnait la discipline, ainsi que le faisaient les membres de la confrérie du Sauveur. Il sanctifiait de la même manière la vigile des fêtes de la sainte Vierge. Son plus grand bonheur était de dresser de petits autels auprès desquels il s'acquittait de ses pieux exercices, entouré le plus souvent de ses sœurs et de ses petits camarades dont il stimulait le zèle. La nuit même, quand toute la famille était endormie, il se levait pour prier encore. Quand, à certains jours de l'année, ses parents donnaient des repas suivis de danses suivant l'usage du pays, il se tenait à l'écart pour prier, lire et vaquer à d'autres pieux exercices, surtout il avait soin de s'éloigner des personnes de l'autre sexe, depuis qu'on lui avait dit qu'il était extrêmement dangereux d'être familier avec elles.

Au moment où il arrivait à l'âge où l'on a à se décider sur le choix d'une carrière, Dieu l'éprouva en lui enlevant presque en même temps son père et sa mère. Il fut alors recueilli par son oncle, Jean-Baptiste, professeur à Viterbe, dans les Etats de l'Eglise, qui compléta son instruction et son éducation conformément à la méthode que l'on suivait alors en Italie pour les jeunes gentilshommes. On l'appliqua surtout à l'étude du latin, à la poésie et à l'éloquence. Dans ces différentes branches il fit de grands et rapides progrès, grâce à sa facilité et à son application ; et ses succès scolaires ne nuisirent pas, comme il arrive trop souvent, à ses progrès dans la piété.

Le bon exemple qu'il donnait par sa modestie et sa retenue faisait une excellente impression sur tous ceux qui le voyaient, et il s'exhalait de lui une odeur de vie qui développait partout la vie. Un gentilhomme qui avait eu souvent l'occasion de le voir, crut ne pouvoir trouver pour sa fille un époux plus convenable, et malgré son âge encore tendre, — il n'avait que seize ans — il fit, sans tarder, part de ses intentions à l'oncle du jeune homme. La dot était considérable; l'oncle entra pleinement dans ces idées et parla à Euphranio de la proposition flatteuse qui lui était faite. Mais celui-ci avait déjà pris des arrangements avec Dieu, au service duquel il avait résolu de se consacrer tout entier, car il connaissait les paroles de l'Apôtre : « Celui qui est marié s'occupe « de ce qui est du monde, de façon à plaire à sa femme, « et il est partagé ». Il déclina donc poliment cette proposition. L'oncle, qui avait accueilli ce projet avec tant de complaisance, fut très-contrarié de ce refus et employa

tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour le faire changer d'avis. Euphranio se trouvait dans un grand embarras. Il lui était pénible de mécontenter un oncle qui lui était très-attaché et auquel il devait beaucoup ; d'autre part, il était fixé sur la question de sa vocation, et il savait que sur ce point on ne doit obéir qu'à Dieu seul ; eût-il songé à céder, il ne pouvait le faire, puisque le ciel l'appelait à un état plus parfait, enfin il ne voulait pas lutter ouvertement contre son oncle, de peur d'accroître encore son mécontentement. Dans cet embarras extrême, il s'adressa à Dieu toujours disposé à secourir ceux qui, dans leurs peines, se jettent dans son sein paternel : sa confiance ne fut pas trompée. Il fut bientôt attaqué d'une fièvre violente qui ne tarda pas à prendre un caractère plus inquiétant; les médecins, inquiets, lui conseillèrent d'aller respirer l'air natal.

A peine fut-il de retour à Léonissa que la fièvre diminua; bientôt elle disparut complétement. Il remercia Dieu de cette nouvelle faveur, et n'en fut que plus désireux de rompre définitivement avec le monde. Voulant ne pas perdre de temps et ne pas s'exposer à de nouvelles difficultés avec sa famille, il se mit aussitôt à l'œuvre, il visita les Capucins de Léonissa et conjura le provincial, le Père Urbain de Monte-Ulmo, de le recevoir dans l'ordre. Sa demande ayant été agréée, sans même informer ses parents de sa démarche, il se rendit à Assise, qui n'est qu'à quelques lieues de Léonissa, et entra dans le couvent de Saint-Carcerelle, que ses supérieurs lui désignèrent. Gardons-nous de considérer sa démarche comme précipitée ou comme téméraire, il n'y a pas de temps à perdre

quand on entreprend une œuvre difficile ; et consulter longuement ses parents en pareille occurrence, c'est trop souvent se lier les mains. Le jeune homme, qui aspirait à suivre Jésus, ayant voulu avant tout aller ensevelir son père, le divin Sauveur lui répondit : « Laissez aux morts « le soin d'ensevelir les morts ».

Tandis qu'Euphranio prenait avec l'habit de l'ordre le nom béni de Joseph, ses parents songeaient toujours à l'union qu'ils avaient projetée ; la nouvelle de son départ de Léonissa les contraria vivement. Bientôt ils surent qu'il était à Assise, et résolurent de s'y rendre ensemble avec l'intention de le faire changer de détermination et de le ramener avec eux. Lélio Ercolano, le plus distingué de tous par ses talents et sa position, s'était réservé de prendre la parole et d'engager la lutte. Craignant sans doute de se voir refuser la porte du couvent, ils appliquèrent des échelles contre les murailles du jardin et pénétrèrent ainsi de vive force dans le couvent. Les bons religieux qui auraient pu les considérer comme des ennemis et des envahisseurs, n'en firent rien cependant; ils leur permirent de voir leur jeune parent, et même de le voir en particulier, sans qu'aucun des religieux fût présent, ce qui contraria vivement Joseph. L'attaque commença aussitôt. Lélio ne craignit pas de taxer le jeune homme de dureté et d'ingratitude à l'égard de son oncle de Viterbe, qui lui avait servi de père avec tant de dévouement. La délicatesse de son tempérament, la vie qu'il avait menée jusqu'alors, la maladie qu'il venait de faire, tout, enfin, supposé qu'il dût être religieux, aurait dû l'éloigner d'un ordre aussi austère ; du moins, s'il persévérait dans son dessein, devait-il en renvoyer l'exécution

à une autre époque. A ces arguments de Lélio, les autres parents en joignirent d'autres encore. Mais le jeune homme tint bon; il savait que celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas digne du royaume de Dieu, et il ferma l'oreille à tout ce qu'on lui disait. Cette résistance irrita ses parents; ils mirent la main sur lui et voulurent l'emmener de vive force; mais les cris qu'il poussa attirèrent les religieux qui vinrent l'arracher aux mains de ses parents transformés par une passion aveugle en des loups ravisseurs. Le courage qu'il avait montré dans cette circonstance lui valut sans doute la grâce de vivre toujours en saint religieux et d'asseoir sur des fondements solides l'édifice de sa perfection. Connaissant mieux qu'il n'avait fait jusqu'alors la malice du péché et la corruption de notre nature, la sainteté de Dieu et son infinie bonté, il pleura beaucoup et ouvrit ainsi son cœur aux grâces extraordinaires que Dieu lui réservait. — On ne connaît pas l'époque à laquelle le frère Joseph se consacra définitivement à Dieu par la profession religieuse; mais on croit que ce fut en 1573.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Ses progrès rapides dans la voie de la perfection. — On l'envoie dans la mission de Constantinople. — Il perd son meilleur ami qui lui apparaît après sa mort. — Ses progrès dans la vertu. — Sa mortification. — Il est nommé *socius* du provincial. — Il est ordonné prêtre. — Il demande à être envoyé à Constantinople comme missionnaire. — Résistance qu'il rencontre. — On accède enfin à sa demande. — Tempête affreuse. — Il arrive sain et sauf à Constantinople.

Après trois années de noviciat on l'appliqua à l'étude de la philosophie et de la théologie, car on l'avait destiné à l'honneur suprême du sacerdoce. Il avait pour com-

pagnon d'étude le frère Jérôme de Visso, duquel le rapprochaient la tournure de son esprit et son caractère; ils travaillaient ensemble et avaient souvent des entretiens spirituels. La mort vint bientôt briser ces liens si doux et si saints; ce triste événement fit sur Joseph une impression profonde et l'engagea à s'occuper de son salut avec plus de zèle que par le passé. Si nous en croyons l'un des biographes de Joseph, les deux amis avaient fait cette convention que celui des deux qui mourrait le premier apparaîtrait à l'autre, avec la permission de Dieu, et l'informerait de l'état dans lequel il se trouvait en l'autre monde. Quoi qu'il en soit de ce détail, quelques jours après sa mort Jérôme apparut à son ami dans sa cellule, au moment où il faisait sa sieste, suivant l'usage italien. Joseph fut d'abord effrayé; cependant il se remit et lui dit : « Frère, n'es-tu pas mort? Comment est-il « possible que tu sois ici ». Jérôme répondit : « Oui, sans « doute, je suis mort; et ce n'est que par une permis« sion spéciale de la Providence que je suis ici ». — « Eh « bien! » lui dit Joseph, « fais-moi connaître, de grâce, « quel est actuellemennt ton sort ». — Jérôme soupira, puis il répondit : « Joseph, si tu savais combien est sévère « le compte qu'il faut rendre à Dieu au moment de la « mort! » Il soupira encore, puis il ajouta : « Joseph, « Joseph, si tu pouvais voir combien est étroite la porte « qui conduit à la vie! » A ces mots il disparut. Le souvenir de cette vision ne s'effaça jamais de l'esprit de Joseph.

Se rappelant les paroles de l'apôtre saint Paul, que ceux qui appartiennent au divin Sauveur crucifient leur chair avec ses concupiscences, il s'appliqua avec un zèle extraor-

dinaire à la pratique de la mortification tant intérieure qu'extérieure. Il se mit plus sérieusement encore que par le passé à combattre sa volonté propre, à se conformer à la volonté d'autrui, à mortifier ses yeux, à rechercher le silence, la solitude, à se livrer à l'oraison, à employer utilement chacun de ses instants ; il luttait contre son corps comme étant le plus dangereux de ses ennemis, cherchant en toute circonstance à le dompter et à le briser. Il jeûnait au pain et à l'eau trois fois la semaine ; souvent même il ne prenait rien autre chose dix jours de suite, souvent encore il passait trois jours sans prendre la moindre nourriture, et ensuite il se trouvait plus fort qu'il ne l'était antérieurement, quand il châtiait moins son corps. Quand il devait prendre les mêmes aliments que les autres, il y mêlait des poudres amères, et il allongeait son vin de beaucoup d'eau. Il n'appelait jamais son corps que du nom d'âne, et employait pour le châtier un rude cilice, la discipline et des chaînes de fer; une de ces chaînes lui était tellement entrée dans les chairs qu'on dut se servir de tenailles pour l'enlever. Ces macérations, bien capables d'effrayer des âmes moins généreuses, lui étaient extrêmement chères, parce qu'il savait qu'il se rendait par là plus conforme à Jésus crucifié, et qu'il se considérait comme une victime toujours placée sur l'autel. Il ne donnait que très-peu de temps au sommeil, et couchait d'ordinaire sur la dure. En un mot, il n'y avait point de mortification qu'il ne s'imposât quand les supérieurs lui en donnaient la permission, et on l'appelait dès lors le bourreau de sa chair.

Ses études terminées, ayant été nommé compagnon du provincial, il fit tout ce qui dépendait de lui pour se

soustraire aux honneurs qui pouvaient en résulter pour lui. Quand ils arrivaient ensemble dans un couvent de l'ordre, il se rendait aussitôt à la cuisine ou à l'infirmerie et y rendait les services les plus vulgaires et les plus humiliants. Son plus grand bonheur était d'être repris et blâmé par les autres. Quand les humiliations de ce genre lui manquaient, il en faisait naître lui-même les occasions. Jamais il n'eut à son usage un habit neuf, une couverture de lit neuve, réclamant toujours pour son usage les objets dont ses confrères ne voulaient plus se servir. Ces vertus et autres semblables qu'il pratiquait et qui l'entretenaient dans une union intime avec Dieu par la foi, l'espérance et la charité, étaient pour lui la meilleure de toutes les préparations au sacerdoce qu'il reçut par obéissance pour ses supérieurs. On ne sait pas à quelle époque il le reçut ; mais on sait qu'il le reçut avec crainte et tremblement ; il s'en estimait complétement indigne, et y voyait un capital qui lui était confié et dont il devait rendre à Dieu les intérêts avec usure. Pour lui, être prêtre, c'était être apôtre ; comme saint Paul, il voulait se faire tout à tous, et il considérait comme le plus grand de tous les biens d'être humilié, de souffrir, de mourir pour la gloire et le nom de Notre-Seigneur.

Vers cette époque, le général de l'ordre, le Père Jacques de Mercato Saracino, songea à envoyer quelques-uns de ses religieux à Constantinople, afin d'offrir leurs services aux chrétiens prisonniers des Turcs et d'étudier le terrain favorable à la propagation de l'Evangile ; le Père Joseph apprit cette nouvelle avec bonheur et sollicita la faveur d'être compris parmi ces missionnaires. Cependant des difficultés se présentèrent, et le généralat du

Père Jacques arriva à son terme avant que son projet eût reçu un commencement d'exécution. Le nouveau général, le Père Jérôme de Polizi, avait les mêmes idées; mais l'heure déterminée par Dieu n'avait pas encore sonné pour le Père Joseph ; il renouvela sa demande en 1587, mais on lui répondit qu'il devait attendre.

Les Pères choisis pour cette mission étaient les Pères Pierre de la Croix, Gilles de Sainte-Marie et Denys de Rome. Cette réponse des supérieurs causa au Père Joseph le chagrin peut-être le plus grand qu'il ait éprouvé en toute sa vie. Au reste, cette circonstance ne servit qu'à épurer encore, en le dégageant de tout motif humain, le désir qu'il avait de servir Dieu dans cette mission difficile ; il fallait qu'il fût martyr suivant l'âme, avant de l'être suivant le corps.

Quand il eut soumis complétement sa volonté à la volonté de Dieu et de ses supérieurs, la faveur qu'il avait tant désirée lui fut enfin accordée ; des obstacles imprévus ayant empêché le Père Denys de partir, le général jeta les yeux sur le Père Joseph pour le remplacer, et lui envoya son obédience le 1er août 1587 ; les deux autres religieux étant partis antérieurement , on lui donna comme compagnon le frère lai Grégoire de Léonissa.

Le Père Joseph s'étant placé sous la protection toute particulière de Dieu, ainsi que l'œuvre à laquelle la Providence l'appelait, se hâta de se rendre à Venise avec son compagnon. Ils s'embarquèrent sur un vaisseau marchand : d'abord le vent fut des plus favorables, mais il ne tarda pas à changer. Il s'éleva une tempête furieuse qui effraya, non-seulement les passagers, mais les matelots et les officiers eux-mêmes; tous tremblaient et s'attendaient à une

mort prochaine : seul Joseph demeurait inébranlable et priait le Seigneur avec une confiance qui ne l'abandonna jamais. Tout à coup on vit paraître au sommet du mât un oiseau au plumage éclatant, qui attira sur lui tous les regards ; il ne fit que paraître ; et, au moment où il disparut, la tempête s'arrêta soudain ; tous, passagers et mariniers, virent dans la délivrance du vaisseau l'effet des prières du saint religieux. Le vaisseau de Venise étant à destination du Levant, le Père Joseph dut s'embarquer sur un autre vaisseau, n'ayant qu'un petit tonnage et un équipage peu considérable. Cette nouvelle partie du voyage commença également sous d'heureux auspices ; mais le calme ne fut pas de longue durée. Le navire fut entraîné en pleine mer, sans pouvoir reprendre la vraie direction ; bientôt on manqua de vivres, et on put se croire sur le point de mourir de faim. Dans ce danger pressant, le Père Joseph, ayant tiré de son sac un morceau de pain durci, fit dessus le signe de la croix et le distribua à tous ceux qui étaient sur le vaisseau. Chose prodigieuse ! le pain, miraculeusement multiplié, conjura la faim durant tout un mois, et on débarqua heureusement sur la côte de Thrace, non loin de Constantinople.

Ayant débarqué avec son compagnon, le Père Joseph ne savait de quel côté diriger ses pas, car il n'apercevait pas la ville, et les personnes qu'il rencontrait ne le comprenaient pas. Il se recommanda au Seigneur, et sa prière fut immédiatement exaucée. Un charmant petit enfant, semblable en tout à l'un de ses neveux qui était mort avant son départ de Léonissa, vint le prendre par la main et le conduisit à travers les rues de Constantinople

jusqu'à l'église de Notre-Dame, comprise dans le couvent où résidaient les deux religieux qui l'avaient précédé. Ce couvent, qui avait appartenu aux Bénédictins, était en très-mauvais état, mais heureusement l'église était dans des conditions plus satisfaisantes. A peine arrivé au couvent, l'enfant disparut. Joseph remercia le Seigneur, comme autrefois saint Pierre, quand l'ange l'eut fait sortir de la prison et arraché aux mains de ses ennemis; il s'agenouilla dans l'église, remercia la très-sainte Vierge de la protection qu'elle lui avait accordée, et lui recommanda de nouveau ses intérêts et ceux de sa mission. Son cœur se sentit admirablement fortifié et encouragé; il brûlait du désir le plus ardent de travailler et de souffrir pour Notre-Seigneur.

Dans ces dispositions, il se mit en toute humilité à la disposition de son nouveau supérieur, le Père Pierre de la Croix, et le pria de le diriger, étant disposé à suivre en tout point ses indications. Bien loin de chercher à se reposer de tant de fatigues extraordinaires, ou de se laisser amollir par les charmes des beaux lieux dans lesquels il se trouvait transplanté, il demanda la faveur insigne d'être conduit immédiatement sur le nouveau terrain où son zèle allait avoir à se développer. Toutes les puissances de son âme aspiraient à Jésus; et, pour satisfaire un peu la soif qui le dévorait, il fallait qu'il s'employât et souffrît pour les membres souffrants du Sauveur, au secours desquels on l'avait envoyé.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son zèle comme missionnaire. — Il est arrêté et mis à la torture. — Il évangélise les chrétiens de la prison. — Il est arrêté une première fois. — Peste. — Son dévouement. — Il songe à convertir le sultan et pénètre dans son palais. — Il est arrêté de nouveau dans le palais du sultan. — Sa condamnation. — Le supplice des crochets. — Il est délivré par un ange. — Il arrive heureusement à Genève avec un renégat converti.

Le supérieur, loin de chercher à réprimer ce zèle ardent, l'encouragea et le bénit. Après quelques heures passées en communauté, il le conduisit à la prison où étaient renfermés les chrétiens, dont un certain nombre, affaiblis par les mauvais traitements, hésitaient et semblaient être sur le point d'abjurer la foi. Si le cœur du pieux missionnaire était vivement ému à l'avance, il le fut bien plus, quand il eut sous les yeux tant de misères physiques et morales; il se sentit pénétré de la compassion la plus vive, de la charité la plus ardente. Plein de zèle et de tendresse, il dit à ces infortunés ce que lui inspira l'Esprit de Dieu, et il les assura qu'il prenait la part la plus vive à toutes leurs misères, qu'il leur rendrait tous les services qui dépendaient de lui, enfin qu'il était disposé à souffrir et à mourir pour eux. La seule chose qu'il demandait d'eux, c'était leur persévérance et la ferme résolution de mourir mille fois plutôt que d'être infidèles à Dieu. Un tel langage fit une grande impression sur les prisonniers. Ceux qui hésitaient furent affermis, et les plus lâches eux-mêmes revinrent à des dispositions meilleures ; tous sentirent en eux l'affection la plus tendre pour cet ami de leurs âmes, dans lequel ils croyaient voir l'Ange du Seigneur. Ces promesses magnifiques qu'il

avait faites, le Père Joseph les remplit pleinement. Chaque jour, il parcourait la longue distance qui séparait Péra de la prison des chrétiens ; là il disait la messe, prêchait, consolait, entendait les confessions, donnait la sainte communion et préparait les malades au grand et terrible passage de la vie à la mort ; en un mot, et à l'exemple de saint Paul, il se faisait tout à tous.

La charité dont il s'inspirait le retint une fois en prison, bien après le coucher du soleil. Comme les rues de Constantinople sont très-étroites et très-irrégulières, il se perdit au milieu des ténèbres ; et, désespérant de retrouver sa route, il se décida à passer la nuit sous un hangar, où l'on conservait des canons. Une sentinelle remarqua sa présence et le prit pour un malfaiteur qui nourrissait quelque mauvais dessein ; on se jeta sur lui et on le maltraita tellement qu'on le laissa pour mort. Le lendemain, comme il vivait encore, on s'empara de lui et on le jeta en prison. Pendant tout un mois il mangea le pain de l'épreuve ; mais il disait avec saint Paul : Je suis rempli de consolations, je surabonde de joie au milieu de toutes mes angoisses. Enfin il fut remis en liberté, grâce à l'intervention de l'ambassadeur de Venise.

Cependant la peste vint à se déclarer et fit partout de grands ravages : la plupart des esclaves chrétiens en furent les victimes ; mais la perte la plus douloureuse pour le Père Joseph fut celle de ses confrères, qui furent tous frappés, à l'exception du frère Grégoire. Néanmoins il continua à offrir, sans que rien pût l'effrayer, ses services charitables à ses frères, et à braver dans leur intérêt tous les périls. Il eût été heureux de mourir victime de sa charité ; mais Dieu, qui lui réservait bien d'autres

grâces, lui refusa celle-là. L'une des plus grandes bénédictions que Dieu accorda alors à son ministre fut la rencontre d'un pacha qui, autrefois chrétien et même, croit-on, archevêque dans l'Eglise grecque, avait abjuré la foi; le Père Joseph s'entretint longuement avec lui, toucha son cœur, et eut la consolation de le ramener à la foi qu'il avait si lâchement abjurée.

Encouragé par ce succès, il s'efforça de ramener au divin Maître d'autres pécheurs et même des musulmans; bien qu'on considère leur conversion comme presque impossible, il priait beaucoup à cette intention. Mais comme la conversion d'un seul mahométan était un crime puni de mort, il osa songer à convertir le sultan. Lui gagné, pensait-il, tous les obstacles seraient levés, et les conversions suivraient sans difficulté; la citadelle prise, ajoutait-il, la ville cède d'elle-même. Fortifié encore par l'exemple du patriarche de l'Ordre séraphique, saint François d'Assise, qui était allé prêcher la vraie foi au sultan d'Egypte, par celui des cinq glorieux imitateurs de François, qui se rendirent au Maroc et prêchèrent généreusement Jésus-Christ, et surtout enivré de cet amour qui surmonte tout et qui est plus fort que la mort elle-même, il dirigea ses pas vers le palais du prince et chercha à le voir. Un garde lui ayant demandé ce qu'il voulait, il répondit courageusement qu'il avait des choses importantes à communiquer au sultan, et qu'il désirait être admis en sa présence; mais ses vêtements grossiers et son visage amaigri ne plaidaient guère en sa faveur. Un officier survint qui lui dit de s'éloigner; comme il tardait à le faire, on le roua de coups, on le renversa par terre et on le foula aux pieds. Ces mauvais traitements

lui firent beaucoup plus de plaisir que tous les honneurs du monde ; car tout ce qu'il souffrait, il le souffrait pour Jésus-Christ, et souffrir pour son Dieu était, à ses yeux, la félicité suprême. Pour satisfaire ce besoin intime de dévouement et de souffrances, il se rendait souvent aux environs des mosquées; et, arrêtant ceux qui s'y rendaient ou qui en sortaient, il leur prêchait la vraie foi et leur faisait voir les contradictions et les absurdités de la loi de Mahomet; mais toutes les réponses qu'il recevait consistaient en injures, en coups de bâton et autres mauvais traitements ; tout cela lui faisait plaisir, et il en recherchait les occasions; plus il avait à souffrir, plus aussi il s'estimait heureux.

Quelque temps après il songea de nouveau à pénétrer dans le palais du sultan pour lui faire connaître la vraie foi. Voici sans doute le raisonnement qu'il faisait : « Il « m'écoutera, et dans ce cas il deviendra favorable à la « vérité; ou il refusera de m'entendre et me fera tor« turer ou mettre à mort : quoi qu'il arrive de ma dé« marche, elle produira toujours quelque bien, soit pour « lui, soit pour moi ». Mais peut-être obéissait-il simplement et sans tant raisonner au mouvement de l'Esprit de Dieu, de cet Esprit qui n'est pas la sagesse humaine, mais la sagesse divine, et qui porte l'homme à faire ce qui honore Dieu, quand même il ne doive pas en sortir des résultats heureux. Il choisit pour son aventureuse expédition le milieu du jour, et trouva heureusement le premier garde endormi; il avança sans obstacle et trouva le second dans le même état. Ce fut donc le cœur plein d'espérance qu'il arriva au troisième ; celui-là malheureusement ne dormait pas. Courroucé de voir en un tel

lieu un homme pauvre et misérablement vêtu, dont il ne pouvait s'expliquer la présence, il s'empara de lui avec l'assistance d'un camarade, le chargea de fers et le conduisit en prison. Le juge de la cour, mandé aussitôt, expédia promptement l'affaire et le condamna à mourir d'un supplice affreux, la pendaison à des crochets. Le bourreau vint aussitôt pour exécuter la sentence. Tandis que le Père Joseph priait, et que, par des actes répétés de foi, d'espérance, de charité, de contrition et de désir, il remettait son âme entre les mains du Père céleste, il fut conduit au lieu du supplice, où la potence était en permanence. Le bourreau lui ayant fait monter un certain nombre de degrés d'une échelle appuyée contre la potence, lui perça la main gauche et y enfonça un crochet attaché par une chaîne de fer à la traverse de la potence. Puis, descendant de quelques échelons, il transperça de même le pied droit du patient et y enfonça également un crochet rattaché à la traverse par une chaîne plus longue. Cela fait, il descendit de l'échelle qu'il enleva, et le martyr, retenu seulement par les deux crochets, demeura suspendu en l'air, sans point d'appui, et en proie à des tortures inimaginables; il demeura trois jours et trois nuits dans cet état. Il paraît même qu'on alluma au pied de la potence un vaste bûcher dont la fumée concentrée devait ajouter à ses douleurs et le solliciter à l'apostasie. Rien cependant ne pouvait troubler la paix de son cœur. Comme il venait d'atteindre sa trente-troisième année, il s'estimait heureux de mourir pour le nom de Jésus au même âge que le Sauveur lui-même : la seule chose qu'il regrettait, c'était que ses deux autres membres ne fussent pas transpercés comme ceux du divin Maître.

A la fin du troisième jour, comme il n'attendait plus que la mort, il vit soudain paraître devant lui un gracieux enfant qui détacha les crochets, guérit ses plaies par un simple attouchement, lui donna, car il mourait de faim et de soif, deux pains délicieux avec un flacon de vin, le consola et lui ordonna, au nom de Dieu, de partir pour l'Italie, où il ferait plus de bien qu'au milieu des musulmans obstinés et endurcis. Bientôt il disparut, après lui avoir donné à entendre qu'il était un Ange descendu du ciel. Il avait rendu grâces pour ses souffrances, il rendit également grâces pour sa délivrance, dans laquelle il voyait un don surnaturel de Dieu, pour lequel il était toujours prêt soit à vivre, soit à mourir. La chose qu'il avait alors le plus à cœur était d'aller trouver le renégat qu'il avait converti et de le décider à l'accompagner. Celui-ci y consentit avec bonheur : il s'embarqua avec le Père, sous le prétexte de faire une simple promenade en mer, la chose réussit à merveille. Ils arrivèrent heureusement à Venise et se rendirent aussitôt à Rome, pour aller se jeter aux pieds du Souverain Pontife, Sixte V, qui accueillit avec une joie égale le pécheur repentant et le courageux confesseur, et leur donna de tout cœur sa bénédiction.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ses travaux comme missionnaire dans l'Ombrie. — Il est nommé missionnaire pour l'Ombrie. — Ses prédications. — Son zèle. — Succès de ses missions. — Réconciliation de deux bourgades ennemies. — Il convertit un musulman. — Conversions admirables.

Les deux années que Joseph avait passées à Constantinople, avaient été pour lui, sans qu'il le sût, un noviciat,

une préparation au genre de ministère auquel la divine Providence le réservait. A Constantinople, il comprit, mieux encore qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, que nous ne sommes rien par nous-mêmes et que nous ne pouvons absolument rien sans Dieu ; or, la connaissance de notre néant est le fondement véritable sur lequel Dieu fait reposer l'édifice de la perfection qu'il veut élever en ses enfants. Les supérieurs du Père Joseph, voyant son humilité sincère, son zèle ardent pour le salut des âmes, son éloquence naturelle, sa belle intelligence, sa mortification et son renoncement, lui donnèrent les fonctions de prédicateur et de missionnaire dans la province de l'Ombrie ; il devait briller dans cette province comme un flambeau lumineux, et servir de guide à ceux qui s'égaraient aussi bien qu'à ceux qui marchaient déjà dans la bonne voie.

Telle fut la vocation à laquelle il se consacra tout entier, et dans laquelle il acquit jusqu'à la fin de sa vie des mérites extraordinaires. Ce qui faisait sa force comme prédicateur, c'était non cette éloquence humaine qui excite l'attention, pique la curiosité et donne la réputation mondaine, mais une éloquence toute céleste qui instruit, corrige, console, touche, saisit, convertit et fait avancer dans la voie de la perfection. Simple et réservé dans tous ses rapports, il était en chaire plein de force et d'autorité et entraînait les cœurs partout où il voulait, ou plutôt ce qui entraînait, ce n'était pas lui, c'était l'Esprit qui agissait et vivait en lui. Une fois, par un seul sermon, dans le bourg d'Arquata, il convertit cinquante brigands.

L'esprit qui l'animait le portait à se faire tout à tous et

à employer tous les moyens dont il disposait pour la plus grande gloire de Dieu et le salut du prochain. Il allait de village en village, de hameau en hameau, réunissant partout les enfants autour de lui et les rassasiant du lait de la sainte doctrine ; il parlait toujours aux habitants de la campagne un langage simple et qui était parfaitement à leur portée. Il prêchait aussi dans les bourgades ; mais son humilité l'empêcha toujours de prêcher dans les villes, car il voulait être le prédicateur des petits. Il prêchait deux et trois fois le jour, et même quatre, sept et dix fois ; et son provincial disait souvent que s'il suffisait aux autres missionnaires d'un seul village pour l'évangéliser, on pouvait lui donner un canton tout entier. Ni les mauvais chemins, ni la pluie, ni la neige, ni la tempête ne l'empêchaient de remplir le ministère que son zèle lui avait imposé ; il prêchait même quand il avait la fièvre. Deux familles d'Amatrice, petite ville située à quelque distance de Léonissa, les Piccari et les Ficardi, divisées depuis longtemps, avaient résolu de vider la querelle par les armes et avaient marché l'une contre l'autre ; le Père Joseph, informé de ce malheur imminent, accourut aussitôt pour rétablir la concorde, s'il était possible. Il alla des uns aux autres, exhortant, suppliant, menaçant, enfin bravant les balles meurtrières qui volaient dans tous les sens. Il ne vint à bout de son œuvre de paix qu'après six heures d'instances et de prières. Que de peines ne se donna-t-il pas aussi pour interdire, dans les localités qu'il évangélisait, les folles réjouissances du carnaval, qui sont l'occasion de tant de péchés affreux ! On peut dire qu'il s'épuisa à cette œuvre plus encore qu'à toute autre, et il réussit là où des centaines d'autres avaient échoué. On

l'employait surtout dans les stations de Carême qu'il prêchait tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre. D'après l'usage qui régnait alors en Italie, chaque localité avait sa station ; on prêchait tous les jours dans les moindres localités, et deux fois le jour au moins dans les plus considérables, et on préférait d'ordinaire les prédicateurs religieux aux séculiers. Chaque station de Carême était pour lui une vraie mission, et il n'en donnait pas qui ne laissât après elle des bénédictions abondantes chez les individus et dans les familles.

Comme les passions sont beaucoup plus vives dans les pays méridionaux que dans ceux du Nord, les haines et les divisions y sont souvent vivaces et y occasionnent de grands désastres. Le Père Joseph s'appliquait avec beaucoup de zèle à combattre ces inimitiés, et surtout celles qui régnaient entre les membres d'une même famille ou entre plusieurs localités, et il obtint souvent sous ce rapport des résultats admirables. Il existait depuis des siècles une division très-profonde entre les deux bourgades de Borbone et de Posta, dans les Abruzzes, au sujet de la délimitation des deux territoires, et tout ce qu'on avait essayé pour la faire cesser était demeuré sans résultat. Les habitants des deux bourgs en vinrent même à une rencontre dans laquelle deux cents hommes demeurèrent sur le carreau. L'université, la noblesse, le duc de Parme et le cardinal Farnèse s'étaient inutilement employés comme médiateurs. Cependant, en 1608, on chargea le Père Joseph de prêcher le Carême à Borbone, ministère difficile qui en aurait effrayé beaucoup d'autres. Pour lui, il prit conseil de Dieu, il pria beaucoup la nuit comme le jour et se donna la discipline comme s'il avait

été le grand ou même le seul coupable. Dans ses sermons, il ne fit pas la moindre allusion à la querelle, il ne parla que du Sauveur, de la pénitence, de la foi, de la charité, de l'éternité. Seulement, il fit annoncer pour les fêtes de Pâques les prières des Quarante heures, sans en indiquer l'intention particulière ; son compagnon lui-même ne fut pas mis dans la confidence. Le mardi de Pâques, avant de descendre de chaire, il annonça à ses auditeurs, comme au nom de Dieu lui-même, que la délimitation des territoires, à l'occasion de laquelle tant de malheurs avaient eu lieu, était, grâce au ciel, heureusement terminée ; à un jour qu'il indiqua, les habitants de Borbone devaient se rendre en procession à Posta et y visiter l'église des Conventuels. Là ils abjureraient leur haine mortelle, ils gagneraient une indulgence plénière ; et, réconciliés avec Dieu, ils jouiraient de la paix du cœur, de la joie céleste que le divin Maître nous a méritée en mourant pour nous sur la croix. A ces simples paroles que Dieu lui avait inspirées, tous ses auditeurs répondirent par des larmes d'attendrissement, de reconnaissance et d'amour. Au jour marqué, les habitants de Borbone s'organisèrent en procession. Ceux de Posta, prévenus et préparés par le Père Joseph, firent de même et vinrent au-devant de leurs anciens ennemis. Ils se rendirent ensemble à l'église indiquée, y firent ensemble leurs dévotions et confirmèrent par un engagement écrit la réconciliation qui était déjà faite dans les cœurs. Tous, de chaque côté, ne respiraient plus que paix et charité, et le Père Joseph fut considéré dès lors comme le grand bienfaiteur de ces deux villages.

Les individus, comme les familles et les communautés,

étaient l'objet de son dévouement et de son zèle ; il avait toujours des ignorants qu'il instruisait, des pécheurs qu'il convertissait ou prémunissait contre de nouvelles chutes, des ennemis qu'il réconciliait. Citons quelques exemples de ce zèle infatigable. A l'époque où il habitait le couvent de Collepepe, il apprit qu'un capitaine, Fraziani, du château de Saint-Apollinaire, avait un esclave musulman. Aussitôt il conçut la pensée d'amener cet infortuné à la vraie foi ; bien que la distance fût grande du couvent au château, il s'y rendit fréquemment, et il eut enfin la consolation de convertir le mahométan. — Une dame de Léonissa, Tisba Ferrani, nourrissait depuis sept mois une haine mortelle contre Camille, meurtrier de son époux, et elle ne désirait rien tant que de le voir mourir sur l'échafaud. Le Père Joseph avait parlé souvent à Tisba et en avait toujours reçu des réponses satisfaisantes, en apparence, mais qui n'étaient pas conformes à sa pensée. Enfin il adressa à Dieu, à ce sujet, une prière encore plus ardente et qui devait être exaucée. Il se rendit chez elle au moment où elle revenait de l'église. Il s'approcha et lui frappa subitement sur l'épaule, en lui disant à l'oreille d'une voix forte et véhémente : « Arrête-« toi, Tisba ». Tisba, effrayée déjà, le fut bien plus encore quand elle vit autour de lui un nombre considérable d'hommes armés qui se disposaient à lui venir en aide. L'homme de Dieu éleva une seconde fois la voix et lui dit : « Je veux que, par amour pour Dieu, tu pardonnes « à l'instant même ». Elle répondit vivement encore : « Eh bien ! pour l'amour de Dieu, je pardonne ». A ces mots, les guerriers armés disparurent de ses yeux, mais non de sa mémoire. Elle fut fidèle à cette inspiration et

renonça à toute pensée de vengeance et accorda même au meurtrier un pardon par écrit. La paix rentra dans son cœur, et, comme le saint homme le lui avait promis, les bénédictions les plus abondantes se répandirent sur sa maison.

Afin de joindre la prédication en action à la prédication en paroles, et de rendre l'effet de ses missions plus durable, souvent on le voyait porter sur ses épaules une lourde croix de bois au sommet de quelque colline, puis il l'y plantait, afin de rappeler à tous le grand mystère de notre foi, à savoir que le Fils de Dieu est mort pour nous et qu'il n'y a de salut qu'en lui seul. C'est ce qu'il faisait toujours à la clôture de ses stations de Carême. Quand il était à Léonissa, il transportait souvent une lourde croix jusqu'au mont Collecollato, situé à deux milles de la ville. Une croix qu'il planta aussi à la porte de cette ville, qui était depuis longtemps un point de rassemblement pour les joueurs et les mauvais sujets, transforma en un sanctuaire ce qui était jusqu'alors l'asile de l'oisiveté et de l'iniquité.

Le Père Joseph recevait avec joie les injures et les outrages, quand il pouvait en résulter quelque gloire pour Dieu ou quelque avantage pour le prochain. Il avait plusieurs fois averti, sans pouvoir rien obtenir de lui, un homme qui retenait injustement le bien d'autrui. Cet homme, le rencontrant un jour dans la rue, fut saisi, à sa vue, d'une telle colère, qu'il lui donna un violent soufflet et l'étendit roide par terre. L'homme de Dieu lui répondit tranquillement : « C'est peu de chose qu'un « soufflet ; j'en recevrais bien volontiers un second, si vous « consentiez à réparer l'injustice et à vous soustraire

« ainsi au châtiment que Dieu vous réserve ». Mais il ne s'émet pas de ses paroles et lui tourna le dos. L'homme de Dieu ne se borna pas à cet avertissement, et se rendit de nouveau chez l'injuste détenteur du bien d'autrui. Le pécheur obstiné lui mit les mains à la gorge et faillit l'étrangler ; le Père Joseph, sans opposer la moindre résistance, lui présenta le crucifix qu'il portait toujours avec lui et lui dit : « Voyez-vous, mon ami, le Sauveur « attaché à la croix ? C'est pour vous, pour vous arracher à « la mort éternelle, qu'il s'est fait attacher à la croix, qu'il « a répandu son sang, qu'il a subi la mort la plus dou- « loureuse. Pourquoi refusez-vous d'accepter le salut, « pourquoi foulez-vous son sang aux pieds, pourquoi « préférez-vous la mort à la vie éternelle ? »

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Son amour pour Dieu et pour les saints. — Sa confiance en Dieu. — Vivacité de son amour. — Son amour de la prière. — Sa dévotion envers les anges et les saints. — Sa charité à l'égard du prochain. — Sa charité envers ses frères.

La vie du Père Joseph était une vie toute en Dieu. Il croyait d'une foi si ferme à Dieu, à Notre-Seigneur, à la religion qu'il est venu apporter à la terre, que, à chacun des instants de sa vie, non-seulement il aurait été prêt à mourir pour sa foi, mais que mourir ainsi eût été pour lui le plus grand de tous les biens. Il avait en Dieu une confiance absolue, et il attendait de lui, sans jamais hésiter, les grâces de tout genre dont il avait besoin. Obéissant à l'esprit qui anime les enfants de Dieu, son cœur répétait sans cesse : *Abba, Pater*. Enfin, soutenu par sa foi et

son espérance, il aimait Dieu de tout son cœur ; il marchait, autant qu'il le pouvait, en la présence de Dieu, il agissait en tout au nom de Jésus et pour la plus grande gloire de Dieu, et il unissait toutes ses actions et toutes ses intentions aux mérites du Sauveur. Ce soin de marcher en la présence de Dieu le protégeait, non-seulement contre les péchés mortels, mais encore contre les péchés véniels de propos délibéré. Ses confesseurs, après sa mort, n'ont pas hésité à déclarer que, non-seulement il s'était toujours préservé du péché mortel, mais que le plus souvent il n'avait à s'accuser d'aucun péché véniel, et qu'on ne trouvait dans ses confessions nulle matière à l'absolution. Malgré cette pureté parfaite de conscience, il se confessait presque tous les jours, se considérant comme un pécheur, et croyant que tous valaient mieux que lui. Le saint sacrifice qu'il offrait tous les jours était pour lui le triomphe de l'amour divin. Avec quel amour et quelle piété il offrait au Père céleste son divin Fils sous les espèces du pain et du vin ! avec quel amour et quelle piété il offrait, pour les vivants et pour les morts, ce sacrifice qui renferme éminemment en lui tous les sacrifices de l'ancienne loi ! Quand il célébrait, il appelait, dans sa simplicité, à l'assister, saint François comme diacre, saint Antoine de Padoue comme sous-diacre, les saints Anges gardiens comme ministres inférieurs; ainsi entouré, il lui semblait qu'il aimait Dieu davantage. L'ardent amour dont il était embrasé le poussait à visiter très-fréquemment le saint Sacrement de l'autel ; il le visitait régulièrement toutes les heures, quand ses occupations le lui permettaient. Il disait familièrement que les religieux sont en quelque sorte les cham-

bellans de Dieu, qui doivent toujours se tenir respectueusement devant son trône et lui dire : « Seigneur, que voulez-vous que nous fassions ? » Pour ranimer en lui le feu du saint amour, quand il lui paraissait s'attiédir, il s'occupait de la méditation de la passion du Sauveur, et s'efforçait de compatir intimement à ses souffrances, à l'exemple de Marie au pied de la croix. Dans le même but, il se donnait chaque jour la discipline jusqu'au sang, il portait constamment sur lui un rude cilice, il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau ; enfin, pendant la semaine sainte, il demeurait complétement à jeun depuis le mercredi jusqu'au samedi. Souvent encore il chargeait sur ses épaules une lourde croix qu'il portait sur le sommet d'une montagne ; il avait toujours une croix auprès de sa modeste couche, et il en avait une au cou, qu'il couvrait sans cesse de pieux baisers.

L'ardente charité qu'il ressentait pour son Dieu faisait encore qu'il se livrait pour ainsi dire sans interruption au saint exercice de la prière ; et son provincial n'hésitait pas à dire que sa vie tout entière était une prière continue. Après le chant des Matines, qui, chez les Capucins, a lieu à minuit, au lieu de retourner à sa cellule, comme la plupart de ses frères, pour prendre encore un peu de repos, il demeurait au chœur jusqu'à la messe conventuelle, et y vaquait encore à la prière vocale et à la méditation. Souvent, dans le cours de la journée, il était tellement occupé de Dieu, qu'on avait peine à l'arracher à son recueillement. Il reçut fréquemment de Dieu des faveurs extraordinaires au milieu de ses saints exercices. Un de ses amis le trouva un jour dans sa cellule, dans l'attitude de la prière, le visage enflammé et rayonnant. Ne croyant

pas devoir l'éveiller, il lui baisa la main, se recommanda à ses grâces et s'éloigna sans avoir entendu une seule parole sortir de sa bouche. Une fois qu'il priait dans une chapelle de la Vierge, située en dehors de la ville de Léonissa, il fut tout à coup élevé dans les airs. Plusieurs personnes qui passaient en ce moment furent témoins de ce vol extatique.

L'amour qu'il avait pour Dieu se manifestait encore dans sa dévotion envers les Anges et les saints, et surtout envers la très-sainte Vierge. Dès l'enfance, il manifesta la piété la plus grande envers Marie, et prit l'habitude de jeûner la veille de ses fêtes. Dès son entrée dans l'ordre de Saint-François, il récita chaque jour le chapelet et le petit office ; chaque semaine, il récitait le psautier entier en son honneur ; enfin, il faisait précéder d'un jeûne de trois semaines la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge. Souvent encore il répandait des larmes abondantes, en méditant sur les douleurs de la très-sainte Vierge ; il aimait à se recommander à elle dans ses nécessités, et les dernières paroles qu'il prononça avant de mourir furent celles-ci : « Sainte Marie, secourez-nous dans nos « misères ».

Le saint qu'il honorait le plus après la sainte Vierge, était saint François d'Assise, le patriarche de son ordre, à l'intercession duquel il attribuait un grand nombre de grâces qu'il avait reçues. Il jeûnait pendant les huit jours qui précédaient sa fête, et il passait en prières la nuit de la vigile ; il invoquait chaque jour saint Joseph, son patron, il aimait à méditer ses vertus et se recommandait fréquemment à lui avec une entière confiance, afin d'obtenir par son intercession la grâce d'une bonne mort. Il

honorait grandement tous les saints, voyant en eux des membres vivants du corps mystique du Sauveur qu'il voyait et qu'il admirait en chacun d'eux. Il honorait aussi les Anges, dans lesquels la foi lui montrait les envoyés de Dieu, les dispensateurs de ses bienfaits, les protecteurs des hommes, leurs conseillers et leurs protecteurs. Avant la fête de saint Michel, le chef des armées célestes, il observait chaque année un carême de quarante jours. De quelle familiarité n'usait-il pas dans ses rapports avec son ange gardien ! Chose que l'on rencontre rarement dans la vie des saints, il confiait à ses saints Anges des affaires qu'il ne pouvait faire réussir par lui-même, et Dieu et son Ange agréaient et récompensaient sa confiance. Ainsi, un jour, on l'avait instamment prié de visiter un malheureux habitant de Léonissa que des influences magiques avaient réduit à un état lamentable, sans qu'on eût pu le soulager par des moyens naturels ou surnaturels. Retenu ailleurs pour une affaire qui ne pouvait être remise, il pria simplement son Ange gardien d'y aller à sa place. Son intervention produisit aussitôt les résultats les plus satisfaisants ; le pauvre possédé rejeta immédiatement les maléfices qui le faisaient tant souffrir, et il retrouva par cela même le calme le plus complet.

Parlons maintenant de la charité qu'il avait pour le prochain. En lisant la vie d'un grand nombre de saints, et en particulier celle de saint Joseph de Léonissa, on s'étonne de leurs macérations vraiment extraordinaires ; et cependant on devrait s'étonner bien plus de leur charité à l'égard du prochain, car cette charité est en elle-même bien plus admirable que leurs mortifications. « Si je

« livrais mon corps au feu du bûcher, et que je n'eusse « pas la charité », a dit saint Paul, « cela ne me servirait « absolument de rien ». Pratiquer la charité en toute circonstance et même à l'égard de ses ennemis, est une chose plus difficile et plus méritoire que de mortifier son corps par la pénitence. Quelle ne fut point la charité de Joseph à l'égard du prochain ? On peut dire que si toute sa vie a été la mise en pratique de l'amour de Dieu, elle a été en même temps un exercice de l'amour du prochain. Dans l'année du jubilé 1600, prêchant le Carême dans la petite ville d'Otricoli, il recevait avec la charité la plus admirable les pèlerins qui se rendaient en foule à Rome ; il allait au-devant d'eux, les conduisait à son hôtellerie, leur lavait les pieds, leur donnait le pain, le vin et les autres provisions qu'il avait sollicitées à leur intention, raccommodait ou nettoyait leurs vêtements, leur coupait les cheveux, soignait les malades qu'il portait parfois sur ses épaules jusqu'à son propre domicile, pansait leurs plaies et les embrassait avec respect et amour ; il ne prenait lui-même que de l'eau et du pain, afin de leur donner davantage. Quand il était gardien de quelque couvent, il y ramenait tous les pauvres qu'il rencontrait dans les rues, les lavait, leur donnait à boire et à manger, enfin leur procurait tous les soulagements qui étaient en son pouvoir. A Fodi, il prépara de ses mains un coin de terre et y cultiva des légumes qu'il distribua aux pauvres. A Grotti, au temps où il y prêchait le Carême, il distribua aux pauvres le froment et la farine qu'on lui avait donnés, tandis que ses compagnons et lui se contentaient d'un pain grossier qu'ils allaient mendier de porte en porte. Souvent, lorsqu'il était hors d'état de

secourir les pauvres par lui-même, il adressait à Dieu une prière fervente, et Dieu venait miraculeusement à son secours, ainsi que le prouvent des témoignages incontestables. Il lui arriva souvent de couper un morceau de sa robe ou de son manteau pour couvrir la nudité de quelque pauvre. Au temps où il était gardien de Lugnanos, comme on était en plein hiver et que tous les chemins étaient couverts de neige, un jeune homme, nommé Jean, mourant de faim et de froid, vint frapper à la porte du couvent. A peine Joseph l'eut-il aperçu qu'il le fit entrer à la salle des hôtes et lui fit donner immédiatement du feu et des aliments chauds. Ayant remarqué que le pauvre jeune homme était pieds nus, il voulut lui faire faire des souliers à l'instant même; mais, comme il n'y avait pas de cuir dans la maison, il prit une peau de mouton, la coupa en deux, et, en faisant des sandales, il donna au malheureux mendiant une chaussure chaude, sinon parfaitement commode. Dans une autre ville où il se trouvait par hasard, il apprit qu'un étranger, retenu depuis longtemps en prison, n'avait sur lui que des lambeaux qui le couvraient à peine. Il prit au vestiaire une robe religieuse, la coupa et en fit un habit de séculier qu'il lui envoya par une personne de confiance.

A son arrivée dans une localité où il devait prêcher le Carême, sa première visite était pour l'hospice ou l'hôpital, dans les lieux où il s'en trouvait; il visitait et soignait les malades et les vieillards avec autant de soin et de charité que si cela avait formé son occupation principale, et il donnait par là d'excellentes leçons à ceux qui étaient d'ordinaire chargés de ce service. Là où ces établissements manquaient, il ne négligeait rien pour en

former, et un certain nombre de localités lui sont redevables de ce bienfait ; il écartait sans peine les difficultés qui, pour beaucoup d'autres que lui, auraient été insurmontables. L'étranger, le pauvre, le malade sont les représentants de Jésus-Christ sur la terre; et, à ce titre, ils ont droit à toute notre affection : telle était la pensée qui le dirigeait toujours et partout.

Quand il arrivait dans un couvent de son ordre, sa première visite était pour l'infirmerie; et, non content de visiter les malades, il leur donnait avec empressement tous les soins dont ils avaient besoin; sa charité ingénieuse trouvait immédiatement tout ce qui pouvait être utile ou agréable à un malade ; alors même que rien ne semblait lui manquer, il trouvait le moyen de lui procurer quelque soulagement. Il passait fréquemment la nuit auprès des malades, et il oubliait alors les nécessités les plus urgentes de son corps. Dans les localités où il séjournait assez longtemps, il visitait les prisons et pénétrait jusque dans les cachots les plus obscurs, afin de consoler, d'instruire, de soutenir les infortunés que la justice humaine y avait renfermés. Celui qui l'aurait suivi dans l'exercice de ce ministère, aurait eu beaucoup à dire de la délicatesse de sa charité et de son zèle apostolique. Il mendiait pour les prisonniers et leur distribuait avec bonheur tout ce qu'il avait pu ramasser; il allait même trouver les juges et les magistrats, et les amenait fréquemment à la compassion et à l'indulgence. Aussi aurait-il eu le droit de dire avec le saint homme Job : « J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; j'étais le « père des pauvres ». Enfin il n'oubliait pas les membres de l'Eglise souffrante ; non content de les recomman-

der à Dieu dans l'oblation du saint sacrifice, il récitait tous les jours l'office des morts à leur intention. Que n'aurait-on pas encore à ajouter sur sa charité à l'égard du prochain, si on avait eu soin de mieux recueillir les faits touchants de sa vie, et si on avait pu lire dans son cœur ce qu'il renfermait de tendre charité à l'égard de ses frères?

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Ses vertus religieuses. — Sa passion pour la pauvreté. — Sa rare chasteté. — Son esprit d'obéissance. — Son humilité. — Sa douceur. — Sa mortification.

Quand on songe que c'était surtout l'état religieux que Notre-Seigneur avait en vue quand il prononça ces paroles : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que « vous avez, donnez-en le produit aux pauvres et suivez- « moi » ; que les religieux sont pour Origène des saints sur la terre, pour saint Jérôme des apôtres, pour saint Basile des Anges avec une chair humaine, pour saint Bernard des martyrs, et que l'Eglise considère leur état comme le plus sublime de tous, comme un état de perfection, on comprend sans peine que les vertus des religieux doivent l'emporter de beaucoup sur celles des chrétiens ordinaires qui vivent dans le monde. Les vertus spéciales du religieux, celles qui le distinguent entre tous les chrétiens par la pratique des conseils évangéliques, sont la pauvreté, la chasteté, l'obéissance ; il offre à Dieu ses biens par la pauvreté, son corps par la chasteté, et son âme par l'obéissance : Joseph de Léonissa a excellé dans toutes ces vertus.

Il quitta le monde précisément au moment où il

lui promettait une vie honorable et facile; et, en le quittant, il choisit l'ordre qui, entre tous, honore le plus et observe le plus sévèrement la pauvreté, proposant à ses enfants pour modèle le divin Sauveur qui n'a rien possédé sur la terre, pas même une pierre où il pût reposer sa tête. Dès son entrée dans l'ordre qui fut toujours si passionné pour la sainte pauvreté, il chercha à la pratiquer de la façon la plus parfaite. Comme il connaissait la parole du divin Maître : « Que celui qui veut être le premier se fasse le dernier », il recherchait toujours ce qu'il y avait de plus mauvais pour le logement, le vêtement, l'alimentation. Dans tous les couvents on l'appelait l'obéissant; il choisissait la cellule la plus étroite, la plus éloignée du centre, la plus incommode. A Narni, il s'installa dans un coin de l'escalier du dortoir. A Léonissa, il réclama l'honneur d'habiter un trou entre deux murailles, où l'on avait peine à pénétrer et où l'on ne pouvait s'étendre que très-difficilement. Sa couche se composait d'ordinaire de quelques planches mal rabotées, avec un morceau de bois pour oreiller. Quand il arrivait dans une localité pour y prêcher le Carême, il ne s'occupait guère de ce dont il avait besoin pour passer la sainte quarantaine; il mendiait son pain et ramassait dans les rues le peu de bois qui lui était nécessaire; il ne voulait pas qu'on mît la table pour lui, et le seul ustensile dont il se servait pour ses repas était une méchante écuelle. Jamais il n'acceptait un habit ou un manteau qui fût neuf; il réclamait pour lui le plus usé, le plus rapiécé; ainsi pour les couvertures et les autres objets qui étaient à son usage. Après son bréviaire et la bible il avait à peine un livre ou deux ; le livre dans lequel il aimait le plus à

lire était Jésus crucifié, et il avait adopté pleinement la maxime de saint Paul : « Je n'ai rien voulu savoir « au milieu de vous, sinon Jésus et Jésus crucifié ». — Comme il arrivait dans une bourgade pour y prêcher le Carême, son compagnon lui offrit une mèche en coton pour sa lampe. Cette mèche lui semblant trop luxurieuse pour un religieux, il la refusa; et, tirant quelques fils d'un sac d'étoupes qu'on lui avait donné, il pria son compagnon d'en faire une mèche.

De même qu'il offrit généreusement à Dieu tout ce qu'il possédait et tout ce à quoi il pouvait prétendre sur la terre, il lui consacra aussi son corps par la chasteté. Rejetant un mariage honorable et avantageux qu'on lui offrait, il lui préféra l'état religieux avec l'obligation de la virginité, et il y demeura fidèle malgré la violence qu'on lui fit pour l'arracher du noviciat. La pureté de son âme se lisait jusque dans ses yeux. Il suffisait de le considérer pour être assuré qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'une faute grave contre la pureté. Il y avait même en lui un tel sentiment de pureté virginale qu'il reconnaissait comme instinctivement dans les autres les fautes contre cette pureté ; et quand les occasions lui semblaient favorables, il avertissait les coupables et les portait à une prompte et sincère pénitence.

Un sacrifice plus pénible encore et plus méritoire que la pauvreté et la chasteté, c'est l'obéissance par laquelle l'homme immole sa volonté propre et se renonce parfaitement, à l'exemple de Celui qui s'est dépouillé de tout, et s'est fait obéissant à son Père jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'était surtout par l'obéissance que Joseph présenta en lui un admirable modèle de perfection reli-

gieuse. Quand la règle ou le supérieur parlait, il n'y avait plus pour lui lieu à hésitation : recevoir un ordre et l'exécuter était pour lui une seule et même chose ; il se soumettait aux ordres les plus difficiles comme aux plus faciles. Alors même qu'on lui prescrivait quelque chose qui ne semblait pas bien conforme à la règle, sans en être cependant une transgression formelle, il ne voyait que l'autorité du supérieur. Ainsi, un jour, son gardien, le Père Philippe de Léonissa, voyant sa barbe négligée et se disant qu'il mettait peut-être quelque complaisance dans cette négligence, voulut mettre à l'épreuve son obéissance et sa mortification ; il lui ordonna donc de prendre un peigne et de mettre sa barbe en ordre. Quelque étrange qu'un tel ordre parût à Joseph, il inclina humblement la tête et se hâta de s'y conformer. A quelque temps de là, le gardien lui demanda s'il n'avait pas éprouvé en son intérieur quelque répugnance touchant cet ordre, Joseph répondit affirmativement, parce qu'il croyait qu'une barbe peu soignée convenait mieux à un religieux qui a complétement renoncé au monde ; mais il ajouta qu'il avait songé aussitôt à l'obéissance, et que cette seule pensée avait chassé bien loi la tentation. Deux gardiens sous lesquels il a longtemps vécu ont déclaré qu'il avait atteint le degré le plus sublime de cette vertu, se portant habituellement et sans difficulté aux choses les plus pénibles à la nature.

A l'obéissance Joseph joignait la vertu sans laquelle toutes les autres n'ont aucune valeur, la vertu que saint Augustin appelait la première et la dernière des vertus chrétiennes, cette divine humilité dont, de la crèche au Golgotha, le divin Sauveur nous a donné les plus tou-

chants exemples. Il se considérait toujours comme le moindre et le dernier de tous, comme indigne des grâces dont Dieu le comblait ; aussi aimait-il à servir tous ses frères et à rendre dans la maison les services les plus vils et les plus pénibles. Rien ne l'humiliait davantage que la gloire et la louange ; c'était pour lui le plus grand de tous les supplices. A l'époque où il prêchait le Carême à Assise, la renommée de ses prédications s'étant répandue dans tout le pays, son confrère le Père Matthieu de Léonissa le félicita et lui dit : « Quel bonheur, « mon Père ! Assise n'avait jamais vu ni entendu un pré- « dicateur tel que vous. Vous faites du bien, vous nous « procurez beaucoup de consolations, et vous contribuez « par là à la propagation de notre ordre ». Ces paroles pénétrèrent dans son cœur comme des flèches aiguës et lui causèrent la douleur la plus poignante ; il baissa humblement les yeux et la tête, et se tint pendant plusieurs jours éloigné de ses frères. Un jour que, dans un concours de peuple extraordinaire, on lui avait coupé un morceau de sa robe, son cousin, le Père François de Léonissa, lui dit : « Voyez donc, ce bon « peuple vous prend pour un saint ; on vient de vous « couper un pan de votre robe, comme on le fait pour les « saints ». Ces mots arrachèrent au Père Joseph des larmes abondantes, et il s'écria à plusieurs reprises : « Comment peut-on voir en moi quelque chose qui mé- « rite la louange ? Je ne vois en moi absolument rien de « bon, et je voudrais que, après ma mort, mes restes ex- « halassent une odeur si infecte qu'on fût obligé de les « jeter dans un trou à fumier ».

L'humilité avait en lui pour compagne une parfaite

douceur. Il recevait en riant les injures les plus grossières. Un jeune religieux lui adressant un jour des qualifications injurieuses, il répondit : « Vous avez « bien raison, je mérite d'être traité comme je le suis ». Un prêtre séculier de Lodi l'ayant traité d'hypocrite et d'orgueilleux, parce qu'il avait donné un avertissement sévère à une de ses pénitentes, dont les relations étaient suspectes, il garda le silence. L'événement ne prouva que trop que ses craintes étaient fondées, cette pénitente ayant peu après donné de grands scandales par suite de ses relations. Il ne montrait pas moins de douceur à l'occasion de ses souffrances physiques, parfois excessives, et qu'il offrait à Dieu avec joie.

A la mortification intérieure il joignait la mortification extérieure, par le jeûne, les veilles pieuses et le cilice. A mesure qu'il avançait en âge, il ajoutait à ses macérations au lieu de les diminuer. Il ne dormait que deux ou trois heures et consacrait le reste de la nuit à la prière vocale et à la méditation. Durant l'année 1599 il observa un jeûne presque continuel. Quand on lui en demandait la raison, il répondait : « L'usage veut qu'on « jeûne la veille des grandes fêtes ; comment pourrais-je « ne pas me préparer par le jeûne à la grande fête de « l'année jubilaire?» Souvent, après avoir couru de bourgade en bourgade et avoir catéchisé et prêché, il arrivait au soir sans avoir rien pris, et il se contentait, pour son unique repas, de la moitié d'un pain, et le plus souvent d'un pain noir et grossier dont se servent les gens de la campagne ; il buvait pour unique boisson de l'eau, et souvent de l'eau croupissante d'un marais.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Don de prophétie. — Son esprit prophétique.

Dieu accorde souvent à ceux qu'il aime des faveurs extraordinaires, qui les rendent, non plus saints, mais plus puissants, et qui servent à montrer que l'Eglise catholique est toujours l'épouse et la bien-aimée à laquelle ont été faites pour tous les temps les promesses les plus magnifiques. Ainsi en fut-il de Joseph. Dieu lui découvrit l'avenir, lui manifesta les secrets des cœurs, lui donna de guérir les malades, de convertir les pécheurs les plus endurcis, d'éprouver les extases les plus extraordinaires, de marcher sur les eaux.

Les Annales de l'ordre racontent plusieurs exemples admirables de ce don de manifester l'avenir et de lire dans les cœurs. Il y avait à Léonissa un individu nommé Nicolas Argenzo, qui réclamait en vain d'un débiteur une somme de vingt écus qu'il lui avait prêtés ; comme il n'avait pas de billet et que le débiteur riait, la plainte qu'il avait déposée au tribunal était demeurée sans effet. Il résolut de se venger de son débiteur injuste ; et, armé de deux pistolets et d'un poignard, il se dirigea vers le champ où cet individu faisait la récolte de son foin. Dieu révéla à Joseph son plan de vengeance qu'il n'avait manifesté à personne. Comme il devait passer à côté du couvent, il alla au-devant de lui, le prit par la main et l'engagea à entrer, comme s'il avait eu à lui parler d'une affaire importante. Nicolas résista, en disant qu'il vien-

drait le voir à son retour quand ses affaires seraient terminées, mais Joseph fit tant d'instances qu'il fut obligé de se rendre. Alors, se trouvant seul avec lui, il le reprit de son projet coupable, il le conduisit au pied de l'autel où le très-saint sacrement était exposé, et l'engagea à renoncer à ses pensées de haine et à se réconcilier sincèrement à Dieu. Nicolas fut étonné de ce langage, car il ne savait comment le religieux avait pu connaître un projet dont il n'avait parlé à personne. Saisi d'une crainte salutaire et correspondant à la grâce insigne qui lui était offerte, il renonça sincèrement à sa vengeance et implora humblement son pardon. Alors le saint religieux lui dit : « Soyez tranquille, Nicolas, le jour ne se passera pas sans « que vous ayez recouvré votre argent ». En effet, au moment où il arrivait à la porte de la ville, un ami qu'il rencontra lui dit que le débiteur était venu le trouver et l'avait chargé de restituer les vingt écus qu'il devait.

Une dame de la noble famille des Alfiéri avait conçu une telle haine contre un de ses serviteurs, qu'elle avait conçu la pensée de le faire assassiner. Tandis qu'elle cherchait à réaliser ce plan, le saint vint la trouver, lui dévoila tous ses projets et l'engagea à y renoncer. Aquilana, toute hors d'elle-même, lui demanda qui avait pu lui révéler un projet qu'elle n'avait communiqué à aucun confident. — « Celui qui me l'a révélé, lui répondit-il « d'un ton sévère, c'est celui qui châtiera votre crime, si « vous osez l'exécuter ». — Elle renonça aussitôt à son mauvais dessein et publia partout que le saint avait lu au fond de son cœur.

Comme il prêchait le Carême à Cicolo, dans les Abruzzes, une noble dame de cette localité conçut un projet dont la

réalisation aurait été très-préjudiciable à son âme. Joseph profita d'une occasion favorable pour la visiter, lui dévoila toutes les pensées qui s'agitaient au fond de son cœur, et la sollicita vivement de ne pas les mettre à exécution. Elle fut saisie de terreur en voyant que le saint savait tout ce qui se passait en elle, et elle renonça aussitôt à son funeste projet. Elle déposa elle-même de ce fait dans l'une des enquêtes que l'on fit pour la béatification de notre saint.

Joseph avait un neveu, Jean Chiodoli, secrétaire du cardinal Maffei Barbérini, plus tard Pape sous le nom d'Urbain VIII, et que ses talents et ses vertus semblaient appeler à une haute position. Plusieurs le félicitant à l'occasion de son neveu, il répondit : « Vous vous « trompez étrangement : ce gracieux arbrisseau sera « coupé par la main de la mort avant de devenir un grand « arbre ». Cette prophétie se vérifia, Jean étant mort trois mois après. — Joseph se trouvant à Rome en 1608, trouva une noble dame, Panta di Massimi, dans un danger sérieux de mort; il la consola et lui dit en la quittant : « Ne « craignez pas de mourir maintenant, vous avez encore « de longues années à vivre ». A peine eut-il prononcé ces paroles qu'elle se trouva guérie, et elle vécut encore de longues années.

A l'époque où il résidait à Spolète, la noble dame Maximilla lui annonça la mort probable et prochaine de son gendre Flaminio Falconi, en ajoutant que ce serait un événement bien fâcheux pour sa femme et ses deux petits enfants. Joseph lui répondit : « Pourquoi « vous troubler de la sorte et pleurer votre gendre comme « s'il était mort ? Cessez de pleurer, votre gendre guérira

« et parviendra à l'âge de saint Martin. Loin de vous aussi « ces craintes exagérées pour ses enfants ; il mariera ses « deux enfants avant de mourir ». Le saint ne s'était pas trompé. Flaminio arriva à l'âge de quatre-vingts ans et maria avantageusement ses deux enfants.

Une femme de Léonissa voyant passer le saint religieux, le pria de visiter son jeune enfant qui était malade. A peine fut-il entré dans la maison et eut-il mis le pied sur le premier degré de l'escalier, qu'il s'écria : «Heureux en- « fant ! Heureuse l'âme qui va maintenant habiter au « milieu des Anges ! » Puis ayant considéré l'enfant couché dans son petit lit, il se tourna vers les parents et leur dit : « Heureux parents ! vous ne verrez plus votre « enfant avec les yeux du corps, mais vous le verrez avec « les yeux de l'esprit briller au milieu des Anges ; un tel « jour ne doit pas être pour vous un jour de deuil, mais « un jour de triomphe ». L'enfant mourut le lendemain. Coriolan, fils de Jérôme Morelli de Léonissa, étant dange- reusement malade, Joseph alla le visiter. Après l'avoir considéré quelque temps, il dit aux parents : « Que pen- « sez-vous de cet enfant ? C'est un Ange et bientôt il ira « rejoindre ses compagnons du ciel ; ne vous attristez donc « pas, puisque Dieu veut bien vous faire un tel honneur ». Le père ne pouvant comprimer sa douleur, il lui dit pour le consoler : « Vous aurez un autre fils que vous appelle- « rez Louis », ce qui arriva en effet. — Les actes de son procès de béatification nous apprennent qu'il fit à un grand nombre de personnes des prédictions analogues qui se sont toujours réalisées.

Latino Ursini ayant fait venir à Amatrice une troupe de comédiens, dont les représentations devaient être ex-

trêmement funestes aux bonnes mœurs, le Père Joseph fit tout ce qui dépendait de lui pour le dissuader d'un tel projet. Ses efforts demeurant inutiles, et lui annonça le châtiment que ses habitants et lui subiraient pour employer si follement leur argent; il aurait à dépenser des sommes considérables pour soutenir des procès, et la ville serait engagée dans des embarras financiers dont elle aurait grand'peine à sortir. Les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait annoncé : Ursini dépensa en procès une grande partie de sa fortune, et la caisse municipale se trouva très-longtemps obérée. — Laurent Piccaro d'Amatrice, que le vice-roi de Naples avait chargé, en 1611, de combattre ses ennemis dans les Abruzzes et l'Apulie, se disposant à partir pour Naples, où il espérait recevoir la récompense de ses efforts et de son courage, il lui dit : « Laurent, vous parlez de récompense; mais si, au lieu de « récompense, vous trouvez devant vous des accusations, « des poursuites, les périls les plus grands ? »... Laurent ayant dit que la chose était complétement impossible, il lui répondit : « Ce n'est pas impossible, ainsi que vous le « comprendrez bientôt. Mais ne vous découragez pas ; « la tempête passera bientôt, les flots agités rentreront « dans leur calme, et le ciel redeviendra serein comme au« paravant ». Laurent, à peine arrivé à Rome, victime d'une lâche dénonciation, fut accusé d'être entré dans une conjuration dirigée contre le vice-roi, jeté dans les fers et menacé de la peine capitale. Au bout de deux mois on put se convaincre de la fausseté de ces accusations ; on le remit en liberté et on lui rendit les titres dont on l'avait privé.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Miracles qu'il opère durant sa vie.

Les miracles rapportés dans les procès de béatification et de canonisation de saint Joseph de Léonissa sont trop nombreux pour que nous puissions les reproduire tous ; nous nous bornerons à un petit nombre. Observons seulement qu'ils lui ont été presque tous inspirés par une pensée de charité et de compassion.

Armellina Palla, de Léonissa, avait été frappée par accident d'une balle à une jambe et se trouvait en danger de mort. Le saint étant allé la visiter, l'engagea d'abord à pardonner à celui qui l'avait frappée, ce qu'elle fit de tout cœur. Alors le saint pria et fit le signe de la croix sur le membre blessé, puis il lui annonça qu'elle ne tarderait pas à guérir. C'était le soir. La malade dormit toute la nuit d'un sommeil paisible, et le lendemain, en se réveillant, elle trouva sa plaie guérie et son pied en très-bon état. — A l'époque où Joseph se trouvait à Borbone, Philaure, fils de Pétrone Guaglio, était à l'agonie ; le père, au comble de la douleur, alla prier le religieux de solliciter, s'il était possible, sa guérison du bon Dieu. Le saint homme lui répondit : « Que voulez-vous que je « fasse pour un mourant ? Cependant allons à l'église de « la Vierge qui est ici près, pour demander à Dieu sa guéri- « son ; il est assez puissant pour ressusciter les morts ». Il y alla et passa quelque temps en prière. Quand Pétrone revint chez lui, il trouva son fils parfaitement guéri.

Hyacinthe Cassien de Monte-Réale, en Ombrie, grand bienfaiteur des Capucins, fut attaqué, en 1604, de coliques si violentes, qu'il craignait d'en mourir. Joseph étant arrivé sur ces entrefaites à Monte-Réale et ayant été informé du danger qu'il courait, se mit à prier pour lui, mais sans se déplacer. A l'instant même — il faisait déjà nuit — Hyacinthe tomba dans un léger sommeil et vit Joseph s'approcher de lui et toucher avec son crucifix l'endroit qui le faisait le plus souffrir. Il éprouva alors des douleurs extrêmement violentes et s'écria : « Joseph, que « faites-vous ? Vous augmentez mon mal ». Mais le mal se calma et finit par disparaître. Les gens de la maison s'étonnaient qu'il s'entretenait avec un Joseph ; ils lui dirent qu'il n'y avait pas de Joseph parmi les personnes présentes. « Vous vous trompez, leur répondit-il. Le capucin Joseph de Léonissa était ici, il a touché avec sa « croix l'endroit qui me faisait le plus souffrir, et c'est « pour cela que j'ai crié ; mais maintenant je vais « mieux ». Le lendemain, au point du jour, Joseph vint frapper à la porte. On l'introduisit ; il adressa au malade quelques paroles d'édification, mais celui-ci lui dit aussitôt : « J'ai à vous remercier vivement de votre visite « de la nuit, qui m'a fait un grand bien ». Joseph lui répondit : « Ce n'est pas moi que vous devez remercier, mais « Dieu qui vous a accordé ce soulagement ; prenez courage et mettez votre confiance en lui, il vous guérira. « Je vais maintenant dire la sainte messe à l'église de « Notre-Dame, afin d'obtenir votre guérison ». Il fit ce qu'il avait annoncé ; puis, étant revenu auprès du malade, il lui dit : « Remerciez la sainte Vierge, à laquelle, après Dieu, vous devez votre guérison ». A l'in-

stant même, le malade se trouva complétement guéri.

Comme il se trouvait à Campi, au diocèse de Spolète, où il prêchait le Carême, une veuve, Jacqueline de Pinti, vint le conjurer de venir visiter son fils Antoni, âgé de treize ans, qui avait un abcès qui semblait devoir l'emporter ; mais comme il avait annoncé sa visite au village voisin, il s'excusa. L'infortunée mère s'adressa alors à une femme nommée Philaure, bienfaitrice particulière des capucins et la pria d'intercéder en sa faveur. Celle-ci vint aussitôt trouver Joseph et lui représenta que celle qui s'était adressée à lui était une jeune veuve dont le mari, en mourant, trois ans auparavant, de mort violente, ne lui avait laissé que cet enfant qu'elle nourrissait encore de son lait, et dont la mort la plongerait dans le désespoir le plus affreux. Le saint, saisi de compassion, se rendit chez la pauvre femme, pria quelques instants et fit le signe de la croix sur la poitrine de l'enfant. Aussitôt il vomit une quantité considérable de pus, ce qui fit croire que l'abcès avait percé. Le saint ordonna à la mère de donner à l'enfant un peu de pain et de vin ; elle le fit et à l'instant sa guérison fut complète.

En 1610, la princesse de Venafro, de la famille illustre des Feretti qui, malade depuis longtemps, avait inutilement épuisé toutes les ressources de l'art, le fit venir à Rome. Quand il arriva auprès d'elle, elle le pria avec humilité et confiance de l'aider de ses prières auprès de Dieu : il l'encouragea et lui fit baiser son crucifix ; à l'instant même elle se trouva complétement guérie.

Il lui arriva plusieurs fois d'obtenir de Dieu par ses prières la multiplication miraculeuse du pain ou d'autres aliments ; nous en empruntons quelques exemples à ses bio-

graphies développées. Comme il prêchait le carême à Otricoli, en 1601, la disette qui régnait alors dans tout le pays lui causa la peine la plus vive. Il employa, pour venir en aide aux plus malheureux, tous les moyens naturels qui étaient à sa disposition; mais cela ne suffit pas à son zèle. L'Evangile de la multiplication des pains, qu'on lit à la messe du 4e dimanche de Carême, lui inspira la pensée de solliciter de Dieu un miracle du même genre. Dieu accueillit son désir, en lui mettant dans le cœur la conviction intime qu'il serait exaucé. Donc, le 3e dimanche de Carême, il engagea ses auditeurs à venir en grand nombre le dimanche suivant à l'église de Notre-Dame, pour gagner l'indulgence plénière et à écouter avec dévotion la prédication qu'il ferait sur l'Evangile du jour, leur promettant au nom de Dieu un miracle analogue à celui que le divin Sauveur accomplit dans le désert. Le sermon terminé, il alla trouver Attilia Martina, présidente de la confrérie du Rosaire, et la supplia, pour l'amour de Dieu et de la Vierge, d'aller de maison en maison quêter un peu de farine et d'en faire des pains qu'il bénirait dans l'Eglise et distribuerait aux assistants le dimanche suivant. La bonne femme crut devoir lui parler franchement : « Votre paternité a fait une invitation pressante ; « chaque année on se rendait en grand nombre ce di- « manche-là, pour gagner l'indulgence plénière ; grâce à « votre invitation, il y aura tant de monde qu'il faudra un « très-grand nombre de pains pour en donner seulement « un petit morceau à chacun des assistants ». Comme il n'y a de farine et de blé que dans trois ou quatre familles, et que la disette la plus affreuse règne sur toutes les autres, vous feriez bien de renoncer à votre projet. Le re-

ligieux lui répondit avec une confiance inébranlable: « Au « nom du Sauveur et de sa mère, n'hésitez pas ; mettez-« vous en route, le ciel vous assistera ». Elle lui redit encore que ce qu'il voulait était impossible, et elle le lui démontra de mille manières. Cependant, ne voulant pas désobéir au saint pour lequel elle avait une grande vénération, elle se mit en route avec la servante de la confrérie, et alla faire sa quête dans la bourgade et les environs. Malgré toute la peine qu'elles se donnèrent, elles ne purent réunir plus d'une douzaine de livres de farine. Elles vinrent donc retrouver Joseph, en le conjurant de nouveau de renoncer à son projet ; mais il leur ordonna de se mettre aussitôt à faire le pain, en leur promettant la protection de Dieu et de la Vierge. Attilia lui répondit : « Mon Père, ne me dites pas de faire avec ce peu de farine « du pain pour tout le monde , la chose est tout à fait « impossible. Si cependant vous l'exigez absolument, je « ferai le plus de pain que je pourrai, en apportant ma « farine à celle que j'ai recueillie. Mais que sera-ce pour « tout ce monde ? Croyez-moi, mon Père, dans l'intérêt « de votre réputation, il vaudrait bien mieux y renoncer ». Le serviteur de Dieu ne lui permit point d'user de sa propre farine, attendu qu'elle ne l'offrait que par respect humain et non pour l'amour de Dieu ; si elle voulait lui obéir, elle devait n'employer que la farine qu'elle avait recueillie en quêtant ; Dieu et la Vierge feraient le reste. Elle céda et lui promit de se conformer à ses intentions ; mais à peine l'eut-elle quitté, qu'elle regretta sa promesse ; des difficultés de tout genre se dressèrent devant elle. Elle envoya donc son mari au saint pour le prier de renoncer à son dessein, ou du moins de l'autoriser à faire

usage de sa farine, mais il fut inébranlable. Elle dut donc se mettre à l'œuvre. Elle bluta sa farine, la mit dans le pétrin, ajouta du levain et versa de l'eau pour faire la pâte. Mais, à sa grande surprise, comme elle commençait à pétrir, la pâte se souleva tellement qu'elle ne savait comment en être maîtresse. Elle se repentit de son incrédulité et se mit à crier et à pleurer. Son mari, attiré par ses cris, et sachant ce qui les provoquait, lui dit de se calmer, en lui promettant de l'aider. Il se mit à l'œuvre, mais sans y suffire ; ils durent appeler une voisine, puis deux autres personnes encore, et il ne fallut pas moins d'efforts réunis de ces cinq personnes pour maîtriser et pétrir cette pâte extraordinaire. Bien que le four contînt jusqu'à trois cents livres de pain, on fut obligé de faire deux fournées.

La nouvelle de ce prodige s'étant répandue aussitôt, on conçut un désir d'autant plus vif de recevoir de ce pain miraculeux. Une multitude extraordinaire se présenta dans Otricoli au jour indiqué. Après le sermon, Joseph bénit le pain, et, avec le curé de l'endroit, il en distribua à tous ceux qui se présentaient, riches et pauvres ; plusieurs se présentèrent plusieurs fois et en obtinrent toujours. Cependant, à la fin, il resta encore un certain nombre de pains qu'Attilia donna à ses parents et amis; on les conserva comme des reliques, et on en obtint des effets extraordinaires. En mémoire de ce prodige, Attilia affecta sa maison et une terre à une fondation destinée à faire chaque année, le quatrième dimanche de Carême, une distribution abondante de pains aux pauvres.

Un miracle du même genre eut lieu à Borbone, en 1608, à l'époque où il y prêchait le Carême. Son cœur

saignait à la vue de l'affreuse disette qui régnait dans cette localité, comme dans tous les environs. Il alla trouver les personnes riches et leur demanda du blé ; il en réunit environ cent livres, et on en fit des pains d'environ six onces. On les porta à l'église en deux paniers. Il les distribua lui-même, donnant à chacun de six à douze pains, selon ce qu'on demandait. Un ami du saint, qui se trouvait à ses côtés, fut effrayé de sa générosité et lui dit : « Vous feriez bien d'être moins généreux ; voyez com- « bien il y a de monde ». Il lui répondit : « Ne vous « inquiétez pas, Dieu saura bien y pourvoir » ; et il se montra encore plus généreux. Son compagnon et le curé l'aidèrent à faire cette distribution, sans que le pain des paniers diminuât. On en envoya beaucoup dans les environs ; néanmoins il resta encore environ soixante pains que le saint réserva pour son compagnon et pour lui, ou qu'il donna à des personnes qui désirèrent en conserver par dévotion.

Un neveu du saint, Antonin Jacobelli, mordu par un chien enragé, avait essayé en vain différents remèdes, et il se trouvait en danger de mort, quand il vint trouver son oncle, à Monte-Réale, et implorer son intercession ; il se mit aussitôt en prières. Après les Matines, il comprit qu'il était exaucé, et alla trouver son neveu, pour lui annoncer la bonne nouvelle. « Antonin », lui dit-il, « pourquoi « pleures-tu, pourquoi crains-tu ? Je viens t'apporter la « bonne nouvelle ; aie courage ; tu prendras ton repas, « puis tu pourras retourner chez tes parents ». Antonin crut d'abord que son oncle voulait rire ; mais, voyant qu'il parlait sérieusement, il reprit courage. Le jour venu on lui apporta à manger. A peine eut-il mangé qu'il se

sentit entièrement guéri ; la plaie avait disparu, il n'en restait même pas de cicatrice, et il retourna gaiement à pieds chez lui.

Une hydropique d'Assise s'étant recommandée à lui, il la guérit en lui faisant boire un verre d'eau qu'il avait bénite. — Un homme qui avait perdu la raison depuis quinze ans la recouvra au moment même où il fit un signe de croix sur son front. — Dans un de ses voyages, trouvant grossies les eaux du Tronto, il le passa, dit-on, avec son compagnon debout sur son manteau. — En 1611, prêchant le Carême à Saint-Jacques de Porta et voulant se rendre à une bourgade voisine, il fut arrêté par le torrent de Marroïa. Il stationna quelque temps sur la rive, pendant que passaient des hommes à cheval. Voyant qu'il voulait traverser, ils lui offrirent un cheval, mais il refusa. Quand ils se furent un peu éloignés, il passa à pied sec ; il en fit autant à son retour, et ses sandales ne furent même pas mouillées.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Sa mort. — Dieu lui annonce l'époque de sa mort. — Il est envoyé de Léonissa à Amatrice. — Il tombe malade. — Sa patience. — Ses adieux à ses frères. — Sa mort.

Il y avait vingt-deux ans que le Père Joseph se livrait à ses travaux apostoliques : la fatigue et l'âge, en se faisant sentir, pouvaient lui faire soupçonner sa fin prochaine ; mais Dieu ne se contenta pas de lui donner ce pressentiment, il lui fit connaître d'une façon positive que l'année 1612 serait celle de sa mort. En 1611, Lélio Palla de Léonissa étant attaqué de la fièvre, il alla le visiter ; et,

l'ayant exhorté à la patience, il lui dit : « Lélio, vous « guérirez de cette maladie, mais ce ne sera pas sans « peine ; au reste, ne comptez pas trop sur votre santé, « quand elle vous aura été rendue; car bientôt après « vous mourrez subitement d'un mal caché, et alors « nous nous retrouverons dans le sein de Dieu ». En effet, Lélio guérit au bout de quelques mois ; mais il retomba et mourut au commencement de l'année 1612, et le serviteur de Dieu ne tarda pas à le suivre dans la tombe.

Durant les trois dernières années de sa vie, Joseph fut le compagnon du provincial, le Père François de Mévagna. Au commencement du mois d'août de l'année 1611, celui-ci, prenant congé de Joseph à Spolète, où le chapitre provincial avait eu lieu, il lui dit : « Père François, nous « avons passé trois ans ensemble au milieu de grandes « difficultés ; cependant les plus sérieuses vont seulement « arriver, et pour en triompher, nous aurons besoin de « nous appuyer l'un sur l'autre ; l'un de nous mourra « avant une année révolue, et le survivant subira une « grande épreuve ; ainsi nous aurons besoin l'un de « l'autre ». Le Père François se rendit de là à Lugnano et passa quelques mois dans le couvent de cette ville ; un jour il tomba dans une citerne que l'on creusait et il se cassa ainsi les deux jambes. Pour Joseph, Dieu le retira de ce monde six mois environ après l'époque où il avait fait cette prédiction.

De Spolète Joseph s'était rendu à Léonissa, où il ne séjourna que peu de temps ; et dès le commencement de septembre, un ordre de ses supérieurs l'obligea à quitter sa patrie pour se rendre à Amatrice. Des personnes qui l'aimaient l'accompagnèrent à son départ ; à un jet de

pierre environ de sa chère ville de Léonissa, il se retourna et dit : « Chère patrie, je te dis adieu pour la dernière « fois ; je n'ai plus l'espérance de te revoir, car je n'ai « que peu de temps à passer sur la terre. Mon dernier « jour arrive, et je m'avance à grands pas vers la tombe. « Adieu pour toujours ! Que Dieu te bénisse avec les « bénédictions du ciel ; qu'il t'accorde, de la rosée du « ciel et de la graisse de la terre, l'abondance du froment « et du vin ; qu'il te rende riche de toute sorte de biens, « qu'il te préserve du mal, qu'il éloigne de toi la haine « et la discorde, les discussions et les inimitiés, qu'il affer- « misse la paix en ton sein ! Que le Dieu de la paix t'ac- « corde lui-même la paix solide et inaltérable ! » Puis, les yeux baignés de larmes, il se sépara de ses amis en les embrassant tendrement.

Quand on connut dans la ville le départ du Père Joseph, on en fut extrêmement attristé, et surtout quand on fut informé de ses tendres adieux. Chacun se plaignit de la grande perte que l'on venait de faire ; plusieurs allèrent plus loin et dirent qu'on avait eu tort de le laisser partir et qu'on devait le rappeler. Cet avis fut généralement approuvé, et il fut décidé qu'on lui enverrait aussitôt quelques personnes de confiance pour le faire revenir au nom de la ville entière. Le projet fut réalisé à l'instant même, et les envoyés rencontrèrent Joseph au couvent de Monte-Réale. Quelque attaché qu'il fût à sa patrie, Joseph ne pouvait que répondre négativement. « L'obéissance », répondit-il, « a sur moi plus de droit « que ma patrie », et il continua son voyage ; sa devise était toujours celle-ci : Obéir jusqu'à la mort.

Arrivé à Amatrice, il se jeta aux pieds du Père Fran-

çois de Léonissa, son cousin, et lui dit : « Père François, « il y a longtemps que je demande instamment à Dieu la « grâce de vous avoir à mes côtés quand je devrai me « préparer à la mort ; j'ai toujours eu pour vous beaucoup « d'estime et d'affection et j'attends de votre tendre cha« rité aide et assistance. Je remercie Dieu qui a bien voulu « exaucer ma prière et me permettre de me préparer à la « mort sous votre direction. Maintenan je renonce à « toute préoccupation personnelle ; je me remets entre « vos mains et je vous abandonne mon corps, mon âme « et tout ce qui m'intéresse ». Le Père François lui ayant répondu que ces pensées étaient prématurées, et qu'il avait encore sans doute plusieurs années à passer sur la terre, il répliqua : « Des années, non ; mais seulement « des mois, et un petit nombre ; je vais approcher du « terme ».

Presque aussitôt après il fut attaqué d'une diarrhée violente contre laquelle tous les efforts de l'art furent impuissants. Bien que ces douleurs fussent affreuses, il montait chaque jour à l'autel pour offrir le saint sacrifice, et il passa quatre mois entiers dans ce triste état. Le jour des saints Innocents, il se trouva tellement faible qu'il dut renoncer au bonheur de dire la sainte messe ; un chancre vint se joindre à la maladie dont il souffrait antérieurement. Sur ses instantes prières on lui apportait chaque jour la sainte communion ; il la recevait à genoux, à l'entrée de sa cellule, s'estimant indigne, comme le centurion de l'Evangile, que le Seigneur entrât dans sa maison. Bien que ses souffrances s'accrussent considérablement avec la maladie, on ne l'entendit jamais proférer une seule plainte, il n'ouvrait la bouche que pour

bénir Dieu. Plus il sentait la mort approcher, plus enfin il s'y préparait avec soin; il fit une confession générale, demanda le saint Viatique, remercia Dieu des grâces qu'il lui avait accordées dans le cours de sa vie, et surtout de la grâce de la vocation religieuse, demanda pardon aux frères réunis de ses manquements et des mauvais exemples qu'il avait donnés et se recommanda à leurs prières; en finissant il les engagea fraternellement à observer toujours exactement leur règle, à vivre dans la pauvreté, la patience, la charité et la ferveur. Le gardien l'ayant prié de les bénir avec sa croix, il le fit avec cette onction dont son cœur était plein, puis il se recueillit, ne voulant plus respirer et vivre que pour son Dieu. Le seigneur et les personnages les plus distingués d'Amatrice étant venus solliciter sa bénédiction, il refusa d'abord par humilité, en alléguant que cela appartenait au supérieur; mais le gardien lui ayant ordonné d'acquiescer à leur demande, il les bénit successivement et leur donna à tous les avis les plus conformes à leurs besoins particuliers. Afin d'être entouré de plus de grâces à ce moment solennel, il écrivit à plusieurs supérieurs de l'ordre en réclamant humblement les secours de leurs prières.

Cependant de cruelles souffrances lui étaient encore réservées, Dieu le permettant sans doute, afin d'achever de le purifier ici-bas. Les médecins décidèrent qu'on devait lui faire une opération cruelle, lui enlever la partie du chancre qui devait propager le mal. Pour n'avoir rien à se reprocher, on se mit aussitôt à l'œuvre : c'était un jeudi, le 2 février, jour de la Purification de la Vierge; aussi il lui était donné de s'unir d'une façon directe

au sacrifice du Sauveur et de Marie. Quand on lui annonça qu'il devait se laisser lier, il prit son crucifix, et le montrant aux endurcis, il leur dit : « Ne prenez pas cette « peine ; voilà le plus fort de tous les liens avec lesquels « vous puissiez m'attacher ». Pendant toute l'opération il ne fit entendre que ces mots : *Sancta Maria, succurre miseris*, Sainte Marie, priez pour nous dans notre misère. Cependant, comme on n'avait pas coupé les chairs assez avant, il fallut faire le lendemain une seconde opération ; il la subit avec la même patience et la même résignation. Ces deux opérations ne lui procurèrent pas le moindre soulagement. Le 4, se sentant beaucoup plus mal, il demanda l'Extrême-Onction ; son visage et tout son extérieur respiraient la confiance et la joie ; il répondit lui-même au prêtre qui lui administra le sacrement. La cérémonie terminée, il commença la récitation des prières avec un religieux qui l'assistait. Quand ils furent arrivés à ce passage : La mort des saints est précieuse devant le Seigneur, que la sainte Vierge et tous les saints intercèdent pour nous, il s'arrêta et leva les yeux vers le ciel ; il demeura ainsi l'espace d'un *Miserere*, puis il étendit les membres comme s'il voulait dormir. Son dernier instant était arrivé ; il s'endormit doucement dans le Seigneur, sans un mouvement, sans un soupir, sans la moindre altération dans les traits ; il était âgé de cinquante-huit ans et en avait passé quarante en religion. Au moment même où il rendit l'âme, il apparut à Laurent Piccardi qui dormait dans sa prison à Naples, et il lui annonça que deux jours après il serait mis en liberté.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Nouveaux miracles. — Sa translation à Léonissa. — Hommages qui lui sont rendus. — Miracles qui suivent sa mort. — Ses funérailles. — Premières enquêtes. — Les habitants de Léonissa enlèvent son corps.

Après la mort du Père Joseph, on remarqua que les traits de son visage étaient aussi sereins et aussi agréables que s'il avait encore été en vie; on ne pouvait le regarder sans être ravi d'admiration; d'ailleurs, tous les membres avaient conservé la souplesse et la flexibilité la plus parfaite. L'usage voulut que le corps fût lavé. Afin de pouvoir procéder à cette cérémonie sans être dérangé par les gens du dehors, le gardien avait défendu de la façon la plus sévère qu'on fît connaître la mort du saint religieux. Mais cette précaution ne servit de rien. Les enfants se répandirent dans toutes les rues en criant : « Le « saint est mort, saint Joseph est mort ». La nouvelle se répandit dans toute la petite ville avec la rapidité de l'éclair; on ferma les ateliers et les boutiques, on vida le marché, et tous se précipitèrent vers le couvent, situé en dehors de la ville. Bientôt le couvent et le jardin furent tellement remplis qu'on ne put terminer la cérémonie à l'Eglise.

Le seigneur et les principaux habitants de la ville vinrent demander la permission de le faire embaumer; le gardien répondit que cela était contraire aux usages de l'ordre, mais ils firent tant d'instances qu'il crut devoir céder. Quand le corps eut été ouvert, il s'en exhala une odeur délicieuse qui remplit d'étonnement et de joie tous ceux qui étaient présents. On ne trouva dans les intestins

qu'un liquide qui avait toutes les apparences du lait; les médecins déclarèrent que cette circonstance était toute miraculeuse. Dans le cours de l'opération, un médecin se blessa au doigt avec son bistouri; un de ses collègues l'ayant engagé à tremper son doigt dans le sang du religieux, il le fit et fut guéri à l'instant même. Les seigneurs de la ville, ravis de tout ce qu'ils voyaient, demandèrent à se partager entre eux les entrailles du saint qu'ils voulaient conserver comme des reliques, le gardien y consentit, en conservant pour le couvent le cœur qui y est encore gardé et honoré.

Le soir venu, on transporta le corps dans l'église. Comme le lendemain était un dimanche, il vint au couvent une multitude extraordinaire de visiteurs, non-seulement du voisinage, mais des villes de Monte-Réale, d'Accumali et de Léonissa. Le désir de posséder quelque relique du saint rendait si audacieux, que, non contents de couper des morceaux de ses vêtements, les cheveux et la barbe, les ongles des pieds et des mains, plusieurs en vinrent à lui enlever des dents et des morceaux de chair; on dut mettre des gardes armés pour empêcher pareils excès de se reproduire. Le bruit s'était répandu, mais sans fondement, que les habitants de Léonissa voulaient s'emparer du corps de vive force; le seigneur et le magistrat conçurent la pensée de le faire transporter dans l'église principale de la localité. Sans manifester toute leur pensée aux Capucins, ils parlèrent uniquement d'une procession que l'on ferait à travers la ville avec ces restes précieux; une fois le corps sorti du couvent, il leur semblait facile de l'amener à l'église. Quant au gardien, qu'on voulait tromper, il ne consentit qu'à une

procession sur la place située vis-à-vis le couvent. On s'en contenta, supposant que cela suffirait pour l'exécution du projet; mais Dieu en disposa autrement. Au moment où l'on voulut se mettre en marche; et comme les Capucins, désignés pour cela, plaçaient sur leurs épaules le corps de leur vénérable confrère, on remarqua que ses traits s'altéraient et qu'une sueur extrêmement abondante lui coulait sur tous les membres; tout le peuple frémit et implora la miséricorde divine. On n'osa pas enlever le corps, et on le laissa à la place où il se trouvait; beaucoup de personnes étanchèrent avec des mouchoirs, qu'elles conservèrent précieusement, la sueur qui coulait sur son visage.

Comme la sépulture ne devait pas avoir lieu immédiatement, le seigneur de la ville voulut faire prendre le portrait du saint religieux, et manda à cet effet un peintre de Monte-Réale. Celui-ci refusa d'abord, parce qu'il souffrait de la goutte; mais on l'engagea à se recommander à la puissante intercession du serviteur de Dieu; il suivit ce conseil et se sentit aussitôt soulagé; il vint à Amatrice à pieds, malgré la neige, la gelée et un vent affreux, et les douleurs ne reparurent pas dans la suite. Une dame, dont l'enfant avait la tête penchée sur l'épaule par suite d'une maladie de nerfs, l'amena non sans peine à travers la foule jusqu'auprès de la couche funèbre où le saint était exposé et l'y déposa; il fut guérit à l'instant même. D'autres personnes obtinrent en même temps de grandes grâces, soit pour l'âme, soit pour le corps.

Enfin, cinq jours après la mort du saint Confesseur on procéda à ses funérailles. Conformément à la demande du seigneur et des magistrats, au lieu de le déposer dans le

caveau qui servait à tous les religieux, on le plaça dans une des ailes de la chapelle, dans un tombeau magnifique; on répandit dans cette cérémonie d'abondantes larmes, non de douleur, mais de bonheur et de joie.

A partir de ce moment on vit se presser autour de sa tombe de nombreux visiteurs qui venaient ou se recommander à son intercession, ou le remercier des grâces qu'ils avaient obtenues, et déposer auprès de ses restes des témoignages de leur reconnaissance; des cierges étaient constamment allumés aux alentours. Informé de ces nombreux miracles et de l'empressement du peuple, l'évêque diocésain, douze jours après la cérémonie de sa sépulture, envoya à Amatrice un commissaire chargé d'examiner l'état du corps et de faire un rapport sur le genre de culte qu'on lui rendait. Ayant fait ouvrir le tombeau et le cercueil, il constata que le corps du défunt avait conservé toute sa souplesse, qu'il n'y avait pas la moindre odeur cadavérique, enfin que les lèvres étaient fraîches et rosées. Plein d'admiration, il s'agenouilla et remercia Dieu des prodiges dont il l'avait rendu l'heureux spectateur. Comme le culte que l'on rendait au saint n'excédait pas les conditions d'un culte privé, il ne crut pas devoir l'interdire. Cinq mois après, les choses furent trouvées dans le même état par la dame Porcia Gaétana de Léonissa et d'autres personnes de la parenté de Joseph, qui s'étaient rendues à Amatrice afin de contempler les restes du grand serviteur de Dieu, dont la renommée se répandait de plus en plus. Dans cette circonstance, Laurent Pétronio de Léonissa qui, depuis dix ans, ne marchait plus qu'à l'aide de béquilles, s'étant recommandé avec confiance au serviteur de Dieu ,

fut guéri instantanément, et put retourner à pieds à Léonissa.

Grâce aux nombreux miracles qui avaient lieu sur la tombe du bienheureux, la réputation de sa sainteté allait chaque jour en augmentant : cela ne faisait qu'ajouter au désir qu'avaient les habitants de Léonissa de posséder ses restes au milieu d'eux. C'était dans leur ville qu'il avait vu le jour, et c'était là aussi qu'il avait passé la plus grande partie de son existence ; ils avaient donc, pensaient-ils, un droit incontestable et imprescriptible à la possession de son corps. Un violent tremblement de terre ayant affligé la ville d'Amatrice, en 1639, les habitants durent camper au milieu des champs, et les capucins dans leur jardin. Ceux de Léonissa crurent les circonstances favorables pour réaliser un projet qu'ils nourrissaient depuis longtemps ; et ils envoyèrent cinquante hommes bien armés à Amatrice avec charge de s'emparer du corps. A minuit, ils dressèrent leurs échelles contre les murailles, les escaladèrent, allèrent droit à l'église des Capucins et enlevèrent le précieux trésor ; leur expédition eut un succès complet, et ils ramenèrent à Léonissa la sainte dépouille qui fut placée dans l'église de la Sainte-Vierge. — On lit dans la légende du saint au *Bréviaire Romain* : « Le cœur a conservé toute sa sou-« plesse, et, prodige qui étonne tout le monde, il exhale « une odeur délicieuse ».

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Béatification et canonisation. — Nouveaux miracles. — Sa béatification. — Il est canonisé.

Dieu permit que de nombreux miracles, opérés sur ces entrefaites, proclamassent la sainteté de son serviteur ; les *Annales des Capucins* en relatent plus de cent : on comprend que nous ne pouvons reproduire ici que les principaux. Nancidonia Palla de Léonissa avait mis au monde, en avril 1630, un enfant dont les paupières supérieure et inférieure, à chaque œil, étaient tellement rapprochées, qu'il paraissait évident qu'il ne pourrait jamais voir. Après avoir employé inutilement, pendant plusieurs mois, toutes les ressources de l'art, elle mit sa confiance dans la protection du saint. Ayant pris dans ses bras le pauvre enfant, elle se rendit à l'église des Capucins, y fit une fervente prière, et demanda qu'on voulût bien faire toucher aux yeux malades le cœur du saint : à l'instant même les paupières se séparèrent, et les petits yeux s'ouvrirent à la lumière.

Le 14 juillet 1635, une religieuse capucine du couvent de Saint-Charles, à Plaisance, sœur Françoise, fille de Pierre Antoine, banquier à Gênes, éprouva dans tout le corps des douleurs extrêmement violentes contre lesquelles les médecins ne purent trouver de remède. Au mois de novembre, ses bras et ses jambes se courbèrent étrangement et prirent la forme d'un arc. On ne pouvait lui toucher n'importe quelle partie du corps sans lui occasionner à l'instant même les douleurs les plus vives.

Il y avait huit mois qu'elle souffrait de la sorte, et on avait perdu toute espérance de la soulager, quand la duchesse de Parme vint visiter le couvent. Ayant entendu parler de la triste situation dans laquelle se trouvait la religieuse, elle conseilla à l'abbesse de recourir à l'intercession de Joseph. L'abbesse accueillit avec joie cette proposition ; mais comme la malade s'était recommandée sans succès à ses différents patrons, il lui sembla que cette nouvelle tentative ne réussirait pas mieux que les précédentes. Cependant l'abbesse lui apporta le portrait du saint que lui avait remis l'une des femmes de la duchesse, et l'engagea de nouveau à l'implorer. Le 19 mars 1636, — c'était le lundi de la semaine sainte — Françoise, plus souffrante qu'à l'ordinaire, se recommanda avec une entière confiance au bienheureux. Elle éprouva aussitôt une grande joie intérieure, et eut la certitude que sa prière serait exaucée. Alors elle se remit à prier avec plus de ferveur et promit à Joseph de jeûner chaque année au pain et à l'eau la veille de sa mort, et de célébrer solennellement le jour même ; enfin elle conjura le saint de solliciter sa guérison pour le jour de Pâques, afin qu'elle pût assister ce jour-là aux offices de l'Eglise. Sa prière fut exaucée ; le jour de Pâques, comme on commençait à sonner les cloches, elle put remuer librement les pieds et les bras, et se sentit libre de toute douleur. A la grande surprise de ses consœurs, elle se rendit à l'église et assista à la sainte messe : toutes louèrent avec elle le Seigneur et son serviteur Joseph de Léonissa.

François, fils de Jean Bassoli de Carpi, fut attaqué, en 1636, d'une maladie épileptique, telle qu'il tombait jus-

qu'à huit et douze fois le jour. Les secours de la médecine ayant été complétement impuissants, le père, au bout d'un mois, alla trouver le Père Jean-Baptiste d'Este, autrefois duc de Modène, et pour lors Capucin. Le Père vint aussitôt vers le malheureux enfant ; touché de compassion, il le recommanda à Joseph et lui fit boire de l'eau dans laquelle on avait mis une de ses reliques. Le malade se sentit soulagé et ne tomba plus aussi souvent. Le Père, ayant entendu parler de cette amélioration, revint quatre jours après et lui fit encore boire de cette eau ; en même temps Jean Bassoli fit un vœu en son honneur. Le lendemain il n'eut plus que deux attaques ; le dimanche il n'en eut plus qu'une seule, et encore fut-elle très-bénigne. Le saint lui apparut et lui dit que le jeudi suivant, fête du saint Sacrement, il serait parfaitement guéri. Depuis cette apparition il n'eut plus d'attaques, mais seulement les symptômes qui les annonçaient d'ordinaire. A partir du jour indiqué, il fut complétement guéri.

Tant de si éclatants miracles faisaient espérer que le Père Joseph de Léonissa serait un jour ou l'autre mis par l'Eglise au nombre des saints. L'empereur Léopold avait prié le pape Alexandre VII de faire procéder à la béatification ; mais il se rencontra alors des difficultés sérieuses dont on ne put triompher. Quelque temps après, les miracles qui avaient semblé se ralentir un peu recommencèrent d'une façon éclatante. Le 8 août 1727, une religieuse du couvent de Sainte-Lucie de Léonissa, Thérèse Palla, fit une chute dans laquelle elle se brisa les lèvres et se fit une fracture à l'intérieur ; mais, s'étant frictionnée avec un peu du coton qui avait enveloppé les

reliques du saint, elle s'endormit d'un sommeil paisible et se réveilla parfaitement guérie. — Une autre relilieuse du même couvent, nommée sœur Pétronille, avait perdu si complétement la voix qu'elle ne pouvait plus articuler un seul mot ; elle avait aussi des douleurs intérieures extrêmement vives. Un jour, c'était en 1728, s'étant frottée avec la croix que le saint portait d'ordinaire sur la poitrine, elle éprouva un soulagement considérable. Une heure après, s'étant rendue au chœur, elle put chanter d'une voix claire et mélodieuse, à la grande surprise de ses consœurs ; elle était parfaitement guérie.

Ces miracles et plusieurs autres déterminèrent plusieurs princes catholiques, ainsi que les villes de Lucques, de Bologne, de Spolète, de Léonissa, d'Amatrice, de Monte-Réale, à faire de nouvelles démarches auprès du pape pour obtenir la béatification prochaine du serviteur de Dieu. Clément XII, Pontife d'un grand zèle, s'occupa de cette affaire et la poussa aussi promptement que les circonstances le permettaient. Les actes des deux procès épiscopal et apostolique touchant les vertus, ayant été étudiés avec soin et approuvés, la Congrégation des Rites, dans une réunion solennelle, déclara que le digne serviteur de Dieu avait pratiqué les vertus au degré héroïque ; un décret du 15 juillet 1734 approuva cette déclaration. On procéda alors à l'examen des enquêtes faites sur la question des miracles ; dans le grand nombre de ceux qui s'étaient produits on choisit les deux suivants : L'enfant dont les paupières étaient presque soudées, et qui avait recouvré instantanément la vue au moment où on l'avait déposé sur la tombe du saint religieux, et le

jeune Laurent guéri subitement aussi par son intercession. La Congrégation déclara que ces deux miracles étaient à l'abri de tout doute, et le Souverain Pontife confirma cette déclaration par un décret du 8 juin 1737. Le 22 du même mois le Père Joseph de Léonissa fut béatifié solennellement dans la Basilique de Saint-Pierre.

De nouveaux miracles s'étant produits à la suite de la béatification, on fit aussitôt de nouvelles démarches pour obtenir que l'on procédât promptement à sa canonisation. Il fallait pour cela au moins deux nouveaux miracles incontestables. La Congrégation des Rites en approuva deux, en 1745, qui avaient éminemment ce caractère, et un décret de Benoît XIV, en date du 1er mai de la même année, sanctionna cette déclaration. La canonisation de Joseph eut lieu le 17 août de cette année, et la solennité en fut faite à Saint-Piere, le 29 juin 1746. La fête de saint Joseph de Léonissa fut fixée au 4 février, jour de sa mort.

CINQUIÈME JOUR DE FÉVRIER

LES VINGT-SIX MARTYRS DU JAPON

1597. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Géographie du Japon. — Sa christianisation. — Ordre d'arrêter les Franciscains. — Liste des martyrs. — Saint Pierre-Baptiste. — Saint Martin. — Saint François Blanco. — Saint Philippe de Las Casas. — Saint Gonzalès. — Saint François-de-Saint-Michel. — Noms des 17 laïques japonais franciscains martyrs. — Les 3 japonais, jésuites, martyrs. — Saint Paul Miki. — Saint Jean de Goto. — Saint Jacques Kisaï. — Récit du martyre de ces 26 saints.

L'empire du Japon, situé à l'extrémité orientale de l'Asie, se compose de cinq grandes îles et d'un grand nombre de petites. Il surpasse la France en superficie, peut-être même en population. Si l'on s'en rapporte au récit des missionnaires, mieux renseignés que personne sur ce sujet, les habitants de ces îles sont sagaces, spirituels, doués d'un jugement très-droit et d'une mémoire qu'on ne trouve point chez les autres peuples. Leurs manières sont nobles, leur caractère loyal. Autrefois le gouvernement était monarchique. Au XVIe siècle, une révolution avait transformé le Japon en soixante-six principautés ou royaumes indépendants. C'était le bon moment pour le conquérir à l'Evangile : saint François-Xavier, qui, comme on le sait, en moins de onze ans de travaux évangéliques, baptisa près de *deux millions* d'infidèles et recula les bornes du monde chrétien de cinq mille lieues, gagnant au salutaire empire de l'Eglise

romaine en Orient ce qu'elle venait de perdre au nord de l'Europe, aborda, dans sa course gigantesque, au Japon, le 15 août 1549. Au bout de vingt-six mois il avait baptisé des païens, converti des rois, ruiné l'autorité des bonzes (les prêtres païens de cette contrée), établi des ouvriers évangéliques chargés de continuer et d'achever son œuvre; il avait fondé les importantes chrétientés de l'île de Firando, celle de Saxuma et Bungo, comprenant presque toute l'île de Kiou-siou, et il avait entamé la grande île de Niphon par le royaume de Naugato ou d'Amanguchi. Les religieux de la compagnie de Jésus (le Saint-Siége interdisait dans ces commencements l'entrée du Japon à tous autres missionnaires) continuèrent avec un grand succès l'œuvre de saint François-Xavier. Pendant quarante ans le christianisme fleurit librement au Japon; mais, en 1582, un homme qui, sorti du rang le plus obscur, s'était avancé à grands pas dans le chemin de l'ambition et de la fortune, se fit reconnaître empereur sous le nom de Taïcosama. Jamais souverain ne fut plus puissant : il réduisit les autres rois à n'être que des gouverneurs, qu'il changeait à volonté.

D'abord il favorise la religion chrétienne; il répète même plusieurs fois aux jésuites qu'il l'embrasserait volontiers si elle n'interdisait pas la pluralité des femmes. Mais ces sentiments d'un athée pour le christianisme ne devaient pas durer : la bienveillance était prête à se changer en haine, dès qu'il craindrait que cette religion ne contrariât les calculs de la volupté ou de l'ambition.

Un ex-bonze, de la secte la plus perverse, le médecin Jacuin, chargé de rechercher dans tout le Japon ce qui devait être prostitué à la luxure de Taïcosama, voulant

lui inspirer sa propre haine pour la foi catholique, lui exposa que les femmes catholiques seules ne tenaient aucun compte de ses promesses, de son argent, de ses menaces ; que l'autorité des jésuites était plus forte que celle de l'empereur ; qu'ils finiraient par gouverner à sa place ou par livrer le Japon aux Espagnols. Ce discours s'adressait à la fois à toutes les passions de l'empereur ; il n'en fallut pas davantage pour amener un édit de persécution. Les jésuites reçurent ordre de sortir du Japon dans les six mois. Eux, qui ne désiraient que la victoire des martyrs, n'eurent garde de déserter ainsi le champ de bataille. Mais la persécution n'éclata point tout d'un coup. Pendant dix ans l'orage se prépara plutôt qu'il n'éclata ; d'ailleurs, jamais le nombre des chrétiens n'avait augmenté dans de telles proportions ; de 1591 à 1592, plus de douze mille adultes reçurent le baptême. La noblesse surtout s'enrôlait sous l'étendard de Jésus-Christ. Au mois de mai 1593, quatre religieux franciscains abordèrent au Japon sous le titre d'ambassadeurs, qui leur permit d'éluder la bulle de Grégoire XIII, réservant exclusivement à la compagnie de Jésus l'évangélisation du Japon, et de séjourner dans l'empire. Ils bâtissent deux monastères : *Sainte-Marie de la Portioncule* et *Bethléem*, et ayant reçu un renfort de trois religieux profès, ils prêchent, malgré la défense qui leur en a été faite, ébranlent, convertissent les masses et les baptisent. L'empereur entra dans une grande fureur en apprenant qu'on enfreignait ainsi ses ordres ; un Espagnol y mit le comble par sa fanfaronnade, se vantant auprès d'un courtisan japonais que sa nation, déjà maîtresse de la moitié du monde, le serait bientôt du Japon ; et cela,

comme toujours, par le moyen des missionnaires. Taïco-sama ordonna d'arrêter et de faire mourir *tous* les Pères ; mais il restreignit cette condamnation aux Franciscains. Ils apprirent cette nouvelle avec la joie la plus vive, et rendirent grâces à Dieu. Ce fut le sentiment de toute cette sainte et brillante chrétienté : une foule de familles accoururent de diverses contrées à Meaco, pour être arrêtées avec les missionnaires et confesser la foi en leur compagnie.

La liste des premiers martyrs du Japon en comprend vingt-six, qu'on divise ordinairement en trois groupes : six religieux franciscains, trois religieux jésuites et dix-sept laïques japonais, du tiers ordre de saint François. Voici quelques mots sur chacun :

Né en Espagne, à San-Estevan, *saint Pierre-Baptiste* renonça au monde dès qu'il put le connaître, embrassa l'institut du séraphique saint François, et, envoyé à la mission des Indes, il remplit à Manille la charge de *gardien* ou supérieur d'un couvent de son Ordre, puis celle de *commissaire*. Il fut le chef des Franciscains, apôtres du Japon. Il avait le don des miracles : il guérit, un jour de la Pentecôte, publiquement, une jeune fille gravement atteinte de la lèpre.

Saint Martin de l'Ascension ou d'Aguire, prêtre franciscain, était de la ville de Vergara, dans la province de Guipuscoa, en Espagne. Il avait déjà rempli les fonctions de prédicateur et de professeur de théologie, quoiqu'il n'eût que trente ans. Il savait assez bien la langue japonaise et prêchait avec un grand zèle et beaucoup de fruit. On a de lui une belle exhortation qu'il fit à ses compagnons lorsqu'on les conduisait au martyre.

Saint François Blanco, prêtre et religieux de Saint-François, était aussi espagnol. Monte-Rey, en Galice, a l'honneur d'être sa patrie. On peut voir, dans les Bollandistes, les belles choses qu'il écrivait à un de ses amis dans l'attente du martyre. Il dit, en parlant des nouveaux chrétiens qui se disputaient le bonheur de mourir pour Jésus-Christ : « J'ai honte de moi-même en voyant des hommes si récemment entrés dans le sein de l'Eglise montrer un tel courage en face de la mort ».

Saint Philippe de Las Casas ou de Jésus, clerc et religieux franciscain, était né à Mexico, de parents espagnols. Dès sa jeunesse, il se livra aux plaisirs : ses désordres furent tels que sa famille en fut réduite à le bannir de son sein comme un objet de dégoût et de déshonneur. Ce traitement sévère le foudroya, pour ainsi dire, et lui ouvrit les yeux : il vit son malheur, le pleura, se convertit et prit l'habit de saint François. Mais ses passions le suivirent dans le cloître ; il lutta d'abord ; puis, vaincu par ces terribles ennemies, il quitte son habit religieux et se plonge de nouveau dans ses désordres. Ses parents, pour l'éloigner d'eux, le font passer en Chine pour y faire le négoce. Là, le souvenir du couvent s'empare tout entier de cette âme et l'arrache définitivement aux voluptés de la terre. Il s'enrôle de nouveau dans la milice sainte de saint François, au monastère *des Anges*, à Manille. Ses parents, à la nouvelle de sa conversion, ayant désiré le revoir, il s'embarque pour la nouvelle Espagne; mais le navire obéissait au souffle de la Providence ; on vit une croix du côté du Japon, présage du martyre pour le jeune Philippe. Une tempête oblige le navire à relâcher au port japonais de Firando ; Philippe se retire au mo-

nastère de son ordre, à Meaco. C'est le moment où l'on fait les arrestations : il se trouve sur la liste des prisonniers. Le jour du triomphe, il embrassa avec tendresse la croix où il devait mourir ; comme elle était mal construite, il souffrit plus que les autres et se contentait de dire : « Jésus ! Jésus ! » On le perça alors de trois coups de lance ; de sorte que, arrivé le dernier au Japon, il entra le premier dans la céleste patrie, à l'âge de vingt-trois ans.

Saint Gonzalès Garcia, frère lai, de l'ordre des Franciscains, était né à Bazain, dans les Indes Orientales, d'un père portugais et d'une mère indienne. Il se livra au négoce : frappé, dans un voyage qu'il fit aux Philippines, de la pauvreté des Franciscains, qui suivaient la réforme austère de Pierre d'Alcantara, il renonça à ses immenses richesses pour se revêtir de la bure. Le bienheureux Pierre-Baptiste l'emmena avec lui au Japon, parce qu'il savait la langue de ce pays. Le jour de son martyre, il exhortait du haut de sa croix les Japonais à reconnaître la vérité de la religion de Jésus-Christ. Il était d'une rare humilité. Avant d'expirer, il n'osa pas se servir d'autres paroles que de celles du bon larron : « Seigneur, sou« venez-vous de moi ».

Saint François-de-Saint-Michel, frère lai, religieux franciscain, naquit à Phadilha, non loin de Valladolid, dans le diocèse de Palencia. Il quitta l'ordre des Cordeliers pour celui des Franciscains, parce qu'il espérait y trouver plus d'austérités. Envoyé aux îles Philippines, il y fut favorisé du don des miracles. Il rendit la parole à une femme indienne qui allait rendre le dernier soupir, et lui administra le baptême. Par un signe de croix il

guérit un indien mordu mortellement par un serpent. Sa mémoire était si prodigieuse, qu'on la regarda comme un don surnaturel. Emmené au Japon par le bienheureux Pierre-Baptiste, ce fut lui qui y fit le plus de conversions. Un jour, pour mieux faire comprendre à ses auditeurs la passion de Jésus-Christ, il se dépouilla de ses habits jusqu'à la ceinture, se fit attacher les mains derrière le dos et frapper avec des cordes, sans pitié, longtemps, jusqu'au sang.

Voici maintenant les noms des dix-sept laïques japonais *qui aidaient les Pères Franciscains, vivaient avec eux*, selon les termes de la bulle d'Urbain VIII, du 14 septembre 1627, et partagèrent leur prison et leur martyre : *Saint Côme Tachegia*, du royaume d'Oaris. — *Saint Michel Cozaki*, du royaume d'Isc, le père de Thomas Cozaki, un des trois enfants dont nous allons parler. — *Saint Paul Ibarki*, du royaume d'Oaris. — *Saint Léon Carasumo*, frère cadet du bienheureux Paul Ibarki ; il était catéchiste, interprète des Pères, plein de zèle pour les œuvres de charité et bon surtout pour les malades incurables. — *Saint Louis, enfant de onze ans ;* lui, Antoine et Thomas, servaient à l'autel chez les Pères Franciscains ; ils auraient pu éviter d'être mis sur la liste des martyrs, mais ces admirables enfants réclamèrent cette faveur par des pleurs et des prières. Un païen, proposant à Louis de renoncer à la foi chrétienne pour échapper à la mort, il répondit : « C'est au contraire vous qui devez « vous faire chrétien, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen « de se sauver ». Arrivé au lieu du supplice, il demanda quelle était sa croix ; quand il la vit, il y courut avec une sainte joie qui émut tous les spectateurs. Lorsqu'il y fut

attaché, ses yeux, ses lèvres souriantes, le mouvement de ses petits doigts, tout chez lui indiquait le contentement céleste qui rayonnait sur son visage. — *Saint Antoine*, enfant de treize ans, né à Ganzaki. Au moment où il approchait du supplice, ses parents, bons chrétiens, d'ailleurs, mais vaincus par les sentiments de la nature, le conjurent de ne pas mourir si tôt et d'attendre, pour confesser la foi, un âge plus avancé. L'héroïque enfant, recevant de Dieu une fermeté virile, ne se laisse point attendrir par ces gémissements et ces larmes : « Dieu me « donnera le courage nécessaire pour cette lutte, répon- « dit-il à ses parents : cessez vos conseils, n'exposez pas « ainsi notre sainte foi au mépris et à la risée des païens ». Le magistrat, ému de ce spectacle, joint ses instances à celles des parents ; il promet à Antoine des richesses, des honneurs ; il emploie tout pour le séduire : « Je méprise « vos promesses et la vie elle-même, répondit le jeune « martyr, la mort ne me fait pas peur ; la croix où je « vais être attaché ne me trouble point ; c'est, au con- « traire, ce que je désire uniquement, par amour pour « Jésus, qui a voulu expirer aussi sur une croix pour « nous sauver ». Puis, s'adressant à son père et à sa mère, il leur dit adieu, promettant de prier pour eux dans le ciel. Quand il fut attaché et élevé sur sa croix, il invita le Père Pierre-Baptiste à chanter le psaume *Laudate pueri Dominum ;* et comme ce Père, absorbé et ravi en extase, ne répondait point, le saint enfant entonna tout seul le psaume, et le chanta d'une voix angélique : il arrivait au *Gloria Patri*, lorsque le fer de la lance, perçant son cœur, envoya son âme continuer ses chants dans le ciel.

Saint Thomas Cosaki, enfant de quatorze ans, fils de Michel Cosaki, eut la gloire et le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ avec son père, avec la même constance que les deux autres enfants. — *Saint Mathias* : quand on vint au couvent des Franciscains de Pilaco, pour y dresser une liste de douze chrétiens, de ceux qui vivaient avec les Pères, pour les crucifier avec eux, l'un de ces chrétiens, qui se nommait Mathias, pourvoyeur du couvent, était absent ; les exécuteurs le réclamaient partout, disant : « Où est Mathias ? que Mathias se présente ». Un chrétien du voisinage, qui portait le même nom, l'entendant prononcer, se présente et dit : « Voici un Mathias ; « ce n'est pas celui que vous demandez ; mais moi aussi « je suis chrétien et l'ami de ces Pères ». Ils l'arrêtèrent, et il dut ainsi à cette circonstance le bonheur du martyre.

Saint Ventura ou Bonaventure, qui, baptisé dans sa première enfance, puis élevé dans le paganisme, fut plus tard éclairé intérieurement d'une lumière divine, se fit instruire dans la foi de son baptême et abjura ses erreurs. — *Saint Joachim Saccakibara*, médecin des Pères Franciscains. — *Saint François de Meaco*, autre médecin ; il avait composé quelques traités pour défendre la religion chrétienne contre les préjugés de sa nation. — *Saint Thomas Dauki*, qui servait d'interprète aux Pères. — *Saint Jean Kimoia.* — *Saint Gabriel de Duisco*, originaire du royaume d'Isc, âgé de dix-neuf ans, élève des Pères Franciscains. — *Saint Paul Suzuki*, du royaume d'Oaris, catéchiste et interprète, auteur de quelques écrits pour l'instruction des néophytes.

Il y a deux autres Japonais qu'on appelle les deux *Sur-*

ajoutés, et qui furent comme les *surnuméraires* du martyre. Lorsqu'on conduisait au supplice les vingt-quatre martyrs, ces deux chrétiens, *saint François* et *saint Pierre Sukegiro*, suivirent cette glorieuse troupe pour lui prodiguer les soins les plus tendres, et pourvoir à toutes ses nécessités. Les mauvais traitements des gardes ne purent arrêter leur zèle. Il fallut les arrêter et les joindre aux vingt-quatre martyrs : ce qui mit le comble à leur bonheur.

Il me reste à dire quelques mots sur les trois Japonais jésuites. Ils furent arrêtés et mis en prison le 9 décembre 1596, quoique plus tard la sentence de mort n'atteignît point les jésuites, mais fût restreinte aux Pères Franciscains, lorsque le 31 décembre 1596, Taïcosama donna l'ordre de faire partir d'Ozaca le Père Franciscain et les compagnons de sa prison, les trois jésuites japonais étant de ce nombre, le gouverneur n'osa pas les délivrer. Il les fit partir pour le supplice avec les autres prisonniers. C'étaient *Paul Miki, Jean de Goto* et *Jacques Quizaï*.

Paul Miki, d'une famille noble et chrétienne, élève des Jésuites dès l'âge de onze ans, fut dès son jeune âge un modèle de ferveur. A vingt-deux ans il embrassa la vie religieuse, et par sa science, sa modestie, son éloquence, il devint le plus célèbre des missionnaires de la compagnie au Japon, et celui qui faisait le plus de conversions. Quand il fut mis en prison, quelques chrétiens ayant fait des démarches pour obtenir son élargissement, il leur en fit des reproches : « Est-ce donc ainsi, leur « dit-il, que vous m'aimez? quoi! vous avez voulu me « priver de cette immense faveur de Dieu, pour laquelle « vous auriez dû, au contraire, vous réjouir et louer son

« infinie bonté ». Pendant la route, en allant au supplice, Paul Miki ne pouvait contenir sa joie; il ne cessa d'exhorter ses compagnons à la constance, ses gardiens et les païens à embrasser la religion chrétienne. On se pressait autour de lui pour baiser ses habits; mais son humilité ne le put souffrir. Quand il fut sur sa croix, il prêcha encore Jésus-Christ; du haut de cette glorieuse chaire, il dit : « Arrivé au terme où vous me voyez, je ne pense pas « qu'aucun de vous me croie capable de trahir la vérité. « Eh bien! je vous le déclare, il n'y a pas d'autre moyen « de salut que la religion chrétienne. Et comme cette « religion nous ordonne de pardonner à nos ennemis et « à tous ceux qui nous ont offensés, je pardonne, quant « à moi, très-volontiers à l'empereur et aux auteurs de « ma mort. Je les conjure de recevoir le baptême ».

Saint Jean de Goto, né de parents chrétiens en 1578, dans l'île de Goto, entra dans l'ordre des jésuites peu avant son arrestation. Lorsqu'il fut sur le point d'être attaché à la croix, son père vint lui faire ses adieux; Jean, alors âgé de dix-neuf ans, lui adressa le premier la parole : « Vous le voyez bien, mon père, lui dit-il, le « salut éternel doit être préféré à tout! ayez soin de ne « rien négliger pour vous l'assurer. — Mon fils, répondit « ce père héroïque, je vous remercie de votre excellente « exhortation, et vous aussi, en ce moment, soyez ferme « et supportez avec joie la mort, puisque vous la subissez « pour la cause de notre sainte foi. Quant à moi et à « votre mère, nous sommes prêts, s'il le faut, à mourir « pour la même cause ». Il eut le courage d'assister à la mort de son cher enfant; il se retira teint de son sang, qu'il baisa avec respect comme celui d'un martyr.

Saint Jacques Kisaï était un vieillard de soixante-quatre ans, catéchiste chez les jésuites, et chargé surtout d'exercer l'hospitalité. Sa pratique de piété la plus habituelle était de méditer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme on lui donnait de grands témoignages de vénération en sa qualité de martyr, il se contentait de répondre : « Je suis un grand pécheur ». Il fallut user de violence pour lui arracher quelques objets lui appartenant, qu'on désirait conserver comme reliques.

Le 2 janvier 1597, les vingt-quatre prisonniers de Meaco, conduits sur la grande place, eurent le bout de l'oreille gauche coupé. Ce qu'on coupa ainsi aux martyrs fut recueilli et vénéré : le Père Augustin, aux mains duquel les chrétiens remirent les vingt-quatre précieuses reliques, les leva vers le ciel en disant : « Je vous offre, « mon Dieu, ces fleurs de l'église du Japon ». Ensuite, flétrissure réservée aux plus grands malfaiteurs du Japon, nos saints martyrs furent promenés sur des chars dans la ville. Mais, partout où ils devaient passer, les habitants avaient sablé les rues, honneur exclusivement réservé aux rois : on se pressait aux portes, aux fenêtres, sur les toits, pour voir ce douloureux triomphe, et partout éclataient des témoignages de sympathie et d'admiration. Les trois enfants surtout attiraient le regard et faisaient couler les larmes, par leur air angélique et la douce joie que le ciel semblait déjà répandre sur leurs visages. Beaucoup de chrétiens essayaient de monter sur les chars pour avoir part au martyre : on eut beaucoup de peine à les écarter à grands coups de fouet et de bâton ; l'un d'eux, François Fahélenté, dont nous avons parlé, y resta cramponné.

Quand les saints furent de retour à la prison, l'un des trois jésuites, Paul Miki, embrassa les Pères Franciscains et leur témoigna vivement sa reconnaissance des souffrances dont il leur était redevable, car eux seuls, et non les Jésuites, se trouvaient condamnés à mort, dans l'édit de l'empereur, et de ce qu'il allait être martyr *à leur ombre.* On conduisit ensuite les saints à Ozaca, puis à Sacaïa, puis à Nangazaki. Le voyage fut long et pénible, à cause du froid, de la neige et des glaces; d'ailleurs, ils ne voulurent point recevoir les adoucissements que tous, les païens eux-mêmes, s'empressaient d'apporter à leurs maux ; mais ils eurent une grande consolation, lorsque leur glorieuse troupe s'augmenta de deux fervents chrétiens, Pierre Sukégiro et François Fahélenté, comme nous l'avons raconté plus haut. Sur leur passage, ils excitaient une admiration universelle : les païens mêmes murmuraient contre l'empereur et disaient : « C'est une « folie, c'est une injustice criante ». Beaucoup se convertissaient ; les bonzes exaspérés disaient que l'empereur ne pouvait choisir un meilleur moyen de fortifier et de propager la religion chrétienne. Les martyrs voyagèrent ainsi pendant un mois. Le 4 février, ils rencontrèrent les deux Pères Jésuites Pasio et Rodriguez, venus pour leur offrir le secours des sacrements. Mais le gouverneur de Nangazaki ne leur en laissa pas le temps. Ils ne purent que se confesser. Le lieu du supplice était une colline aux environs de Nangazaki, nommé depuis le *Mont des Martyrs,* ou la *Sainte-Colline.* Les bourreaux et les croix les attendaient. Les croix du Japon ont, vers le bas, une pièce de bois en travers, sur laquelle les patients ont les pieds posés, et au milieu une espèce de billot, destiné à sou-

tenir le poids du corps. On les attache avec des cordes par les bras, par les cuisses, et par les pieds, qui sont un peu écartés. On ajouta pour ceux-ci (je ne sais pourquoi, peut-être est-ce une coutume locale), un collier de fer qui leur tenait le cou fort raide. Quand ils sont ainsi liés, on élève la croix et on la place dans son trou. Ensuite le bourreau prend une lance et en perce de telle manière le crucifié, qu'il la fait entrer par le côté et sortir par l'épaule. Quelquefois cela se fait en même temps des deux côtés ; et si le patient respire encore, on redouble sur-le-champ. Je ne raconterai pas ici avec quelle constance quelques-uns des martyrs triomphèrent des tentations les plus périlleuses ; je l'ai fait ci-dessus dans la vie de chacun d'eux ; tous se rendirent vers leurs croix avec un empressement qui frappa les païens de stupeur. Chacun de ces vaillants soldats de Jésus-Christ est à son poste : à un signal donné, ils sont attachés à leurs croix placées à quatre pas de distance l'une de l'autre, sur une seule ligne, d'Orient en Occident : les croix se dressent et sont fixées : les martyrs ont le visage tourné au Midi, vers la ville. Le chef de cette sainte milice, saint Pierre-Baptiste, entonne le *Benedictus* que les autres continuent. Pour lui, il tombe dans une extase où il demeure jusqu'au dernier soupir. Paul Miki prêche la foule ; le petit Antoine chante le psaume : *Enfants, louez le Seigneur ;* le Père Gonzalès répète en mourant les paroles du bon larron : « Seigneur, « souvenez-vous de moi » ; et tous prient et attendent le coup mortel avec une joie surnaturelle. Enfin un coup de lance envoie leurs bienheureuses âmes dans le ciel.

L'évêque du Japon, qui n'avait pas obtenu la permis-

sion d'assister à la mort des Martyrs, les aida du moins de ses prières, et le soir, il vint se prosterner aux pieds des croix pour vénérer les saintes victimes. Tous les fidèles s'y pressèrent : en vain le gouverneur de Nangazaki menaça de brûler toutes les maisons de la ville, si ce concours continuait. Mais l'évêque, à cause de cette menace, défendit, sous peine d'excommunication, de franchir les barrières que les soldats avaient élevées autour des croix, et sa voix seule fut obéie.

Telle fut la première phase de la persécution qui ne finit qu'avec l'extinction du christianisme. Il est difficile d'évaluer combien de sang fut versé, car le nombre des chrétiens s'éleva jusqu'à deux millions; et, lorsque quelques-uns apostasiaient, ils étaient souvent remplacés par des païens. La plus grande partie de ce sang marquera d'une ignominie éternelle le front de la Hollande, car c'est elle qui l'a vendu. C'est la Hollande qui, dans sa haine du catholicisme et dans son esprit le plus vil de mercantilisme, exposa à l'empereur que les missionnaires étaient le rebut de l'Europe ; qu'aucun pays civilisé ne pouvait les souffrir ; que l'Espagne seule les envoyait comme espions dans les continents étrangers pour s'en emparer. Cela fut cause d'une proscription universelle : tout le Japon ne fut bientôt plus qu'une mare de sang. Et, pour le fermer à toute civilisation, on n'en permit l'entrée qu'aux *Hollandais*. Tous les autres étrangers en furent exclus, même les Chinois, même les Coréens, des voisins. Personne ne put vivre ni aborder au Japon sans fouler aux pieds le crucifix. Les Hollandais le foulèrent pour avoir le monopole du commerce. Oh ! ce n'est pas comme cela que la noble France a des rela-

tions avec les peuples étrangers. Dieu a permis qu'elle pût traiter enfin avec le Japon, le 9 octobre 1848 ; il n'est point dit dans ce traité : « Il sera permis aux Français de « faire du négoce au Japon, à condition qu'ils marche- « ront sur l'image de la rédemption du monde »; mais : « Les sujets français, au Japon, auront le droit d'exercer « librement leur religion ; et, à cet effet, ils pourront y « élever, dans le terrain destiné à leur résidence, les édi- « fices convenables à leur culte, comme églises, chapelles, « cimetières ».

Le pape Urbain VIII déclara bienheureux les vingt-six suppliciés de Nangazaki, par un décret du 10 juillet 1627. Le 11 septembre de la même année, les vingt-trois membres de l'ordre de Saint-François furent déclarés bienheureux. En 1629, la même qualité fut étendue aux trois membres de la Compagnie de Jésus. Enfin, ces vingt-six martyrs furent canonisés le 8 juin 1862, jour de la Pentecôte, avec une solennité sans exemple en pareil cas. Sur un simple désir du Souverain Pontife Pie IX, des évêques de *tous* les points du monde catholique accoururent pour consoler leur Père dépouillé, insulté par le gouvernement du Piémont. La plupart des prélats qui ne purent assister et adhérer de vive voix à ce grand acte, le firent depuis par écrit, à l'exception des évêques d'un petit pays sans distinction aucune, sans portée politique, esclave de l'Angleterre : le Portugal.

LE PÈRE JEAN D'AQUILA

1470-1580. — Pape : Léon X. — Roi de France : François I[er].

SOMMAIRE : Son éducation. — Il entre chez les Frères Mineurs déchaussés. — Ses travaux en Amérique. — Sa vie austère. — Son immense charité. — Son humilité. — Ses extases miraculeuses. — Un gentilhomme qui en est témoin se convertit. — Les morts lui apparaissent. — Sa vie solitaire dans un cloître. — Ses conseils écoutés de tous. — Le roi et les princes viennent le consulter. — Ses adieux à ses frères. — Sa mort. — L'austérité prolonge la vie.

Ce serviteur de Dieu naquit à Cordoue, en 1470, d'une riche et noble famille. Il fut élevé avec soin, et ses jeunes ans furent préservés de la contagion du monde. La surveillance de ses parents, son bon naturel et la grâce de Dieu lui firent éviter les excès qui sont l'écueil ordinaire de la jeunesse. Dégoûté du monde, il prit, à trente ans, l'habit des Frères Mineurs. Il était pour ses frères un exemple permanent. Devenu prêtre, il chercha la solitude du cloître et se rendit chez les Frères Mineurs déchaussés de la province de Saint-Gabriel, où sa vie édifiante le fit choisir plusieurs fois pour diriger et surveiller les novices.

Mais, à l'aspect de la riche moisson spirituelle que ses frères faisaient en Amérique, il ne put résister au désir de se joindre à eux. Il partagea les travaux du Père Martin de Valence, l'illustre apôtre des Indes Occidentales, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Après avoir consacré six ans de sa vie à cette œuvre si louable, il revint en Espagne, afin d'obtenir de l'empereur Charles-Quint quelques privilèges pour les nouveaux convertis. Mais il

ne put atteindre son but, parce que l'empereur était alors en guerre avec les barbares de Tunis. Le serviteur de Dieu rentre dans son cloître. Sa charité pour les pauvres était immense ; il avait coutume de dire qu'un vrai religieux devait savoir se passer même du nécessaire. Il portait un vieil habit tout usé et n'avait de manteau que lorsqu'il sortait. Sa chair nue était couverte d'un rude cilice, et il couchait sur une planche ou sur une natte, avec un morceau de bois pour oreiller. Il passait la plus grande partie de l'année dans l'abstinence la plus austère et mangeait si peu que ses frères s'étonnaient que ce régime frugal pût suffire à son existence. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, où il fut autorisé à prendre quelque nourriture le soir ; à cet âge même cependant il s'abstenait de vin et de viande. Il voulait, par son exemple, maintenir en vigueur la réforme austère de saint Pierre d'Alcantara, sachant bien que la règle risque fort de faire naufrage, quand les hommes qui sont au gouvernail sont pour la jeunesse une occasion de scandale. Il était si humble qu'il ne souffrit jamais qu'un autre que lui nettoyât ses vêtements. Il aimait mieux servir les autres que d'être servi par eux.

Après quelques instants de sommeil, il demeurait en prière jusqu'au jour. Il avait souvent de profondes extases, pendant lesquelles Dieu l'arrachait à la terre. Un seigneur d'assez mauvaises mœurs le vit un jour, dans la cour du cloître de Monte-Cœli, suspendu dans les airs et environné d'une lumière plus éclatante que celle du soleil. Le gentilhomme fut tellement frappé de ce miracle, qu'il se convertit, fit une confession générale de ses fautes, mena depuis une vie édifiante, donna aux pauvres de riches

aumônes et se rendit, sous d'humbles vêtements, en pèlerinage à Jérusalem.

Dieu renseigna aussi plus d'une fois son serviteur sur les mystères de l'autre vie. Tandis qu'il se trouvait avec le Père Didacus Hernandez au cloître de Badajor, un religieux, leur ami commun, vint à mourir. Ils résolurent de passer les nuits à prier dans le chœur pour l'âme du défunt. Une nuit que le Père Didacus veillait seul dans le chœur, le défunt lui apparut. Il semblait avoir des chaînes aux pieds et se traînait avec lenteur à son pupitre. Le Père Didacus, tout effrayé, courut à la cellule du Père Jean et l'appela. Ils revinrent tous deux; mais le fantôme avait disparu. Ils se remirent à prier, et le défunt leur apparut encore. Il avait toujours les pieds enchaînés, et leur apprit que Dieu le punissait de ses distractions pendant les offices. Preuve terrible de la sévérité avec laquelle Dieu châtie ses serviteurs, pour les moindres fautes.

Le Père Jean était lié, depuis sa jeunesse, avec saint Pierre d'Alcantara. Il était, comme lui, plein de zèle pour le maintien de la règle. Il était jaloux, comme lui, de réveiller dans l'âme des disciples de saint François, la ferveur des premiers temps. Il en donna la preuve, quand il administra la province d'Arabide, dont il fut quelque temps provincial. Après avoir abandonné ces fonctions, il se retira dans un humble cloître, situé à une heure de Lisbonne. Il se fit là une petite hutte avec des branches d'arbre et de la terre, où il mena, pendant vingt ans, une vie solitaire, ne se rendant au cloître que pour prier dans le chœur, pour participer aux réunions et aux exercices de la communauté. Dans sa solitude, il

consacrait son temps à la prière et à la contemplation. Ses fréquentes extases lui donnaient un avant-goût des ineffables délices qu'il devait goûter dans le ciel. L'esprit du mal, irrité contre cet ennemi qui avait brisé tant d'idoles et converti tant d'idolâtres en Amérique, s'acharna contre lui. Mais Dieu protégeait son serviteur, et le démon ne put le distraire de ses pieux travaux; car il avait beau cacher sa vie, sa réputation de sainteté était universelle, et il ramenait à Dieu les pécheurs les plus endurcis. Il était affable avec tout le monde, et tout le monde écoutait sa voix, comme si cette voix venait du ciel.

Le roi et les princes de Portugal faisaient grand cas de ce saint homme et vinrent plus d'une fois le consulter sur les affaires les plus importantes. Jamais ils ne se repentirent d'avoir écouté ses avis. Le roi Sébastien, voulant aller en Afrique combattre les Maures, lui demanda ce qu'il pensait de cette entreprise. Le Père Jean lui répondit avec franchise qu'il ferait bien de renoncer à cette entreprise, et qu'avant de s'y engager, il devait réfléchir mûrement, parce qu'il n'en reviendrait pas. Le roi, qui regardait le Père Jean comme un saint, fut tellement frappé de cette réponse, que les courtisans s'aperçurent de son trouble et lui en demandèrent la cause. Le roi leur répéta les paroles du saint homme, mais il ne renonça point à son expédition. Le jour de la bataille, le Père Jean se fit apporter de la paille et du feu ; il jeta au feu cette paille , en disant : « Ainsi finissent toutes « choses ». Ses frères ne comprirent pas d'abord le sens de ces paroles, mais ils le comprirent plus tard. Ils surent qu'à l'heure même où le Père Jean avait prononcé cette parole, les Portugais avaient essuyé une san-

glante défaite, que le roi et ses plus nobles capitaines avaient trouvé la mort, que la gloire et la puissance du Portugal avaient enfin reçu un terrible échec.

Le saint homme fit bien d'autres prédictions et beaucoup de miracles. Il avait atteint sa cent dixième année, et il avait passé 88 ans dans les saints exercices du cloître, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Il dit adieu à ses frères, en disant qu'ils ne se reverraient plus dans cette vie, et se fit porter à l'hôpital de Lisbonne. Là, il se prépara, avec soin, à recevoir les derniers sacrements. Il s'écriait de temps à autre : « Vous êtes juste, Seigneur, et « vos jugements sont équitables ».

Il mourut en l'année 1580, redoutant encore les jugements de Dieu, après une vie de travaux et de pénitence. Il fut, au milieu d'un grand concours de peuple, enterré à l'église de Saint-François ; mais plus tard son corps fut transporté à l'ermitage où il avait vécu.

Sa vie est un enseignement. Elle nous apprend que les jeûnes et les austérités sont loin d'abréger la vie, comme on le croit dans le monde. Le Père Jean vécut plus de cent ans au milieu des macérations, tandis que tant de gens qui mènent une vie molle et sensuelle, sont moissonnés avant l'âge. L'Eglise, en instituant le jeûne, a donc consulté les intérêts de notre santé comme ceux de notre âme.

SŒUR ANNE DE SAINT-JEAN

1560. — Pape : Paul IV. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Miracles posthumes qui attestent la sainteté de cette sœur.

Le 5 février 1560 mourut au cloître de Lisbonne sœur Anne de Saint-Jean, dont la sainte vie et les vertus modestes furent, après sa mort, miraculeusement dévoilées par le Seigneur. Dans la nuit de sa mort, une grande affluence de peuple se précipita vers le cloître où elle était décédée, et qui paraissait tout en feu. On croyait à une incendie du monastère ; mais cette clarté extraordinaire provenait d'une lumière qui planait au-dessus de la cellule de sœur Anne. Les religieux se préparant à l'enterrer dans un terrain qui appartenait au cloître, on vit accourir une foule d'oiseaux qui remplirent le cloître de leurs chants mélodieux. Un troisième miracle succéda aux deux premiers. Sur son tombeau poussa un beau rosier qui portait des roses blanches et qui continua à fleurir tous les ans.

C'est ainsi que le Seigneur manifeste son amour pour ces âmes qui le servent en secret et loin des gens du monde. Au jour de la récompense il fait éclater dans tout son lustre et devant tous la gloire de ses élus.

SIXIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE PÈRE BLAISE CENTO

1460. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Il démasque des impostures et combat la superstition. — Il est enterré au village de Castellucino.

Parmi cette foule de saints qu'a produits la province des Saints-Anges, dans le royaume de Naples, nous comptons le Père Blaise Cento, qui abandonna sa patrie, pour faire l'ornement de cette province naissante, par son savoir et la sainteté de sa vie. C'était un prédicateur fervent qui avait le don de prophétie. Il découvrit une supercherie honteuse et un grand nombre de miracles apocryphes qui s'opéraient, dit-on, dans une sorte de chapelle, auprès d'une image de Notre-Dame. Une fille qui avait été achetée par des hommes tarés, s'était chargée de publier ces faux miracles qui attiraient un grand concours de peuple. Mais le Père Blaise, éclairé par le Saint-Esprit, examina l'affaire, découvrit la fourberie, rassembla le peuple autour de sa chaire, et lui fit voir avec une grande sagacité, les piéges du démon. Il fit si bien que le théâtre de cette comédie indigne fut abattu et que la superstition cessa.

Après avoir longtemps édifié les âmes par son éloquence et par son savoir, il prédit, dans un dernier sermon, sa mort imminente, dit adieu à ses auditeurs et

mourut en 1460. Il fut enterré avec honneur au village de Castellucino, où il avait prêché le Carême. Aussitôt après sa mort, Dieu honora par des miracles la mémoire de son serviteur. Les Frères Mineurs demandèrent souvent qu'on leur délivrât sa dépouille mortelle, pour la faire enterrer dans leur église, mais leurs prières restèrent toujours sans succès.

ANGE DE PESCHE,

FRÈRE LAI.

1460. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Il délivre par ses prières une femme en couches. — Ses extases. — Il est consulté par le roi Ferdinand.

Vers la même année mourut, dans la province des Saints Anges, frère Ange de Pesche. Il joignait, lui aussi, à la sainteté le don de prophétie. Un homme vint un jour l'implorer pour sa femme que les douleurs de l'enfantement mettaient à toute extrémité. Après une courte prière, le saint homme lui dit de retourner chez lui, en ajoutant que sa femme était heureusement délivrée et que Dieu lui avait donné un fils.

Ce saint homme avait tant d'ardeur pour la prière que rien ne pouvait l'en détourner. Tout en travaillant le jardin du cloître, il était sans cesse occupé de Dieu et se repaissait des contemplations célestes.

Un jour que la comtesse d'Ariano l'avait mandé dans son palais, il y entendit une musique harmonieuse qui

lui rappelait les chants immortels des Anges et qui le plongea dans une longue extase.

Il était vénéré de tous ceux qui le connaissaient. Le roi Ferdinand lui-même et d'autres seigneurs du royaume vinrent demander conseil à ce simple frère. Il mourut vers 1460 et fut enterré dans le cloître de *Lucera*.

LE PÈRE ALPHONSE GAGO

1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il est supérieur du monastère de Viane. — Il meurt comme un pénitent et comme un saint.

Le Père Alphonse Gago, né en Espagne, passa ses premières années dans un couvent de Frères Mineurs et mena la vie la plus sainte. Il s'était préparé, par de fortes études, à prêcher la parole du Seigneur ; mais un défaut de langue l'empêcha de se livrer à ces pieux travaux. Il s'appliqua donc tout entier à suivre, dans sa rigueur, la règle du Portugal et se distingua par ses vertus et sa perfection. Il marchait pieds nus, pratiquait les jeûnes les plus austères et restait plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Il passait la plus grande partie de son temps en prières et se préparait, par un rigoureux silence, à recevoir l'influence céleste des faveurs divines. Quoiqu'il ne sortît jamais de son cloître, tout le monde le connaissait et avait pour lui la vénération la plus grande. Il fut vingt ans supérieur de l'humble monastère de Viane ; c'est là que ses frères et lui vivaient, en vrais

enfants de Saint-François, dans la plus étroite pauvreté. Il leur était expressément défendu de recevoir aucun don superflu.

Dans sa dernière maladie, il appela autour de lui tous ses frères, résigna son emploi entre les mains d'un autre Père, demanda pardon à tous, s'étendit sur la terre nue et demanda quelques haillons et une corde, pour mourir sous la livrée de la pénitence. Après avoir reçu ces vêtements comme une aumône, il se mit en prière. Son visage était illuminé d'une lueur céleste, et il entendit une voix d'en haut qui lui criait : « Alphonse, prépare-toi, « car l'heure est venue ». Cet avertissement céleste le remplit de joie. Il reçut les derniers sacrements et s'endormit doucement dans le Seigneur, au milieu de ses frères qui priaient, le 6 février 1640.

Une sérénité véritablement céleste régnait sur son visage, et le doux parfum qui s'exhalait de sa dépouille mortelle engageait tout le monde à la piété.

BÉATRIX DE LA CROIX

1591. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Terrible apparition miraculeusement dissipée.

Parmi les religieuses les plus parfaites du couvent des Clarisses de Belvis, en Espagne, on distinguait sœur Béatrix de la Croix. Quand ce cloître fut bâti, des personnes, remarquables par leur sainteté, virent le démon leur apparaître sur le toit de l'édifice et s'écrier en frémissant

de rage : « Elles vont pourtant venir ici ces Clarisses qui, « par leurs pénitences, rendent tous mes efforts inutiles! » Dans les commencements, les religieuses qui habitaient le cloître, virent un horrible dragon tourner autour de l'enclos de leur monastère. Mais, en même temps, saint François et saint Jean-Baptiste, auxquels le monastère était consacré, apparurent aussi et chassèrent le monstre, puis le Sauveur lui-même, avec ses Apôtres, vint bénir le nouvel édifice. La sœur Béatrix fut, pendant quatre ans, supérieure du monastère; car Dieu l'avait clairement désignée au choix de ses compagnes. Dieu, par une faveur particulière, avait fait connaître d'avance à cette sainte religieuse l'heure de sa mort. Le 6 février 1591, elle échangea contre la vie éternelle cette vie passagère.

ISABELLE DE SAINT-FRANÇOIS

SOMMAIRE : Saint François lui apparaît et lui indique la voie de l'humilité et de la charité comme étant la plus sûre pour aller au ciel.

A la date du 6 février, nous faisons aussi mention de sœur Isabelle de Saint-François, religieuse qui se signala par l'austérité de sa vie. Elle portait sur sa chair nue une plaque de fer qui avait la forme d'une rape, mêlait de la cendre à ses aliments et imaginait une foule d'autres mortifications, pour dompter la matière et la soumettre à l'esprit. Pour prix de son austérité, Dieu lui accorda, même de son vivant, des faveurs spéciales. Elle avait souvent demandé à Dieu dans ses prières de lui indiquer la voie qui conduit en droite ligne au salut. Un

jour qu'elle était dans le chœur, elle vit apparaître saint François qui embrassait à genoux les pieds de toutes les religieuses. « Comment se fait-il, ô mon père », lui dit Isabelle, « que vous descendiez à un tel degré d'abaisse-« ment, vous qui occupez un rang si élevé dans le ciel ? » « Ma fille », lui répondit le Père séraphique, « je suis « venu vous enseigner le chemin de la gloire, c'est l'hu-« milité et la charité envers vos sœurs ». Depuis lors, ces deux vertus devinrent les qualités particulières d'Isabelle, jusqu'au jour où son âme angélique reprit son vol vers les cieux.

ANNA DE L'ASSOMPTION

SOMMAIRE : Sa tristesse en présence de Jésus souffrant.

Sœur Anna de l'Assomption n'a pas laissé une réputation de sainteté moins grande. Cette digne religieuse se distingua surtout par sa pauvreté, par son humilité et par sa charité envers ses sœurs. Pour elle, sa prière était une source intarissable de consolations célestes, et son cœur se brisait au souvenir des souffrances du Seigneur. Tous les vendredis, elle jeûnait au pain et à l'eau. Ses sœurs la trouvèrent, un Vendredi saint, attachée à une croix et plongée dans une si profonde tristesse qu'elle semblait près de défaillir. Elle passa ainsi, dans les rigueurs de la pénitence, un grand nombre d'années et alla recevoir dans le royaume de Dieu la palme de la gloire.

SŒUR JEANNE DU SAINT BAPTÊME

ET SŒUR JEANNE DE LA PRÉSENTATION

Le même cloître compte encore deux saintes en grand renom. C'est Jeanne du Saint-Baptême, à laquelle Dieu avait fait des révélations merveilleuses. C'est en second lieu sœur Jeanne de la Présentation, dont la vie n'a été qu'une longue suite d'austérités.

SŒUR SAINTE FRANÇOISE

1360. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Philippe de Valois.

Sœur sainte Françoise, appelée aussi Francine, était née à Eugubio, en Italie. Elle fit profession dans le tiers ordre. Elle était contemporaine de sainte Delphine, de Lucie de Venise et de sainte Marie, qui étaient entrées dans le même ordre. Selon certains historiens, elle mourut le 6 février 1360. Ses reliques furent placées dans une châsse magnifique, auprès de l'autel de l'Eglise des Frères Mineurs. Ce trésor était oublié, et la ville même qui le possédait ne le connaissait pas. Il fallut que des voyageurs hongrois vinssent découvrir ces reliques et recourir à l'intercession de la sainte qui fit des miracles

en leur faveur, pour que les compatriotes de sainte Françoise ouvrissent les yeux à leur tour et lui rendissent le culte qui lui était dû. Son image est sur l'autel de l'église des Frères Mineurs, et elle est entourée de riches *ex-voto* en or et en argent.

LE PÈRE DAMIEN FORNER

1628. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Son éducation chrétienne. — Sa vie est un long jeûne. — Il devient surveillant des novices. — Sa sobriété. — Sa réponse à l'un de ses frères. — Sa réserve. — Sa charité pour ses frères et ses eutretiens avec eux. — Sa pénétration. — Ses attentions pour ses inférieurs. — Sa charité pour les religieux étrangers. — Son zèle pour le salut des âmes. — Anecdote qui atteste sa fermeté et son zèle pour convertir les pécheurs. — Il est infatigable dans ses travaux. — Il prédit le jour de sa mort. — Son aveu à son confesseur. — Il meurt pendant le saint sacrifice.

Ce serviteur de Dieu, né à Binaroz, petite ville d'Espagne, fut élevé dans la crainte du Seigneur. Doué d'une haute intelligence, il fit dans ses études de rapides progrès. Eclairé par la grâce divine, il dit adieu au monde et se réfugia dans l'ordre de Saint-François. La prière faisait ses délices et, par des mortifications de toute sorte, il sut assujétir chez lui la matière à l'esprit. Sa vie n'était qu'un long jeûne. Presque jamais de viande ou de poisson sur sa table. Il se nourrissait uniquement de légumes, et ses frères s'étonnaient qu'il pût ainsi soutenir son existence. Il ne portait jamais qu'un vêtement usé. Toutes les nuits, il se fustigeait si rudement que ceux qui entendaient le bruit des coups en étaient effrayés.

Préposé à l'instruction et à la surveillance des novices, il était pour eux un flambeau vivant qui les éclairait à chaque pas.

Il avait un grand amour pour la pauvreté. Il reprenait vivement ceux de ses frères qui laissaient perdre quelques débris de leurs repas. Le cloître, situé sur un rocher sauvage, était d'un difficile accès, et il y venait peu de pauvres. Le saint faisait donc garder pour lui ce qui restait au réfectoire et vivait quelquefois là-dessus pendant deux ou trois jours. Quelques religieux avaient vu volontiers rebâtir en partie le cloître. Mais ces réparations et ces embellissements n'étaient point agréables au Père Damien : c'étaient là, selon lui, autant d'infractions à leur vœu de simplicité et de pauvreté. Quelques jours avant sa mort, un frère lui demanda une croix de bois qui se trouvait dans sa cellule. Le Père Damien lui répondit d'un air fâché : Croyez-vous donc, mon frère, que j'aie quelque chose en propre ?

Ayant appris que ses actes avaient été mal interprétés par un censeur jaloux, il pria pour lui, comme si cette critique injuste était un bienfait. Allait-il prêcher dans un village, il soumettait le plan de son discours à ses frères, comme s'il n'était pas leur supérieur. Son âme candide et pure se révoltait, quand il entendait la moindre parole contraire à la chasteté. Il évitait avec soin la société des femmes ; et, s'il leur parlait, c'était les yeux baissés et dans des termes brefs et sérieux qui édifiaient tout le monde.

A part les heures que lui prenaient les réunions de la communauté, il passait tout son temps dans sa cellule, absorbé dans une contemplation profonde. Son âme

goûtait alors une joie intime et des douceurs infinies où elle se retrempait. Après les Matines, il n'allait pas se reposer, mais il restait jusqu'au jour dans le chœur à s'entretenir avec Dieu. Il faisait alors ouvrir l'église et sonnait les offices, afin de laisser quelques heures de calme et de repos au portier, par égard pour son grand âge. Sa physionomie révélait souvent les saintes méditations qui l'occupaient ; alors il était transfiguré et des étincelles jaillissaient de son visage. Un de ses frères s'effraya un jour de ce phénomène, tandis que le Père Damien était aussi tranquille que s'il était entouré d'une légion d'Anges. Quand il était en voyage avec ses Frères, la prière était le sujet ordinaire de ses entretiens avec eux, et ses paroles, en versant dans leur cœur le baume de l'amour divin, leur faisaient oublier toutes leurs fatigues. Souvent il s'écriait avec transport : « Oh ! si nous « pouvions dépouiller tout attachement terrestre, comme « nous goûterions ici-bas le plaisir d'aimer Dieu ! Comme « nous serions dégoûtés du monde et de cette vie elle-« même qui nous éloigne du souverain bien ! » Ainsi parlait ce saint en déplorant l'aveuglement des hommes qui vont chercher le bonheur dans la fange du monde, au lieu de le puiser aux sources pures de la grâce céleste et de l'amour divin.

A la clarté du flambeau que Dieu allumait pour lui, en récompense de ses prières, il lisait jusqu'au fond des cœurs. Un frère, avec lequel il était fort lié, se trouvait en proie à des tourments intérieurs. Le Père Damien le consola et lui donna tous les conseils qui pouvaient le calmer. Un coup d'œil lui suffisait pour connaître l'état moral de chacun de ses frères et pour péné-

trer la cause des peines qu'ils espéraient lui cacher.

Une mère attentive n'aurait pas eu, pour ses enfants, plus de soin qu'il en avait pour ses inférieurs. Non content de les visiter dans leurs maladies, il leur rendait tous les services possibles, même les plus humbles. Il avait pour les religieux étrangers une charité évangélique. Il était le consolateur naturel de tous ceux qui souffraient. Son zèle pour le salut des âmes était sans bornes. Par ses paroles et par ses exemples il s'efforçait de les ramener. Il était toujours prêt à entendre les pécheurs en confession, et jamais ils ne lassaient sa patience. Tous ses efforts tendaient à faire marcher de pied ferme les pécheurs et son troupeau dans la voie de la pénitence.

Il ne reculait devant aucun moyen, quand il s'agissait d'avertir les pécheurs et de les arracher à la fange du péché. Un jour qu'il prêchait le Carême à Totana, il apprit qu'un jeune homme et une jeune fille vivaient ouvertement ensemble dans la débauche. Le Père Damien choisit plusieurs fois ce vice pour texte de son sermon; mais voyant que ses exhortations étaient superflues, il pria, du haut de sa chaire, le bourgmestre de faire cesser ce scandale; autrement, ajoutait-il, je me verrais forcé de nommer les coupables devant tout le peuple. Ce même jour le Père fut obligé d'aller prêcher dans une localité voisine. A deux milles de la ville, il rencontra le jeune débauché qui l'attendait avec un de ses amis, pour le tuer. Le Père Damien marcha de pied ferme au-devant de l'assassin et lui dit : « Je serais heureux de mourir comme saint Jean-« Baptiste, pour la défense de la vérité. Si vous aviez « voulu vous corriger, vous ne m'auriez pas réduit à

« employer des moyens rigoureux pour vous ramener « dans la bonne voie. J'ai rempli mon devoir et la mort « n'a rien qui m'effraie ». Comme il disait ces mots, Dieu permit qu'un chasseur qui se trouvait dans le voisinage fût témoin de cette scène. Il accourut et menaça de mort les misérables, s'ils osaient faire le moindre mal au religieux. Le Père leur adressa de si touchants reproches, qu'ils fondirent en larmes et se jetèrent à genoux, en lui demandant pardon. Le serviteur de Dieu leur dit d'avoir confiance et de compter sur la miséricorde du Seigneur, s'ils voulaient revenir franchement à lui. Il leur promit en outre le silence sur ce qui venait de se passer et recommanda le secret au chasseur. Il finit, en remerciant Dieu de l'avoir sauvé d'un si grand péril et d'avoir converti les coupables.

Par le ton respectueux et solennel qu'il mettait à dire la messe, il encourageait tous les assistants, même les plus tièdes, à suivre avec dévotion le saint sacrifice. Il ne quittait jamais le chœur sans une nécessité absolue. Il allait quelquefois prêcher dans des villages situés à quatre heures du cloître. Il en revenait à pieds le même jour; et, la nuit suivante, il se rendait au chœur, comme s'il ne ressentait aucune fatigue. Quand il prêchait dans son cloître, il allait au sortir de la chaire entendre le service divin, pour se délasser, en chantant les louanges du Seigneur. Le Seigneur lui fit connaître d'avance l'heure de sa mort. Le Père Damien prédit à plusieurs reprises qu'il mourrait, tel jour, dans le chœur, et sa prédiction se réalisa. Comme il était occupé, dans le chœur, à chanter, après l'office, le *Te Deum laudamus*, il ressentit, dans le côté, une douleur poignante ; il

chargea son vicaire de le remplacer, et dit qu'il ne lui restait que le temps de se préparer à la mort.

Son confesseur, placé auprès de lui, examinait cette vie sainte qui allait s'éteindre. Le Père Damien lui dit, dans la simplicité de son cœur, que, tout le temps qu'il avait été en religion, Dieu lui avait fait la grâce de ne commettre aucun péché mortel.

Il reçut avec ferveur les saints sacrements et attendit la mort avec joie. Le 6 février, son vicaire, se disposant à aller à la grand'messe qui devait être chantée en l'honneur des martyrs du Japon, le Père Damien le pria de ne pas trop s'éloigner de lui, dans le chœur, parce que son temps était compté. Il ne se trompait pas; il s'éteignit doucement avant la fin de la grand'messe. Il mourut en 1678.

Tous les religieux furent profondément affligés d'avoir perdu leur gardien. Une foule immense, composée de laïques et de prêtres, assista à ses funérailles. Chacun voulait lui baiser les pieds; chacun voulait avoir des morceaux de ses vêtements, pour en faire des reliques. L'odeur agréable qui s'exhalait de son corps confirma de plus en plus sa réputation de sainteté.

ÉLISABETH CIRAULO

VEUVE, DU TIERS ORDRE.

1561-1627. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Elle commence par mener une vie de désordres. — Elle reconnait ses fautes. — Elle fuit le monde. — Elle a une vision et le Sauveur lui apparait. Une vision d'en haut la détermine à entrer dans l'ordre de Saint-François. — Emploi de son temps. — Dieu lui révèle les mystères de l'autre vie. — Sa crainte d'offenser Dieu. — Sa médiation puissante. — Elle est un illustre exemple de la miséricorde divine.

Elle naquit en 1561 à Castro-Giovani, en Sicile. Après avoir entretenu avec un de ses parents une liaison criminelle qui dura six ans, elle obtint enfin des dispenses pour se marier avec lui, et il l'épousa. Mais elle se livra bientôt à des désordres qui lui aliénèrent le cœur de son époux. Celui-ci l'abandonna. Alors Elisabeth, qui ne croyait à rien, profita de sa liberté pour mener la vie la plus scandaleuse.

Mais Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, Dieu qui veut que le pécheur vive et se convertisse, fit pénétrer un rayon de sa grâce dans les ténèbres de cette âme. Elisabeth vit, dans toute son horreur, l'abîme où elle se plongeait de plus en plus. Poussant des soupirs vers le ciel et baignant la terre de ses larmes, elle mesura l'étendue de son malheur et demanda à Dieu son secours, pour s'affranchir des piéges du démon.

Un jour qu'elle se trouvait dans une assemblée de femmes pieuses, la conversation vint à tomber sur le sacrement de l'Eucharistie, et Elisabeth se mit à dire :

« Que j'aie le bonheur de m'approcher de la table sainte, « et je demanderai à Dieu une grâce qui est la plus pré« cieuse de toutes ». A ces mots, l'amour de Dieu entra dans son cœur, avec le repentir de ses fautes, et elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Je t'ai traitée « comme un père traite un enfant malade qu'il voudrait « guérir. Réfléchis à ce que tu veux me demander ; car « je suis prêt à t'accorder ta demande ». Elisabeth répondit : « Seigneur, c'est vous seul que je veux ». Aussitôt elle fut inondée d'un torrent de lumière. Elle aperçut toute la laideur de ses fautes qui l'éloignaient de Dieu et la menaient à la damnation éternelle. Accablée de remords, elle prit la ferme résolution de se corriger et de souffrir mille morts plutôt que d'offenser un Dieu infiniment bon. A partir de ce moment, on la vit fuir le monde et s'enfermer dans sa demeure solitaire, pour travailler, sous le regard de Dieu, au salut de son âme.

Un jour qu'elle versait des larmes avec des prières, en songeant à sa vie passée, elle vit en esprit le Sauveur assis sur un trône de gloire. Il lui montrait un bourbier infect où gisaient les débris d'un vase. Ces débris, rongés par la corruption, tombaient en pourriture. « Ma fille, « lui dit le Sauveur, ce vase brisé, c'est ton âme que ronge « la corruption du péché. Retire donc ces débris de la « fange et apporte-les-moi ». Elle obéit, et ces débris eurent à peine touché les mains du Sauveur, qu'ils devinrent nets et brillants, et ils se soudèrent les uns aux autres, et le vase, plus beau qu'il n'avait jamais été, resplendissait comme l'or le plus pur. Le Sauveur reprit alors : « Voilà, ma fille, ce que ton âme est devenue main« tenant. C'est à moi qu'il appartient de changer en vase

« d'élection le vase le plus vil et le plus infect. Jamais je « ne repousse le pécheur repentant qui vient à moi ».

Devenue veuve et libre de tout lien terrestre, elle voulut s'attacher à Dieu. Elle se sentait disposée à entrer aux Carmélites, pour y prendre l'habit du tiers ordre; mais auparavant elle pria Dieu de lui faire connaître sa volonté. Sa prière achevée, elle vit saint François lui apparaître. Le saint, prosterné devant le trône suprême, demandait pour Elisabeth la grâce de servir Dieu dans le tiers ordre. Le Sauveur montra le saint Père à Marie, le refuge des pécheurs, et Marie dit à François : « Vous « savez bien que tous ceux qui sont à vous sont aussi à « moi ». Cette apparition décida Elisabeth à entrer dans l'ordre si humble du saint Père, pour y faire pénitence de ses péchés. Elle dépouilla la livrée du monde, pour prendre un habit grossier; elle ceignit ses reins d'une corde, et mit sur sa tête une coiffe blanche. Elle dormait très-peu et couchait sur la pierre; elle jeûnait les lundis, les mercredis et les vendredis, et ne buvait que de l'eau; elle portait une chaîne de fer sur sa chaire nue; toutes les nuits, elle se donnait la discipline et suivait, dans toute sa rigueur, la règle de saint François.

Elle passait une grande partie de la nuit en prières, et se rendait de grand matin à l'église où elle restait absorbée dans la méditation jusqu'à midi. Dans l'après-midi elle se livrait à plusieurs ouvrages manuels; à l'heure des Complies elle se remettait à prier jusqu'au moment des Matines. Elle éprouva à faire vœu de pauvreté une joie infinie. Elle vécut donc fort pauvre, donnant aux indigents une partie de l'argent qu'elle gagnait, et ne voulant rien garder pour elle-même. Elle suivait aveuglé-

ment les avis de son confesseur et de son directeur, et ne faisait rien sans les consulter. Elle s'informait sans cesse des voies qui peuvent conduire à la perfection et avait un goût particulier pour les lectures spirituelles. Son ouvrage favori était le livre de saint Bonaventure : *Sur la sainte vie.* D'après les conseils de son confesseur, elle communiait tous les jours. Le sujet ordinaire de ses méditations, c'était la passion du Sauveur, c'était la douleur de sa Mère bien-aimée; et, dans cette méditation, elle puisait de nouvelles forces pour aimer Dieu et des consolations pleines de douceur.

Ce changement de vie irritait l'Esprit du mal qui mettait tout en œuvre pour lui faire abandonner ses bonnes résolutions. Par suite de ces persécutions, elle tomba un jour gravement malade. Le démon lui dit que, si elle y consentait, il pouvait la guérir. Mais Elisabeth lui répondit : « Retire-toi, Satan ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ « qui peut me guérir ; toi, tu n'es bon qu'à exhaler ton « venin ».

Dieu lui révélait souvent les mystères de l'autre vie. Elle eut une vision qui lui dévoila les tourments de l'enfer. Elle avait sous les yeux un gouffre de feu où les démons et les damnés souffraient des supplices indicibles. Dans une autre vision, elle aperçut une échelle qui allait de la terre au ciel; devant elle une des portes du ciel vint à s'entr'ouvrir, et par cette ouverture elle put contempler la gloire et le bonheur des élus : ce spectacle l'enflamma d'une nouvelle ardeur pour aimer Dieu. Toutes les fois qu'elle entrait à l'Eglise, elle pensait au dévouement et aux souffrances de notre Sauveur. Elle le voyait, pour le salut des hommes, parcourir le monde avec ses Apôtres,

pauvre, méconnu et méprisé et elle s'applaudissait de ses efforts pour suivre un si bel exemple. Elle était un jour tellement absorbée dans cette méditation, qu'elle tomba d'un escalier et se cassa un bras et une jambe. Durant sa maladie, le Sauveur, en compagnie de ses Apôtres, lui apparut et lui dit combien sa piété lui était agréable.

Elle eut une nouvelle vision. Devant elle s'étendaient deux routes : l'une étroite et rude, l'autre large et facile. Le Seigneur lui demanda laquelle de ces deux routes elle préférait. « Seigneur », lui répondit Elisabeth, « j'aimerais « mieux gravir cette route pénible et supporter les plus « rudes travaux que de vous offenser ».

Elle avait pour confesseur le Père Antoine de Busachino, un grand ami de la sainte pauvreté et des pauvres, qui, par son zèle infatigable dans la prédication et dans la direction des âmes, avait opéré des conversions nombreuses. Cinquante jours après sa mort, il lui apparut environné de gloire. Il lui apprit que, durant ces cinquante jours, il avait été privé de la présence de Dieu, en punition de quelques mouvements d'impatience auxquels il s'était livré. Il la remerciait de ses intercessions, car c'était à ses prières qu'il devait de contempler enfin Dieu dans le ciel.

Depuis sa conversion, Elisabeth s'était avancée rapidement dans la route de la perfection. Le Seigneur la comblait de ses grâces ; sa réputation de sainteté était grande, et ceux qui de tous côtés avaient recours à elle éprouvaient l'efficacité de ses prières.

Le 6 février 1627, trente-huit ans après sa conversion et dans la soixante-unième année de son âge, elle mourut en laissant derrière elle la réputation d'une grande

sainte. Son intercession et ses reliques opérèrent de grands miracles et de grands bienfaits. Elle est un illustre exemple de la facilité avec laquelle Dieu oublie nos fautes, quand nous les effaçons avec les larmes d'un repentir sincère.

SEPTIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINT ANTOINE DE STRONCONE

FRÈRE LAI.

1391-1471. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Sa sainte enfance. — Il se fait recevoir dans l'ordre des observants. — Il entre, comme frère lai, au monastère de Fisoles. — Son oncle l'envoie auprès de saint Thomas de Florence. — Il va répandre, en Corse, les lumières de la foi. — Il est rappelé en Ombrie. — Son indulgence, sa charité, sa chasteté. — Sa dévotion à Jésus. — Comment il consolait ses frères. — Sa résignation. — Sa préparation à la sainte communion. — Fruits de ses exemples. — Ses prédictions. — Miracles opérés, après sa mort, par son intercession et par ses reliques. — Il est enfin canonisé par le pape Alexandre VIII.

Saint Antoine, né à Stroncone, en Ombrie, l'an 1391, était fils de Louis, homme de noble race et d'Isabelle, tous deux membres du tiers ordre de Saint-François. Par leurs soins et dès sa plus tendre enfance, il fut élevé dans la piété. L'enfant, de son côté, donnait des signes précoces et des marques éclatantes de ses vertus futures, et l'on voyait déjà se former autour de son jeune front l'auréole des saints. Avant de connaître le péché il connaissait la pénitence. Il se mortifiait déjà par les jeûnes et les veilles ; et, par l'exercice de la prière, il tenait son âme constamment en haleine.

Recevant avant l'âge les grâces du Saint-Esprit, Antoine ne connaissait pas encore le monde, et il le fuyait. Il n'avait que douze ans lorsque Dieu lui fit entendre sa voix. Il se sentit appelé à entrer dans l'Ordre séraphique, qui renaissait alors dans tout son éclat, sous le nom d'*Ordre des Observants*. Il demanda au gardien de Stroncone l'habit de l'ordre. Le gardien loua sa bonne volonté; mais il le trouva trop jeune et, n'osant pas l'accepter, il lui conseilla de continuer à bien servir Dieu, pour donner à sa vocation le temps de mûrir. Mais Antoine ne laissa pas au gardien un seul moment de répit ; il fit si bien par ses larmes et par ses prières qu'il obtint enfin sa demande.

Après avoir terminé son année d'épreuve et avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé par ses supérieurs, et sur sa demande, au cloître de Fésoles, en Toscane, où son oncle, le Père Jean de Stroncone, était gardien. Antoine ne pouvait être à meilleure école. Mais sa jeunesse et sa frêle constitution effrayèrent son oncle, qui voyait, dans les austérités de la règle et dans les pénibles fonctions de frère lai, un fardeau trop lourd pour sa faiblesse. Antoine, malgré la noblesse de sa race et son instruction, qui lui permettaient d'aspirer à la prêtrise, revêtit le modeste habit de frère lai; il voulait imiter l'humilité de saint François et celle de saint Paulucius, qui avaient institué l'ordre réformé des Observants.

Le jeune Antoine déploya une telle énergie et un zèle si ardent, que son oncle n'hésita plus à l'instruire dans les exercices de l'ordre. Mais il avait plus de courage que de force, et il tomba malade. Saint Jean voulut alors le renvoyer au cloître de Stroncone, comptant, pour le guérir, sur l'air de son pays natal. Mais le jeune reli-

gieux, qui avait une âme fortement trempée, cacha de son mieux sa maladie, pour ne pas être privé de la présence et de l'exemple de son oncle. Il le pria avec instances de le garder auprès de lui, et vit dans peu de temps sa prière exaucée et sa santé rétablie. Il se regardait comme le plus humble et le plus indigne des religieux, et se chargeait volontiers des travaux les plus ingrats. Une fois ces travaux accomplis, il revenait bien vite à la prière et ne perdait pas un seul instant. Quand il eut passé quelque temps dans les exercices de cette vie religieuse, son oncle l'envoya auprès de saint Thomas de Florence, qui était alors célèbre par sa piété et ses miracles; et, sous un pareil maître, le jeune saint fit de si rapides progrès, que la Toscane tout entière était, dit-on, imprégnée du parfum de ses vertus.

Antoine était depuis douze ans auprès de ce grand saint, quand il fut décidé que saint Thomas se rendrait à Piombino, afin de purger cette île d'une secte d'hérétiques appelée *Fraticelli.* Saint Thomas voulut que saint Antoine partageât ses travaux, et l'emmena avec lui. Sur ces entrefaites les gouverneurs de la Corse demandèrent quelques Frères Mineurs qui auraient mission de bâtir des cloîtres dans cette île et d'y porter la règle des *Observants.* Saint Jean y envoya plusieurs dignes frères et son jeune parent qui avait alors fait ses preuves. Antoine fut dans cette île comme un fanal vivant placé sur la route de la foi, pour éclairer les hommes.

Quand le saint frère eut déployé en Corse son zèle apostolique, lorsque de nouveaux cloîtres se furent élevés dans cette église, et que les *Observants* s'y furent multipliés, ses supérieurs le rappelèrent dans la province

de saint François, en Ombrie. On l'envoya dans un cloître nommé Cloître-de-la-Prison, et situé sur le mont Subasio, à une demi-heure d'Assise. Dans cette solitude, qui avait servi longtemps de résidence à saint François et à ses premiers compagnons, saint Antoine vécut trente ans et mena la vie la plus rigide. Après avoir rempli ses devoirs accoutumés, il se retirait dans une grotte nommée encore aujourd'hui la grotte de Saint-Antoine. Là son existence était plutôt celle d'un ange que d'un homme, et il ressuscitait, en sa personne, les vieux solitaires de l'Egypte et de la Thébaïde. Il portait des vêtements usés, couchait sur la dure et dormait très-peu. Il allait quêter pour ses frères et se condamnait lui-même à toutes sortes de privations.

Autant il était dur pour lui-même, autant il était indulgent pour les autres. Tous ceux qui l'entouraient, surtout les vieillards et les malades, éprouvaient les effets de son infatigable charité. Il fut attentif dès son enfance à éviter tout ce qui peut blesser la chasteté. Il fuyait avec soin toutes les réunions où il était exposé à entendre des discours capables de souiller son âme.

Il regardait l'oisiveté comme un poison. Tout le temps que lui laissaient ses humbles fonctions, il le passait à faire des croix de bois, qu'il plantait dans les environs du cloître, pour éveiller la piété dans les âmes, en leur rappelant les souffrances du Sauveur. Ce souvenir était une arme qui le faisait sortir victorieux de toutes les épreuves. Voyait-il un de ses frères plongé dans l'inquiétude ou dans la tristesse, l'entendait-il se plaindre des corvées qu'on lui imposait, il l'engageait à souffrir avec patience, pour l'amour de Jésus. « Buvez, mon frère », lui disait-il,

« buvez ce calice d'amertume; vous trouverez le miel au « fond du breuvage. Loin de vous le découragement ! « Soyez fort et sachez supporter les tribulations que Dieu « vous envoie ».

Par suite d'un zèle inconsidéré pour la pauvreté claustrale, un religieux avait arraché trente jeunes ceps appartenant à la communauté. Cette dévastation fut imputée à tort à Antoine ; il accomplit la pénitence qui lui fut imposée, en se réjouissant de souffrir pour Jésus.

Bien que l'âge eût épuisé ses forces, il se levait toujours de grand matin, pour entendre la première messe. Ses frères, par intérêt pour lui, l'exhortaient à se ménager ; mais il leur répondait : Si vous saviez, mes frères, comme mon âme se retrempe quand j'assiste au saint sacrifice, vous en seriez étonnés. Il se préparait avec soin à la communion ; avant de s'approcher de la table sainte, il demandait pardon à tous ses frères, en les suppliant de prier pour lui, afin qu'il pût recevoir dignement le pain des Anges.

Enumérer tous les fruits que produisirent ses exemples édifiants serait impossible. C'étaient des pécheurs qu'il retirait de l'abîme ; c'étaient des chrétiens qu'il affermissait dans la voie de la vertu ; c'étaient des âmes qui, se formant à l'image de la sienne, fuyaient le monde et embrassaient la vie claustrale.

Dieu voulut faire éclater les mérites de son serviteur, en lui accordant l'esprit de prophétie et le don des miracles.

Une femme vint demander au saint frère de prier pour son mari qui voulait se mettre en voyage pour se rendre à *Aquila*, dans le royaume de Naples. « Détournez », lui

dit-il, « votre mari de faire ce voyage ; car s'il part il ne « reviendra pas ». Ce conseil ne fut pas écouté, le voyageur partit ; mais lorsqu'il était en train de revenir, il tomba malade et mourut en chemin.

Les parents d'un jeune homme qui avait reçu à la tête une blessure mortelle, eurent recours aux prières du bon religieux. Il leur dit que leur fils ne mourrait pas de sa blessure, et en effet les parents du jeune homme furent témoins de sa guérison inespérée.

Une femme venait de perdre son fils et s'attendait à mourir sans postérité. Le saint lui prédit que Dieu lui enverrait un autre enfant, mais que sa joie ne serait pas de longue durée. L'enfant naquit en effet, mais l'inexorable mort le ravit bientôt à la tendresse de sa mère.

En se rendant du couvent de la *Prison* à Assise, il prédit aux habitants de cette ville qu'ils auraient une grande croix à supporter. Ils lui demandèrent quelle serait cette croix : Une grande mortalité, leur répondit-il. Et en effet, en 1446, il survint une peste terrible qui dépeupla en grande partie la ville d'Assise.

Il prédit encore que l'ordre serait en proie à un schisme cruel et s'écria : « Malheur à ceux qui se séparent de « Dieu ! » Mais plus tard le Seigneur lui découvrit que, grâce aux prières de ses serviteurs, l'invasion du fléau était différée.

Après avoir atteint sa quatre-vingtième année et avoir passé soixante-huit ans dans les pratiques les plus austères de la vie monastique, Antoine annonça à ses frères que sa dernière heure approchait. Il se prépara avec soin à franchir ce passage, reçut avec dévotion les derniers sacrements, et mourut le 7 février 1475, dans le

cloître de Saint-Damien, à Assise, qu'il avait habité pendant ses dernières années.

La sainteté de ce serviteur de Dieu fut signalée, après sa mort, par de nombreux miracles.

Il y avait un an qu'il était mort, quand les religieux voulurent exhumer ses restes pour les transporter ailleurs. A cette époque un enfant de neuf ans, passant près de l'église de Saint-Damien, vit de ce côté une lumière céleste qu'un autre enfant s'efforçait d'éteindre. L'enfant qui passait, retourna chez lui en courant, et raconta ce qu'il avait vu. Sa mère, surprise de ce miracle, se rendit au cloître en toute hâte, avec son fils, et consulta saint Jacques de la Marche (*Marchia*), homme très-versé dans les matières spirituelles. Ce saint découvrit le sens du miracle. Il répondit que la lumière céleste, c'était la sainteté d'Antoine que Dieu avait voulu faire briller dans tout son jour, et que cet enfant qui voulait éteindre la lumière, c'étaient les religieux qui voulaient exhumer le corps du saint, pour le cacher dans un autre lieu. D'après l'avis de saint Jacques, avec l'approbation des Pères et des autorités compétentes, le tombeau de saint Antoine fut ouvert et son corps fut trouvé dans un état parfait de conservation. Un parfum délicieux s'exhalait de ses restes et, dans la paume de sa main droite, on trouva une belle rose qui y avait pris racine. A cette vue les religieux tombèrent à genoux, baisèrent la main de leur saint frère et louèrent Dieu qui opère des miracles en faveur de ceux qui le servent. Ce miracle attira de tous côtés, autour des restes de saint Antoine, une foule de voyageurs qui venaient implorer son secours et qui ne l'implorèrent pas en vain.

Une noble religieuse du tiers ordre, qui depuis longtemps était infirme des deux pieds, se fit porter à son tombeau et, grâce à l'intercession du saint, elle obtint une guérison pleine et entière.

Une jeune fille, estropiée des deux mains et d'une jambe, eut aussi recours à lui et revint chez elle complétement guérie.

D'autres miracles pareils se multiplièrent en peu de temps avec les ex-voto. D'après Wadding, qui fut témoin oculaire du fait en 1682, le corps d'Antoine ne portait à cette époque aucune trace de corruption, et reposait dans le cloître de Saint-Damien où une foule de visiteurs se rendaient en pèlerinage. Tous les ans, le 7 février, jour de la fête du saint, ses restes étaient déposés solennellement au milieu de l'église, et sa châsse découverte était exposée à l'adoration des fidèles.

Malgré les droits et les mérites d'Antoine de Strancone, un certain temps s'écoula avant qu'il fût mis au rang des saints. Le pape Alexandre VIII le canonisa enfin, et décréta que l'Ordre séraphique célébrerait sa fête le 7 février, avec la solennité la plus grande.

LE PÈRE ANTOINE DE NÉBRIXA

1579. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Il abandonne une famille opulente pour entrer dans l'ordre. — Sa stricte observation de la règle de saint François. — Ses travaux, ses extases. — Son amour de la pauvreté, sa chasteté. — Il prédit la victoire de Charles-Quint sur Barberousse. — Ses reliques guérissent un estropié et une jeune fille qui allait mourir.

Ce digne serviteur de Dieu était né dans la ville de Nébrixa, où il prit l'habit de l'ordre. Son amour pour la solitude et pour le renoncement à soi-même lui fit abandonner ses parents, personnages des plus riches et des plus honorables, pour entrer dans la province appelée Province de la Piété. Il y passa quarante ans de sa vie, dans les pratiques de la plus haute dévotion.

Il se livrait aux pénitences les plus austères, pour dompter la matière et la soumettre à l'esprit. Il s'abstenait de viande et de poisson; sa nourriture ordinaire consistait en légumes qu'il faisait macérer dans du vinaigre. Même hors de son cloître, il ne buvait jamais de vin, malgré la faiblesse de son estomac qui demandait un régime fortifiant. Il observait strictement les jeûnes prescrits par saint François ; et, durant ces jeûnes, il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau.

Dégagée, pour ainsi dire, des liens du corps qu'elle avait assujétis et mortifiés, son âme était à Dieu tout entière. Pour n'être pas distrait de cette contemplation délicieuse, il fuyait autant que possible la société des hommes. Devait-il prêcher dans quelque village, il s'y pré-

parait la veille par la méditation et la solitude. En chemin il parlait peu ; car son âme, éclairée par la lumière céleste, n'habitait point la même région que son corps. Elle planait, comme un aigle altier, au-dessus du limon de la terre. Arrivait-il dans quelque cloître, il commençait par aller saluer le saint Sacrement. Il couchait sur la paille et ne dormait que quelques instants. Après les Matines, il restait en prières jusqu'au jour. Les travaux de la prédication auxquels il se livrait fréquemment, ne l'empêchaient pas de suivre dans le chœur tous les offices. Plus d'une fois on l'y trouva plongé en extase et tout environné d'une lueur céleste.

Il était si fidèle à son vœu de pauvreté, que, s'il voyait un de ses frères plus mal vêtu que lui, il faisait tous ses efforts pour le déterminer à changer avec lui de vêtements. Rencontrait-il sur son chemin quelque pauvre en haillons, il se faisait un plaisir de lui donner son manteau. Dans la crainte de ternir la pureté de son âme, il ne regardait jamais une femme.

Pour récompenser son serviteur de son vivant, Dieu lui accorda le don des miracles et celui de prophétie. Il prédit l'éclatante victoire remportée par Charles-Quint sur Barberousse, le redoutable corsaire. Après avoir rempli les principaux emplois de sa province, Antoine se retira dans un cloître solitaire, où Dieu lui apprit à l'avance l'heure de sa mort. La patience avec laquelle il supporta les souffrances de sa dernière maladie édifia tous ses frères. Bien qu'épuisé par l'âge et par la pénitence, il suivait les offices à genoux. Il remerciait Dieu d'avoir fait enfin arriver le moment où il allait voir son Sauveur face à face. Après avoir reçu les derniers sacre-

ments, il demanda qu'on l'étendît sur la terre nue, afin qu'il pût, à l'exemple du saint Père de son ordre, mourir, dépouillé de tout, dans la plus extrême pauvreté. Ce fut ainsi que le 7 février 1579, jour fixé par lui à l'avance, ce saint rendit à Dieu son âme pure et alla goûter la récompense de ses vertus.

Aussitôt après sa mort sa dépouille terrestre elle-même attesta par des signes éclatants la gloire de l'élu. Son corps, dans un état de conservation parfaite, répandait jusqu'au dehors du cloître un parfum céleste. La foule se hâtait d'accourir pour rendre hommage à ces restes vénérables. On se disputait les lambeaux de ses vêtements pour en faire des reliques, et il fallut que les magistrats et la force armée vinssent mettre une digue aux envahissements de la multitude. Lorsqu'on ouvrit, en 1603, l'enquête qui devait aboutir à sa canonisation, cent cinquante miracles opérés par ses reliques furent attestés sous la foi du serment. On cita entre autres un jeune homme boiteux et une jeune fille à l'article de la mort qui avaient été guéris par le seul contact des vêtements du saint frère.

Edifiés par ces miracles, les religieux exhumèrent ses ossements et les placèrent dans l'enceinte du cloître. Ils sont enfermés dans une châsse élevée au-dessus du sol et n'ont cessé d'être un objet de vénération.

(Daza, Gonzague et Cardon.)

LE PÈRE GABRIEL GOMEZ

1585-1627. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il s'indigne de sa lenteur à écouter la voix de Dieu. — Il entre franchement dans la voie de la perfection. — Ses méditations qui l'isolaient des objets extérieurs. — Ses conseils à ses pénitentes et aux novices. — Son inaltérable pureté. — Ses joies célestes. — Ses entretiens avec Hélène Martinez. — Ses visions. — Son humilité. — Il devient maître des novices à Valence. — Son enseignement. — Son habileté pour expliquer les saintes Ecritures. — Il devient gardien du cloître de Villeua. — Sa vocation naturelle. — Efficacité de ses prières. — Sa perspicacité. — Sa dévotion au Saint Sacrement et à Jésus. — Miracles qui attestent sa sainteté. — Le père Antoine Sobrino lui apparaît deux fois. — La persécution et la calomnie ne peuvent rien contre lui. — Sa dernière maladie. — Il meurt au moment où l'on célèbre la fête des martyrs du Japon. — Sévérité des jugements de Dieu. — Exemple de saint Séverin, archevêque de Cologne. — Miracles qui attestent sa gloire.

Ce serviteur de Dieu naquit à Ajora, village d'Espagne, en l'année 1585. Son père s'appelait Gabriel Gomez, et sa mère, Ursule Chinchilla. Ces parents religieux élevèrent leur fils dans la crainte du Seigneur et lui apprirent à éviter les écueils du monde. Gabriel répondit à leurs soins. Il n'avait guère plus de dix-sept ans, lorsqu'il prit l'habit de l'ordre dans la province de Saint-Jean-Baptiste. Il eut pour maître le Père Sébastien Pastor, qui guida ses pas dans les voies de la science et de la perfection. Il employait une partie de son temps à servir les malades, et déployait alors une grande charité. Dieu l'appelait, mais il ne l'écouta pas tout d'abord. Il s'indignait lui-même de sa tiédeur et s'écriait : «Comment se fait-il que mon âme « soit assez sourde pour ne pas entendre la voix de mon « Bien-aimé ? O mon Dieu ! quel motif peut vous déter- « miner à venir à moi qui suis une misérable créa-

« ture ? Heureusement que je me réveille. Les oreilles et « les yeux de mon âme viennent enfin de s'ouvrir. Je ne « crains plus maintenant de fouler le sentier de la croix. « Donnez-moi, Seigneur, donnez-moi la main pour me « tirer de cet abîme de misère et de faiblesse où je suis « plongé, et pour m'élever à vous qui êtes mon souve- « rain bien ».

Pour entrer sérieusement dans le chemin de la perfection, il commença par faire une confession générale de sa vie entière. Bientôt après, il vit apparaître le Sauveur qui se chargeait du fardeau de ses péchés, s'appliquait à orner son âme de ses joyaux les plus précieux. Il se sentit dès lors tellement enflammé de l'amour divin, qu'il en perdait l'appétit et le sommeil. Non content de pleurer amèrement sur sa lenteur à suivre le Christ et sur tous ses péchés, il voulut se punir de son ancienne faiblesse et soumettre complétement son corps à l'esprit par la mortification. Il s'imposait les plus rigoureuses pénitences en mémoire des souffrances du Sauveur.

Il ne voulut jamais profiter du droit qu'avaient les religieux âgés de porter des sandales ; il marchait toujours pieds nus. Pendant longtemps il ne dormit que trois heures par nuit; mais ses supérieurs exigèrent enfin qu'il prît au moins quatre heures de repos. Il couchait sur une planche et n'avait pour couverture qu'un mauvais manteau. Il s'abstenait presque toujours de vin et de viande, et sa nourriture se composait de légumes. Il se refusait toute espèce de douceurs, afin que chez lui la matière ne pût jamais se révolter contre l'esprit. Eprouvait-il quelque contrariété, cette contrariété était pour lui une occasion de dompter la nature rebelle, et il finissait tou-

jours par trouver le miel au fond du calice de l'amertume.

Absorbé dans la méditation et dans la prière, il faisait peu d'attention aux objets extérieurs. Il fut, durant trois ans, sacristain à Valence, et ses regards ne furent point attirés par la splendeur du mausolée d'un évêque qui se trouvait cependant tout près d'un autel que ses mains ornaient chaque jour. Quand il devait aller à Valence, il ne savait pas lui-même comment il pouvait trouver son chemin, car il marchait toujours les yeux baissés et son esprit constamment dirigé vers Dieu, ne pensant pas aux choses de la terre.

Pour récompenser ce serviteur qui mettait tant d'ardeur à le chercher, Dieu se manifestait à lui. Il était un jour dans le chœur, lorsque du crucifix jaillit une lumière céleste qui enveloppa ce saint homme tout entier. Sa physionomie était alors si imposante et si majestueuse, que tous les assistants en furent édifiés. Préposé à la direction des novices, il leur recommandait de veiller sur leurs yeux. « Ce sont là », disait-il, « les portes par lesquelles le « péché et la mort entrent dans notre âme. Faites bonne « garde autour d'elles, si vous voulez conserver la paix « du cœur et l'amour de votre Dieu ». Une de ses pénitentes se plaignait à lui des distractions que nous donnent les objets extérieurs. « Ma fille », lui répondit-il, « tenez « toujours vos regards fixés sur Dieu, comme sur le « miroir transparent d'une claire fontaine. Quelque corps « étranger vient-il à passer sur ce cristal, n'y faites pas « plus attention qu'à ces objets de rebut qui traversent « une source limpide ».

Il avait accoutumé ses yeux, non-seulement à fuir toute

distraction, mais à garder, comme des sentinelles vigilantes, le trésor de la chasteté. Il savait si bien apprécier cette vertu angélique, qu'il aurait mieux aimé perdre les organes de la vue que d'y puiser une occasion de scandale. Changeait-il de vêtements, il fermait hermétiquement les fenêtres de sa cellule, pour que l'épaisseur des ténèbres lui dérobât le spectacle de sa nudité. Jamais il n'avait arrêté ses regards sur une femme. Il recommandait bien à ses pénitentes la plus grande modestie dans leurs vêtements et la plus grande réserve dans leurs manières. La pureté se reflétait sur son visage et lui donnait l'apparence d'un Ange plutôt que d'un homme. Il semblait que les choses de la terre fussent incapables de troubler la sérénité de son âme. Il avait un grand empire sur sa langue et était extrêmement réservé dans ses discours.

Quelquefois son âme, consumée par l'amour divin, ne pouvait contenir le feu intérieur qui la dévorait. Il était comme noyé dans un fleuve de voluptés célestes que nulle image ne peut peindre, que nulle parole ne peut exprimer. Mais sa physionomie trahissait les sentiments délicieux que sa bouche ne révélait pas.

Même pendant son sommeil, il était occupé de Dieu. Souvent placé devant un crucifix, il voyait sortir des blessures du Christ des rayons étincelants qui l'embrasaient d'un saint amour en l'arrachant à la terre et à lui-même. Plus d'une fois, le Fils de Dieu lui apparut sur son trône céleste et dans toute sa gloire, et ce trône et cette gloire laissaient tomber sur son cœur de divines étincelles. C'est ainsi qu'il passait par une longue suite d'extases.

Le Père Gabriel avait de fréquents entretiens sur les

choses spirituelles avec Hélène Martinez, vierge du tiers ordre, et il arrivait fréquemment que, même étant éloignés, ils lisaient dans le cœur l'un de l'autre. Un jour la sainte femme vint à désirer ardemment que Gabriel dît une messe à son intention : le Père lut ce désir dans son âme et dit la messe.

C'était surtout pendant l'office du soir que le ciel s'ouvrait pour lui. Le jour de l'Assomption, pendant les Matines, il vit paraître tout à coup près de lui la sainte Vierge avec le Sauveur ; et, malgré l'étonnement que lui causa cette apparition subite, il continua à chanter l'office, sans nous laisser apercevoir de sa surprise.

A la fête de saint Thomas, pendant les Matines, le Sauveur s'offrit à lui sous les traits d'un petit enfant, et il eut grand'peine, cette fois, à cacher son ravissement à ses frères. Cette vision se renouvela pour lui pendant toute la durée de l'Avent.

A la fête de saint François et pendant l'octave de cette fête, il se vit entouré d'une foule d'Anges. Ces Anges le transportaient dans les cieux et le présentaient au saint. Celui-ci, à son tour, l'amenait devant le trône de Dieu qui le comblait de ses dons.

Quand il était sacristain, le Seigneur lui prodigua ses grâces, pour le récompenser du zèle qu'il mettait à le servir. Un jour il était en train de mettre sur l'autel une image de l'enfant Jésus et priait avec ferveur, quand le divin Enfant lui apparut en personne et se jeta dans ses bras. Un autre jour, le jour de Pâques, le Sauveur lui apparut encore dans toute sa gloire, et Gabriel put s'écrier avec saint Matthieu : « Son visage avait l'éclat du soleil et ses « vêtements la blancheur de la neige».

Le samedi saint, il eut avec son confesseur, le Père François Emper, un entretien dans lequel il lui révéla les mystères de sa vie contemplative, les visions qu'il avait eues, et les faveurs que Dieu lui avait faites ; et son confesseur, homme d'un grand savoir et d'une haute intelligence, avoua qu'il n'avait jamais entendu de récit aussi édifiant.

Semblable à l'or enfoui dans la mine, les trésors de cette âme pure étaient cachés dans le sein de l'humilité. Il demandait sans cesse à Dieu de lui accorder cette vertu. Une fois entre autres qu'il la demandait avec instance, il vit venir à lui le Fils de Dieu qui, le front incliné vers la terre, lui exprima tout le plaisir qu'il avait à visiter les hommes humbles de cœur. A partir de ce moment il prêta une oreille encore plus attentive aux discours de ses supérieurs qui avaient pour objet cette vertu, et lut avidement les ouvrages qui en parlaient. Le jour de l'Annonciation, il pria le Seigneur de lui indiquer quel est le meilleur moyen de se préparer à une communion sainte. Le Seigneur lui répondit que la meilleure préparation consistait à imiter la sainte Vierge par la pratique de l'humilité. Malgré les hautes faveurs qu'il avait reçues du ciel, il s'abaissait au-dessous de tous ses frères ; même quand il était gardien, il rendait à tous ses inférieurs, et surtout aux malades, les plus humbles services.

Lorsque le saint homme eut achevé ses études en théologie, ses supérieurs le nommèrent maître des novices au couvent de Valence. Ils trouvaient en lui la charité, la prudence et l'activité nécessaires pour cultiver ces jeunes plantes que Dieu voulait soustraire au souffle du

monde, pour favoriser leur développement sur le terrain de l'Ordre séraphique, pour les émonder, pour les attacher à l'amour de la règle, comme à un tuteur, pour greffer en elles les vertus du cloître. Leur attente ne fut pas trompée : le Père Gabriel apprit à ses élèves à se rappeler sans cesse que Dieu les voit ; car, cette pensée est l'âme de la prière et de toutes les pratiques chrétiennes. Pour avoir toujours Dieu présent à l'esprit, ils devaient, selon Gabriel, veiller sur tous leurs sens et particulièrement sur leurs yeux. Car, si la coque préserve la noix, si l'or et l'argent servent de sauvegarde et de parure au diamant qu'ils enchâssent, la mortification joue le même rôle à l'égard de la charité et de la pureté, elle les protége et les conserve. Il prêchait surtout d'exemple, pour leur enseigner à mortifier la chair par la pénitence, à élever l'âme à Dieu par la prière. Une lumière d'en haut lui faisait découvrir toutes les faiblesses de ces jeunes âmes confiées à ses soins. Elles puisaient dans ses conseils des armes suffisantes pour repousser toutes les attaques du démon. Non content de faire dans le cloître d'illustres élèves, il faisait des prosélytes au dehors. Témoin Martin Belzunce qui, après avoir entendu Gabriel, prit, avec six autres novices, l'habit de l'ordre à Valence.

Durant les trois années qu'il passa dans la direction des novices de Valence, Gabriel marcha dans la voie de la perfection à pas de géant. C'est alors qu'il écrivait au Père François Emper, qu'il avait perdu de vue pendant tout ce temps : « Les faveurs que Dieu m'avait faites, et « dont je vous ai déjà parlé, ne sont rien comparativement « à celles que j'ai reçues de lui, pendant ces trois dernières « années ». C'était un brillant interprète de l'Ecriture

sainte, et c'était à lui qu'on avait recours pour l'expliquer, en l'absence du Père Antoine Sobrino, son provincial, passé maître en cette matière.

Après avoir été directeur des novices au couvent de Valence, le Père Gabriel fut élevé aux fonctions de gardien du cloître de Villena. Il se montra aussi rigide à faire exécuter la règle de son ordre qu'il l'avait été à l'observer lui-même. A cet égard, il ne faisait point de distinction, et tous les religieux, selon lui, étaient égaux devant la règle. Il ne voyait, en toutes choses, que la volonté et la gloire de Dieu, et cette hauteur de vues donnait à son âme une sérénité imperturbable. Il marchait toujours à la tête de sa communauté, et nul obstacle ne pouvait l'empêcher de servir Dieu.

Il s'attachait les laïques par ses bienfaits, et non par de cérémonieuses visites. On lui disait un jour qu'il passait trop de temps à entendre et à consoler les pauvres, qu'il devait aussi se montrer obséquieux envers les riches ; il répondit qu'il avait plus de sympathie pour la bure que pour la soie. Cela ne l'empêchait pas de faire aussi bon accueil aux riches qui venaient à lui, et de les consoler avec quelques bonnes paroles parties du cœur. Il se sentait une disposition naturelle à consoler les affligés, à ramener la paix dans les consciences, à terminer les procès, à sauver les pécheurs, à maintenir les justes dans la voie de la perfection. Sa présence seule était déjà une consolation. Il se signalait par sa charité pour les pauvres, pour ses inférieurs, pour les malades.

On vantait partout l'efficacité de ses prières. Le jour de la Toussaint, il fut en esprit transporté dans le ciel ; les saints, dont c'était la fête, l'accueillirent avec joie et le

conduisirent au milieu du chœur des Anges. Une quête spirituelle eut lieu en sa faveur. Les Apôtres lui donnèrent le zèle apostolique, les martyrs la constance, les confesseurs la patience et la résignation, les vierges la pureté et d'autres vertus. Tous ces dons furent mis aux pieds du Tout-Puissant qui les bénit, et Dieu annonça que ceux qui les demanderaient par l'intercession du Père Gabriel pourraient y participer.

Le saint, que la prière mettait toujours en communication avec Dieu, obtint de lui le privilége de lire dans les consciences. Il voyait les dispositions que ses pénitents apportaient à la confession. A ceux qui s'y présentaient avec un cœur contrit et de bonnes résolutions, il prodiguait ses conseils et les mettait à même de marcher rapidement dans la voie de la perfection. Mais pour les pécheurs endurcis, il était avare de ses paroles. Non-seulement il connaissait les fautes de ses pénitents; mais il était au fait de leurs luttes, de leurs tentations, de leurs tourments, et il ne leur épargnait ni ses consolations ni ses avis éclairés. Plus d'une fois, par ses conseils, il tira d'une situation épineuse des personnes qui étaient éloignées de lui, et ces personnes admiraient le privilége qu'avait le Père Gabriel de voir clair, à distance, dans les affaires les plus embrouillées. Quand il levait les yeux au ciel, il y voyait se refléter, comme dans un clair miroir, la pureté des âmes qui étaient agréables au Seigneur.

Une sainte femme, dont il dirigeait la conscience, se plaignait de le voir passer dans un autre cloître. « Qu'importe la distance ? » lui dit Gabriel, « si vous « vous trouvez dans la peine, appelez-moi, et je vien- « drai vous consoler ». Cette femme se souvint de ces

paroles et, se trouvant un jour dans une grande perplexité, elle dit en elle-même : « C'est maintenant, mon « Père, c'est maintenant qu'il faut tenir envers moi « votre promesse ». A ces mots, elle vit en esprit le Père Gabriel qui lui répondait : « Ma fille, ce qui vous « arrive n'a lieu que par la volonté de Dieu. C'est le Sei« gneur qui prend plaisir à vous éprouver. Ne cessez « donc point de vous livrer à la pénitence et à la médita« tion. Il faut servir Dieu avec désintéressement, parce « qu'il est Dieu. Dieu est fidèle en ses promesses, et ne « manquera pas de récompenser ceux qui le servent et « qui n'attendent pas du monde le prix de leurs vertus ».

Il avait une dévotion particulière au saint Sacrement, et son plus grand plaisir était de prier devant le tabernacle. Un jour, pendant l'octave de la Fête-Dieu, il entendit un bruit qui lui fit lever les yeux, et il vit sortir de l'intérieur du tabernacle une flèche enflammée. Saisi de frayeur, il se rejeta en arrière, et la flèche glissa sur lui sans lui faire aucun mal. Plus tard, il se repentait souvent de s'être détourné pour éviter ce trait lancé par l'amour de Dieu, et il déplorait sa pusillanimité.

Le deuxième dimanche après Pâques, le Seigneur lui apparut, prit le cœur de son adorateur fervent, et avec la pointe de l'un des clous qui avaient servi à le crucifier, il y grava ces mots : *Frère Gabriel du saint Sacrement.* Il eut en outre une vision qui lui montra son propre nom gravé sur le cœur de Jésus et, en même temps, il entendit Jésus qui lui disait : « Celui que j'ai choisi, per« sonne ne m'en séparera ».

Une personne pieuse lui parlait du grand amour que le Sauveur avait témoigné aux hommes, par le mystère

de l'Incarnation, et le Père Gabriel, en réfléchissant à ce dévouement d'un Dieu, se sentit si enflammé de reconnaissance, qu'il fut aussitôt transfiguré. Son visage était resplendissant comme le soleil et lançait des rayons. Souvent, quand il s'approchait de l'autel, les anges lui apparaissaient et semblaient l'entourer. On vit une fois, tandis qu'il était à l'autel, une couronne étincelante descendre sur sa tête, et ses vêtements devenir blancs comme la neige.

Le 10 juillet 1622, le Père Antoine Sobrino, mort à Valence, apparut entouré de gloire au Père Gabriel, qui était alors gardien à Loxa, et lui dit : « Je viens d'échanger cette vie passagère contre la vie éternelle. Continue « à bien servir Dieu et, lorsque tu seras à Valence, prends « soin de notre sœur Françoise Lopez ». Un mois après cette apparition, un matin que le Père Gabriel se préparait au sacrifice de la messe, le saint lui apparut encore et lui dit : « Arme-toi de résignation et prépare-toi à « souffrir pour Dieu ». Cette apparition venait fort à propos, et le Père Gabriel fut bientôt réduit à s'armer du bouclier de la patience, pour repousser les traits empoisonnés que lui lançaient ses ennemis.

Après avoir été maître des novices, il était devenu gardien du cloître de Valence, et ce fut alors que le démon lui suscita une foule de persécutions. L'ennemi du genre humain s'efforçait d'amasser les nuages de la calomnie autour de cette vertu si brillante dont il voulait obscurcir l'éclat; il était jaloux de la vénération qui l'environnait; il voulait jeter dans son âme le levain de la rancune et de la haine. Mais l'esprit du mal fut trompé dans son attente. Le Père Gabriel, instruit à l'école de la per-

fection, déjà prémuni par les avertissements du Père Sobrino, vit les traits empoisonnés de la calomnie s'amortir contre sa patience, et le Seigneur, qui n'oublie jamais ses élus, dissipa les sombres voiles amoncelés par la calomnie autour du Père Gabriel, pour faire éclater son innocence. Le saint homme montra en cette occasion qu'il regardait la persécution comme un sceau appliqué par Dieu même aux dons qu'il nous fait. La charité dont il brûlait pour le prochain s'étendait jusqu'à ses ennemis. Il avait coutume de dire que le chemin de la croix est la route royale qui conduit à la gloire les fils de Dieu, et que si le Sauveur, au prix de ses souffrances, a su acheter un trésor inépuisable de grâces qu'il distribue à ses amis, ces derniers doivent, par leur patience, mériter les grâces du Sauveur.

Le Père Gabriel, par ses austérités et par ses mortifications, était déjà placé bien haut sur l'échelle de la croix, quand une cruelle maladie que Dieu lui envoya vint élever encore sa constance. Ce fut avec joie et reconnaissance qu'il accepta cette épreuve. Le mal fit en peu de temps de tels progrès que la mort semblait prochaine. Mais plus le malade s'affaiblissait, plus il sentait son âme embrasée du désir de se réunir à Dieu. Il reçut les derniers sacrements avec la piété que l'on devait attendre d'un si digne religieux.

On faisait dans le cloître de grands préparatifs pour célébrer avec pompe et solennité la fête des martyrs du Japon. Le Père Gabriel s'était chargé de parer de son mieux la statue de saint Pierre-Baptiste, le chef de ces martyrs. Il s'était procuré à la ville, des perles, des diamants, des pierres précieuses. Ainsi parée, la statue fut

portée dans l'église, au commencement des vêpres ; de là on la transporta à l'hôpital, pour la montrer au Père Gabriel. Celui-ci, en la voyant, éprouva une telle joie qu'il s'écria : « O saint Pierre-Baptiste, ô glorieux martyr, elle est bien brillante votre image ; mais combien « n'êtes-vous pas plus brillant vous-même, dans le ciel « avec votre couronne, avec votre robe de pourpre teinte « de votre sang et du sang de l'Agneau ! ». Il parla ainsi d'un ton qui fit verser des larmes à tous les religieux. Le saint homme tomba alors en extase ; c'était comme un avant-goût de la gloire qui allait être son partage. Il reçut l'Extrême-Onction et mourut le 7 février 1628, dans la quarante-quatrième année de son âge.

Au moment de sa mort, il apparut à un Père, à Gandie, localité située à huit heures de Valence, et le Père répandit aussitôt la nouvelle de cette mort. Dieu apprit plus tard à ce Père que Gabriel avait passé cinq heures dans le purgatoire, avant d'entrer dans le séjour des élus. Plusieurs personnes eurent ensuite des extases durant lesquelles elles virent Gabriel siégeant parmi les bienheureux.

On s'étonne qu'un homme aussi pieux, avant d'aller au ciel, ait subi, pendant quelques instants, les peines du purgatoire. Mais ce fait prouve la sévérité des jugements de Dieu. Nous lisons de même dans Baronius, que saint Séverin, archevêque de Cologne, apparut, après sa mort, à un prêtre. Il était plongé dans un gouffre ; il se trouvait en proie à de cruelles souffrances. Le prêtre, étonné de voir un homme aussi saint en pareil état, se mit à l'interroger. L'archevêque lui dit : « Etendez votre main « sur ce gouffre et vous saurez où je suis ». Le prêtre

étendit la main au-dessus de l'eau et la retira toute brûlante. Alors le saint homme lui révéla qu'il expiait dans les tourments sa négligence à dire ses offices, négligence qui avait eu pour cause les distractions de la cour.

Nous devons donc méditer ces paroles de saint Bernard : « Si les moindres fautes de Jérusalem, c'est-à-dire « des justes, sont punies avec cette rigueur, que devien- « dra Babylone, c'est-à-dire que deviendront ces hommes « qui n'observent pas les commandements de Dieu et qui « ne remplissent pas les devoirs de leur état ? » Malgré cela, si les âmes de quelques saints traversent le purgatoire, leur gloire dans le ciel n'en sera pas diminuée, parce que Dieu, qui sait punir les fautes de ses serviteurs, sait aussi récompenser leurs vertus.

De nombreux miracles signalèrent les mérites de Gabriel. Diverses personnes, qui se trouvaient en danger de mort, furent guéries par son intercession. On conserve parmi ses reliques, la corde qui lui servait de ceinture et qui elle-même opérait des miracles.

SŒUR JOSÉPHA RIPOL,

VIERGE, DU TIERS ORDRE.

1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Son chaste hymen. — Ses épreuves. — Le Sauveur lui apparaît et la console. — Ses doutes. — Elle est persécutée. — Sa pauvreté volontaire. — Paroles que lui adresse le Sauveur. — Prière qu'elle adresse à Dieu. — Elle est transportée au ciel, en esprit. — Ses prédictions à propos du père Jean, de même du père Jean Garcia, et du siége de Fontarabie.

Cette vierge naquit à Elche, village d'Espagne. Sa famille était riche. Obligée par ses parents de se marier, elle avoua à son époux qu'elle avait fait vœu de chasteté. Son époux était un homme craignant Dieu ; il respecta son vœu, et tous deux vécurent trente ans comme frère et sœur. Ce laps de temps écoulé, le mari de Josépha mourut, ce qui permit à celle-ci d'entrer dans le tiers ordre, de faire ouvertement profession et de s'engager par un vœu solennel à garder la chasteté.

Le Seigneur la conduisit à la perfection par le chemin des élus, par le chemin de la croix. La maladie lui fit sentir sa pernicieuse haleine ; mais ce souffle qui glace les âmes tièdes ne fit qu'activer le feu de son zèle, et elle demanda à Dieu de lui susciter des épreuves plus rudes encore. Longtemps le démon chercha à faire pénétrer le découragement dans son âme, en lui représentant Dieu comme un juge sévère et inflexible pour ses fautes. Mais Dieu qui proportionne l'épreuve à la force, Dieu qui tend à ses créatures

une main secourable, vint la délivrer de ses angoisses. Le jour de la fête de saint Luc, elle vit, pendant la messe, le Sauveur lui apparaître, et le Fils de Dieu, dont le corps n'était qu'une plaie, lui parlait ainsi : « Comment « pourrai-je vous laisser tomber dans l'abîme, moi qui « pour vous ai tant souffert, moi qui suis mort pour « vous? » Depuis ce temps elle eut une dévotion particulière à saint Luc, dont la fête avait été marquée, pour elle, par cette apparition consolante. Une autre année, toujours à la fête du saint évangéliste, elle vit le bœuf, son compagnon fidèle, qui courbait la tête sous le joug, et elle comprit qu'elle aussi devait se soumettre au joug, c'est-à-dire aux tribulations.

Mais un doute vint l'assiéger. Ces apparitions étaient peut-être un mirage trompeur produit par le démon. Dans son inquiétude, elle se rendit au tombeau de saint Pascalis et s'écria : « Mon Dieu, si les visions qui frap« pent mes sens ne sont que mensonge et fausseté, que « la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse vivante ! mais si « elles sont votre œuvre, l'œuvre de la vérité éternelle, « je demande à saint Pascalis de m'envoyer un signe « pour me tranquilliser ». A ces mots un grand bruit se fit dans le tombeau du saint, et Josépha fut débarrassée de ses doutes et de ses angoisses.

Mais si, de ce côté, son horizon s'éclaircissait, il se chargeait d'orages sur un autre point. Ses persécuteurs répandaient le bruit que c'était le démon qui l'inspirait, et dans leurs rangs se trouvait un homme qui lui devait tout. Bien que ces calomnies fussent incapables de troubler sa conscience, elle se demanda si elle ne parlerait pas, si elle ne dirait pas la vérité pour fermer la bouche

à ces imposteurs et à ces ingrats. Elle flottait dans cette incertitude, quand elle vit en esprit le Sauveur cité au tribunal des Juifs, et essuyant sans mot dire les faux témoignages et les calomnies. C'était un exemple pour elle. L'exemple du Sauveur resta gravé dans sa mémoire et lui donna la patience.

Du sein de ces tempêtes soulevées contre elle, son amour pour la croix et pour les souffrances sortit plus ardent que jamais. Elle demanda à Dieu de la rendre pauvre, pauvre comme Jésus sur la terre. Elle fut exaucée et réduite à un état de détresse qui la forçait à sortir le soir, accompagnée d'une servante, pour aller demander l'aumône. Mais l'époque où elle manifesta surtout son amour pour cette pauvreté sainte, si chère à notre Sauveur, fut l'époque de son arrivée à Valence. Elle trouva dans cette ville deux personnes charitables qui voulaient se charger de son entretien et de son logement. Elle les remercia, en leur disant de garder leurs bienfaits pour des personnes plus dignes. C'est ainsi qu'elle prenait plaisir à braver, sous l'aile de la providence, les rigueurs de sa pauvreté volontaire, pour l'amour de Jésus.

Saint Bonaventure nous apprend que Dieu possède, pour épurer les âmes, deux creusets, qui sont l'adversité et l'amour du ciel. Après avoir subi l'épreuve des tribulations, Josépha, tout enflammée de l'amour divin, gémissait de ne pouvoir satisfaire autant qu'elle l'aurait voulu son désir de travailler à la gloire de Dieu. Elle s'indignait un jour des fautes de tant de pécheurs qui offensent un Dieu si digne d'être servi et adoré par toutes ses créatures. Le Sauveur lui apparut. Il était res-

plendissant de gloire; mais il avait les mains liées. Elle s'étonnait de le voir en cet état, quand le Sauveur lui dit: « Ce sont les péchés et l'ingratitude des hommes « pour lesquels j'ai versé mon sang, qui paralysent ma « miséricorde et qui me lient les mains. Il faut donc « prier pour qu'ils se convertissent. Alors mes mains « devenues libres pourront répandre sur eux les faveurs « que ma bonté voudrait leur prodiguer ». Ce spectacle et ces paroles furent pour Josépha une source de consolation.

La piété qui la consumait était entretenue par la méditation. Un jour (c'était celui de la Toussaint), elle supplia Dieu de lui donner son cœur et de recevoir le sien en échange. Sa prière fut écoutée. Elle éprouva d'abord une vive souffrance dont elle faillit mourir; mais cette souffrance fit bientôt place à une sensation délicieuse.

Une autre fois, voici la vision qui s'offrit à elle: Devant ses yeux était un grand palais dont les salles de plus en plus belles et de plus en plus éclairées aboutissaient au trône du souverain Maître. C'est par cette longue suite de salles que Dieu faisait passer son âme et l'amenait de splendeurs en splendeurs jusqu'aux pieds de son trône.

Elle avait reçu le don de prophétie, et elle fit diverses prédictions. Le Père Jean Ximènes, étant allé prêcher le Carême à Montfort, elle lui dit: « Je ne vous verrai plus, « mon Père, vous allez être gardien », et cette prédiction se réalisa.

Elle vit en esprit Jean Garcia qui gardait un troupeau sur une haute montagne. D'abord elle ne comprit rien à cette vision. Mais Dieu l'éclaira plus tard et lui fit enten-

dre que Jean Garcia était destiné à devenir un évêque vigilant.

A l'époque où les Français assiégeaient Fontarabie, un grand nombre de personnes eurent recours à son intercession pour délivrer la ville. Josépha se mit en prières et Dieu lui découvrit que le roi d'Espagne mettrait en fuite l'armée ennemie. Les Français se retirèrent en effet le 7 septembre.

Cette épouse du Christ, si éprouvée pendant sa vie par les maladies, les tribulations et la pauvreté, mais si riche en vertus et en mérites, rendit son âme à Dieu, le 7 février 1640. Elle fut, au milieu d'un grand concours de peuple, enterrée dans l'église de Valence. Bien des fidèles l'honorent comme une sainte.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

HUITIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINT HERMANN DE FULGINIE

1193-1256. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Louis IX.

SOMMAIRE : Son père donne asile, dans sa maison, à saint François. — Saint François confère à saint Hermann l'habit de son ordre. — Miracles qui ont lieu, après sa mort, autour de son tombeau.

Saint Hermann naquit, en 1193, à Fulginie, d'une famille riche, noble et pieuse, qui lui donna une éducation chrétienne. Saint François établissait son ordre, remplissait l'Italie entière du bruit de ses vertus et fon-

dait partout des cloîtres, lorsque Hermann était dans la fleur de la jeunesse. Pierre Hermann, son père, se rendit à Assise, pour prier saint François de venir fonder à Fulginie un monastère de son ordre. Il promit au saint de loger ses religieux dans sa maison jusqu'à ce que le nouveau monastère fût élevé, et de pourvoir à tous leurs besoins. En l'année 1213, saint François vint à Fulginie et fut accueilli par le gentilhomme et son fils, comme un Ange descendu des cieux pour guider les habitants de Fulginie dans la voie de la perfection. Pierre Hermann lui donna sa maison où il fit construire un petit cloître et un oratoire. Pour témoigner sa reconnaissance au pieux gentilhomme, le saint bénit sa maison, et sa bénédiction préserva cette demeure d'un incendie qui dévora tous les édifices environnants.

La présence de saint François chez Hermann porta ses fruits. Le jeune homme voulut recevoir des mains de son hôte l'habit de son ordre, et ce saint le lui donna avec des instructions qui ne furent point stériles. Saint François alla fonder ailleurs d'autres cloîtres, et son jeune disciple resta à Fulginie. Il resta fidèle à son vœu de pauvreté et pratiqua, dans toute leur rigueur, le jeûne et la pénitence. Longtemps il se livra, pour l'achèvement du monastère et de son église, aux travaux les plus rudes et les plus ingrats. Son zèle et sa patience édifiaient tout le monde. Une de ses vertus favorites, une de ses principales qualités, c'était l'obéissance, cette compagne du chrétien qui affermit ses pas et le guide vers le ciel. Sa réputation de sainteté franchit les limites de sa patrie; car Dieu fit de grands miracles, à la prière de son serviteur. Après avoir, pendant quarante-trois ans, édifié par ses vertus l'ordre

auquel il appartenait, il alla, le 8 février 1236, et dans la soixante-quatrième année de son âge, recevoir, dans la céleste patrie, la récompense de sa fidélité.

L'église du nouveau monastère n'était pas encore terminée, quand il mourut. Il fut donc enterré dans l'église épiscopale de Fulginie, et quelques années plus tard, ses reliques, qui opéraient de nombreux miracles, furent placées dans un tombeau de marbre, sous l'autel même de l'église. Entre autres miracles qui eurent lieu, après sa mort, par sa médiation, on cite le suivant : Un charpentier, qui travaillait à l'église du monastère, fit une chute des plus dangereuses; mais il tomba sur le sépulcre du saint. La foule accourut, et tout le monde croyait que l'ouvrier était mort. Mais la surprise générale fut à son comble, lorsqu'on trouva l'ouvrier plein de vie, et l'on reconnut, dans cet événement inespéré, la protection de saint Hermann.

On vit longtemps jaillir de la pierre de son sépulcre une eau salutaire qui opérait les cures les plus merveilleuses.

SAINTE BÉRENGÈRE,

CLARISSE.

1400. — Pape : Urbain V. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Son humilité. — Elle devient abbesse. — Elle ramène, par un miracle, ses sœurs à l'obéissance. — Sa mort.

Sainte Bérengère naquit à Oporto, ville du Portugal, d'une famille princière. Au printemps de son âge, elle renonça aux plaisirs du monde pour prendre, dans le monastère royal de Candi, l'humble habit des Clarisses assujéties à la règle austère de sainte Claire. Non contente de fuir les honneurs du monde, elle s'attacha aussi à éviter ceux qui, même dans le cloître, viennent trouver le mérite. Elle sut cacher si bien la vivacité de son esprit, l'étendue de son intelligence et sa prévoyante sagesse, qu'elle passait dans le couvent pour une personne qui n'avait en partage que la naïveté. Elle se chargeait volontiers des travaux les plus serviles, et sa modestie passait pour de l'incapacité.

Quelques années après cette époque, il fallut élire une abbesse. Chacune des religieuses en particulier, ne croyant pas que ses sœurs pussent songer à Bérengère, lui donna sa voix ; par un calcul d'ambition Bérangère fut donc élue à l'unanimité. Mais le couvent refusa de lui obéir et ne voulut pas écouter sa voix qui l'appelait au chapitre.

Pour triompher de cette résistance, Bérengère adressa

au Saint-Esprit une fervente prière et supplia le Seigneur de lui venir en aide. Puis, s'étant rendue dans le caveau mortuaire où, depuis la fondation du cloître, sept religieuses avaient été enterrées, elle parla en ces termes aux saintes filles qui reposaient dans le tombeau : « Mes « chères sœurs, vous qui, dans le cours de votre vie en« tière, avez été un modèle d'obéissance et d'humilité, je « vous en conjure, au nom de cette obéissance sainte, « que l'on me refuse, je vous en conjure au nom du Sei« gneur, sortez de vos tombeaux, montrez-vous dociles à « ma voix ; que les mortes instruisent et fassent rougir « les vivantes ». Cet appel si pressant pénétra dans les entrailles de la terre. La pierre du caveau funèbre se souleva. Les sept religieuses sortirent de leurs sépulcres, se jetèrent aux pieds de l'abbesse, inclinèrent leurs fronts devant elle, en lui demandant sa bénédiction, lui baisèrent la main et lui jurèrent obéissance pleine et entière. La sainte mère les embrassa, les félicita d'avoir mérité par leur humilité et leur obéissance le salut éternel, et les remercia du bon exemple qu'elles venaient de donner. Elles restèrent devant Bérengère, jusqu'à ce qu'elle leur eût permis de rentrer dans leur tombeau. Le bruit de ce miracle fit cesser toute résistance. Les religieuses coururent au chapitre. Elles restèrent longtemps muettes de confusion et de stupeur. A la fin elles reconnurent leur faute et implorèrent leur pardon. Bérengère eut pour elles l'indulgence d'une bonne mère et leur pardonna. Ce miracle, dont une gravure placée dans l'église du cloître a consacré le souvenir, ne s'est point effacé de la mémoire des hommes ; il est rapporté non-seulement par les historiens de l'ordre, mais par ceux du Portugal.

La sainte abbesse ne vit plus ses droits contestés et fut entourée de respects par ses inférieures qu'elle guida dans la voie de la perfection par l'éclat de ses vertus plus encore que par ses paroles. Plus elle s'était appliquée à cacher ses qualités rares et précieuses, plus la communauté tout entière s'empressa de lui rendre hommage. Elle fit un noble emploi de tous les avantages qu'elle avait reçus de Dieu. Ce fut vers l'année 1400 qu'elle termina son existence si bien remplie, en laissant après elle la réputation d'une sainte. Sa fête se célèbre le 8 février.

SAINTE CATHERINE VAZ,

CLARISSE.

SOMMAIRE : Elle entend chanter le *Te Deum* dans les cieux. — Curieux détails sur sa mort.

Parmi les religieuses les plus parfaites du monastère de Candie, sœur Catherine Vaz occupe une place à part et tient un rang distingué. Il lui arriva une fois de ne pas entendre sonner Matines et de ne parvenir à la grille du chœur qu'au moment où l'on entonnait le *Te Deum*. « Là elle fut ravie en extase, et, tandis que les religieuses, « agenouillées et les mains jointes, prononçaient ces « paroles : Nous vous supplions, Seigneur, de secourir vos « serviteurs que vous avez rachetés par votre précieux « sang », Catherine vit le ciel s'ouvrir et elle entendit les Anges et les saints répéter cette prière. Cette vision fut

cause que, dans beaucoup de cloîtres, ces paroles furent chantées avec une solennité particulière.

Cette bonne religieuse mourut à l'âge de 106 ans d'une façon bien singulière. Le 1er janvier, elle lisait ses offices, avec une de ses sœurs. Tout à coup, elle dit : Arrêtons-nous là, car j'entends Dieu qui m'appelle. Et levant les yeux vers le ciel, le sourire sur les lèvres, elle expira.

SŒUR PHILIPPA DE SAINTE-CLAIRE,

CLARISSE.

1610. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Elle devient supérieure des couvents d'Alcazer et de Moura. — L'oranger merveilleux. — Consécration miraculeuse. — Le concert des anges.

Le 8 février, dans le royaume de Portugal, mourut Philippa de Sainte-Claire, clarisse, du cloître d'Alcazer, où elle était abbesse. L'abbesse qui l'avait précédée possédait un oranger qui se trouvait auprès du réfectoire et qui ne produisait aucun fruit. Quand Philippa devint abbesse, l'arbre, depuis trois ans, languissait desséché et ne portait même pas de feuilles. Elle arrosa sa racine et commanda à l'arbre, au nom de l'Esprit-Saint, de porter des fruits. L'arbre se montra docile et se couvrit, quelques jours après, de cinq fleurs auxquelles succédèrent cinq belles oranges, et *un ancien auteur* atteste que, de son temps encore, l'arbre était toujours productif et perpétuait, par sa fertilité, le souvenir de la sainte abbesse. Sa vie édifiante, sa douceur, son humeur serviable, son

amour pour ses subordonnées et son administration prévoyante la firent nommer supérieure du couvent de Moura. Elle le dirigea avec sagesse pendant trois années, et retourna à son ancien monastère. Elle y mourut en 1610. Quelques années après son enterrement son corps fut trouvé réduit en cendres, à l'exception de son bras droit et de sa main droite qui étaient parfaitement conservés, en récompense peut-être de leurs longs et pieux services.

Ce cloître d'Alcazer fut honoré d'un concert donné par les Anges. A la fête de saint Thomas, les religieuses, encore en petit nombre, venaient de chanter Matines, lorsqu'une d'elles entendit, à minuit, dans le chœur, la plus suave harmonie. Elles accoururent toutes et trouvèrent le chœur plein d'Anges qui chantaient l'antienne : *Nolite timere*, ne craignez pas ; car c'est dans cinquante jours que Notre-Seigneur viendra vers nous. Depuis cette époque, cette antienne a toujours été chantée au couvent d'Alcazer, avec la plus grande solennité. Les religieuses même qui sont à l'hôpital, quittent, lorsqu'elles le peuvent, leur lit de souffrance, pour se traîner au chœur et pour honorer le souvenir du concert angélique.

SAINTE ARCHANGELA TARDERA,

VIERGE, DU TIERS ORDRE.

1538-1598. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Sa famille. — Sa ferveur exemplaire et précoce. — Sa résignation dans ses longues et cruelles maladies. — Sa résignation dans les chagrins. — Son attention à rectifier chacun de ses sens. — Elle est la providence des prisonniers et des pauvres. — Elle ramène les pécheurs. — Conversion remarquable. — On accourt de tous côtés auprès d'elle. — Sa modestie. — La contemplation de la sainte croix. — Les cinq plaies reproduites sur le corps de la sainte. — Ses miracles. — Elle devient aveugle. — Elle rassure sa famille. — Sa mort. — Elle est enterrée à Piazza, dans la chapelle de sa famille. — Translation de ses ossements. — On ouvre une enquête sur sa vie.

La ville de Piazza, en Sicile, était la patrie de cette sainte. Elle était née de parents riches et craignant Dieu. Son père, Pierre Tardera, et sa mère, Vincentia Altini, avaient un fils docteur en médecine et trois filles : Archangela, Lauria et Restituta. Après la mort de son mari, sa mère fit profession, avec ses trois filles, dans le tiers ordre de Saint-François.

Archangela n'avait que sept ans, quand elle prit l'habit du tiers ordre, et ses progrès dans la voie de la perfection furent si remarquables, qu'elle ressemblait à une créature céleste descendue sur la terre, et qu'elle guidait ses sœurs dans la vie spirituelle. Son austérité égalait son humilité et sa patience. Dès sa plus tendre jeunesse, elle macérait son corps par la pénitence. Elle croissait chaque jour en vertu. La nourriture divine qu'elle recevait fréquemment à la table sainte entretenait chez elle un ardent amour pour le Christ. S'abstenant de viande et

de vin, dormant sur une planche, elle tâchait de se montrer reconnaissante envers son céleste Fiancé ; elle aurait voulu le payer de tout ce qu'il avait souffert pour elle.

Dieu, qui voulait l'éprouver, la frappa de plusieurs maladies. Elle fut, durant trente-six ans, tourmentée par la goutte. Pendant trente-six ans elle fut en proie à des syncopes, à des pleurésies et à des névralgies cruelles. Son frère, qui était médecin, mit vainement en œuvre, pour la guérir, toutes les ressources de la science. Elle le remerciait de ses soins, tout en lui avouant qu'ils étaient inutiles et que Dieu la condamnait à souffrir. Du reste, sa résignation était encore au-dessus de ses souffrances. Jamais une plainte, jamais un soupir ; elle se bornait à invoquer le nom de Jésus. Au lieu de demander à Dieu sa guérison, elle remerciait, elle bénissait le Fiancé céleste qui lui envoyait ces épreuves. Jamais on ne surprenait sur son front un nuage de tristesse. Sa physionomie révélait plutôt une joie intérieure. Ceux qui la visitaient ne lui apportaient pas des consolations, mais en recevaient d'elle. S'ils étaient chagrins en l'abordant, ils s'en retournaient joyeux.

Son frère mourut, et ses sœurs craignirent de voir la frêle existence d'Archangela brisée par ce coup terrible. Mais, se raidissant contre un si grand malheur, elle eut encore la force de consoler ses sœurs et sa mère, et de donner, comme toujours, l'exemple d'une soumission pleine et entière à la volonté de Dieu.

Comme si la maladie ne suffisait pas pour mortifier son corps, elle lui donnait la pénitence pour auxiliaire. Elle portait un cilice de crin qui était enfoncé dans sa chair et qui avait fini par s'y incorporer. Elle se frappait la

poitrine avec une pierre qu'elle cachait dans son lit. Elle n'accordait point à ses sens la moindre satisfaction mondaine. Pour reposer ses yeux, elle avait, dans son oratoire, un crucifix et quelques images de saints. Du pain noir, de l'eau et des légumes cuits composaient toute sa nourriture. Si elle mangeait un peu de viande, si elle buvait un peu de vin, c'était pour se conformer à l'ordonnance du médecin. Elle fermait l'oreille aux vains bruits du monde et à toutes les nouvelles de la ville. Elle s'interdisait le parfum des fleurs. En un mot, elle crucifiait, pour ainsi dire, chacun de ses sens, avec le Christ.

Le feu de l'amour divin qui brûlait son âme y allumait celui de la charité. Tout ce qu'elle avait se transformait en aumônes qu'elle distribuait aux prisonniers, aux malades, aux pauvres. Elle protégeait les orphelins, elle habillait ceux qui étaient nus. Là où s'arrêtait le pouvoir de sa charité, elle appelait la charité des personnes riches à son aide. Les autels des églises pauvres étaient décorés à ses frais ou par le travail de ses mains. Elle obtint de plus d'un créancier opulent la libération de son débiteur en détresse. Enfin elle était partout citée, comme la mère et la providence des pauvres, des veuves et des orphelins.

Mais les misères de l'âme avaient surtout le don de l'émouvoir. On n'avait jamais recours en vain à ses prières. Elle ramenait l'union dans les ménages, la concorde entre les ennemis. Elle ressentait plus vivement les peines des autres que les siennes. Mais ce qui l'attristait le plus, c'était le péché, le péché qui soulève la colère de Dieu et qui fait le malheur de l'homme. Elle allait trouver le pécheur; elle avait, pour le toucher, des armes

toutes-puissantes, des paroles enflammées; les âmes les plus endurcies ne pouvaient lui résister.

Une fille allait exposer sa réputation et sa vie. Archangela la fait appeler, lui représente le double danger qu'elle court, l'éloigne de l'abîme et la détermine à embrasser la vie religieuse.

Sa réputation de sainteté attirait autour d'elle une foule de personnes qui lui ouvraient leur âme tout entière. Elle écoutait tout le monde avec patience et avait toujours à donner un bon conseil, une consolation efficace. On s'étonnait de son zèle et de sa charité que les souffrances ne pouvaient ralentir. Les ignorants venaient s'éclairer auprès d'elle et lui demander les moyens de prier, de communier, d'entendre la messe avec fruit et de sanctifier leur existence. Des laïques, des religieux recherchaient sa conversation édifiante. On était consolé quand on la quittait, et l'on s'étonnait de trouver tant de lumières et de profondeur dans une âme aussi simple.

Son humilité faisait encore ressortir l'éclat de ses lumières. Elle avait pour ses sœurs les soins d'une mère dévouée. Elle ne méprisait personne, et si, devant elle, on parlait mal d'un absent, elle le défendait de tout son pouvoir. Elle se cachait pour faire le bien et avait toujours à la bouche cette parole du Sauveur : « Que votre main droite « ignore les bonnes œuvres de votre main gauche ».

Elle n'avait qu'à penser aux souffrances du Sauveur pour oublier les siennes. Le souvenir de sa passion mystérieuse suffisait pour enflammer son cœur. Quand on lui demandait conseil, elle contemplait d'abord le crucifix placé aux pieds de son lit, comme pour consulter, avant de répondre, cet oracle de la divine sagesse. Sou-

vent on la surprenait dans l'attitude de l'extase, les mains et les yeux levés au ciel, tandis que les rayons intérieurs de l'amour divin venaient se refléter sur son visage.

Elle avait reçu de son fiancé céleste le privilége de porter aux mains, aux pieds et au côté la trace des cinq plaies de la Passion. Ce fait se trouve attesté par une foule de personnes pieuses qui en ont été les témoins oculaires, et par des grands d'Espagne admis à contempler, après sa mort, ses restes déposés dans le caveau du monastère.

Le Seigneur, par sa présence, vint plus d'une fois verser un baume sur les cruelles souffrances d'Archangela. Il lui apparut, pendant la nuit de Noël, sous les traits d'un petit enfant, et cette apparition se renouvela, un autre jour de fête, au moment où elle allait recevoir la sainte communion.

Dieu lui avait accordé le don de prophétie et le don des miracles. On eut un jour recours à ses prières pour un malade qui était à l'article de la mort. Archangela répondit qu'il ne mourrait pas. Cependant le mal fit des progrès, et le malade reçut l'Extrême-Onction. Déjà on récitait auprès de lui les prières des agonisants, et l'on s'attendait à chaque instant à lui voir rendre le dernier soupir, quand un mieux se déclara subitement et le moribond recouvra la santé. En outre, elle guérit, en faisant sur elle le signe de la croix, une jeune fille qui avait une érysipèle au visage ; elle arracha, par une courte prière, une femme à son lit de mort, et en rappela une autre à la vie en lui imposant les mains.

Dieu réservait à notre sainte une dernière et cruelle épreuve. Elle devint aveugle ; il ne lui fut plus donné

de reposer ses yeux sur des visages amis, de contempler les traits de sa mère et de ses sœurs. Elle supporta cette privation avec une résignation héroïque, et quand les yeux du corps s'éteignaient en elle, les yeux de son âme devenaient plus perçants et se préparaient à regarder en face la lumière éternelle.

Au commencement de l'année 1598, ses souffrances s'aggravèrent. Elle ne pouvait dissimuler la joie qu'elle ressentait à voir se terminer son exil et à rejoindre son Fiancé. Sa mère voulait renvoyer à un autre jour un repas de famille qu'elle voulait donner au carnaval ; elle craignait qu'à cette époque Archangela ne vînt à mourir. Mais celle-ci la rassura, et lui dit qu'elle n'avait pas besoin de contremander cette fête.

Tout le temps qu'elle vécut encore, elle l'employa à faire des actes de charité et de soumission à la volonté de Dieu, à soupirer après la venue de son divin Fiancé. Le 7 février, elle reçut avec une piété profonde les derniers sacrements. Elle adora son Sauveur, caché sous les espèces du pain, ferma les yeux et alla dans le céleste tabernacle lui offrir son éternel hommage, le 8 février 1598, dans la soixantième année de son âge.

Aussitôt que sa mort fut connue dans la ville, le peuple se pressa autour de ce corps si longtemps éprouvé par la souffrance et se disputa les vêtements de la sainte, pour en faire des reliques. Deux jours après, par les soins de ses amis, elle fut enterrée dans la chapelle de sa famille à Piazza, dans l'église des Frères Mineurs. Ce n'était pourtant pas là ce qu'elle avait voulu ; elle avait demandé à être enterrée devant la porte de l'église, pour être foulée aux pieds par tout le monde.

Peu de temps après sa mort, Archangela apparut à sa sœur Louisa, et lui témoigna son mécontentement de ce que l'on n'avait pas eu d'égard à sa demande. Mais le gardien et les autres religieux ne crurent pas devoir effectuer la translation du corps. Ce fut seulement en l'année 1663 que les ossements de la sainte furent exhumés et placés auprès de la chapelle de saint François.

Les miracles opérés par sainte Archangela, après sa mort, sont sans nombre. Une enquête a été faite sur sa vie miraculeuse, si tourmentée par la maladie, et sur les dons qu'elle avait reçus du ciel. C'est dans cette enquête que les éléments de cette biographie ont été puisés.

(*Chroniques de Sicile.*)

NEUVIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE PÈRE CHRISTOPHE LINAN

1578-1659. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa conversion sincère et sa pénitence. — Son orgueil et son amour pour les sciences profanes. — Il se détermine à s'en corriger. — Il fait sa principale occupation de la prière. — Son amour pour la pauvreté. — Son humilité. — Il demande à Dieu de s'unir à lui pour toujours. — Sa pénitence. — Il entre dans un couvent de Récollets. — Il retourne à Valence. — Un mot de lui sur la nécessité de la pénitence.

Cet illustre serviteur de Dieu naquit à Valence en Espagne, en 1578. Il n'avait que seize ans lorsqu'il fit pro-

fession dans l'ordre des Frères Mineurs Observants. Il était loin, dans les premiers temps, d'avoir l'humilité d'un religieux. Il avait trop d'ambition et trop d'amour pour les sciences profanes. Son orgueil porta pour lui des fruits amers que Dieu sut employer à la guérison de son âme. Après avoir terminé le cours de ses études, il fut placé à Valence et envoyé de là à Ségovie. Dieu acheva de le toucher. Une nuit de Noël, le sermon que le gardien prononçait à cette époque, suivant l'usage du tiers ordre, lui causa une émotion si profonde qu'il ne put retenir ses larmes et prit la ferme résolution de se corriger et de faire une rude pénitence de ses erreurs passées.

Il ne se passionna plus pour des études vaines, et résolut de faire désormais sa principale occupation de la prière. Il fut soutenu dans l'exécution de ce projet par les conseils du Père François de l'Enfant Jésus, Carme déchaussé. Dans la nouvelle voie où il était entré, le démon sema sur ses pas les obstacles ; quand Christophe entrait dans l'église, l'ennemi du genre humain prenait mille formes et se multipliait pour le distraire. Mais Christophe, méprisant ces vaines tentatives, persévérait à prier.

Il embrassa avec ardeur la pauvreté sainte. Il échangea ses fins vêtements contre des habits grossiers et, par les plus grands froids, il était vêtu légèrement. Il remit à ses supérieurs ses livres et les autres objets dont il n'avait pas un besoin absolu. Ne dédaignant pas les plus humbles fonctions, il obtint de ses supérieurs la permission d'aider le cuisinier du couvent.

Un jour que le gardien était allé prêcher dans un vil-

lage, Christophe, autorisé par lui, se rendit pour prier dans une chapelle voisine. Là, tombant à genoux devant un crucifix, il épancha son âme dans le sein de Dieu et s'écria : « O mon souverain Maître, restons désormais « étroitement unis. Faites-moi la grâce de ne plus vous « offenser jamais. Pardonnez-moi, bon Jésus ; oubliez « mes fautes et mon ingratitude ; qu'elles ne vous éloi- « gnent pas de moi. Oui, venez à moi, afin que, durant ma « vie entière, je n'appartienne qu'à vous ». Dieu récompensa la confiance de son serviteur. Il sentit, après cette prière, son cœur inondé de délices, et demeura persuadé que Dieu s'unissait à lui pour toujours. Quand il revint de son extase, il avait le visage tout enflammé et ne put dire à ses frères que ces mots : Dieu vient de me parler comme un ami parle à son ami.

Dès que le Père Christophe eut connu la voie de la perfection, il se soumit à de telles pénitences, qu'il en serait mort, si ses supérieurs n'avaient arrêté l'excès de son zèle.

Il s'abstenait de toute parole vaine. Jamais il ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait, et il répondait alors brièvement. Tous les jours il s'agenouillait pour dire le rosaire, les sept psaumes de la pénitence, les litanies des saints, l'office de la Vierge, celui des trépassés et d'autres prières. Durant quatorze ans il marcha toujours pieds nus. Quand il allait recueillir des aumônes ou qu'il allait dire la messe dans une chapelle nommée la *Grotte sainte*, il avait souvent les pieds tout en sang et déchirés par les ronces et les pierres ; mais il avait un si grand désir de souffrir pour Dieu, que toutes ses souffrances lui semblaient douces. Il courait légèrement sur les rochers. Tout

occupé de Dieu, il en sentait pas les aspérités de la pierre, et souvent on l'entendait s'écrier : « O mon Dieu ! com-« ment pourrais-je désormais vous offenser ? Non, l'esprit « du mal ne peut plus rien contre moi, j'aimerais mieux « mourir mille fois que de vous déplaire ».

Avec la permission de ses supérieurs, le Père Christophe alla, pendant un an, habiter la grotte sainte, célèbre par une image de la Vierge qui opérait des miracles. Les plus humbles occupations, les austérités de la pénitence, la prière et la méditation se partageaient tous ses moments dans cette retraite.

De retour à son cloître de Ségovie, il voulut entrer dans l'ordre sévère de Saint-Pierre d'Alcantara, mais le Père Antoine Sobrino lui conseilla d'entrer dans celui des Récollets, où il fut reçu enfin, après bien des difficultés. Il continua dans cet ordre à s'imposer les plus rudes mortifications. Il fut chargé par le gardien de faire tous les jours au réfectoire une lecture spirituelle. Il jeûnait jusqu'au soir, et alors il ne mangeait qu'un peu de pain. Mais le gardien lui ordonna de modifier les rigueurs de sa pénitence, dans la crainte qu'il n'eût pas la force de supporter ses travaux. Dans son nouveau cloître, il se soumettait aux plus pénibles travaux, servait les malades et les religieux étrangers, et quêtait pour les pauvres à la porte du couvent. Il avait une cellule fort étroite, dans laquelle il couchait sur la pierre nue, n'ayant qu'un morceau de bois pour reposer sa tête.

Il retourna ensuite à Valence. Il poussa plus loin encore son amour de la pénitence. Il portait sous ses vêtements une sorte de chemise en mailles de fer qui lui descendait jusqu'aux genoux. Il la garda six ans ; après ce

laps de temps il fut obligé de la quitter, parce qu'elle l'empêchait de goûter aucun repos et de se livrer aux occupations de la communauté. Il châtiait si cruellement son corps, que son corps n'était plus qu'une plaie, et sur ses blessures il appliquait de l'eau et du sel, pour les aviver encore. Mais son confesseur, instruit de ce genre de vie, se crut forcé d'arrêter l'excès de son zèle. Le saint s'affligeait de voir son cœur percé d'outre en outre par les traits de l'amour divin habitant un corps sans blessure. Aussi, quand ses forces furent revenues, reprit-il ses habitudes austères. Il avait coutume de dire que l'âme et le corps ressemblent aux deux plateaux d'une balance, dont l'une s'élève d'autant plus que l'autre s'abaisse davantage. Jusque dans son extrême vieillesse, quand il était déjà aveugle, il portait nuit et jour une chaîne de fer qui lui servait de ceinture et qui l'empêchait de dormir. Toutes les souffrances, tous les tourments étaient pour sa pieuse ardeur de douces épreuves.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : La persécution est le partage des serviteurs de Dieu. — Tracasseries auxquelles le Père Christophe est en butte. — Sa patience. — Son humilité. — Il est injustement puni. — Son amour pour la persécution et pour les persécuteurs. — Courte prière qui fait sa force.

L'apôtre saint Paul nous avertit que tout serviteur de Dieu doit s'armer de patience, lorsqu'il nous dit : Tout homme qui vit pieusement dans le Christ doit supporter la persécution. La persécution fut donc le partage de saint Christophe. Dès qu'il commença à servir Dieu, il s'arma de résignation. Cette arme ne lui fut pas inutile,

car il fut bientôt en butte à tous les traits de la calomnie et de la persécution.

Dans le cloître où il était infirmier en second, il exerçait les fonctions les plus infimes. Il faisait la cuisine, préparait la nourriture des malades et des vieillards et la leur apportait, lavait la vaisselle, faisait les provisions d'eau et de bois, épluchait les fruits et les légumes, nettoyait les chambres, faisait les lits et préparait la lessive. Il n'avait pas un instant de repos. Malgré tout cela, l'infirmier en chef, jeune, frère lai qui aurait dû être édifié de son humilité, lui était hostile et n'était jamais content de ce qu'il faisait.

Christophe devint infirmier en chef, et il rencontra plus de difficultés encore. Demandait-il quelque chose pour les malades, il lui arrivait souvent de ne pas l'obtenir. Quand il voulait dire sa messe de grand matin, pour donner ensuite tous ses soins à ses malades, il y avait toujours quelque empêchement. Ses frères, sans lui tenir compte de toute la peine qu'il se donnait, se plaignaient quand il ne pouvait faire sa semaine dans le chœur, et les malales murmuraient de ce qu'il n'était pas toujours auprès d'eux. Partout des tracasseries. On disait qu'il ne faisait rien à propos, et les frères trouvaient qu'étant prêtre il avait tort d'usurper leurs fonctions. Un jour qu'ayant la fièvre il avait pris, sans permission, une gorgée d'eau, il fut mandé par le supérieur au réfectoire, où il reçut une sévère remontrance.

Toutes ces tribulations, il les acceptait avec joie, en punition de ses péchés et pour l'amour de Dieu. Il aimait à résider dans les grands monastères où il y avait beaucoup de religieux, parce qu'il y trouvait plus d'occasions

d'exercer sa patience. Se voyait-il sur le point de s'impatienter, il se disait à lui-même : C'est maintenant qu'il faut se montrer fort contre la tentation, c'est à l'heure de la bataille que le soldat doit se montrer vaillant. Aguerri par la surveillance continuelle qu'il exerçait sur lui-même, il finit non-seulement par supporter toutes les contrariétés, mais par courir au-devant d'elles, les regardant comme un moyen d'exercer sa résignation.

Comme il portait presque toujours des vêtements usés, des religieux qui n'avaient pas sa vertu et qui ne professaient pas un culte aussi ardent pour la pauvreté sainte, le raillaient et lui déchiraient son manteau ou son habit, en disant que c'était pour lui une occasion de mettre à ses vêtements de nouvelles pièces. D'autres, qui admiraient sa patience, ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à tant de vertu et lui disaient : « O Père Linan, que « nous voudrions avoir votre patience! quel caractère « avez-vous donc reçu de Dieu? Vous êtes au-dessus de « l'humanité. Plût à Dieu que nous puissions marcher « sur vos traces ! » Alors le saint homme, redoutant les piéges du démon, faisait un retour sur ses fautes passées; après avoir évité un écueil, il craignait d'en rencontrer un autre et fuyait la vaine gloire, comme la colère. Sa force, disait-il, venait de Dieu et non de lui-même ; car « il était naturellement emporté et vindicatif, « et ce caractère lui avait fait commettre bien des fautes « dans sa jeunesse ».

Son zèle pour le maintien de la règle lui attira un jour une punition imméritée. Le provincial avait mis à la tête du cloître de Saint-François, à Valence, un homme

de son choix. Cet homme rencontra un jour le Père Christophe, appartenant alors à un autre cloître de la même ville. Celui-ci allait de porte en porte demander de l'huile et du linge. Le nouveau supérieur lui dit qu'il ferait mieux de demander de l'argent et d'acheter ensuite les objets nécessaires. Le Père Christophe lui répondit que sa conduite était conforme à la règle. L'affaire prit des proportions importantes et fut soumise au provincial. Celui-ci vint à Valence, et, non content de blâmer publiquement le saint homme, il lui fit donner la discipline par un de ses frères. Les coups étaient si rudement assénés, que le provincial se récria et crut devoir intervenir. Mais le serviteur de Dieu voulait que l'on frappât encore plus fort, et répétait qu'il était prêt à souffrir davantage. Il témoignait le vif plaisir que lui causait ce châtiment injuste et se montrait tout disposé à être pour ce frère qui le châtiait un infirmier plein de zèle, comme il l'avait été déjà deux fois.

Il était soutenu, dans ses persécutions, par le Fils de Dieu qui lui apparut un jour et lui dit : La pénitence que le chrétien s'impose pour l'amour de moi m'est agréable ; mais les « persécutions qu'il supporte avec courage me « sont plus agréables encore ». Cette parole du Sauveur l'encouragea et lui fit aimer la persécution. « Oui », s'écriait-il, « j'éprouve une vive joie à me voir bafoué, mé-« prisé, tourmenté pour l'amour du Christ ; au-dessus de « cette joie, il n'y en a qu'une : celle que les saints éprou-« vent à voir Dieu dans le ciel ». Dieu lui avait appris en effet que les persécuteurs ne sont dans la main de Dieu que des instruments, que la persécution nous purifie de nos péchés et fortifie en nous la grâce; qu'il faut par con-

séquent la supporter avec patience et chérir nos persécuteurs. Aussi le saint homme aimait-il de tout son cœur ceux qui le persécutaient. Il courait pour ainsi dire après eux. Il aurait voulu pouvoir leur donner un trône, il aurait voulu pouvoir leur donner le ciel. Parfois il disait que, si son père ou son frère tombait sous le poignard d'un assassin, il baiserait les pieds du meurtrier, parce que Dieu nous ordonne d'aimer nos ennemis. Il prouva qu'il était prêt à faire ce qu'il disait.

Deux malfaiteurs qui avaient tué sa sœur aînée étant venus lui demander l'aumône, il leur donna à boire et à manger et leur fit l'accueil le plus amical.

Cette préférence qu'il accordait à ses ennemis sur ses amis l'inquiétait beaucoup ; il craignait que Dieu ne l'approuvât pas. Mais le Seigneur lui révéla que, tout en rendant justice aux cœurs reconnaissants, il regardait comme plus méritoire encore l'amour que nous avons pour nos ennemis. La reconnaissance, en effet, a sa source dans la nature, c'est un sentiment inhérent à notre faiblesse et en quelque sorte à notre égoïsme. L'affection que nous avons pour nos ennemis, au contraire, a sa source dans la grâce : c'est un sentiment plus fort, plus agréable à Dieu ; aussi le ciel s'ouvre-t-il toujours aux prières que l'homme lui adresse pour ses ennemis.

Au milieu de ses tribulations on l'entendait souvent s'écrier : « Seigneur, faites ce que vous voudrez de votre « misérable créature; oui, précipitez-moi dans l'enfer, si « cela peut contribuer à votre gloire ». Le Sauveur lui avait appris à bénir, dans tout ce qui lui arrivait, la sainte Trinité en ces termes : « Gloire soit au Père, au « Fils et au Saint-Esprit ». Cette courte prière faisait sa

force. Il se courbait humblement, quoi qu'il lui arrivât, sous la main de la divine Providence.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son humilité. — Sa charité envers les pauvres et les malades. — Ses efforts pour rester toujours chargé des plus modestes emplois. — Il demande la permission de faire une pénitence publique. — Cette permission lui est refusée. — Son rempart contre l'orgueil. — Ses luttes difficiles, au commencement de sa conversion. — Son zèle pour le service des malades. — Qui donne aux pauvres s'enrichit. — Sa charité pour les malades. — Il est chargé de confesser les moribonds. — Il guérit un moribond, en faisant sur lui le signe de la croix.

Nous avons vu l'or pur sortir plus brillant de la fournaise des persécutions ; nous avons été édifiés de cette résignation à l'épreuve du malheur et de l'injustice. Remontons maintenant à la source de tant de vertus ; parlons de l'humilité du Père Christophe.

Depuis sa conversion, il se faisait une joie de remplir, dans les cloîtres, les fonctions les plus dédaignées. Ces fonctions étaient pour lui autant de jalons placés par la main du Sauveur lui-même, pour marquer la voie de la perfection. Il se mettait au-dessous des plus jeunes religieux, des frères lais et des moindres serviteurs. Il fuyait tout ce qui pouvait lui donner la plus légère apparence de supériorité. D'autres s'empressent autour des hommes qui peuvent être les artisans de leur élévation ; Christophe mettait tout en œuvre pour se dérober aux regards. Jamais on ne le vit briguer une position tant soit peu importante. Ses efforts pour se soustraire au choix de ses supérieurs étaient-ils superflus, il commettait bien vite quelque étourderie, faisait quelque enfantillage pour être regardé comme indigne.

Non content d'être un grand pécheur à ses propres yeux, il voulait passer pour tel aux yeux de tout le monde. Il demanda un jour à ses supérieurs la permission de se montrer en public la corde au cou, de la cendre sur les cheveux et un crucifix dans la main et de se donner, en cet état, la discipline, le long des routes. Ses supérieurs lui représentèrent que les passants, loin d'être édifiés par un semblable spectacle, ne verraient dans tout cela qu'une parade hypocrite. Christophe répondit que ces propos calomnieux auraient précisément pour effet de le prémunir contre l'orgueil; que, par la publicité de leur pénitence, saint François et ses compagnons avaient fait de grands progrès dans la vie parfaite et converti de grands personnages qui, en tenant leurs yeux fixés sur ces miroirs de vertu, s'étaient dégoûtés du monde et avaient fini par fouler aux pieds les richesses, les choses de la terre et le respect humain; que les fils de saint François devaient se montrer jaloux d'imiter leur illustre père et engager les hommes à embrasser la pauvreté du Christ. Christophe n'obtint pourtant pas la permission qu'il sollicitait. Il s'écria alors, en s'adressant à l'esprit du mal : « Quel triomphe pour toi, ange maudit, de voir « qu'on m'empêche de faire ce qu'ont fait autrefois les « saints avec une ardeur si grande et avec tant de profit « pour leur âme! »

Ce saint, rempli d'humilité, avait acquis, en réfléchissant à ses fautes passées, une si profonde connaissance de sa faiblesse, que l'orgueil n'avait pas pris sur lui. Il ne craignait plus, disait-il, les atteintes de la vaine gloire; et quand le démon venait le tenter, il n'avait qu'à contempler le hideux tableau de ses péchés pour avoir la

mesure de sa force et pour connaître l'efficacité de la grâce.

Pour lui, les étoffes de soie n'étaient que le travail des vers, l'or et l'argent qu'un limon brillant, la sensualité qu'un lest embarrassant qui attache l'âme à la terre. Mais c'était Dieu, selon lui, qui lui avait fait reconnaître le néant de toutes ces choses; et, sans la grâce, il se serait laissé emporter, comme un cheval fougueux, par tous ses mauvais instincts. A l'époque de sa conversion et quelques années après, il avait bien de la peine à dompter ses sens; l'enfer tout entier semblait se liguer avec eux pour le vaincre. Mais ce ne fut ensuite qu'un jeu pour lui de soumettre la matière à l'esprit et à la raison.

Eclairé par une lumière intérieure, instruit par l'amour du Sauveur pour les hommes, il apprit comment il fallait aimer son prochain. Pour soigner les malades, il oubliait de manger et de dormir; il était sans cesse à leur chevet. Le plaisir qu'il éprouvait à les soulager était plus délicieux pour lui que tous les plaisirs du monde et lui arrachait de douces larmes.

A l'école de son divin Maître il avait appris à être indulgent, à s'interdire les plaintes, les murmures et les médisances, à ne jamais perdre de vue ses propres fautes et ses propres faiblesses; car au fond de ce regard qu'on jette sur autrui il y a toujours un secret orgueil, il y a l'estime de soi-même et le mépris des autres. Il avait appris à ne jamais mépriser le pauvre, parce que le pauvre est une créature du bon Dieu, parce qu'il a, lui aussi, son ange gardien, parce que son âme est souvent plus agréable à Dieu que celle des hommes que l'estime du monde environne.

L'ardente charité du Père Christophe pour les pauvres ne doit point exciter notre surprise. N'était-ce pas le fruit des leçons du Christ? Ne voyait-il pas l'image du Christ profondément empreinte sur ces fronts pâles et sur ces visages amaigris? Souvent il donnait aux pauvres sa part d'aliments. Souvent, quand il n'y avait pas, dans la communauté, assez de pain pour eux, il allait partout faire une quête en leur faveur. Un jour le gardien le lui défendit. Mais Dieu montra, en cette occasion, combien il était mécontent de voir mettre des bornes à la charité de ses serviteurs. Quelques jours après la défense du gardien, les quêtes ne suffirent plus à pourvoir la communauté de pain, il fallut en acheter. Le gardien vit alors qu'il s'était trompé. Il ne mit plus d'entraves à la charité du saint homme, et le couvent ne manqua plus de rien.

Avec l'autorisation de ses supérieurs, il rendait aux pauvres tous les services possibles et pourvoyait à tous leurs besoins. Mais, comme ces œuvres de charité lui attiraient la vénération qu'on accorde aux saints, il se cachait pour être charitable.

Sa charité pour les malades égalait sa charité pour les pauvres. Le premier malade qu'il soigna était un pieux solitaire que la rigueur de ses autorités avait rendu perclus de tous ses membres. Le Père Christophe le soigna avec un dévouement si exemplaire que le provincial, instruit de sa conduite, voulut le mettre à la tête de l'hôpital de Valence. Mais il n'accepta d'abord que la place d'infirmier en second. Ce fut plus tard seulement qu'il devint infirmier en chef. Alors plus de repos pour lui. Durant quatorze ans, il ne coucha pas une fois dans

sa cellule. Il couchait sur les dalles, devant la porte des malades, pour être toujours à portée de les servir, pour être toujours prêt à courir vers eux, à leur moindre cri, à leur moindre gémissement.

Les travaux et les fatigues qu'il eut à supporter pendant tout ce temps, ne sont connus que de Dieu et de lui. Tant qu'il fut à la tête de l'hôpital de Valence, aucun malade n'y mourut. Il avait pour tous ceux qui souffraient un cœur si compatissant qu'il ne savait rien leur refuser. Il allait même quelquefois jusqu'à satisfaire leurs fantaisies au mépris de l'ordonnance des médecins. Et ceux qu'il soignait guérissaient pourtant. Merveilleux effet de sa charité ardente que Dieu voulait récompenser.

Au milieu de ces soins qui répugnent souvent à la nature humaine, Dieu soutint plus d'une fois le courage de son serviteur, en lui envoyant des visions célestes. Il était alors ravi en extase; et, quand ses frères le voyaient parcourir le cloître, avec un visage rayonnant, ils se disaient entre eux : Il faut que le Père Linan ait à soigner quelque maladie bien rebutante, pour qu'il ait un air si joyeux.

Il ne trouvait rien de trop bon pour ses malades; pour surmonter leurs dégoûts et stimuler leur appétit, il leur offrait toutes sortes de mets délicats, ce qui faisait parler les gens et dire que le Père Christophe enfreignait les lois de la pauvreté sainte. Mais Christophe répondait que ce n'est pas enfeindre les lois de la pauvreté sainte que de donner des friandises aux malades qui ne peuvent pas manger autre chose, et de les servir comme on voudrait être servi soi-même. Car, ajoutait-il, c'est là le précepte de saint François, notre père.

Bien que dans son extrême vieillesse il fût devenu aveugle et qu'il fût malade lui-même, il était toujours aussi empressé auprès de ceux qui souffraient, et leur donnait tous les médicaments que ses amis lui apportaient, sans vouloir les employer à sa propre guérison. A ses fonctions d'infirmier il en joignait d'autres. C'était lui qui était chargé de recevoir les étrangers et de leur offrir l'hospitalité. Il fallait voir avec quelle humilité, avec quelle chaleur, avec quelle diligence il les servait. Il avait toujours à leur disposition et pour leur laver les pieds, une eau salutaire parfumée avec des plantes aromatiques.

A son emploi d'infirmier, à ses fonctions hospitalières, il ajoutait celles de confesseur et fut chargé, pendant vingt-six ans, d'assister les moribonds. Il était si zélé pour le salut des âmes que, dans toutes les villes où il passait, il était regardé comme un grand saint et qu'il n'avait pas un instant de répit. Il restait souvent, pendant vingt nuits de suite, hors de son cloître. Souvent on le demandait en trois ou quatre endroits à la fois, et le gardien disait que le Père Linan, pour satisfaire tout le monde, était obligé de se mettre en quatre. Comment peindre les fatigues qu'il eut à essuyer durant cette existence toute de charité? Il déclara que, pendant ces longues années, il n'avait point passé douze nuits dans un lit. Quand il était auprès des malades, à peine pouvait-il se reposer un moment sur une chaise, sur un banc, sur un coffre. Par la pluie, par la neige, par les plus mauvais chemins, il courait, il courait toujours, puis il veillait toute la nuit auprès d'un lit de souffrance, sans pouvoir se sécher auprès du feu. Quand il se sentait près de

faiblir, il s'écriait : «Mon Dieu, n'est-il pas juste de tout « souffrir pour l'amour de vous? Que toutes les peines, « que toutes les fatigues, que tous les travaux s'appesan-« tissent sur moi, si telle est votre volonté; tout fardeau « me sera léger ». Malheureusement son corps, quoique robuste, était moins fort que son âme, et la maladie était souvent la suite de tous ces travaux.

Bien des pécheurs à l'article de la mort furent ramenés à Dieu par le Père Linan. Il trouvait des paroles irrésistibles pour leur faire pleurer leurs fautes et accepter la mort comme une expiation.

Dieu accorda aussi à son serviteur le don des miracles. Mandé au palais du vice-roi de Valence, il fut prié de donner sa bénédiction à un enfant qui était à l'article de la mort. Le saint homme fit sur le moribond le signe de la croix, et aussitôt l'enfant fut guéri. Ce miracle attira sur lui les regards du peuple qui se mit à le vénérer comme un saint. Le saint homme, tout confus de ces hommages, résolut de ne plus revenir au palais. Il disait, en se retirant : « Que ces gens-là sont ignorants! Ils mé-« connaissent la puissance de la croix; et moi pécheur « indigne, ils me croient capable de faire des mira-« cles ».

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ses tentations et ses luttes. — Sa confession. — Sa prière pour repousser le démon. — Les leçons du péché et de la mort. — Il défie le démon. — L'esprit du mal veut porter atteinte à son humilité. — Il cherche à lui ôter l'espéraoce. — Il cherche à ébranler sa foi. — Puissant exorcisme.

Il eut à soutenir contre la matière et contre l'esprit du mal les plus rudes combats. Depuis sa conversion, il

éprouvait (c'est lui-même qui l'a avoué) des tentations si fortes, qu'il croyait voir l'enfer armé de tous les feux de la concupiscence se précipiter sur lui. Il ne pouvait porter les yeux nulle part sans ressentir les atteintes de quelque trait empoisonné. Dans la confession générale qu'il a écrite de sa main, d'après l'ordre de ses supérieurs, voici comment il s'exprime : « Lorsque Dieu, pour sa « plus grande gloire, permit au démon de m'assiéger, « quelles luttes n'eus-je point à soutenir ! C'est la grâce « toute-puissante de Dieu qui a fortifié ma faiblesse et « qui m'a donné la victoire ».

L'esprit du mal eut beau se multiplier et lui apparaître sous mille formes, il ne put venir à bout de sa résistance. Ces apparitions étaient parfois si décevantes et si palpables, que Christophe se demandait s'il dormait ou s'il veillait, s'il était le jouet d'un songe ou en présence d'une réalité. Mais Dieu lui fit trouver dans la prière une arme puissante pour repousser l'ennemi. Quand le démon venait le tourmenter, le saint s'écriait : « O mon Dieu ! « ô mon seul bien ! Quels que soient les plaisirs que « puisse m'offrir le monde, je vous en fais le sacrifice. « Oui, je veux que ma seule joie soit de vous servir et de « me consacrer à votre gloire ». A peine avait-il articulé les premiers mots de cette prière, que le démon disparaissait.

Ce n'était pas seulement dans la mortification et les austérités qu'il puisait ses moyens de résistance. Il y avait une pensée qui faisait sa force. Il se représentait l'homme livré à ses passions et cette créature faite à l'image de Dieu, perdant ainsi l'une après l'autre toutes les marques de sa céleste origine. Assis au chevet des mourants,

il observait le doigt de la mort qui changeait si rapidement la beauté en laideur. Souvent il sortait de la ville; et, sur les cadavres des animaux que l'on jetait à la voirie, il suivait les progrès de la décomposition, pour apprendre à se détacher des créatures mortelles. Quand il voyait quelque belle personne bien parée, il songeait que tout cela serait bientôt cendre et poussière, et se disait qu'il ne fallait pas s'attacher à ce qui passe si vite.

Un jour qu'il était auprès du lit d'une femme mourante, dont le corps tombait en pourriture, avant même qu'elle ne fût morte, il s'écria : « Tous ces voiles, tous « ces ornements sont le masque de la corruption ». A l'aspect d'une tombe ouverte il s'approchait, contemplait les ossements qui gisaient au fond de la fosse, et son cœur se soulevait de dégoût devant ces débris qui avaient appartenu à quelque beauté célèbre. Voici comment il avait su fermer son âme à toute pensée frivole.

On avait ouvert à Valence deux caveaux mortuaires. On était en train de les vider et de les nettoyer. Malgré toutes les précautions que l'on avait prises, il s'en exhalait une odeur infecte qui éloignait tout le monde. Le Père Christophe ne voulut pas perdre une si belle occasion de contempler encore ce que devient le corps humain. Il entra dans le caveau et passa environ deux heures à étudier les restes hideux de notre enveloppe terrestre. Cette image resta si profondément gravée dans son corps qu'elle en chassa pour toujours les désirs charnels. Il sentait avec ravissement l'effet de la grâce qui opérait en lui. C'en était fait; il avait pour toujours détourné ses regards des créatures qui passent, pour concentrer toutes ses affections sur l'éternelle et immuable beauté. Il trouvait

qu'un penchant dont l'objet est vil et passager ne mérite pas le nom d'amour. Il se tournait vers Dieu et s'écriait avec enthousiasme : « O mon Dieu, peut-on être assez « aveugle pour ne pas vous aimer ? L'amour que l'on a « pour vous n'est-il pas immortel comme vous-même ? « Comme les yeux de l'âme se reposent doucement sur « vous, ô beauté immuable ! Qu'il doit être grand l'amour « qui a pour objet un être qu'on peut toujours contem- « pler, qu'on peut toujours aimer ! O trésor inépuisable ! « O trésor impérissable, qui n'êtes pas, comme les biens « de la terre, à la merci du hasard ! loin de vous arra- « cher à nous, la mort nous assure votre possession, ô « souverain bien ! ô bien éternel ! »

Durant deux ou trois mois, le spectacle que lui avaient offert les caveaux funèbres demeura présent à sa mémoire ; il ne pouvait plus boire ni manger. Cette situation vint se joindre à la fatigue que lui causaient ses travaux, et sous ce poids, il faillit succomber. Pour vaincre ses dégoûts, il jeta les yeux sur les portraits des martyrs qui décoraient le réfectoire. Remède inutile ; ces martyrs aussi avaient eu un corps mortel. Alors il leva ses regards vers Dieu, son refuge de toutes les heures, et Dieu lui apprit qu'il ne devait jamais perdre de vue l'image du Christ, l'image de la sainte Vierge Marie, ces types incorruptibles. Cette vue mit un terme à ses langueurs d'estomac qui ne refusa plus les aliments.

Les triomphes qu'il avait remportés sur la matière avaient affermi sa vertu, et il ne redoutait plus les assauts de l'enfer. Il raillait son ennemi et lui disait : « Eh bien ! « maudit, connais-tu la mesure de tes forces ? Tout pé- « cheur que je suis, ne t'ai-je pas vaincu ? Je ne suis

« qu'un homme ; mais, armé de la grâce de Dieu, je te « permets d'essayer sur moi ton pouvoir, si Dieu y con- « sent. Debout donc, maudit, et mets-toi à l'œuvre ». Ce défi remplit de honte le démon, qui demeura pour ainsi dire enchaîné à ses pieds. Mais le saint homme s'humilia encore davantage, en lui disant qu'il pouvait appeler ses compagnons et tout l'enfer à son aide. L'esprit du mal ne put supporter ce défi ; et, plein de confusion, il prit honteusement la fuite.

Dans les premiers temps de sa conversion, Christophe redoutait ces tentations. Mais plus tard, fort de l'assistance de Dieu, il les désirait, car il était sûr d'en sortir vainqueur, il était sûr qu'elles tourneraient à la gloire du Seigneur et à la honte de l'ennemi du genre humain. Oui, il aurait voulu n'avoir que vingt-cinq ans, pour que la tentation fût plus forte et qu'il eût plus de mérite à la vaincre avec le secours de la grâce.

L'esprit du mal assiégeait l'âme du saint homme de tous les côtés : il cherchait à ébranler en lui la foi, l'espérance et l'humilité. Quand il se rappelait sa vie passée, quand il croyait qu'il avait mille fois mérité l'enfer et qu'il n'y avait pas de plus grand pécheur que lui, le démon cherchait à éveiller sa vanité. Il lui disait : « Quelle « humilité de t'abaisser ainsi ! n'as-tu pas marché de pied « ferme dans la voie de la perfection ? n'es-tu pas un grand « saint ? » Alors Christophe s'adressait au Seigneur, en faisant un retour sur lui-même, en songeant à la grâce divine qui l'avait tiré de l'abîme du péché.

Battu d'un côté, le démon dirigeait ses attaques sur un autre point. « Crois-tu donc être un saint, toi qui as tant « péché ? lui disait-il. Mais la miséricorde divine et le

« ciel ne sont pas faits pour toi ; toutes les peines que tu « te donnes sont en pure perte. Amuse-toi, livre-toi aux « plaisirs quand tu le peux encore. N'as-tu pas assez de « l'enfer qui t'attend ? Veux-tu t'en créer un autre sur la « terre ? Va ; jouis des distractions que cette vie peut « t'offrir, car dans l'autre, tu n'as que châtiments à at- « tendre ».

A tous ces traits, Christophe opposait, comme un bouclier, sa confiance dans la bonté infinie de Dieu. Le démon, en désespoir de cause, s'efforçait d'ébranler sa foi. Il niait le dogme d'une autre vie. Ce dogme n'était qu'illusion et tromperie, répétait-il. Boire, manger, suivre sa fantaisie : voilà, s'écriait-il, le bonheur, et la destinée de l'homme !

Ces diverses épreuves le jetaient parfois dans un abattement complet ; à la fin, Dieu lui fournit un moyen infaillible de chasser l'Esprit du mal. Lorsque le tentateur venait l'assiéger, il s'écriait avec confiance : « O « mon Dieu , puissé-je , pour ces vérités que m'en- « seigne la foi, braver les coups d'un tyran et sacri- « fier ma vie ! » Puis, il tombait à genoux, courbait la tête et demandait au ciel de souffrir mille morts, pour la gloire de Dieu.

Cette prière produisait son effet et faisait fuir le démon.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Son obéissance, sa pauvreté, ses aspirations vers le ciel. — Son obéissance met sa vie en danger. — Sa complaisance à écouter les avis. — Sa réponse à un commissaire. — Ses doutes dissipés par le Père Antoine Sobrino. — La tranquillité lui est rendue. — Ses extases. — Ses notions surnaturelles. — La règle de la vie humaine. — Les devoirs de la vie monastique.

Ce saint homme était tellement soumis à ses supérieurs que, pour leur obéir, il ne craignait pas d'exposer sa vie. Sans attendre leurs ordres, il allait au-devant de tous leurs désirs. Le mur qui entourait le cloître menaçait ruine. A l'aspect de cette clôture délabrée, le gardien dit un jour à un Père : « Si le Père Linan voulait, ce mur ne « resterait pas longtemps en cet état ». Christophe entendit cette parole et se mit aussitôt à l'œuvre. Mais le mur était haut et peu solide. Une grosse pierre se détacha et lui brisa la jambe en plusieurs endroits. Il aurait été écrasé, si Dieu ne l'avait protégé. Néanmoins, par suite de cet accident, il fut obligé de garder le lit pendant deux mois.

A Valence, quand il était chargé d'assister les mourants, il devait aller tous les jours dire la messe dans un couvent de religieuses. Pour exécuter fidèlement les ordres de ses supérieurs, rien ne lui coûtait ; il bravait les intempéries des saisons. Dans les circonstances les plus difficiles, il obéissait avec empressement et avec joie. Bien que Dieu l'eût richement doué sous le rapport des lumières, bien que, par ses conseils, il eût dessillé les yeux de bien des âmes, il ne laissait pas de prendre conseil des autres et de se laisser guider par la sagesse,

comme un agneau docile, par son pasteur. Quand la sagesse ne lui parlait point par la bouche des hommes, elle lui parlait par la bouche de Dieu qui lui servait alors de guide et l'éclairait sur ses moindres imperfections.

Il ne supportait pas, dans les autres, la moindre infraction à ce vœu de pauvreté qu'il observait lui-même si fidèlement. Un jour un commissaire, qui, à cause de sa rigueur, était fort redouté des religieux, lui demanda s'il ne voyait pas dans le cloître quelque abus à réformer. « Oui », lui répondit-il, « mon révérend, il « y a les gants et les chaussures de votre secrétaire qui « n'en a pas besoin, puisqu'il est jeune et fort ».

Voyant que, tant qu'il suivrait la règle des Observants, il ne pourrait étancher la soif de perfection qui le consommait, il résolut d'entrer dans la province austère de Saint-Jean-Baptiste. Mais vingt-huit ans s'écoulèrent, avant qu'il pût obtenir cette faveur; car chez les Observants on tenait à lui, à cause des grands services qu'il rendait. A la fin, il vit ses désirs accomplis, et sa joie fut si grande qu'il guérit d'une fièvre qui depuis douze jours l'empêchait de prendre aucune nourriture, et qu'il ne croyait point pouvoir assez remercier Dieu et ses supérieurs.

Etant soumis à la règle des Observants, il fut, durant quatorze ans, assiégé de doutes qui obscurcissaient son intelligence. Plus il lisait, plus il écoutait la parole sainte, plus ses doutes se multipliaient. Les hommes les plus éclairés ne pouvaient ni le tranquilliser, ni le consoler. Il désespérait de son âme. Il finit par trouver un consolateur et un guide dans le Père Antoine Sobrino,

qui dissipa les ténèbres de sa conscience et lui communiqua le feu de l'amour divin dont il était embrasé lui-même.

Un jour qu'il était dans le chœur et qu'il avait les yeux fixés sur un tableau de la naissance du Christ, il sentit tomber sur son âme un rayon qui l'inonda d'une douce lumière et qui le transporta hors de lui-même. Et il entendit une voix qui disait : « L'amour de Dieu est un « fleuve qui lave et efface tous les péchés ». Alors son cœur fut débarrassé d'un poids énorme et se rouvrit à l'espérance. Le fantôme de ses fautes passés avait disparu : en même temps les mystères de notre foi se révélèrent à lui sans voile et tout rayonnants d'une céleste lumière. Il voulait aller prêcher la foi chez les païens ; il voulait gagner la palme du martyre. Son âme qui avait reconnu toutes ses faiblesses, son âme qui recouvrait le repos, lui semblait être unie à Dieu pour toujours.

Ce saint homme s'élevait sur les ailes de la prière ; la prière était pour lui une étoile qui, au milieu des épreuves et des tempêtes, l'avait conduit dans un port où il avait trouvé un repos inaltérable. L'homme sensuel et sans frein était devenu une créature céleste. Il était pénétré tout à la fois de tristesse et d'amour ; de tristesse en songeant à sa résistance et à son ingratitude passée ; d'amour, en songeant à la bonté et à la miséricorde de Dieu. Tandis qu'il versait de douces larmes, il avait l'âme tranquille et remplie de confiance dans le Seigneur. Il puisait dans la prière des lumières si vives, une connaissance si profonde du grand Etre, qu'il nageait pour ainsi dire dans des flots de clarté, au milieu d'une extase indescriptible. Puis toutes les facultés de son âme s'épanouissaient.

Étroitement uni à son Créateur, il oubliait la terre et n'était plus de ce monde. Il sentait alors qu'il aimait, qu'il possédait le souverain bien et qu'il le savourait sans mesure.

Dieu était toujours présent à sa pensée; en soignant les malades ou en se livrant à ses autres travaux, il avait toujours Dieu devant les yeux, et son esprit était plongé si avant dans cette contemplation qu'il exécutait parfois machinalement les actes de la vie extérieure; Dieu conduisait tous ses pas, comme le maître d'écriture conduit la main de l'enfant qui écrit.

Un jour que la maladie l'avait cloué sur son lit, un éclair d'en haut vint illuminer son âme et l'éclairer sur les mystères du monde surnaturel et des livres saints. « Alors », disait-il, « pareille à l'aigle qui fixe le soleil, mon « âme contemplait l'éternelle vérité. Je découvrais dans les « mystères, et notamment dans celui de la naissance du « Sauveur, des détails étrangers et nouveaux. Pour les con- « templer, pour les approfondir, il faudrait une éternité ». Ce fut ainsi, ce fut dans ces moments d'extase que le saint homme puisa sur la très-sainte Trinité et sur l'Incarnation des notions et des vues supérieures. Ces notions et ces vues consignées dans des écrits qu'il a rédigés par l'ordre de ses supérieurs, sont conformes en tout point aux idées de saint Bernard et de saint Bonaventure.

Ces révélations entretenaient sa pieuse ardeur. Ce n'était pas seulement pendant le jour qu'il s'entretenait avec Dieu ; même durant son sommeil, il était toujour en sa présence. Un jour il avait demandé à Dieu de lui tracer un plan de conduite. Le Seigneur lui dit : Vos demandes et vos prières me sont si agréables que je veux

dorénavant veiller sur vous d'une façon toute particulière ; je veux habiter dans votre cœur, et mettre ma sagesse dans votre bouche et dans votre esprit. C'est mon Evangile qui doit vous servir de règle ; cette règle appliquée à votre vie corrigera toutes vos imperfections.

Instruit par les leçons du Seigneur, il apprit à chercher dans toutes ses actions, dans tous ses projets, la volonté de Dieu, à travailler toujours avec zèle à la gloire de Dieu. Le Seigneur lui enseigna que les exercices du chœur ne devaient pas être pour lui une affaire d'habitude et de contrainte, qu'il devait s'y livrer par goût, pour adorer et bénir le Seigneur au milieu des Anges ; qu'il ne devait pas sortir de sa cellule sans nécessité; qu'avant de se rendre dans la ville, il devait se prémunir et s'armer contre toutes les tentations ; qu'il devait couper court à tous les entretiens inutiles. Le saint homme profita si bien de ces leçons, que toute conversation futile était pour lui un tourment. Dans ces occasions, il se rapprochait de Dieu encore davantage et il lui disait : « Mon « souverain Maître, parlez toujours à votre serviteur ; « car toute autre parole que la vôtre ne m'apporte que « de l'ennui ».

Dieu lui avait appris à chérir la pauvreté, à ne pas convoiter les biens terrestres, à se contenter du strict nécessaire, à ne jamais se plaindre. Il lui avait appris à pratiquer la pauvreté avec ses cinq sens, c'est-à-dire à ne regarder que ce qu'il est nécessaire de voir, les yeux étant les portes par lesquelles les mauvais désirs pénètrent dans l'âme, à fermer l'oreille aux nouvelles et aux vains bruits du monde qui nous troublent pendant la prière ; à parler peu, parce que le verbiage est un obs-

tacle à la ferveur ; à se montrer soumis non-seulement à ses supérieurs, mais à tout le monde, pour se punir de ne pas avoir toujours été soumis à Dieu ; à s'abaisser devant tout le monde ; à ne jamais rester seul avec des femmes ; à ne point attacher ses regards sur elles ; à dire, une fois entré dans sa cellule : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, pour témoigner sa reconnaissance à la sainte Trinité ; à aimer sa cellule, ce port des âmes saintes, en dehors duquel il n'y a pour elles que troubles et naufrages.

Dieu lui avait appris enfin à sanctifier les travaux qui lui étaient imposés, et à quitter, pour obéir à ses supérieurs, l'exercice de la prière pour laquelle il avait tant de goût. « En priant », lui disait le Seigneur, « vous ne « devez pas avoir d'autre but que celui de me plaire ; et « lorsque l'obligation d'obéir vous entraîne à d'autres « actes, vous devez mettre de côté votre inclination et « trouver dans les occupations que vous entreprenez « pour l'amour de moi, aussi bien que dans la prière, un « moyen de m'être agréable ».

Telles étaient les leçons qui faisaient faire au Père Christophe de si grands pas dans le chemin de la vie parfaite.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Son zèle pour le salut des âmes et sa connaissance profonde de la conscience humaine. — Il voit clair dans les consciences. — Exemples de sa perspicacité. — Réconciliations qu'il opère. — Dangers auxquels il échappe. — Il lit dans l'âme des personnes absentes.

Dieu avait accordé à ce saint homme des grâces particulières, afin qu'il pût remplir dignement ses fonctions

de confesseur. Il recevait du Saint-Esprit des lumières qui lui permettaient de voir clair dans les consciences les plus ténébreuses ; souvent, avec une intuition qui est l'apanage des prophètes, il lisait si bien au fond de ces âmes obstinées à cacher leurs fautes, qu'il disait aux pécheurs depuis combien de temps ils faisaient une mauvaise confession, et, les exhortant à faire une confession générale, il les retirait des piéges du démon.

Une femme qui était venue se confesser à lui, se vantait de n'avoir enfreint gravement aucun des dix commandements, en un mot, c'était une sainte à ses propres yeux. Christophe lui représenta qu'elle aurait dû mieux s'examiner. La pénitente lui répondit qu'elle n'avait rien à ajouter. Le serviteur de Dieu, éclairé par l'Esprit-Saint, lui dévoila les plus secrets replis de son âme, et fit passer devant ses yeux une liste exacte de tous les péchés qu'elle avait commis contre chacun des dix commandements de Dieu. La pénitente conçut une si grande frayeur que, pénétrée de regrets, elle fit une confession générale et changea de vie.

Une autre fois, un pénitent s'accusait d'une faute légère. Il lui dit : Mauvais chrétien, vous vous accusez d'une bagatelle et vous cachez un gros péché. Le pénitent, tout étonné, fit une confession générale et se corrigea.

Deux femmes qui avaient fait une mauvaise confession en furent averties par le Père et continuèrent à nier. Une troisième femme, qui se trouvait être leur compagne, répondit mieux au confesseur, lui découvrit le fond de son âme, se corrigea et renonça désormais à la société des deux autres.

Dieu l'avertit qu'une jeune femme, qui était sa péni-

tente, avait fait une mauvaise confession. Le saint homme ouvrit les yeux de la pécheresse. Elle reconnut la vérité, elle fut franche ; et, non contente d'avouer tous ses péchés, elle quitta ses vêtements de soie et ses joyaux, elle prit le voile, se fit religieuse et mourut en odeur de sainteté.

Un jour il préparait à la mort une jeune fille qui avait déjà reçu les derniers sacrements. Il entendit une voix intérieure qui lui disait : « Il faut avertir cette âme du dan-« ger, ou elle ira tout droit en enfer ». Le saint homme, étonné, craignit que cette voix ne fût pas celle de Dieu. Quand il fut seul avec la malade, il lui fit part de la révélation qu'il avait eue. La malade reconnut avec componction qu'elle avait caché ses péchés mortels qui étaient en grand nombre. De concert avec son confesseur, elle mit ordre à sa conscience et mourut l'espérance dans le cœur.

Il faut parler ici de la conversion miraculeuse qu'il opéra. Il s'agissait d'un pécheur endurci et désespéré. Cet infortuné avait si bien conscience de ses fautes, il était si bien persuadé de sa damnation future, qu'il ne voulait point entendre parler de confession. Il communiquait ses craintes à sa femme et aux gens de sa maison. Il prédisait ce qui devait arriver la nuit prochaine : Un tremblement de terre aurait lieu, sa fenêtre s'ouvrirait d'elle-même, et l'esprit malin entrerait par là pour prendre son âme. Les gens de la maison, effrayés de cette prédiction sinistre, allèrent chercher un prêtre pour passer la nuit auprès du mourant. Au milieu de la nuit, la chambre commença à trembler, la fenêtre s'ouvrit d'elle-même toute grande, tous ceux qui étaient là tombèrent à genoux

et implorèrent la miséricorde de Dieu par l'intercession de saint Pascalis. La nièce du mourant fit appeler, le matin, le Père Christophe. Quand le saint homme parut dans la chambre du malade, ce dernier était dans un si grand désespoir, qu'il n'y avait pas de paroles assez puissantes pour le déterminer à se confesser. Après une fervente prière, le Père Christophe finit par lui dire : Mon frère, pour que je prenne sur moi le fardeau de vos fautes, et pour que j'en rende compte à Dieu, il faut m'ouvrir votre cœur comme à un ami. J'y consens, répondit le malade, mais à quoi cela servira-t-il? Très-bien, dit le saint homme, « faites-moi donc un aveu complet, afin que je « puisse tout faire pour le mieux ». Le pécheur commença alors une confession générale. Le Père Christophe lui dépeignit alors la miséricorde de Dieu avec de si vives couleurs, que le pécheur fondit en larmes et promit de se corriger. Le serviteur de Dieu lui donna l'absolution, lui administra les sacrements, ce qui contribua au salut, non-seulement de l'âme du pécheur, mais de son corps ; car il vécut encore quelques années, et sa conduite fut toujours édifiante.

Le Père Christophe avait aussi le talent de réconcilier les ennemis. Il y avait, dans le village de Bocayrente, deux frères qui étaient en proie à une inimitié de longue date. On avait cherché à les réconcilier; mais tous les moyens avaient été inutiles. Un de ces frères tomba malade ; l'autre, touché enfin de son état, vint le voir, mais le malade entra dans une grande colère, saisit un poignard et blessa le visiteur au bras. Instruit de ce fait, le Père Christophe vint trouver le malade, et lui représenta toute l'horreur de son crime. Le malade demanda

pardon à son frère, et depuis ce temps ils vécurent tous deux en bonne intelligence.

Un homme offensé par son parent était fort irrité et voulait tuer l'offenseur d'un coup de pistolet. Le Père Christophe se rendit chez cet homme que son ressentiment égarait. Il lui fit répéter ces simples mots de l'oraison dominicale : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Les yeux de l'homme qui ne voyaient que la vengeance furent aussitôt dessillés, et il s'écria : « Eh bien ! je lui par« donne, afin que Dieu me pardonne aussi ».

A Valence, il vit venir à lui une femme qui avait reçu de son mari séparé d'elle des menaces de mort. Le Père Christophe aborda le mari et lui adressa de si douces paroles, qu'il jeta à ses pieds un grand couteau avec lequel il voulait tuer sa femme. Il demanda et obtint son pardon ; les deux époux se réconcilièrent, et l'union régna désormais dans le ménage.

Une autre femme, poursuivie par son mari, cherche un refuge dans le cloître, et demande conseil au Père Christophe. Celui-ci lui dit de se retirer dans une chapelle, jusqu'à ce que la colère du mari fût passée. Celui-ci s'approcha du cloître comme un lion rugissant ; il voulait tuer la femme et le confesseur. Le Père Christophe, connaissant tous ses projets, alla lui parler et lui donna de si bonnes raisons qu'il abandonna ses desseins, fit une confession générale, demanda pardon à sa femme et mena dorénavant auprès d'elle une vie exemplaire.

C'est ainsi que le saint homme parvint à sauver bien des personnes, qui couraient le double danger de perdre leur âme et de perdre la vie. L'esprit du mal lui fit une

guerre acharnée, et lui suscita beaucoup d'ennemis. Ces ennemis étaient les hommes dont il troublait les plaisirs criminels. Bien des fois le saint homme vit le pistolet ou le poignard dirigé contre sa poitrine. Mais dans ces moments-là, il faisait à Dieu le sacrifice de sa vie, il disait au Seigneur : « Seigneur, vous pouvez me perdre, « si tel est votre bon plaisir ; oui, si vous voulez que je « souffre le martyre pour l'amour de vous, je suis prêt « à braver la mort ». Dieu cependant ne voulut point accepter le sacrifice, et le protégea contre les embûches.

Un jour, un de ces hommes criminels dont nous avons parlé, tira l'épée contre lui et voulut le frapper en pleine poitrine. Voyant qu'il avait manqué son coup, il voulut lui percer le cœur ; mais son arme plia dans sa main comme un roseau, sans faire aucun mal au saint homme. L'assassin, frappé de ce miracle, tomba aux genoux du Père Christophe et demanda son pardon. Le Père Christophe le releva, l'embrassa et lui pardonna sa coupable tentative, en lui conseillant de servir Dieu et de mieux vivre à l'avenir.

Ce saint homme ne se bornait point à guérir les plaies morales du pécheur qui venait à lui ; il connaissait même le danger que courait la conscience de ceux qui étaient loin de lui. Dieu lui fit connaître un jour les tentations terribles auxquelles un de ses frères était en proie, et l'avertit de prier pour lui. Le matin même, ce religieux lui parla des tentations qu'il avait eues pendant la nuit. Dans une autre occasion, il explique à ce même frère quelle était la cause des tentations qu'il éprouvait, et lui donna les moyens de les vaincre. Le frère fut tout surpris de voir que le Père Christophe possédait un se-

cret qui n'était connu, à ce qu'il pensait, que de Dieu seul. Il se mit à exécuter les préceptes du saint, recouvra le repos et reçut du ciel des grâces importantes.

L'homme de Dieu se trouvait une fois chez une épouse célèbre du Christ, Françoise Lopez, vierge du tiers ordre. Auprès d'elle se trouvait une dame de Valence, qui était tourmentée par des doutes sur sa vie passée. Christophe, qui n'avait jamais vu cette noble dame, et qui ne lui avait jamais parlé, lui dit tout à coup : « Eh bien ! ma fille, « comment vont vos scrupules de conscience ? Allez, ne « pensez plus à votre vie passée : je m'en charge pour vous, « et j'en rendrai compte à Dieu ». De telles paroles tranquillisèrent la dame, et furent pour elle comme les paroles d'un Ange venu de la part de Dieu, pour lui annoncer son pardon.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Son amour pour Dieu et sa sainte mort. — Il ne pouvait souffrir qu'on se tînt mal dans une église. — Effet de son amour pour Dieu. — Le dévouement du Christ excite surtout son amour. — Ses exercices religieux ne sont pas interrompus par sa maladie. — Il est enterré dans le caveau de la communauté.

Enflammé de l'amour divin, il ne pouvait supporter la moindre marque d'irrévérence dans la maison du Seigneur. Lorsque le hasard le rendait témoin de quelqu'un de ces actes, il devenait pâle comme la mort, et l'on voyait qu'il n'était plus sensible à nulle autre injure qu'à celle-là. Il faisait d'abord une humble remontrance aux personnes qui se conduisaient mal, et leur représentait qu'elles étaient en présence de ce Dieu, devant lequel les Chérubins et les Séraphins s'inclinent en tremblant.

Ses remontrances étaient-elles inutiles? il les blâmait sévèrement et les faisait sortir de l'église. Mais ce qui l'attristait surtout, c'était de voir, dans une procession, les assistants se tenir mal. Il priait Dieu de lui envoyer une maladie grave, plutôt que d'affliger ses yeux par la vue de ces chrétiens indignes.

Ce zèle était un effet de son amour fervent pour ce Dieu qui avait calmé autrefois les orages de sa conscience. Il disait que cet amour était comme le feu. Plus le feu s'étend, plus il brûle et plus il éclaire; il en est ainsi de l'âme : quand elle ressent les premières atteintes du feu céleste, plus son amour pour Dieu devient brûlant et éclairé. Quelquefois on l'entendait s'écrier : « Quelle « différence n'y a-t-il pas entre ce que l'Esprit-Saint nous « apprend lui-même, et ce que nous lisons dans les « livres ? » Ce feu que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre remplissait tellement son cœur, qu'on eût dit parfois que sa poitrine s'ouvrait et qu'il s'écriait, en soupirant : « C'est assez, mon Dieu! c'est assez! les « grâces que vous me faites remplissent mon cœur; il « déborde ». Alors il cherchait la solitude et une paisible retraite, où il pût épancher son âme tout à son aise. Quelquefois le feu de son amour consumait ses forces; il ne pouvait se tenir debout, il ressemblait à un homme qui succombe à une fièvre maligne. Quand il réfléchissait aux grâces dont le Seigneur l'avait comblé, on l'entendait proférer de douces plaintes : « Mon souverain « Maître », s'écriait-il, « comment avez-vous pu prodiguer « le trésor de vos grâces à un serviteur aussi indigne « que moi? » Lorsqu'il réfléchissait à la bonté de Dieu, il était pour ainsi dire noyé dans l'océan sans fond de la

grâce divine ; son cœur était transporté d'amour, et ses yeux étaient baignés de douces larmes. Quelquefois il sentait l'amour divin s'insinuer dans son âme, comme un baume plein de douceur qui le calmait, et il voyait face à face cette beauté céleste qu'il ne pouvait expliquer. Seulement, il donnait à entendre qu'en sortant de ces extases, il était plus disposé à aimer son prochain, même ses ennemis, à leur pardonner leurs défauts, à prendre la défense de tout le monde. Après ces extases, il se sentait prêt, disait-il, à tout souffrir pour sauver les âmes et pour sauver le prochain.

Ce qui excitait surtout son amour, c'était la passion de notre Sauveur. Quand les yeux de son âme se fixaient sur cet amour ineffable d'un Dieu mourant pour nous sur la croix, quand il pensait à la toute-puissance de ce Dieu, à l'insuffisance de l'amour humain pour récompenser le dévouement du Christ, quand il se disait que l'amour des Anges joint à l'amour des hommes, était, en comparaison de l'amour de Dieu pour nous, moins qu'un grain de sable comparé au globe terrestre et à l'immensité des cieux, il avait le cœur serré, il rougissait de l'impuissance où il se voyait de répondre à l'amour de Dieu pour l'homme. Puis, quand il songeait au néant de tous les plaisirs et de toutes les gloires de ce monde, il trouvait une seule des épines de la couronne du Sauveur plus précieuse que tous les sceptres et toutes les couronnes de cette terre.

Il lui semblait que les tourments du martyre lui paraîtraient doux et délicieux, s'il pouvait à ce prix témoigner sa reconnaissance au Christ crucifié. Il avait soif de la souffrance ; la souffrance était sa gloire ; c'était pour

lui le ciel sur la terre. Voilà pourquoi la passion du Sauveur était l'objet favori de ses méditations. Il n'avait qu'à jeter les yeux sur une image du Christ souffrant, pour sentir son âme s'envoler vers lui. Dans cette extase, les désirs de son âme étaient si puissants, et son corps était si léger, qu'il craignait d'être transporté dans les airs et qu'il ne pouvait sortir de son ravissement.

Par suite des visions qu'il avait eues étant malade, il était resté si absorbé dans la contemplation de Dieu, qu'il ne voulait plus avoir d'entretien avec les hommes, si ce n'est pour le profit de leurs âmes. Quelques années avant sa mort, il était devenu complétement aveugle, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à tous ses exercices religieux. Il se levait quelques heures avant le jour, recevait la sainte communion, entendait toutes les messes et baisait respectueusement les mains des prêtres. Il lisait avec ses doigts et répétait des versets tirés des psaumes de David, ou des oraisons jaculatoires, en l'honneur de la sainte Vierge Marie. C'était ainsi que, à la grande édification de ses frères, il passait son temps, durant sa dernière maladie. Le 6 février 1659, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge, et dans la soixante-septième année de sa vie religieuse, son âme s'envola vers son Créateur, au milieu des prières et des larmes de la communauté tout entière.

Le Père Christophe fut enterré dans le caveau de la communauté. Malgré l'humidité de ce caveau, le corps du saint, cinq ans après sa mort et lors de l'enterrement d'un de ses frères, fut trouvé intact, avec ses vêtements, comme s'il venait d'être enterré.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

LE PÈRE BERNARDIN CAIMUS

1478. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Son intelligence administrative. — Il réunit, auprès du village de Varallo en Italie, les souvenirs de la Palestine. — Sa mort et ses reliques.

Nous trouvons dans l'Annuaire de l'ordre, à la date du 9 février, mention du Père Bernardin Caimus, né à Milan. La renommée de ses vertus ne tarda pas à se répandre et, dans l'année 1478, il fut envoyé dans la Terre Sainte, comme supérieur de tous les monastères que l'ordre des Frères Mineurs possède dans ce pays. Arrivé à Jérusalem, il se rendit en pèlerinage dans tous les lieux consacrés par la passion du Sauveur. Après avoir réglé avec une haute intelligence les affaires de la Terre Sainte, il revint en Italie et fut envoyé par le pape Sixte IV, ministre général de l'ordre, vers le roi d'Espagne, Ferdinand V. Il était chargé d'une mission importante. Il ne déploya pas moins d'intelligence pour la réforme des provinces de Calabre, de Dalmatie, de Croatie, de Bosnie, de Candie et d'autres lieux, situés dans le ressort de la Terre Sainte, où il fut envoyé en qualité de commissaire et de définiteur général de l'ordre.

Ce saint homme, après avoir visité plusieurs points de la Terre Sainte et être rentré dans sa patrie, chercha en Italie un endroit où il pût figurer la montagne du Calvaire, et les sites importants de la Palestine. Il trouva un lieu favorable à ses vues, à dix-huit milles de Milan,

auprès du village de Varallo. Il prêcha dans ce village, dont il invita les habitants à construire, au pied d'une montagne, un cloître pour les Frères Mineurs. Outre ce cloître et l'église, il fit élever, sur divers points de la montagne, trois chapelles : une en l'honneur du Saint Sépulcre, une autre en l'honneur de Notre-Dame, une autre en l'honneur de l'Ascension de Notre-Seigneur. Peu de temps après, d'autres petites églises et d'autres chapelles s'élevèrent autour de cette montagne. On y voyait les mystères de la Passion, la vie de la sainte Vierge et la vie de plusieurs saints représentés sur le marbre le plus beau, par les premiers artistes de l'Italie. Il y a là, entre autres monuments, une chapelle bâtie par la duchesse de Savoie, où se trouve figuré avec un talent remarquable le massacre des Innocents. La montagne est entourée d'une muraille au pied de laquelle jaillissent deux belles fontaines. Au sommet de la montagne est une petite église, nommée l'église du Mont-Calvaire. On y voit une grande croix, avec une image remarquable du Sauveur. Cette croix a été faite avec du bois pris sur le Calvaire. Au-dessus de l'entrée de la chapelle du Saint-Sépulcre, on lit ces paroles: « Le Père Bernardin Caimus « a voulu que ceux qui ne peuvent aller à Jérusalem, « pussent du moins en retrouver les souvenirs sur cette « montagne ». De tous les points de la chrétienté on vient sur cette montagne, en pèlerinage, et le village est déjà devenu une ville. Ce fut là que saint Charles Borromée mourut de sa dernière maladie.

Après avoir réuni sur une montagne d'Italie les pieux souvenirs de la Palestine, le Père Bernardin mourut en odeur de sainteté, et plusieurs écrivains l'ont mis au

nombre des saints. Sa tête est précieusement conservée dans une chapelle du Saint-Sépulcre.

(WADDING.)

LE PÈRE LÉON DE LISBONNE

1563. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Le Père Léon, ardent confesseur. — Il charme jusqu'aux oiseaux. — Le pain dans le désert. — Le corbeau messager. — La mort du saint. — Sévérité des jugements de Dieu.

Ce serviteur de Dieu naquit à Lisbonne et y reçut l'habit de l'ordre. Quand saint Pierre d'Alcantara emplissait le Portugal du parfum de ses vertus, le Père Léon le suivit dans l'austère province de Saint-Joseph. Dirigé par l'exemple et les leçons d'un pareil maître, il fit de grands progrès dans la route de la perfection. Il avait une ardente charité pour le prochain et avait reçu de Dieu un talent particulier pour consoler les hommes dans leur tristesse et leur affliction. Jusque dans sa vieillesse la plus avancée, malgré les maladies qui l'assiégeaient, il était toujours prêt à entendre les pénitents en confession. Appelé au confessionnal, il avait coutume de dire : Allons soulager les âmes. A la fin, lorsqu'il se sentit trop faible pour se rendre au confessionnal, il se mit à confesser dans le cloître. Il sauva, par son zèle, une foule d'âmes qui désespéraient de leur salut.

Jamais il ne parlait mal de personne, jamais il ne portait de jugement téméraire. Il s'était fait des amis jusque

parmi les êtres dépourvus de raison. Il avait apprivoisé les oiseaux qui venaient voltiger autour de lui et se percher sur ses épaules, comme ils venaient se percher sur les épaules du premier homme dans l'état d'innocence. Comme il était d'une sobriété exemplaire, il partageait avec eux ses aliments et leur donnait à manger de ses propres mains.

Le Seigneur lui prouva d'une façon miraculeuse combien il aimait les natures affables et compatissantes. Le saint homme était habitué à voyager à pieds, sans prendre aucune nourriture, malgré son grand âge et la faiblesse de sa constitution. Un jour, il s'était mis en route avec un compagnon de voyage et tous deux, succombant à la faim et à la fatigue, furent obligés de chercher un refuge sous un arbre. Le Seigneur, en cette occasion, leur montra le soin paternel qu'il prenait de ses enfants. Il leur envoya, comme autrefois aux saints ermites Paul et Antoine, un corbeau qui leur apportait un pain délicieux. Tandis que, remplis d'étonnement, ils réparaient leurs forces à l'aide de cette nourriture, les oiseaux venaient sur leur sein becqueter leurs restes.

Dans la soixante-dixième année de son âge, il fut attaqué d'une forte fièvre ; il reçut les derniers sacrements avec dévotion, au milieu des larmes de ses frères, et mourut en 1563, à Viciosa, en tenant les mains et les yeux levés vers le ciel.

Un jeune frère, croyant qu'un si grand saint n'avait pas besoin de prières, ne lut pas pour lui l'office des morts. Mais vingt-quatre heures après la mort du saint, il se trouvait auprès de son tombeau, lorsqu'il entendit une voix qui lui disait : « Mon fils, pourquoi n'as-tu pas

« récité pour moi les prières des morts? Remplis à l'ins-
« tant ce devoir envers moi ». Le jeune religieux lut aussitôt l'office des morts et reconnut que les hommes les plus parfaits tombent parfois dans de légères fautes dont ils méritent d'être purifiés.

Ainsi saint Grégoire écrit, au livre IV de ses Entretiens, que saint Paschase, cardinal-diacre, était dans le Purgatoire au moment même où ses vêtements opéraient des miracles.

L'âme d'un religieux fut condamnée au Purgatoire, à cause de sa tiédeur.

Dans la vie des anciens ermites, écrite par saint Jérôme, nous lisons que plusieurs d'entre eux ont été condamnés aux souffrances de l'autre monde, pour avoir commis des fautes légères : les uns, pour avoir goûté un plaisir profane à entendre la musique sacrée; les autres, pour avoir mangé avec trop de sensualité même leur frugal repas; d'autres, pour s'être complus à décorer leur cellule; d'autres enfin, pour s'être trop adonnés à des lectures profanes, bien qu'innocentes. Les jugements de Dieu sont terribles en effet. O régions enflammées du Purgatoire! ô tourments destinés à punir les moindres fautes! Il y a bien peu de gens qui vous redoutent, il y a bien peu de gens qui pensent à vous.

(CARDON ET ANTOINE DE HUERTA.)

FRÈRE HUMILIS DE PETRALIA

1639. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa vocation religieuse. — La statuaire et la religion. — Comment travaillait Humilis de Petralia. — On croit que les anges l'aident dans ses travaux. — La souffrance lui fait comprendre la passion du Christ. — Miracles opérés par ses reliques.

Ce saint frère naquit à Petralia, village de Sicile, du ressort de l'évêché de Messine. Son père était charpentier. Dès sa plus tendre jeunesse, François se sentit porté vers la vie ascétique et spirituelle. Quand il fut en âge d'apprendre un état, il alla à Palerme où il étudia la sculpture. Quelque temps après il revint dans sa patrie et était disposé à suivre sa vocation religieuse. Mais son oncle, chez lequel il demeurait, s'opposa à ses bonnes résolutions et voulut le marier. Il allait se conformer aux désirs de son parent, lorsqu'il entendit une voix qui lui disait : François, suis ta première vocation. Le jeune homme crut d'abord être le jouet d'un rêve. Mais étant tout éveillé, il entendit la même voix. Alors il n'hésita plus ; il se rendit en secret et sans obstacle à Palerme, où il prit l'habit des Frères Mineurs.

En recevant l'habit monastique, il prit aussi le nom d'*Humilis,* qui devait toujours lui rappeler la nécessité de servir humblement le Seigneur. Ses supérieurs le laissèrent suivre son goût pour la statuaire ; il avait d'ailleurs pour cet art des dispositions naturelles. A l'âge de trente-trois ans il fit un crucifix d'une beauté remarquable. Placé dans diverses églises de l'ordre en Sicile, en

Calabre et dans l'île de Malte, ainsi que dans plusieurs paroisses, ce crucifix a opéré des miracles et est l'objet de la vénération des fidèles. Tandis qu'il travaillait à cet ouvrage, il ne prenait que du pain et de l'eau, et les réflexions qu'il faisait sur la passion du Seigneur l'absorbaient tout entier. Aussi cherchait-il sans cesse la solitude et fermait-il soigneusement la porte de son atelier. Dans le palais du prince de Calvaruso et dans celui du prince Moro, où il travaillait, il suivait ce penchant pour la solitude, ce qui le faisait passer pour un saint. Avant de colorier son image, il se préparait par la confession et par une communion sainte, et souvent on vit sa figure inondée de larmes. Il était occupé à représenter la plaie du côté dans une image du Christ qui figure aujourd'hui dans notre Eglise, et qui est célèbre par ses miracles, quand un de ses frères entra inopinément. Humilis tomba aussitôt évanoui et, quand il reprit ses sens, il dit au frère : Que Dieu vous pardonne ! C'est qu'au moment où le frère le surprit, il était en extase. C'est que le ciel lui ouvrait alors des horizons nouveaux, ce qui lui arrivait souvent quand il travaillait.

Il se trouvait dans le château du prince de Calvaruso et il était en train de sculpter un crucifix ; le prince lui demanda quand il aurait achevé son œuvre. Le frère lui répondit que le crucifix serait terminé pour la procession prochaine. La veille de la fête, avant de se rendre au cloître, il laissa au prince la clef de son atelier, en le priant toutefois de ne pas y entrer et de n'y laisser pénétrer personne. Mais à peine fut-il parti, que le prince, sollicité et pressé par son épouse curieuse, oublia sa promesse et ouvrit la porte de l'atelier. Quelle ne fut pas

leur surprise de voir le corps achevé, mais un morceau de bois encore informe à la place de la tête et des mains à peine ébauchées, et tout cela à la veille de la procession ! Ils fermèrent cependant la porte sans rien dire et se retirèrent. Le lendemain, le prince n'eut rien de plus pressé que de questionner le frère Humilis et de lui demander si son œuvre était finie. Le frère répondit affirmativement. La procession eut lieu, et, au grand étonnement du prince et de la princesse, le crucifix apparut complétement terminé. Cet événement les confirma dans l'opinion où ils étaient depuis longtemps que le sculpteur était, dans ses travaux, aidé par les Anges. Et en effet la tête du Christ était d'une beauté admirable, et l'on avait peine à croire qu'un chef-d'œuvre pareil pût sortir de la main des hommes.

En travaillant à un crucifix, il représenta près du sourcil une épine aiguë qui traversait l'œil du Sauveur, et donna à la peau qui se trouvait au-dessus des mains et des pieds la couleur bleue des meurtrissures, pour faire voir avec quelle force, avec quelle cruauté les Juifs avaient serré les liens de leur Victime. Eh bien ! le statuaire participa, dans sa dernière maladie, aux souffrances du Sauveur : il éprouva à l'œil une douleur amère qui dura trois jours. Il éprouva aussi des douleurs cuisantes au-dessus des pieds et des mains, à l'endroit où il avait coutume de marquer, dans le corps de Jésus crucifié, l'empreinte des cordes. Au milieu de ses souffrances, il s'écriait à plusieurs reprises : « Je vous remercie, mon souverain Maître ; vous m'avez fait comprendre et sentir, « par moi-même, les douleurs que depuis si longtemps « je cherche en vain à représenter ».

La souffrance et la maladie lui livrèrent en peu de jours de si rudes assauts qu'il reçut les derniers sacrements et mourut le 9 février 1639 à Palerme, le premier jour du Carême, au lever de l'aurore. Son corps fut, suivant l'usage adopté en Italie, porté aussitôt à l'église, pour être enterré avant midi. Dieu voulut honorer la fidélité de son serviteur et attester sa sainteté par des miracles. Des hommes étaient possédés du démon. Ils furent en toute hâte transportés au cloître et, devant la bière où gisait le corps du saint, ils furent délivrés du malin esprit qui s'était emparé d'eux. Alors le peuple vint affluer autour du corps. C'était à qui s'approprierait un lambeau de ses vêtements pour en faire une relique. Instruit de cet empressement qui ne connaissait plus de frein, le cardinal d'Oria, archevêque de Palerme et vice-roi de Sicile, fut obligé d'envoyer des soldats de sa garde, pour réprimer les excès de ce zèle inconsidéré.

D'autres miracles furent encore opérés autour des restes du frère Humilis et par son intercession.

Un homme portait entre ses bras son enfant estropié. Il le déposa auprès du corps d'Humilis, et les frères l'engagèrent à prononcer ces simples paroles : « Frère Humilis, guéris-moi ». A peine l'enfant eut-il dit ces mots, qu'il revint à la santé et parcourut l'église en s'écriant : « C'est Dieu qui m'a guéri, par l'intercession du frère Humilis ».

Pierre Novelli, peintre célèbre, se trouvant en état de péché mortel, ne put dormir pendant la nuit où mourut le frère Humilis ; les tourments de sa conscience le tenaient éveillé. Le lendemain il se confessa et fut chargé de faire le portrait de son saint. Il comprit alors pour-

quoi il avait été si tourmenté; c'est qu'il ne convenait pas à un homme en état de péché mortel, de faire le portrait d'un saint.

Un domestique du prince de Campo-Formio était depuis trente-neuf ans estropié et incapable de se livrer à aucun travail. Il se fit porter auprès du corps de frère Humilis, toucha la main du mort et fut aussitôt guéri.

Un homme appelé Sergio avait une maladie mortelle. On lui remit un lambeau des vêtements du frère. A peine eut-il touché cette relique avec ferveur et confiance que le frère lui apparut et lui dit : « Allez, mon frère, et re-« merciez le Seigneur, vous êtes guéri ». Deux jours après, Sergio se rendit au cloître pour remercier son bienfaiteur. Il jeta des fleurs sur le tombeau du saint, et se fit Frère Mineur peu de jours après.

Un homme qui, depuis trois ans, était en proie à une maladie incurable, obtint aussi, par l'attouchement des reliques du saint, une guérison complète.

Une dame de Palerme qui, depuis longtemps, avait une plaie à la poitrine, fut pareillement guérie en touchant un morceau de toile qui avait servi à couvrir la tête du saint, pendant sa dernière maladie.

A cause de tous ces miracles, les reliques du frère Humilis sont, en Sicile, l'objet d'une vénération particulière. C'est ainsi que Dieu élève, après leur mort, ceux qui, durant leur vie, se sont abaissés devant lui et devant les hommes.

(*Chroniques de Sicile.*)

SŒUR BERNARDE DE L'ASSOMPTION

CLARISSE.

1603. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sainte Bernarde, modèle de toutes les vertus. — Ses conseils à ses sœurs. — Sa mort.

Cette sœur avait, dès sa jeunesse la plus tendre, le germe de toutes les vertus. Elle donnait aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer. A partir du jour où elle entra dans l'ordre des Clarisses, elle fit, dans la voie de la perfection, les plus grands progrès ; par la surveillance toute particulière qu'elle exerçait sur ses paroles et sur ses actes, elle était pour ses sœurs un modèle de vertu. Elle était si sensible aux souffrances de Notre-Seigneur, qu'elle partageait, pour ainsi dire, les douleurs de sa Passion. Devenue abbesse, elle mit sa confiance dans le divin Fiancé de son âme et Dieu vint, d'une façon merveilleuse, au secours de la pauvreté où se trouvait le cloître dont elle était supérieure.

Elle exhortait ses sœurs à prier sans cesse pour les âmes pécheresses, à faire pénitence, et à ramener à Dieu par leurs bonnes œuvres ceux qui s'étaient éloignés de lui par leurs fautes.

Dieu lui fit connaître d'avance l'heure de sa mort et elle s'y prépara avec le plus grand soin. Elle suppliait les Anges de lui donner un place au milieu d'eux, et mourut le 9 février 1603. Les miracles que ses reliques opérèrent la firent vénérer comme une sainte.

SŒUR LÉONORE

CLARISSE.

1590. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Sa charité. — Ses doutes. — Lumière miraculeuse qui atteste sa sainteté.

Sœur Léonore, issue d'une noble famille de Portugal, entra dans un cloître de Lisbonne. Dès ses plus jeunes ans elle renonça aux richesses et aux plaisirs que lui promettait un monde où elle pouvait briller, pour faire vœu de pauvreté, d'humilité et d'austérité dans l'ordre sévère des Clarisses. Elle avait pour les malheureux des entrailles de mère; et, malgré sa propre indigence, elle trouvait toujours le moyen de secourir les indigents.

Dieu, qui aime à éprouver ses élus, permit que cette âme fût en proie à de poignantes inquiétudes. Longtemps elle trembla pour son salut, longtemps elle craignit que Dieu ne voulût pas lui faire miséricorde. Obsédée par ces craintes, elle écrivit au pape. Le pape lui répondit, et dans la réponse du Souverain Pontife elle puisa enfin la consolation et le repos.

Elle ne cessa de servir Dieu avec fidélité, et Dieu montra combien il aimait cette âme pieuse. Le 9 février 1590 elle mourut, et sa cellule fut illuminée par une clarté céleste ; son corps exhalait une odeur suave, et les cloches du monastère sonnèrent d'elles-mêmes. C'est ainsi que Dieu glorifie après leur mort ces fiancées célestes qui ont été, durant leur vie, des modèles d'humilité.

DIXIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINT LÉONARD DE FULGINIE

1204-1290. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Saint Léonard et saint François. — Ses vertus. — Ses miracles. — Sa mort. — Ecrit découvert dans son tombeau.

Ce saint homme naquit en 1204 à Fulginie, ville d'Italie. Saint François s'était rendu à Fulginie, pour rétablir sa santé. Saint Léonard, qui appartenait à une noble famille et qui avait alors vingt-quatre ans, vint le trouver et lui demanda la faveur d'être reçu parmi ses frères. Saint François lui fit un accueil rempli de bienveillance et lui donna de ses propres mains l'habit de l'ordre.

Saint Léonard, en adoptant la livrée de l'humble patriarche des pauvres, eut aussi à cœur d'en adopter les vertus. Il poussa jusqu'à leurs dernières limites l'humilité, l'amour de Dieu, la charité. La pauvreté sainte et l'obéissance, ces deux pierres angulaires de l'institution des Frères Mineurs, avaient un grand prix à ses yeux. Il avait de fréquents entretiens avec saint François de Spolète, le martyr de l'Egypte.

Le saint homme, après avoir mené pendant quelque temps une vie exemplaire en Ombrie, fut envoyé à Piperno, près de Rome. Là, éloigné de tous ses amis, il travaillait avec une ardeur nouvelle à rendre sa vie par-

faite. Dieu fit bientôt éclater la sainteté de son serviteur, en lui accordant le don des miracles. Un jeune homme, aveugle depuis huit ans, entendit parler de la sainteté de Léonard et vint le trouver. Le saint le guérit, en faisant sur lui le signe de la croix. Il guérit, de la même manière, deux enfants dont l'un était aveugle et l'autre estropié. Bien d'autres miracles, opérés par son intercession avant et après sa mort, l'ont rendu célèbre.

Ce saint homme, riche en mérites, mourut à Piperno, le 10 février 1290, dans sa 86e année. Il fut enterré avec honneur, dans un tombeau de marbre situé au-dessous du maître-autel, et ses reliques attirent les nombreux hommages des fidèles.

On lit sur son tombeau l'inscription suivante : « Au-« dessous de cet autel repose le corps de saint Léonard « de Fulginie, compagnon de saint François ». Lorsque, plusieurs années après, son tombeau fut ouvert, on y trouva un écrit qui contenait sur lui, quelques détails biographiques. Malheureusement cet écrit fut à peine exposé à la lumière du jour qu'il tomba en poussière, et nous n'avons pu réparer la perte d'un pareil monument.

Ce saint homme, instruit par les leçons de saint François, passa dans l'ordre des Frères Mineurs, soixante-six années de sa vie.

(Wadding.)

LE PÈRE PAUL L'ALLEMAND

1483. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Son origine. — Son extérieur ; son caractère. — La semaine du Père Paul. — Ses méditations. — Ses doutes. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Empressement inconsidéré de la foule autour de ses restes. – Guérisons et miracles opérés par la médiation de saint Paul.

Ce saint Père naquit en Allemagne, et ce fut à cette circonstance qu'il dut son surnom de l'Allemand. Il était issu d'une noble famille. Il alla faire ses études à Sienne, où il connut saint Bernardin. Il entra dans un couvent, où il fut durant quarante ans maître des novices.

Il était de haute taille, d'une figure agréable, d'un abord majestueux et prévenant. Il était plein de douceur, rempli d'amour pour Dieu et de charité pour son prochain. Obéissant, zélé pour la pauvreté sainte, d'un courage à toute épreuve, d'une ferveur incomparable, il avait fréquemment des visions d'en haut.

Marchant, comme dit l'apôtre saint Pierre, à son salut, par la voie de la crainte, il avait toujours devant les yeux la mort. Il avait, pour chaque jour de la semaine, une méditation et une pratique particulière. « Le lundi, « répétait-il à ses élèves, un religieux doit se figurer qu'il « est malade ; le mardi, il doit s'imaginer que la maladie « augmente ; le mercredi il doit se confesser comme s'il « était à l'article de la mort ; le jeudi, il s'approchera de « de la table sainte et communiera avec autant de ferveur « que s'il recevait l'hostie des mains du Sauveur lui-« même ; le vendredi, les yeux fixés sur le sang et sur

« les plaies de Notre-Seigneur, il saura s'identifier avec « Jésus souffrant ; le samedi, il mourra et sera enseveli « avec Jésus ; le dimanche enfin, il ressuscitera avec « lui, et dirigera toutes ses aspirations vers sa Patrie cé- « leste ».

Voilà entre autres exercices pieux, ceux auxquels il habituait les novices, pour les former à la vertu. Il était si attentif à la prière et à la méditation, la contemplation dans laquelle il se plongeait était si profonde, qu'il semblait ne plus appartenir à la terre. Tout était pour lui matière à méditation. Etait-il au réfectoire, il voyait le Sauveur à table au milieu de ses apôtres, s'entretenant avec eux de ses souffrances et de leurs persécutions futures. Lavait-il les pieds des religieux étrangers, il se rappelait le Sauveur lavant les pieds de ses disciples. Entrait-il dans une étable, il voyait la crèche et le Sauveur, il tombait à genoux et priait.

Il eut de rudes combats à soutenir contre l'ennemi de notre salut. La veille de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie, à laquelle il avait une dévotion particulière, l'Esprit du mal éveilla ses inquiétudes, à propos d'une légère faute qui devait, disait-il, exciter contre lui la colère de Dieu. Le saint homme, plein de confusion, se mit à trembler. Mais la sainte Vierge vint consoler son serviteur et raffermir son courage. Le démon s'acharna pourtant de nouveau contre lui. Quelques jours avant sa mort, il lui jeta dans le cœur des doutes poignants, sur la miséricorde divine, et sur la valeur que ses actions pouvaient avoir auprès de Dieu. Mais dans cette circonstance critique, la sainte Vierge lui apparut encore et le rassura sur son salut.

Parvenu à un âge très-avancé, plein de jours et de vertus, il fut attaqué d'une maladie mortelle. Il fut très-sensible à la mort de son ami, frère Jacques de Sienne, qui, après être devenu aveugle dans sa vieillesse, fit une chute grave dont il mourut. Mais Paul eut une vision qui lui fut envoyée par le Seigneur et qui le consola. Il vit l'âme de son ami monter au ciel au milieu des Anges, et il remercia Dieu d'avoir appelé à lui ce saint homme, son ami, qui était mûr pour le ciel. Cette vision eut en outre pour effet de l'encourager : il offrit à Dieu ses souffrances, et ses aspirations vers sa céleste Patrie devinrent chaque jour plus ardentes.

Quelques moments avant de mourir il pria ses frères de l'enterrer au plus vite. Il voulait, disait-il, prévenir l'affluence importune des visiteurs, et de ces hommes qui avaient eu pour lui, de son vivant, une vénération aveugle. Ce fut le 10 février 1483 qu'il mourut, et ce qu'il craignait arriva. A peine eut-il rendu le dernier soupir que le monastère de Capriola, où il était mort, fut envahi par une multitude de citadins et de paysans, avides de rendre hommage à ses restes. L'Eglise et le monastère étaient remplis d'une foule compacte. Pour mettre une digue à ces flots de visiteurs toujours croissants, les frères voulurent porter son corps à la sacristie. Mais, sur les instances du peuple, le vicaire de l'évêque de Sienne se rendit sur les lieux et obtint, soit par prière, soit par menaces, que son corps fût rapporté dans l'Eglise. Il resta donc, pendant un jour, exposé à la vénération publique. Ses habits, dont on voulait faire des reliques, furent mis en pièces, et l'on fut obligé de lui mettre, pour l'ensevelir, d'autres vêtements. Vers la même époque, les

ambassadeurs de l'empereur Frédéric III, en se rendant à Rome, entrèrent dans le monastère de Capriola. Ils firent déposer autour du corps une grande quantité de cierges allumés, et surent contenir la dévotion exagérée du peuple.

En ces jours-là, une grande quantité de malades furent guéris par le seul attouchement des reliques de saint Paul. Des religieux l'enterrèrent la nuit, auprès de saint Vincent. Bien des miracles eurent lieu auprès de son tombeau, et des tableaux, des présents, des ex-voto attestent la reconnaissance des fidèles envers ses reliques.

SAINTE CLAIRE AGOLANTI,

CLARISSE.

1346. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe IV de Valois.

SOMMAIRE : Conversion de Claire. — Ses austérités. — Comment elle combat ses passions. — Sa charité. — Elle convertit les âmes. — Elle fonde un monastère. — Don des miracles. — Amour des souffrances. — La passion de Jésus-Christ lui est montrée. — Les démons la tourmentent. — Soif apaisée divinement. — Mort de Claire.

Il y a de belles choses à dire sur la bienheureuse Claire Agolanti : on pourra les voir dans sa *Légende*, publiée par le cardinal Joseph Garampi ; nous n'en donnerons ici qu'un abrégé. Elle naquit vers le milieu du XIIIe siècle, à Rimini, où un grand miracle devait arriver de nos jours. Son père s'appelait Chiarello et sa mère Gaudiana ; ils appartenaient tous deux à une famille noble et opulente. Claire se maria jeune, et, étant demeurée veuve

quelque temps après, son cœur devint comme un grand chemin, où la bonne semence qu'y jetait l'Esprit-Saint était foulée aux pieds par le monde et enlevée par le démon; car ce cœur était tellement ouvert aux vanités, que les malheurs mêmes ne l'y pouvaient fermer : exilée à la suite d'une guerre civile, elle ne revint que pour voir monter sur l'échafaud son père et l'un de ses frères; elle avait même passé à de secondes noces, lorsque Notre-Seigneur, qui la recherchait depuis longtemps pour son épouse, l'invita enfin à cette divine union. Un jour qu'elle était entrée dans l'église des Franciscains, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Efforcez-vous, Claire, « de dire un *Pater* et un *Ave* à la louange de Dieu, et, « comme une marque de votre souvenir, de les réciter « avec attention, sans penser à autre chose ». Elle ne comprit pas d'abord ce que cet avis signifiait, mais il la porta à la réflexion. Dès lors elle abandonna les assemblées tumultueuses pour se retirer dans ses jardins et dans les lieux les plus solitaires.

C'est dans le recueillement que Dieu parle à nos âmes : Claire reçut une visite céleste : la sainte Vierge vint pour ainsi dire la prendre par la main et l'arracher au monde; cette Reine des vierges, environnée d'une multitude d'Anges, apparut à notre bienheureuse, dans la même église de Saint-François; et, s'étant tournée vers elle : « Claire, lui dit-elle, à quoi servirent à ton premier mari, « que tu aimais tant, et ses grandes richesses, et sa forte « jeunesse, le secours des médecins, la grandeur de sa « maison, ses palais superbes, puisqu'un peu de fièvre, le « menant à la mort, l'a enfin séparé de toi ? » Ces paroles touchèrent son cœur : cette lumière du ciel lui fit

voir les égarements de sa vie; elle résolut de la passer dès lors aux pieds de son Sauveur, les arrosant des larmes de la pénitence. Son mari lui permit de vivre en religieuse et d'en porter l'habit; et, comme il mourut peu de temps après, Claire se voyant libre de prendre Jésus-Christ pour son unique époux, se dévoua à de grandes austérités; pour mortifier sa délicatesse, elle marchait pieds nus : ce qu'elle fit le reste de sa vie. Pour punir son corps des joyaux et des perles qui l'avaient orné, elle portait au cou, aux bras et aux genoux des cercles de fer; elle avait aussi une espèce de cuirasse du même métal, qui se conserve encore à Rimini; elle ne couchait plus que sur de grosses planches, pour expier le plaisir d'avoir reposé sur des lits moelleux, et son estomac fit pénitence de sa bonne chère en ne recevant plus que la plus pauvre nourriture: c'était ordinairement du pain et de l'eau, auxquels elle ajoutait un peu d'huile les dimanches et les grandes fêtes.

Ce sont là les armes qu'elle employait pour combattre ses anciennes habitudes, qui, dans les commencements surtout, lui livrèrent de grands combats. Que de courage il lui fallut, principalement pour triompher du démon de la gourmandise, qui lui rappelait les délices de ses festins d'autrefois! Un jour qu'elle était presque vaincue sur ce point, Jésus-Christ, qu'elle priait avec ferveur, lui inspira de dire ces paroles : « Levez-vous, ô Christ, et « secourez-moi! Levez-vous, ô vous qui êtes le défenseur « des hommes, ô rejeton de David! *Alleluia* ». Claire n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, qu'elle se sentit pleine de force contre la tentation, mais la voulant détruire jusque dans sa racine, je veux dire dans le pen-

chant et l'habitude, devenue une seconde nature, elle va chercher une bête dégoûtante, la fait rôtir et la porte à sa bouche, en se disant à elle-même : « Mange, gour« mande ; mange ce mets délicieux ! » Anéanti, après une pareille défaite, cet ennemi ne l'attaqua plus dans la suite. Non contente de ces austérités et des jeûnes rigoureux qu'elle s'imposait, depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël, et depuis l'Epiphanie jusqu'à Pâques, elle y joignait les veilles, passant en prières la plus grande partie des nuits ; pendant le Carême, elle se retirait dans un réduit que lui offrait l'ancien mur de la ville ; là, exposée au froid, à la pluie, et à toutes les injures du temps, elle demandait à Dieu miséricorde, confessait ses fautes et récitait plus de cent fois par jour l'Oraison dominicale, en versant des larmes abondantes ; elle puisait, dans cet amour pour Dieu, une tendresse surnaturelle pour les malheureux, et son propre frère en éprouva les effets un des premiers. Il avait été proscrit une seconde fois, par suite des troubles qui agitaient sa patrie, et il se trouvait malade à Urbino. Claire vola près de lui, lui donna tous les secours dont il avait besoin et l'aida à sanctifier ses souffrances. Il y avait, près de la cathédrale d'Urbino, une tour solitaire et abandonnée ; c'est là que cette sainte colombe se retira, adressant au Seigneur, du milieu de la pierre, des gémissements inspirés par l'Esprit-Saint. Elle n'en sortait que pour mendier aux portes un peu de pain, dont les pauvres profitaient plus qu'elle, donner à son frère les soins d'une mère, aider la domestique dans les détails les plus vils du ménage, consoler les prisonniers, soulager les malades dont les plaies lui semblaient celles de son Sauveur. Sur le soir, elle visitait les églises

et revenait gémir dans sa tour : « Mon Dieu, s'écriait-elle « souvent, aidez-moi ; mon Dieu, secourez-moi ; vous « êtes notre seul appui, ô Fils de David ! » Le calme étant rétabli, elle retourna à Rimini avec son frère et le reste de sa famille, et y continua ses œuvres de charité, qu'elle savait très-bien allier avec ses pieux exercices et avec la sainte communion, qu'elle recevait souvent. Les malheurs de la guerre ayant obligé les Clarisses de Begnode de se réfugier à Rimini, où elles se trouvaient dans une grande détresse, Claire n'en fut pas plus tôt informée qu'elle alla de maison en maison quêter pour ces pauvres religieuses.

Elles manquaient de bois : un jour, notre Bienheureuse ayant trouvé dans la campagne un tronc d'arbre, le chargea sur ses épaules pour ses chères protégées. Comme elle passait devant le palais de Dino, cet homme, qui était son parent, l'aperçut et commanda à un de ses domestiques de prendre l'arbre et de le porter où elle voudrait ; mais Claire, après avoir donné mille bénédictions à son parent pour sa charité, ne voulut pas qu'on lui enlevât le mérite de porter sans respect humain, à travers la ville de Rimini, ce bois pour son Sauveur, qui n'avait pas rougi de porter pour elle le bois de la croix devant tout le peuple de Jérusalem. Un pauvre de Rimini ayant le plus pressant besoin d'expédier un message à Urbino, pendant l'hiver, l'humble servante des pauvres fit ce pénible voyage par le froid et la neige : le feu de l'amour divin la réchauffait contre les glaçons qui hérissaient sa tunique. Elle logeait les pèlerins, elle réconciliait les ennemis, elle apaisait les factions, elle réunissait les familles divisées. Elle se mit même en vente pour racheter un homme

condamné à avoir la main coupée ; et les seigneurs de la ville, émus de cette charité, firent grâce au coupable. Mais elle, qui obtenait la grâce des autres, ne se la fit jamais à elle-même, lorsqu'elle croyait avoir offensé ses frères. Il lui était échappé envers quelqu'un une parole qui n'était pas assez polie; le chagrin de lui avoir causé de la peine la fit retourner aussitôt à sa cellule, et, prenant des tenailles, elle se tint la langue hors de la bouche pendant un temps si considérable qu'elle se la mit tout en sang, et qu'elle fut ensuite plusieurs jours sans pouvoir parler. Son amour du prochain ne se bornait pas aux nécessités corporelles ; elle brûlait de zèle pour le salut des âmes, et Dieu la favorisa de la grâce des conversions.

Entre les âmes qu'elle conquit pour le royaume du ciel, on remarque surtout une veuve qui s'abandonnait au luxe et à tous les plaisirs de la terre, à laquelle elle coupa elle-même les cheveux et qu'elle revêtit du cilice; le tyran de Mescotello, qui abandonna ses domaines pour la vie d'ermite ; enfin, un savant livré à ses passions : ce fut sans doute la plus difficile de ses conquêtes ; elle fit tant qu'il quitta tout pour se donner à Dieu.

Plusieurs personnes pieuses, voulant profiter des grâces que Dieu accordait à notre Bienheureuse, se mirent sous sa conduite, et, d'après l'avis de Dieu même, qui s'expliqua à elle la nuit, pendant son oraison, elle acheta, avec les secours de gens de bien, instruments de la Providence, le terrain où se trouvait sa cellule, dans le vieux mur de la ville ; elle y bâtit un monastère qui fut d'abord connu sous le titre de l'Annonciation et prit ensuite celui de Notre-Dame-des-Anges, nom qu'il portait encore dans le siècle dernier. Claire ne s'astreignit pas à la clôture

dans cette maison ; mais, si elle sortait, ce n'était que pour vaquer plus librement aux œuvres de miséricorde. Rien ne lui manquait pour faire fructifier son zèle envers le prochain : Dieu lui avait donné les grâces appelées *gratuites ;* surtout il la favorisa du don des miracles. A Gubbio, elle guérit un seigneur gravement malade en le touchant de la main. Sur la porte de la ville de Baroncello, un enfant aveugle recouvra la vue lorsqu'elle lui eut mis la main sur la tête. Comme elle se rendait d'Assise à l'église de la Portioncule, qui en est éloignée d'environ un mille, ses compagnes virent que ses pieds ne touchaient point le sol : les Anges la portèrent jusqu'à l'église de leur Reine. Ses religieuses l'avaient un jour renfermée à clef dans sa cellule, afin qu'elle ne pût retourner à sa retraite des murs de la ville, où elle avait coutume de se livrer aux plus rigoureuses pénitences : elle disparut, quoique la porte restât fermée. Loin de se prévaloir de ces miracles, elle s'en punissait comme on le ferait d'une faute : dans ces cas-là, elle se sauvait des applaudissements du peuple, passant la nuit dans les larmes et les macérations, pour éviter la vaine gloire. C'est dans la même pensée d'humilité qu'elle allait au-devant des épreuves. Quelquefois elle ne retirait de sa charité que des injures et des calomnies ; alors seulement elle se croyait bien payée. On l'accusa même publiquement d'hérésie. Ce n'était pas assez de cette ressemblance avec son Jésus, elle voulut représenter dans sa personne toutes les circonstances les plus douloureuses de sa passion : une année, le Vendredi saint, elle se mit une corde au cou, se fit lier les mains derrière le dos, puis on la traîna par les rues de la ville, comme autrefois

Notre-Seigneur dans celles de Jérusalem ; on l'attacha à une colonne où elle endura les railleries, les mépris de la foule ; on la frappa à coups de verges, on lui fit en un mot, d'après son ordre, boire le calice de son Sauveur jusqu'à la lie. Elle répéta plusieurs années cette scène, plus digne de l'admiration du ciel qu'imitable pour les enfants de la terre. En récompense, elle eut le bonheur de contempler, dans une vision qui dura quinze jours, tous les détails des souffrances de son Epoux, comme si elle eût assisté à cette sanglante tragédie. Quelle n'était pas sa tendre compassion, lorsque cet Amant bien-aimé tendait à son Amante, du haut de sa croix, ses bras cloués à ce bois par l'amour ! Quand il voulait l'attirer à lui, il l'appelait souvent par ces paroles : « Lève-toi, ma bien-« aimée, et viens ». Il serait trop long de raconter ici ses extases et les autres caresses dont Dieu la favorisa. Elle resta une fois cinq jours entiers sans l'usage de la parole, perdue dans la plus haute contemplation. Un autre jour, après la sainte communion, une main invisible lui posa sur la tête une couronne si pesante qu'elle ne pouvait faire aucun mouvement, et les Anges furent obligés de la rapporter de l'église dans sa cellule. Notre-Seigneur lui étant apparu une nuit, sur un trône majestueux, et entouré des Apôtres et de saint Jean-Baptiste, il daigna montrer à sa chère Claire la plaie de son côté, lui disant de puiser dans cette source toutes les grâces qu'elle voudrait.

Elle priait souvent pour ses compagnes et ses bienfaiteurs devant une image de Notre-Seigneur ; un jour cette image lui dit : « Je ne puis me refuser à tes instances ; « sois assurée que les personnes que tu aimes, nous les

« inscrirons au Livre de vie » ; promesse que l'événement a montré être véritable. On se presse encore en foule à l'église de notre Bienheureuse, pendant l'octave de sa dédicace, pour obtenir le pardon des péchés; cette fête s'appelle *le Pardon de la bienheureuse Claire*, qui obtint de Dieu cette indulgence, comme le témoigne l'inscription du grand autel, placée en 1568. Les démons, jaloux de tant de faveurs, n'oublièrent rien pour les lui faire perdre ; ils allèrent jusqu'à se précipiter sur elle avec des hurlements affreux ; ils la jetaient par terre, ils la chassaient violemment de son lit ; mais elle triompha aisément de toute leur malice par son humilité et par ses austérités. Méditant sur le jeûne de Notre-Seigneur, elle résolut de se priver de toute boisson : lorsque cette privation était près de la faire mourir, le ciel fit approcher de ses lèvres un breuvage divin dans une coupe d'or : en ayant bu, sa soif disparut entièrement. Notre-Seigneur lui apporta lui-même, pendant la nuit, une liqueur si suave que, pendant les douze dernières années de sa vie, elle ne put jamais, malgré sa soif dévorante, boire autre chose dans son exil que le sang de Notre-Seigneur, accomplissant ainsi les paroles du prophète Jérémie : « Il y aura des « personnes qui ne pourront plus boire de vin ni d'eau, « et qui n'auront soif que de l'Agneau sans tache ». Vers la fin de sa vie, elle sembla revenir à la simplicité de l'enfance; elle resta six mois privée de tout sentiment extérieur, ne vivant plus qu'en Dieu : elle perdit la vue, et, sortie enfin de cette extase, elle ne pouvait plus toutefois s'entretenir avec personne ; enfin, lorsque Notre-Seigneur l'eut détachée graduellement de la terre, le dernier fil qui l'y attachait fut brisé par un effort d'a-

mour ; elle s'envola dans la demeure de son Epoux, en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains » , le 10 février de l'an 1346. Après sa mort, sa figure devint resplendissante, et tout son corps répandit une suave odeur, pour témoigner la gloire où habitait son âme. On l'honora dès lors comme une sainte. Elle fut enterrée dans l'église de son monastère, où l'on conserve ses reliques, honorées de plusieurs miracles. Son culte fut approuvé en 1784, par le pape Pie VI, le 10 février.

ONZIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE P. PASCALIS ET LE P. C. FABRI,

MARTYRS.

1321. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe le Long.

SOMMAIRE : Ils tombent sous les coups de l'hérésie. — Le pape demande la punition des coupables. — Il s'occupe de leur canonisation.

Le Père Jacques Bernardin, muni des pleins pouvoirs du pape, fut envoyé, en 1321, dans les évêchés d'Arles, d'Aix, d'Embrun et de Vienne en France, comme inquisiteur de la foi. Pour l'aider dans ses fonctions délicates, il s'adjoignit deux savants hommes, le Père Pascalis et le Père Catellan Fabri, nés en France. Ces deux hommes se rendirent dans la petite ville de Monfrel, qui était un repaire d'hérétiques. Plusieurs de ceux-ci formèrent le projet d'assassiner Pascalis et Fabri. Ils se rendirent au prieuré de Saint-Jacques, où les deux Pères se livraient au

repos, sans soupçonner le sort qui les attendait. Les hérétiques brisèrent à coups de hache la porte du prieuré, s'y précipitèrent avec rage, et ne laissèrent même pas à leurs victimes le temps de recommander leur âme à Dieu. Ils percèrent de leurs épées et de leurs haches les deux Pères, qui allèrent recevoir, dans les cieux, la palme du martyre, le 11 février 1321.

Les assassins s'acharnaient sur les cadavres de leurs victimes et ne se lassaient pas de les frapper.

Les restes défigurés des deux martyrs furent transportés à Valence et enterrés avec honneur. Après leur mort, ils apparurent à un religieux, leur frère, qui était malade. Ils lui révélèrent toutes les circonstances de leur martyre et lui recommandèrent, s'il voulait guérir, de leur faire donner la sépulture. Le religieux fit ce qu'on lui demandait et fut guéri.

Instruit de ce meurtre, le pape Jean XXII écrivit à l'instant aux évêques de Valence et de Viviers, et à l'Inquisiteur général, pour leur recommander de faire rechercher et punir les auteurs du meurtre. Il écrivit aussi aux gouverneurs des villes et châteaux voisins, aux comtes, barons et seigneurs des environs, pour les prier de donner aux évêques aide et assistance, afin de ne pas laisser le crime impuni.

Jean XXII voulait aussi faire rendre par l'Eglise, aux deux martyrs, les honneurs qui leur étaient dus, et les mettre au rang des saints. Il chargea l'évêque de Valence de faire une enquête sur leur vie, sur leur mort, et sur leurs miracles. Mais leur canonisation fut différée par le malheur des temps.

(Wadding.)

LE PÈRE JÉROME STUFFA

1459. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Saint Jérôme à l'école de saint Thomas. — Il se prépare à prêcher la parole de Dieu. — D'où venait toute sa science. — Empressement de ses auditeurs ; fruit de sa prédication. — Deux sortes d'éloquence. — On quitte les autres prédicateurs pour aller l'entendre. — Sa mort.

Le Père Jérôme était né à Florence d'une noble famille de Stuffa. Dès sa jeunesse, il fut dégoûté des grandeurs du monde. Il reçut des mains de saint Thomas de Florence, l'habit des Frères lais de l'ordre séraphique. Il avait peu étudié ; mais à l'école de saint Thomas, son illustre maître, il s'exerça à la prière, à l'humilité et à la pratique de toutes les vertus ; il acquit bientôt cette science des savants qui consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même.

Saint Thomas, qui savait apprécier le zèle de son disciple pour le salut des âmes, lui dit qu'il devait se faire recevoir prêtre et prêcher la parole de Dieu. Malgré toute son humilité, Jérôme dût suivre cet avis. Le succès de ses sermons en Italie, en Chypre et à Candie, fit voir qu'il avait été bien conseillé.

C'était par la prière et la contemplation, c'était dans la solitude, à l'exemple de saint Bernard, qu'il se préparait à prêcher. Quand on lui demandait à quelle source il puisait son éloquence, il répondait, comme saint Bonaventure, en montrant le crucifix. Les livres, disait-il, ne m'ont rien appris, mais l'image de notre Sauveur a toujours été pour moi la fontaine de la science.

Ses paroles, qui venaient du cœur, étaient comme des traits enflammés qui traversaient les âmes, en y allumant le feu de la charité. C'était sur la passion de Notre-Seigneur qu'il s'appuyait pour montrer la malice du pécheur et la laideur du péché, la patience de Dieu et les grâces qu'il nous fait. Il engageait les hommes à ne pas lasser leur juge souverain, à ne pas faire succéder sa justice à sa miséricorde. Il leur disait que plus il leur laissait le temps de se repentir, plus il se montrerait sévère.

Son extérieur était éloquent comme sa parole. De son corps ravagé par le jeûne, de son visage amaigri par les austérités, de ses vêtements simples et grossiers jaillissaient pour ainsi dire autant d'étincelles qui imprimaient à ses nombreux auditeurs une commotion électrique. Il parcourait les villes et les villages, pour gagner des âmes au Seigneur. Les plus vastes églises devenaient trop petites pour contenir son auditoire. Partout où il avait prêché, les églises et les confessionnaux se remplissaient, on accourait à la table sainte, les aumônes affluaient, les haines s'éteignaient.

Tandis que le serviteur de Dieu prêchait le carême dans la cathédrale de Florence, le Père Antoine Arctin le prêchait dans l'église des Frères Mineurs. Ce Père était un homme plein de savoir et d'éloquence, et pourtant sa parole fleurie n'avait pas autant de portée que la simple parole du Père Jérôme. « Quand on a entendu Jérôme », lui disaient ses amis, « on change de conduite, on devient « un autre homme ; quand c'est vous, au contraire, que « l'on a entendu, on s'entretient longtemps de votre « esprit, de votre facilité d'élocution ; mais on ne songe

« pas un seul instant à se convertir ». « Je le sais bien », répondit Arctin, « c'est au milieu des livres que je vis, « et je ne puis allumer chez mes auditeurs le feu dont je « ne suis pas embrasé moi-même. Moi, je ne suis qu'un « charbon éteint, tandis que ce prédicateur humble et « pauvre est tout feu et tout flamme ». Le Père Antoine, en parlant ainsi, s'exprimait avec franchise, et l'on vit bien qu'il avait raison de tenir ce langage, lorsque dans l'église des Observants il abandonna ses fleurs de rhétorique pour adopter l'éloquence simple et sans fard du Père Jérôme.

Tandis que le Père Jérôme prêchait le carême à Padoue et à Milan, les maîtres envoyaient leurs élèves à ses sermons et leur disaient : « Allez entendre ce prédicateur « qui a tant d'âme ». Lorsque le Père Jérôme prêchait pour la première fois le carême à Padoue, il s'y trouvait deux autres prédicateurs très-célèbres ; le Père Alexandre de Sasso-Ferrato, augustin que ses grandes vertus et son savoir firent élever au cardinalat, et le Père Nicolas Spinelli, docteur en théologie. Ils furent d'abord très-courus ; mais au milieu du carême, tous les auditeurs en général et les docteurs avec leurs élèves en particulier, affluèrent autour de la chaire du Père Jérôme, tandis que les prédicateurs autrefois à la mode parlaient dans le désert. A Venise surtout, il obtint un véritable triomphe par son sermon du Vendredi saint sur la Passion, prononcé devant le doge et son conseil. Ses voyages et ses sermons étaient loin d'épuiser ses forces ; il en puisait chaque jour de nouvelles et se retrempait dans la contemplation et dans la prière. Il mourut plein de jours, à Florence, l'an 1459, dans le cloître de Saint-Salvator.

FRÈRE GASPARD DE BARGA

SOMMAIRE : L'incarnation.

C'est aussi dans le cloître de Florence que mourut saint Gaspard de Barga. L'objet de ses méditations ordinaires était l'incarnation du Christ, et il se rendit en Palestine, pour approfondir ce mystère. Entre autres miracles qu'opéra ce saint frère, il rendit la santé à un enfant qui était à l'article de la mort.

FRÈRE BALTHASAR DE FLORENCE

1493. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : L'esprit de prophétie.

Dans ce même monastère mourut, en l'année 1493, le frère Balthasar de Florence. Il vécut au milieu des austérités et reçut du Seigneur le don de prophétie. Il prédit les guerres, les pestes, les malheurs et les bouleversements qui affligèrent son siècle. Ses frères se moquèrent d'abord de ses prédictions ; mais l'invasion de Charles VIII en Italie, à Milan, à Rome, à Florence et dans le royaume de Naples, la famine et la peste qui survinrent, donnèrent raison au saint homme et donnèrent tort aux rieurs.

LE FRÈRE EGIDIUS DE FLORENCE

SOMMAIRE : Nécessité de l'obéissance.

Frère Egidius de Florence, religieux remarquable par ses vertus, par ses austérités, par son ardeur pour la prière et pour la contemplation, finit aussi ses jours dans ce cloître. Il oublia cependant un jour l'obéissance due à ses supérieurs. Le gardien lui avait donné l'ordre de nettoyer les allées du jardin qui dépendait du monastère. Le frère lui répondit qu'il valait mieux prier, et qu'il était plus essentiel de s'occuper de son âme que de s'occuper du jardin. Mais au moment où il était dans le chœur, en train de prier, le démon lui apparut, le prit par les épaules et l'enleva de terre. A ses cris accourut un de ses frères qui voulut lui venir en aide; mais le démon, se moquant des deux religieux, allait aussi enlever le nouveau venu. Le gardien, qui se trouvait aussi dans le chœur, occupé à prier, vit le danger que couraient les religieux et commanda au démon de les laisser tranquilles. Alors l'esprit du mal jeta rudement à terre Egidius, qui fut obligé de garder le lit pendant quelques jours. Cette leçon lui profita. Il apprit par là qu'il devait toujours se montrer soumis à ses supérieurs et dévoué à ses frères. Ce devoir il le mit désormais en pratique, jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut à Florence, dans un âge très-avancé. A sa mort, on entendit retentir le glorieux cantique des anges qui chantaient dans les cieux,

et une sainte femme vit l'âme du religieux qui montait au ciel tout droit.

LE PÈRE JEAN-FRANÇOIS

N'oublions pas ici le Père François, né à Casal. Il entra dans le couvent des Frères Mineurs à Fiesole et y mena, pendant bien des années, une vie irréprochable. Il fuyait avec soin la paresse, mère de tous les vices. Jamais on entendit sortir de sa bouche une parole inutile ou peu édifiante. Pendant la prière, et lorsqu'il entendait lire les saintes Ecritures, il était souvent ravi en extase. Il mourut dans le monastère de Florence.

SAINT PIERRE DE GUARDA

1505. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Il entre dans un couvent de l'île de Madère. — Sa frugalité et son austérité. — Emploi de ses journées et de ses nuits. — Comment il faisait la cuisine. — Sa robuste santé. — Ses miracles. — Sa canonisation ; son portrait ; tableaux qui rappellent sa vie.

Ce frère lai, un des ornements du Portugal, naquit à Guarda, ville de ce royaume. A l'âge de trente ans, il prit l'habit de l'ordre. Bien des années après il fut envoyé par ses supérieurs dans l'île de Madère, où les Frères Mineurs possédaient plusieurs couvents renommés pour leur sainteté. Ce fut dans un de ces couvents, appelé

le couvent de Saint-Bernard, que saint Pierre de Guarda se distingua par ses vertus et par ses miracles. Là il s'isolait autant que possible, afin que son union avec Dieu fût plus intime.

Plein de zèle pour la pauvreté sainte, il ne portait que les vêtements les plus grossiers et couchait sur une planche. Parfois même on le trouva couché dans l'église ou sur des pierres. Il remplit longtemps, dans le cloître, les fonctions de cuisinier. Autant il avait de sévérité pour lui-même, autant il avait de douceur pour ses frères et pour les pauvres. Il avait sans cesse pour eux quelque consolation toute prête. Il servait fidèlement les religieux. Quant à lui, il ne mangeait ni viande, ni poisson, ni fruits. Il se contentait des morceaux de pain que ses frères laissaient ; il joignait à cela un peu de soupe trempée avec de l'eau froide. Mais il faisait tous ses efforts pour cacher sa vie, afin de ne pas s'attirer les louanges des hommes. Aux grandes fêtes il mangeait la desserte des tables et en donnait aux pauvres la plus grande partie.

Il consacrait à la prière la plupart de ses journées et de ses nuits. Tout le temps que lui laissaient ses fonctions serviles, il le passait dans sa cellule ou dans l'église. Ses continuelles extases prouvaient qu'il était en commerce habituel avec Dieu et avec le ciel. Souvent son âme était si loin de la terre, qu'on eût cru qu'elle goûtait dans le sein de Dieu le repos éternel.

Souvent, dans sa cuisine, au milieu des apprêts du repas, il se mettait à genoux et priait. Dieu jetait sur cette existence contemplative un regard si bienveillant qu'il envoyait ses Anges pour faire l'ouvrage de ce saint

homme qui faisait l'ouvrage des Anges. Ses frères lui disaient que dans sa cuisine il restait bien longtemps inactif et ne mettait pas la main à l'œuvre. « Soyez tran« quille, mes frères », leur répondait-il, « le repas est « prêt ». Et, en effet, quand le repas était servi, il était si bien apprêté, il était tellement mis à point, que les religieux ne doutaient pas que Pierre de Guarda n'eût été aidé par les Anges.

Trente ans de sa vie s'écoulèrent dans le couvent de Madère et dans les mêmes fonctions. Malgré ses austérités, il ne fut pas une seule fois malade, et son grand âge n'altéra point sa robuste santé. Les huit derniers jours de sa vie seulement il fut atteint de la dyssenterie. Il prédit à ses frères le jour de sa mort et fit creuser sa tombe d'avance. Il reçut avec une dévotion fervente et la joie dans le cœur les derniers sacrements, et mourut à l'âge de 70 ans, le 11 février 1505.

Dieu récompensa et fit éclater les mérites de son serviteur par de nombreux miracles. A sa mort les cloches du couvent se mirent d'elles-mêmes en branle. Il fut d'abord enterré à l'entrée du cloître, mais vingt ans après, dans une procession solennelle, ses reliques, enfermées dans une châsse d'argent, furent placées près de la grande chapelle du cloître. Ce fut l'évêque de Funchal, Louis Figuérido de Lémos qui, guidé par sa grande dévotion à saint Pierre, organisa cette solennité. Une enquête dont le cahier fut imprimé à Naples en 1626, porta six cents miracles opérés par le saint, après sa mort. La terre de son tombeau, mêlée avec de l'eau, a guéri bien des maladies incurables.

A droite de la grande chapelle où reposent ses restes,

est une caverne où le saint homme avait l'habitude de prier. Cette caverne est devenue une chapelle. On y a placé le portrait du saint, et souvent, au crépuscule, on y voit apparaître une clarté céleste qui témoigne de sa sainteté. La cour de Rome l'a canonisé, et tous les écrivains le représentent comme un saint à cause des miracles qu'il a opérés. La cuisine où il préparait, avec l'aide des Anges, le repas de la communauté, a été transformée en chapelle. On y voit un tableau curieux représentant le saint aidé par les Anges dans son office. Il est à genoux et il regarde un crucifix qu'il tient à la main. On découvre sur son visage amaigri les traces des macérations.

JEAN DE TROIE

1597. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Sa dévotion à Jésus souffrant. — Le char miraculeux. — Mort de Jean.

Ce saint Père se distingua par son humilité, par sa simplicité et par ses autres vertus, dans la province de Brabant. Sa dévotion à Jésus souffrant était grande. Il dormait sur une planche, n'avait qu'une couronne d'épines pour oreiller, et montrait par là quelle impression profonde avait faite sur lui la passion du Christ. Il observait le jeûne avec la plus grande rigueur et ne prenait souvent que du pain et de l'eau. Il était si enclin à la prière et à la méditation que rien ne pouvait l'en distraire.

Quand il était au couvent d'Anvers, il fut chargé par ses supérieurs d'aller prêcher dans un village voisin. Il trouva sur sa route un canal profond qu'il ne savait comment traverser. Il adressa au ciel une fervente prière et supplia Dieu de le tirer de cette position embarrassante. Quand il eut terminé sa prière, il vit venir à lui un chariot. Le conducteur de ce chariot l'y fit monter, traversa avec lui le canal et le mit dans la bonne voie. A peine l'homme de Dieu avait-il touché l'autre bord que voiturier, chevaux et char disparurent à ses yeux.

Ce religieux plein de zèle et d'obéissance mourut le 11 février 1597, à l'âge de 82 ans. Il fut enterré dans le cloître, devant l'autel. Arnold de Raisse, chanoine de Douai, nous atteste que, de son temps, on attribuait à ce saint homme une foule de miracles.

Mais les archives du couvent d'Anvers ont été perdues par le malheur des temps.

LE FRÈRE FRANÇOIS DE FRANCE

1586. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Son règne austère. — La multiplication des poissons. — Sa mort. — Un de ses miracles.

Frère François de France, ainsi appelé parce que la France était son berceau, quitta sa patrie fort jeune, pour aller à Rome prendre l'habit de l'ordre. Il avait au plus haut degré l'esprit de pénitence. Il ne prenait qu'une fois par jour de la nourriture, ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain ; on ne savait vraiment comment

il pouvait vivre ainsi. Le gardien, témoin de ces austérités, lui enjoignit de manger un potage à ses repas. François obéit; mais il mettait tant d'eau dans ce potage qu'il n'avait ni goût ni saveur. Il mettait secrètement de la cendre et de l'absinthe dans sa nourriture qui, par suite de ce mélange, était à peine mangeable.

Presque toutes ses nuits se passaient en prières et dans la contemplation. Il ne portait que de pauvres vêtements tout usés. Il était si bon pour les pauvres, qu'il leur donnait tout le produit de ses quêtes; il se serait complétement dépouillé pour eux, si ses frères ne s'y étaient opposés. Etant cuisinier, il acheta un jour du poisson; mais il y en avait trop peu pour la communauté. Dieu vint à son aide en cette circonstance. Les poissons se multiplièrent tellement entre ses mains qu'il y en eut assez pour rassasier quarante religieux et qu'il lui en resta encore autant qu'il en avait acheté.

Son amour brûlant pour Dieu, son humilité profonde, son obéissance aveugle, sa simplicité et sa pureté angéliques en faisaient un être à part qui n'était pas fait pour la terre. Le ciel l'appela à lui quand il n'avait que trente ans, et il en avait passé six dans l'ordre des Frères Mineurs. Sa dernière maladie fut cruelle et sa résignation admirable. Après avoir reçu les derniers sacrements, il s'endormit pieusement dans le Seigneur, en l'année 1586, dans le couvent de Saint-François sur le Tibre.

Une femme à l'article de la mort fut guérie rien qu'en touchant la corde qui lui servait de ceinture, et qu'un saint prêtre avait conservée comme une relique, après l'avoir reçue des mains du gardien.

DOUZIÈME JOUR DE FÉVRIER

ANTOINE, GRÉGOIRE, NICOLAS, THOMAS ET LADISLAS, MARTYRS

1369. — Pape : Urbain V. — Roi de France : Charles V.

SOMMAIRE : Leur patrie. — Le prince Louis. — Ses projets. — Martyrs des missionnaires. — Miracles.

A la date du 12 février, nous lisons dans le Martyrologe de l'Ordre la vie de cinq hommes apostoliques qui, après avoir travaillé avec zèle à la conversion des hérétiques grecs, moururent courageusement et remportèrent, par leur mort, la palme du martyre. Ils étaient de cinq pays différents : le frère Antoine était saxon ; le frère Grégoire, dalmate ; le frère Nicolas et le frère Ladislas, hongrois ; le frère Thomas, italien. Antoine et Grégoire étaient deux prédicateurs éloquents ; Nicolas et Ladislas s'étaient déjà signalés par leurs austérités. Le frère Thomas mérite une mention particulière. Il était né, en 1309, à Fulginie, d'une noble famille. A vingt ans il prit l'habit de l'ordre dans sa patrie. Malgré son savoir et sa noblesse, il ne voulut jamais, par humilité, se faire ordonner prêtre. Il se voua, dans le couvent, aux emplois les plus humbles. Il se livrait à la prière, aux jeûnes, aux veilles et à la pénitence avec un zèle infatigable. Il était en un mot le miroir du parfait chrétien.

Lorsque, en 1342, le prince Louis, neveu de saint Louis, évêque de Toulouse, fut devenu roi de Hongrie, il pria le général de l'ordre d'envoyer quelques Frères Mineurs en Hongrie, pour y combattre l'hérésie et le schisme. Pour accomplir cette mission importante, le général choisit les cinq illustres martyrs dont nous avons parlé, et leur adjoignit cinq autres religieux dont il connaissait le savoir, le zèle et la sainteté. En l'année 1342, ils arrivèrent en Hongrie. Ils convertirent neuf mille hérétiques et fondèrent trente-six cloîtres. Le prince Louis s'empara bientôt de la Bulgarie et demanda encore au provincial de la Bosnie, quelques Frères Mineurs qui devaient être chargés d'aller en Bulgarie prêcher la foi.

On choisit, pour cela, des hommes illustres par leur sainteté, tels que André, Grégoire de Hongrie et Benoît, un italien, qui étaient tous de dignes prêtres. Ils firent en Bulgarie des progrès surprenants. En cinquante jours ils convertirent ou baptisèrent deux cent mille hérétiques. Et l'ordre des Frères Mineurs s'établit si bien dans ce pays que l'on compta bientôt en Hongrie, en Bulgarie et dans les provinces environnantes, jusqu'à soixante-dix couvents.

Mais ces germes féconds furent arrosés par le sang des martyrs. En 1369, le prince Bassarath, l'ennemi de la sainte Eglise, prit la ville de Widdin. Les frères Antoine, Grégoire, Nicolas, Ladislas et Thomas, furent faits prisonniers, au moment où ils étaient dans l'église occupés à la prière. Les prêtres idolâtres, accompagnés de soldats, se précipitèrent sur eux. Un de ces confesseurs de la foi fut mis en pièces. Les quatre autres, les mains liées derrière le dos, furent traînés devant le prince Bassarath, et

les prêtres idolâtres demandèrent la permission de les confondre. Mais les martyrs, sans s'effrayer de la mort de leur frère, sans s'effrayer du sort qui les attendait eux-mêmes, répondirent à leurs adversaires avec tant de sagesse et d'éloquence qu'ils les réduisirent au silence. Qu'arriva-t-il ensuite? Ils demandèrent aux tyrans la permission de mettre à mort les martyrs ; et, comme le tyran tergiversait, ils traînèrent leurs victimes hors de la ville, sur les bords du Danube. Ils les pressèrent alors d'abjurer leur foi et, voyant tous leurs efforts inutiles, ils leur coupèrent la tête et partagèrent leurs cadavres en quatre morceaux. Ainsi ces hommes pieux allèrent rejoindre dans le ciel la troupe des martyrs, le 12 février 1369.

Plusieurs miracles suivirent leur trépas. A l'endroit où leurs cadavres avaient été jetés, on vit briller une clarté céleste, et les Anges entonnèrent un chant de triomphe. Le prince Bassarath, ayant appris que les hérétiques avaient agi sans son ordre, les fit comparaître devant lui et leur adressa une sévère remontrance. Les prêtres hérétiques, craignant que les catholiques n'enterrassent avec honneur le corps de leurs prêtres, voulurent les faire dévorer par les chiens. Mais ces animaux, au lieu de les dévorer, s'enfuirent avec terreur. Un autre miracle vint se joindre à tous ceux-là, et Dieu voulut dérober aux poursuites de leurs ennemis les restes de ses serviteurs. Les eaux du Danube couvrirent la place où ils se trouvaient et les entraînèrent dans leur sein.

Ce miracle remplit tout le monde d'étonnement et augmenta la vénération qui entourait les martyrs. Par leur médiation une foule d'hérétiques furent convertis et

beaucoup de chrétiens furent affermis dans la voie du salut. Frappé de ces signes miraculeux, le prince Bassarath épargna les jours des Frères Mineurs qui restaient, et se contenta de les reléguer dans d'autres villes de son royaume.

(WADDING.)

LE PÈRE ÉTIENNE CUERVO

SOMMAIRE : Sa conversion. — Efficacité de ses prières pour les âmes du purgatoire. — Le démon le persécute. — Il apparaît à une sainte femme. — Miracles qui suivirent sa mort.

L'ordre, à son berceau, fut illustré par la piété d'Etienne Cuervo. C'était un chevalier de noble naissance, qui se livra d'abord à tous les plaisirs du monde, et dont les déréglements auraient été une tache pour sa famille, si la seconde moitié de sa vie n'avait fait oublier la première. Il quitta le monde et prit l'habit de saint François un Vendredi saint. En entendant prêcher la Passion, dans l'église d'un couvent où il se trouvait, il fut profondément touché et résolut de prendre pour modèle notre divin Maître.

Pour ne pas donner à son zèle le temps de se refroidir, il fit part sur-le-champ de sa détermination au gardien du cloître, et demanda l'habit de l'ordre. Le supérieur, qui voulait l'éprouver, ne lui fit d'abord que des promesses. Mais le chevalier fit tant par ses prières, que le gardien consentit enfin à lui donner l'habit de l'ordre.

Ce nouveau soldat du Christ, par ses austérités et son

mépris du monde, parvint au plus haut degré de la perfection.

Tandis qu'il était au cloître de Rodrigo, il eut une extase. La sainte Vierge lui apparut, et plongé dans une contemplation céleste, il resta longtemps sans rien voir ni entendre de ce qui se passait autour de lui. Il avait pour les âmes du purgatoire une grande compassion, et disait toujours quelque prière pour elles. Un soir qu'il priait selon sa coutume, il vit venir à lui une foule d'âmes de religieux et de gens du monde, qui le remerciaient de les avoir délivrées par son intercession auprès de Dieu. Un autre soir qu'il était dans le chœur, il vit apparaître l'âme d'un de ses frères, qui allait s'asseoir sur son banc. Le saint homme lui demanda la raison de cette conduite. Son frère lui répondit que Dieu le punissait d'avoir apporté à l'office du soir peu d'attention et peu de piété. Etienne pria pour ce frère, et cette âme lui apparut ensuite toute brillante de lumière.

Le saint homme eut des luttes terribles à soutenir contre l'esprit du mal. Une nuit qu'il se donnait la discipline dans le cloître de Toro, il vit une troupe de démons qui lui demandèrent pourquoi il les persécutait ainsi. « Parce que vous êtes les ennemis de Dieu et des « hommes », leur répondit le saint. Un des démons le menaça. Et ses menaces ne tardèrent point à s'exécuter. Le serviteur de Dieu, un jour de fête, aidait à orner l'église et était monté sur une haute échelle. Le démon jeta l'échelle à bas. Etienne tomba et se cassa la jambe. Le saint supporta ses souffrances avec résignation ; mais il resta boiteux et, depuis, il ne put jamais marcher sans béquilles.

Avant sa mort il tomba gravement malade et reçut, avec une grande piété, les derniers sacrements. La veille de sa mort, le médecin dit qu'il n'était pas en danger, et l'infirmier le laissa seul. Mais, tandis que les frères étaient à Matines, le Père Etienne rendit l'esprit. Il apparut à une noble dame, nommée Marie, qui était en prières, et il lui dit que son âme était au ciel, mais que son corps, par suite de l'inattention de ses frères, qui l'avaient laissé seul, gisait sur le pavé. La sainte femme alla prévenir le gardien, qui fut très-étonné, parce qu'il avait trouvé le soir que le malade était mieux. Il se rendit aussitôt à l'hopital et vit, comme on l'en avait prévenu, le corps du saint étendu à terre.

Le bruit de sa piété attira la foule autour de son tombeau. Depuis quelques années il reposait dans la sépulture commune des religieux, lorsque le Seigneur fit éclater des miracles qui attestèrent la piété de son serviteur. Son corps fut exhumé et déposé, à la partie supérieure de la nef, dans une belle tombe ornée par les mains de deux nobles dames, Marie et Elvire, ses pénitentes. Un homme qui possédait un des ossements du frère Etienne et qui n'avait pas grande foi dans cette relique, la tenait à la main, et sa main se trouva tout à coup rougie par le sang du défunt. Il guérit alors de son incrédulité et fut un des premiers à reconnaître la sainteté du frère.

(WADDING.)

LE PÈRE DIDACUS DE SOLORZANO

1470. — Pape : Paul II. — Roi de France : Charles VII.

En l'année 1470, mourut dans le cloître de Toro et dans la province de Saint-Jacques, le Père Didacus de Solorzano, qui possédait toutes les vertus d'un parfait religieux. Il montra une patience exemplaire dans une longue maladie que Dieu lui envoya, pour l'éprouver. Il fuyait avec soin la société des femmes, pour ne se trouver jamais induit en tentation. Il dut à cette sage prévoyance de n'être jamais distrait dans la prière et d'être avec Dieu dans un rapport plus intime. Il avait le don de prophétie. Par sa connaissance de l'avenir, il rendit aux habitants de Toro tant de services qu'il mérita d'être honoré parmi eux comme un saint. A sa mort, le peuple accourut en foule, et son corps dut rester un jour entier dans l'Eglise, pour recevoir les hommages des fidèles. Il fut enterré à part dans la grande chapelle, où sa mémoire est encore bénie.

(Wadding.)

LE PÈRE LOUIS DE LA CROIX.

1622. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Il est d'abord marchand, puis religieux. — Sa charité pour les pauvres et pour les malades. — Son respect pour les prêtres. — Il se rend à Malacca. — Sa mort. — Empressement du peuple autour de son tombeau. — Le pape Urbain VIII.

Ce serviteur de Dieu naquit à Charnua, village du Portugal , près de Lisbonne. Le désir de faire fortune le conduisit d'abord aux Indes Orientales. Mais préférant bientôt les biens célestes aux trésors de la terre, il entra dans l'ordre de Saint-François et prit à Macao l'habit de Frère Mineur. Il avait alors trente-trois ans. Dépouillant le vieil homme, il se livra surtout à l'exercice de la prière, à la pratique de l'obéissance, de l'humilité et de la charité.

Bien qu'il fût occupé, pendant le jour, à de rudes travaux, il dormait fort peu pendant la nuit. Chaque jour il était dans le chœur avant l'heure des Matines et il y restait jusqu'à ce qu'il eût entendu sonner Prime. Le jour, il se livrait aux travaux de jardinage. Quand il était portier, il servait la messe. Il n'avait pour nourriture qu'une maigre soupe de riz et ne mangeait que lorsqu'il avait servi les pauvres. Il leur donnait tout ce qu'il pouvait, souvent même sa propre portion, et restait quelquefois à jeun jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Il n'avait pas moins de charité pour les malades, qu'il allait souvent visiter à l'hôpital. Rien n'égalait sa vénération pour les prêtres. C'était

du reste un modèle de vertu. Chacun l'estimait et avait recours à lui, en toute circonstance. Il était doué de l'esprit de prophétie et prédisait longtemps d'avance ce qui devait arriver.

Après avoir pendant huit ans rempli le cloître de Macao du parfum de ses vertus, il fut, vers l'année 1598, envoyé à Malacca. Le couvent de Malacca avait été fondé en 1581. Trois ans après, le Père François Gonzague, général de l'Ordre, y envoya vingt Frères Mineurs déchaussés qui fondèrent à Malacca une douzaine de cloîtres.

Ce fut à Malacca que le Père Louis fut atteint de la maladie cruelle qui l'emporta. Il eut pendant trois mois une fièvre terrible accompagnée de nausées. Il supporta ses souffrances avec une résignation toute chrétienne, reçut les derniers sacrements et mourut comme il l'avait prédit, le 12 février 1622, dans la soixante-septième année de son âge.

Tandis que son âme s'envolait vers sa céleste patrie, son corps se revêtait d'une beauté merveilleuse. On venait en foule contempler ses vénérables restes. On venait adorer le saint et lui baiser les pieds. L'empressement du peuple était si grand, qu'on ne se contentait pas de mettre ses habits en pièces pour en faire des reliques ; on allait jusqu'à emporter les objets dont il s'était servi à l'hôpital et les feuilles des arbres qu'il avait plantés dans le jardin du cloître. La mémoire de ce grand saint s'est conservée longtemps à Malacca. D'abord enseveli dans la sépulture commune, il a ensuite été inhumé dans un tombeau particulier, et l'on vient de tous côtés prendre de la terre de son tombeau ; car cette terre est un merveilleux spécifique contre toutes espèces de maladies. Ses ossements repo-

sent aujourd'hui dans une belle châsse, placée sous le maître-autel.

On a fait à Malacca diverses enquêtes sur ses miracles, et le pape Urbain VIII a fait réunir toutes les pièces tendant à établir les droits du Père Louis à la canonisation.

TREIZIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINT ANGE TANCRÉDI

1258. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Saint Ange prend l'habit de l'ordre. — Influence du Saint-Esprit. — Liaison de saint Ange et de saint François. — Il écrit la biographie de saint François. — Son esprit de prophétie. — Ses luttes contre le démon. — Sa mort.

Lorsqu'en 1210 le révérend Père François institua sa première règle, il alla à Rome avec onze disciples, pour obtenir du pape la confirmation de sa règle. Ils s'arrêtèrent un ou deux jours à Riëti, où le saint patriarche rencontra un homme d'armes nommé Ange Tancrédi, qui était né dans cette ville. Le saint Père que Dieu illuminait, ne connaissait pas le jeune noble, et pourtant il lui dit : « C'est assez porter l'écharpe, l'épée et les éperons. « Dépouillez-vous de cet attirail belliqueux ; en guise « d'écharpe, vous aurez un cordon ; en guise d'épée, la « croix de votre Sauveur ; à la place d'éperons, vous « aurez la poussière et la boue des chemins : je veux faire « de vous un soldat du Christ ». Ces paroles firent im-

pression sur Ange, et il reçut l'habit de l'ordre des mains de saint François.

Il faut remarquer avec quelle rapidité saint Ange et les premiers disciples de saint François, malgré l'instantanéité de leur vocation, s'élevèrent au faîte de la perfection et de la vertu évangélique. C'est que le Saint-Esprit était sur eux, le Saint-Esprit dont le souffle fécond fait produire les plus beaux fruits aux terrains les plus ingrats.

Saint Ange était fort lié avec saint François, qui connaissait sa perfection. Ce grand saint avait coutume de dire que celui-là serait un Frère Mineur accompli, qui aurait la foi de Bernard de Quinta-Valle, la simplicité de frère Léon, l'esprit de pénitence de Junipère et la piété de frère Ange. Dieu avait révélé au saint homme qu'il ne devait pas se contenter de progresser lui-même dans la vertu, mais qu'il devait aussi, par sa parole, travailler à la conversion des pécheurs. Le saint homme, pour accomplir les ordres de Dieu, alla donc prêcher par le monde et prit avec lui saint Ange et Massée, qui, par leur parole et leur vie édifiante, étaient faits pour convertir les pécheurs.

Saint François, après s'être démis des fonctions de général de l'Ordre, voulut avoir un gardien auquel il pût se soumettre lui-même, afin de ne pas oublier le devoir de l'obéissance. Le frère Elie, qui avait été général de l'ordre, lui donna le frère Ange, auquel le saint homme obéit avec joie.

Quand l'ordre était encore à son berceau, plusieurs personnages de Rome demandèrent qu'on envoyât dans cette ville un Frère Mineur. Le frère Ange, à cause de sa vie édifiante, fut envoyé au palais du cardinal Léon

Brancaléon qui avait rendu à l'ordre de grands services. Ce fut encore le frère Ange qui assista et consola saint François dans sa dernière et longue maladie. Ce fut lui qui rédigea ses dernières volontés. En un mot, saint Ange était l'ami intime du saint patriarche, dont l'affection pour ses compagnons était d'ailleurs basée sur leurs mérites. Instruit que saint Ange avait été étroitement lié avec le saint Père, qu'il avait assisté à tous ses miracles, le général de l'ordre le chargea d'écrire, conjointement avec Léon et Rufin, la vie de saint François. Cette biographie est parvenue jusqu'à nous, sous le nom de *Légende des trois compagnons.*

Dieu avait accordé à saint Ange l'esprit de prophétie. La mère de saint Francois de Fabiano tremblait pour la vie de son fils dangereusement malade. Saint Ange calma ses inquiétudes, en lui prédisant que son fils guérirait et deviendrait Frère Mineur. Cette double prédiction se réalisa dans la suite.

Son ardeur pour la prière irritait contre lui le démon qui ne déteste rien tant que ce pieux exercice. L'esprit de ténèbres faisait tous ses efforts pour le troubler dans ses saintes obligations, et l'homme de Dieu redoutait ses attaques. Informé de cette crainte, saint François appela saint Ange auprès de lui. Saint Ange avoua humblement ses inquiétudes. Il désirait, disait-il, qu'un frère vînt passer la nuit auprès de lui ; car il avait encore plus peur la nuit que le jour. Saint François lui reprocha doucement cette crainte que lui causait un faible ennemi dont le pouvoir était limité par Dieu. Il lui conseilla de monter la nuit suivante sur le faîte de la montagne et de répéter à haute voix : « Venez tous, démons, essayez sur

« moi votre pouvoir, déchaînez contre moi toute votre « colère ». L'humble religieux obéit. Il défia le démon ; mais le démon ne répondit point à son appel. La prière de saint François et l'obéissance de son disciple l'avaient enchaîné. Saint Ange ne le craignait plus désormais.

Ce saint homme mourut vers l'an 1258 et fut enterré dans la vieille église du grand cloître d'Assise, non loin du caveau de saint François, où reposent aussi un grand nombre des premiers disciples du patriarche.

QUATORZIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE PÈRE JEAN

1234. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Progrès de l'ordre en Hongrie. — Le Père Jean prédicateur. — Ses miracles. — Ses dernières recommandations. — Le char merveilleux.

Quand les fils de saint François furent arrivés en Hongrie, le roi Bélan, frère de sainte Elisabeth, très-bien disposé pour l'ordre des Frères Mineurs, fonda pour eux le cloître de Gran, dans l'église duquel il repose sous un beau mausolée de marbre, lui, sa femme et son fils aîné.

Après sa mort, son fils Etienne V, son neveu Ladislas IV et d'autres princes favorables à l'Ordre séraphique lui prodiguèrent leurs aumônes, et l'ordre compta bientôt en Hongrie deux provinces : la province du Sauveur, renfermant soixante-douze cloîtres ; la province de la

Sainte-Vierge-Marie, qui avait cinquante-trois couvents dans son ressort.

Plusieurs religieux se firent, dans ces provinces, un nom par leur sainteté. Au nombre de ces religieux, nous citerons d'abord le Père Jean, né à Gran, en Hongrie, qui fut le premier provincial de cette contrée, en 1234. Par son amour pour la pauvreté sainte et par son zèle pour le maintien de la règle, il donna à l'ordre un très-grand lustre. C'était un prédicateur infatigable qui fit des conversions nombreuses. Mais sa vie édifiante était encore plus éloquente que sa parole.

Il avait aussi le don des miracles. Nous lisons qu'il opéra trois résurrections, et son biographe atteste que l'un des trois hommes qu'il ressuscita vivait encore de son temps.

Lorsque ce digne homme eut travaillé avec le plus grand succès au salut des âmes, et eut saintement administré la province de Hongrie, Dieu lui fit connaître sa fin prochaine. Il lui désigna le jour où il mourrait et lui dit que le cloître où il était serait, dans peu d'années, abandonné par ses frères. Le saint homme rendit grâces à Dieu qui se préparait à le retirer de cette terre d'exil et appela ses frères autour de lui. Il leur donna les avis les plus sages et les plus paternels, se recommanda à leurs prières et leur adressa ses adieux. Il leur dit qu'il allait mourir et les pria de faire transporter son corps dans le couvent de Villa-Franca, situé à trois milles de distance. Car, disait-il, vous n'habiterez pas longtemps ce couvent après ma mort.

Le Père Jean mourut. Jaloux de remplir les dernières volontés de leur provincial, les religieux mirent son

corps sur un char, afin de le transporter à Villa-Franca.

Mais, avant que les chevaux fussent attelés, et tandis que les frères étaient au réfectoire, le chariot, poussé par une main invisible, prit de lui-même le chemin de Villa-Franca et traversa une rivière, comme s'il roulait sur la terre ferme. Instruits de cette aventure, les frères coururent après le chariot et le trouvèrent, ainsi que le corps, à la porte du monastère de Villa-Franca. Le bruit de ce fait extraordinaire se répandit bientôt et attira un grand concours de peuple autour de la dépouille mortelle du Père Jean. Son corps fut enterré avec un grand appareil dans l'église de son ordre, qui le regardait depuis longtemps comme un saint.

Parmi les miracles qui eurent lieu après sa mort, nous citerons la guérison d'une femme qui, depuis neuf jours, était à toute extrémité. Elle vit apparaître le Père Jean et, d'après ses avis, elle se leva et alla remercier son Sauveur, auprès du tombeau du Père; car elle était complétement guérie.

LE FRÈRE ÉGIDIUS DE HONGRIE

SOMMAIRE : Ses extases. — Son éloquence, sa mort.

A la même époque vivait dans le cloître de Gran un parfait religieux, le frère Egidius, qui était à la fois cuisinier et portier du monastère. Il ne mangeait jamais de viande et ne buvait jamais de vin. Il n'avait pas de cellule et goûtait seulement dans le chœur quelques ins-

tants de sommeil. Il avait un grand détachement des choses terrestres, et quand il était absorbé dans la contemplation, on eût dit qu'il appartenait au ciel plutôt qu'à la terre.

Dans sa dernière maladie qui dura neuf jours, le Seigneur éprouva la patience de son serviteur dont l'âme fut purifiée par la souffrance. Le dernier jour de sa vie, il fit à ses frères, en langue latine, un discours fort éloquent sur les perfections infinies de Dieu, et pourtant il n'avait jamais appris le latin. Peu de temps avant sa mort, il vit apparaître saint Bernard et Antoine de Padoue qui l'invitaient à venir partager leur gloire dans le ciel.

Avant et après sa mort, Dieu voulut honorer, par des miracles, les mérites de ce saint homme, et ces miracles attirent encore les fidèles autour de son tombeau.

(Wadding.)

LE FRÈRE MICHEL MAGOT

1334. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe V, le Long.

SOMMAIRE : Son humilité. — Son obéissance. — Sa cellule et ses austérités. — La vie spirituelle. — A quel propos on acquiert les joies du ciel. — Le saint et les brigands. — Confession incomplète d'un jeune religieux. — Mort de Michel.

Ce saint frère prit l'habit de l'ordre dans le monastère de Toulouse, dans la province de la vieille Aquitaine. Par son humilité, par cette vertu qui est le principal ornement et le trait caractéristique du véritable religieux, ce saint frère eut le bonheur de s'élever à la perfection

la plus haute. Au milieu des travaux que ses supérieurs lui prescrivaient, il se souvenait qu'il était fait pour obéir et non pour commander, et il rendait à ses frères tous les services possibles. La patience était une de ses qualités principales, et il disait que cette vertu se fortifie par l'exercice.

Il avait pour les pauvres une immense charité, et pour lui-même une rigueur excessive. Il ne portait qu'un vêtement tout usé. Sa nourriture ordinaire était du pain et de l'eau, et il ne changeait de régime que lorsque ses maladies ou ses supérieurs l'y forçaient. Il chérissait l'obéissance qui est la sœur de l'humilité et montrait le plus grand zèle à accomplir les devoirs auxquels sa nature répugnait le plus. Car il le comprenait bien, se montrer obéissant en faisant ce qui plaît, c'est suivre son inclination plutôt que d'accomplir un devoir; la véritable obéissance, au contraire, consiste à s'acquitter avec zèle des obligations à l'accomplissement desquelles nous répugnons, et à offrir au Souverain Maître cette victoire que nous remportons sur notre nature.

Son austérité était remarquable. Il portait toujours un cilice armé de pointes de fer. Quelque temps qu'il fît, il marchait toujours nu-pieds. Une chapelle de Notre-Dame lui servait de cellule. C'était là qu'il goûtait quelques instants d'un sommeil léger, à genoux devant l'autel ou sur un banc; et, lorsqu'après une longue marche, la fatigue et le sommeil l'accablaient, il s'étendait à terre. Malgré sa lassitude, il était toujours debout ou à genoux. La maladie et la vieillesse seules l'obligèrent à se départir de ce régime rigoureux.

Tous les soirs, il faisait ses stations dans les chapelles

de l'église, chargé d'une lourde croix, et c'était jusqu'au sang qu'il se donnait la discipline.

Un bienfaiteur de l'ordre demanda au frère son rosaire. Il l'obtint et vit bientôt que ce rosaire avait des propriétés miraculeuses.

Malgré son intelligence et ses lumières, le frère Michel n'aimait rien tant que le silence et parlait peu. Il était, pour tout ce qui concernait la vie spirituelle, un maître accompli, et quelques religieux lui demandant quel était, pour arriver à la perfection, le chemin le plus court, il répondit que l'homme humble et zélé devait suivre l'impulsion de la grâce, avoir toujours l'intention de plaire à Dieu et lui dire avec confiance : « Seigneur, je « me suis toujours réglé sur vos conseils et sur vos le- « çons ; si vous voulez que j'en fasse davantage, appre- « nez-moi à vous connaître mieux. Alors », continuait le saint, « vous aurez pour guide le Maître des maîtres ; car « il aime les âmes obéissantes. La première règle pour « ceux qui veulent faire des progrès dans la vie spiri- « tuelle est de chercher humblement les voies de Dieu « et d'y entrer avec ardeur ».

Un autre frère lui disait que parfois, étant hors du chœur, il ressentait une influence céleste, il entendait une voix d'en haut qui l'appelait à s'unir à Dieu et à s'entretenir avec lui, mais que, lorsqu'il commençait à prier, il ne trouvait dans son âme que ténèbres. Le frère Michel lui répondit simplement : « Mon frère, quand « vous parcourez les rues et les marchés, ne voyez-vous « pas de temps en temps venir à vous un homme qui « vend quelque liqueur exquise et qui vous invite à en « acheter ? Pour ne pas être trompé, vous demandez à

« goûter le breuvage. Le marchand vous engage à l'a-« cheter et vous le fait goûter. Vous le trouvez doux au « premier abord, mais, quand vous voulez l'acheter, il « vous semble bien cher. Eh bien! ce marchand, c'est « Dieu. Cette liqueur si douce, c'est la félicité suprême, « la félicité du ciel. Mais il faut qu'on la paie; car elle « en vaut bien la peine. Il faut l'acheter au prix de l'ab-« négation, d'une victoire complète sur soi-même, de la « charité, du mépris des choses terrestres, au prix de la « ferveur dans la prière et dans les autres exercices spi-« rituels ».

Un religieux si humble devait être persécuté par le démon, qui est le père et le roi des enfants de l'orgueil. L'esprit du mal manifesta sa rage contre son ennemi de toutes manières. Le saint homme, loin de s'effrayer, loin de se départir un seul instant de ses pieuses habitudes, défiait le démon : « Monstre d'impiété », lui disait-il, « di-« rige contre moi tes attaques; je ne te crains pas. Je « suis heureux d'être en butte à ta haine; car ta haine « sera profitable à mon salut. Oui, châtie mon ingrati-« tude envers Dieu; je suis un assez grand pécheur pour « mériter un bourreau comme toi ». L'esprit de ténè-bres voyant que, dans une lutte spirituelle avec le saint, il aurait toujours le dessous, multiplia sous ses pas les périls et les piéges. Un jour qu'il allait à Rome, son en-nemi suscita contre lui des brigands et leur fit croire que, sous son habit misérable, le religieux cachait une grosse somme d'argent. Mais le piége tourna mal pour celui qui l'avait tendu. Les brigands se précipitèrent sur le saint homme et lui arrachèrent son habit; mais où ils croyaient trouver de l'argent, ils trouvèrent un cilice.

Alors, pleins de respect, ils rendirent au religieux ses vêtements et le prièrent de leur pardonner. « Mes enfants », leur répondit le religieux, « prenez ces vêtements, « s'ils peuvent vous être utiles, et ce cilice qui pourra « vous servir à faire pénitence ». Mais les brigands laissèrent partir l'homme de Dieu, sans lui rien prendre.

Jusque dans sa vieillesse la plus avancée, le saint homme se livra à toutes les rigueurs de la pénitence. Sa dernière maladie fut cruelle, et il supporta ses souffrances, non-seulement avec résignation, mais avec joie ; car il se mettait entre les mains de Dieu. Tandis qu'il était malade, un jeune religieux qui, par distraction, avait fait une dernière confession incomplète, vint à mourir avant de l'avoir complétée. Le supérieur, inquiet du sort de ce jeune homme, alla se plaindre au frère Michel. Celui-ci lui répondit que l'âme de son frère était sur la voie du salut; mais qu'il avait encore à souffrir pour expier sa distraction. Il supplia donc les religieux de prier pour cette âme, déclarant que, par l'intercession de la Vierge Marie, cette âme avait fini par éprouver une contrition parfaite.

Michel mourut en 1334, dans le cloître de Toulouse, après avoir donné, durant sa vie, l'exemple de toutes les vertus. Il y eut à son enterrement un grand concours de peuple. On déchirait ses vêtements pour en faire des reliques, et à peine lui resta-t-il de quoi pour être enseveli convenablement. Son corps fut déposé solennellement à une place réservée de la chapelle de saint Thomas; et Dieu, par sa médiation, fit beaucoup de miracles.

(WADDING.)

LOUIS DE SIENNE

1468. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Son humilité malgré son rang. — Sa charité. — Comment il guérit les malades. — Sa mort.

Ce digne serviteur de Dieu, né à Sienne, n'était d'abord que frère lai; mais il montra un si grand zèle pour la gloire de Dieu et pour le maintien de la règle que, quatre fois, il fut élu vice-provincial de la province de Toscane. Pendant douze ans il remplit cet office à la grande satisfaction de ses frères. Son humilité était grande. Malgré son titre de supérieur, il était toujours prêt à se charger, dans le couvent, des travaux les plus infimes. Sa pureté angélique, ses continuelles pénitences et sa charité envers ses frères en faisaient un modèle.

Il était plein de charité pour les pauvres et de sympathie pour tous les malheureux qu'il soulageait de son mieux. Un jour, il donna l'un de ses vêtements à un mendiant demi nu qu'il rencontra entre Sienne et Capriola. Par sa seule présence il guérissait les malades, et cette faculté miraculeuse porta en tous lieux sa réputation de sainteté.

Dans un âge fort avancé, étant gardien de Capriola, il ressentit au côté une douleur poignante qui lui annonça sa fin prochaine. Alors il appela autour de lui son troupeau et adressa ses dernières paroles à ses subordonnés. Il mourut au cloître, le 14 février 1468, et fut enterré auprès du neveu de saint Vincent de Sienne, dans un magni-

fique tombeau de la chapelle de saint Antoine de Padoue.

Le Seigneur honora, par une foule de miracles, après sa mort, la mémoire de son serviteur. L'an 1513, sa tête fut exhumée et déposée dans la sacristie où on la conserve avec honneur.

SAINT VINCENT DE SIENNE

SOMMAIRE : Saint Vincent compagnon de saint Bernard. — Sa mort.

Saint Vincent de Sienne mérita, par ses vertus, d'être le compagnon assidu de saint Bernard qu'il suivit, pendant vingt-deux ans, dans ses voyages à travers l'Italie. Saint Bernard le chérissait, lui confiait tous les secrets de son âme, et lui demandait toujours ses avis. Dieu avait comblé saint Vincent de ses dons. Il lui avait donné la sagesse et la prévoyance, et c'était, pour saint Bernard, un conseiller des plus éclairés. Saint Bernard et ce saint homme n'étaient pour ainsi dire qu'une âme en deux corps. Mais il avait promis à saint Bernard de garder et il garda fidèlement le secret sur les faveurs célestes qu'il avait partagées avec lui.

Ce saint frère mourut à Capriola en 1442, deux ans avant saint Bernard qui pleura le compagnon de sa vie et qui épancha sa douleur dans ses sermons et dans ses traités, où il appelle saint Vincent l'appui de sa vieillesse, son soutien, sa consolation dans ses défaillances, la lumière de ses yeux, le guide de sa vie qu'il n'a jamais pu remplacer. Saint Bernard décrit aussi en peu de mots

l'humilité de saint Vincent, son austérité, sa vie méritoire, ses vertus; il lui demande son intercession auprès de Dieu; il déclare qu'il ne doute pas que ce saint frère n'ait reçu dans le ciel la récompense de ses vertus.

(WADDING.)

LE PÈRE JÉROME FONSECA

ET LE FRÈRE MICHEL DE PORTUGAL, MARTYRS

1599. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Sa vocation. — Son départ pour les Indes. — Sa mort cruelle.

Dans cette foule de Frères Mineurs et de courageux missionnaires qui ont scellé, en Perse, l'Evangile de leur sang, nous trouvons, à la date du 14 février, le Père Jérôme du Saint-Esprit et le frère Michel, tous deux nés en Portugal. Le Père Jérôme était d'une illustre naissance et fit de brillantes études au collége de Saint-Pierre, à Coïmbre.

Il se déroba aux fonctions honorables dont le roi de Portugal se préparait à le revêtir, pour suivre sa vocation et prendre l'habit de l'ordre, dans un couvent de Lisbonne. Il se fit remarquer, dans ce cloître, par l'exercice le plus rigoureux des vertus monacales. Il se montrait sectateur ardent de la pauvreté sainte, et ses vêtements étaient plutôt faits pour couvrir sa nudité que pour le défendre contre les intempéries des saisons.

La perfection de ses mœurs le fit, malgré sa jeunesse, nommer gardien de plusieurs cloîtres. Le bruit de sa sainteté s'étant répandu, attira sur lui l'attention de son général et du roi Philippe II. En l'an 1594, on l'envoya comme gardien en chef, dans les Indes Orientales. Là, malgré son zèle et ses services, une sourde résistance s'organisa contre lui; et, désespérant de la vaincre, il partit en secret pour retourner dans sa patrie, en traversant la Perse.

Dans ce dernier pays, Dieu lui réservait une fin digne de son zèle apostolique. Un gouverneur barbare le fit prisonnier avec ses compagnons, le frère Michel et un chrétien de Venise. Il leur infligea le supplice du pal et, tandis qu'ils enduraient ce supplice, il les fit percer de flèches. C'est le 14 février 1599 qu'eut lieu ce terrible martyre.

Les directeurs du collége de Saint-Pierre de Coïmbre, où le Père Jérôme avait été professeur, n'eurent pas plus tôt appris sa mort qu'ils firent faire le portrait du saint, et voulurent que ce portrait fût placé dans la chapelle de l'établissement. Toutes les circonstances de la mort affreuse du Père Jérôme sont confirmées par divers témoignages. Toutes les pièces de l'enquête qui eut lieu à cette occasion, sont conservées avec soin dans sa famille, illustrée par un martyr aussi glorieux.

DOMINIQUE MATZUVO

DU TIERS ORDRE.

1621. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il est brûlé vif pour avoir donné l'hospitalité à deux religieux. — Son courage.

Le 14 février 1621, Dominique Matzuvo, membre du tiers ordre de Saint-François, reçut la palme du martyre. Au commencement du dix-septième siècle, peu de temps après la mort des premiers martyrs du Japon, un ordre barbare fut affiché dans les villes du Japon. Il condamnait à être brûlés vifs tous ceux qui recevraient des religieux dans leur maison.

La première victime de cette sentence fut Dominique Matzuvo, homme pieux né dans le village de Nangasaki, qui avait reçu chez lui le Père Pierre d'Avila et le frère Vincent de Saint-Joseph, tous deux Frères Mineurs.

Le saint homme fut attaché à un poteau et brûlé à petit feu. Ce vaillant soldat du Christ, au milieu de la fumée et des flammes, ne donnait pas le moindre signe d'abattement ni de souffrances. Tantôt il levait les yeux au ciel vers le Roi des martyrs, pour lui demander la force; tantôt il les abaissait sur le cercle des spectateurs, comme pour les convertir à sa foi ou pour leur dire adieu. Il y avait une heure que cette scène durait, lorsque deux bourreaux la terminèrent, en tranchant la tête du martyr.

Ainsi mourut ce vaillant soldat du Christ. Ses reliques, qui ont été arrachées des flammes par quelques chrétiens courageux, ont été conservées avec honneur.

PUDENTIENNE ZAGNONI,

VIERGE, DU TIERS ORDRE.

1608. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa pieuse jeunesse. — Sa famille. — Son aimable caractère. — Sa maladie et sa guérison miraculeuse. — Elle perd son père. — On veut la marier. Représentation de sa mère. — Ses extases. — Elle arrache sa sœur à la fureur des eaux.

Pudentienne était née à Bologne, en 1583, et son nom de baptême était Léona. Elle avait pour père Charles Zagnoni, tailleur, et pour mère Barbara Tolo. Ces deux époux, remplis de piété, s'étaient trouvés à la tête d'une nombreuse famille, mais avaient perdu, par la suite, plusieurs de leurs enfants.

Pudentienne montra, dès son enfance, ce qu'elle serait un jour. Elle n'avait que quatre ou cinq ans et déjà elle faisait l'aumône. Elle avait la beauté du corps, la vivacité de l'esprit, l'intelligence, et elle savait faire usage de ces dons pour s'attacher tous les cœurs. Elle aimait beaucoup la solitude : son obéissance était si grande que jamais sa mère n'eut un mot de reproche à lui adresser.

De bonne heure, elle prenait plaisir à réciter les prières

qu'on lui avait apprises. Elle était pleine de reconnaissance envers ses parents et ses bienfaiteurs. Elle avait un cœur compatissant, et les souffrances d'autrui lui arrachaient des larmes. Souvent, quand ses sœurs avaient commis quelque faute, elle se déclarait coupable et se laissait punir à leur place. Elle était toujours prête à faire dans la maison les ouvrages les plus ingrats. Aussi était-elle l'idole de ses parents. Dieu prit de son enfance un soin tout particulier. A l'âge de huit ans, elle eut la petite vérole et resta aveugle pendant neuf jours. D'après le conseil de sa mère, elle fit vœu, si elle guérissait, d'aller visiter le tombeau de sainte Catherine de Bologne. Bientôt cette sainte lui apparut, la prit par la main et lui dit : Ouvrez les yeux, vous êtes guérie. A partir de ce jour, elle eut une grande dévotion à sainte Catherine et résolut, comme elle, de se consacrer à Dieu.

A quinze ans, elle perdit son père. Elle puisa des consolations dans les pratiques du christianisme. Elle consolait les affligés, instruisait les enfants pauvres et soignait les malades. Chaque semaine, elle se confessait et communiait. Elle s'exerçait à la pratique de l'humilité et de la pénitence.

Quand elle fut nubile, on pensa à la marier. Mais Pudentienne, qui avait promis de se consacrer à Dieu, pria le Seigneur de lui envoyer une maladie qui pût devenir un obstacle aux vœux de sa mère, et à son mariage. Dieu l'exauça, et il lui survint au bras droit une tumeur inflammatoire. La douleur était grande. Mais elle la supporta avec courage ; car son vœu était accompli. Sa sœur Praxède lui disait qu'elle serait bien triste et hors d'état de prier, si elle avait une semblable plaie. Léona lui ré-

pondit : « Si tu connaissais comme moi les résultats de cet « accident, tu serais encore plus joyeuse que je ne le suis. « Comment ne me réjouirais-je pas de cette faveur de « mon fiancé céleste, qui m'arrache ainsi au monde ? « Quand on veut plaire à notre Sauveur, il faut trouver « du plaisir dans la souffrance. Un temps viendra », reprit-elle, « où tu me comprendras mieux ». Cette dernière parole était une prophétie.

Quant Léona fut guérie, son tuteur et sa mère la pressèrent encore de se marier. Sa mère voulut qu'elle se parât et qu'elle allât dans le monde. Léona obéit, mais elle n'en demeura pas moins inébranlable dans sa résolution première et pria encore une fois le Seigneur de lui venir en aide. Elle fut alors attaquée d'une laryngite pernicieuse, et quelque mois après d'une fièvre qui lui laissa des douleurs cruelles dans tout le corps et surtout dans les jambes. Sa mère s'affligeait de ce nouvel obstacle à son établissement; mais Léona s'en réjouissait, comme d'une faveur du ciel.

Sa mère, malgré sa piété, ne voyait pas les choses du même œil que sa fille et sacrifiait encore au monde. Elle représentait à Léona qu'elle se rendait malade par ses austérités, et l'engageait à se modérer, si elle ne voulait pas affliger sa famille. Mais Léona lui répondait : « Bonne « mère, ayez pitié de moi : je sais bien que je suis une « croix pour vous ; mais Dieu veut mettre votre patience « à l'épreuve ».

Sa mère la fit enfin coucher avec elle, pour la forcer à se ménager et pour l'empêcher de dormir sur la pierre. La fille obéit, mais le Seigneur dessilla bientôt les yeux de la mère. Une nuit que Léona s'était levée pour prier,

sa mère s'éveilla : Elle vit sa fille en extase et le visage illuminé. Puis elle entendit une voix qui disait : N'empêchez pas les âmes pieuses de me servir. A partir de ce moment, elle n'empêcha plus sa fille de se livrer à ses pieux exercices et se borna à lui représenter que son corps n'était pas de fer.

Cependant, et malgré les douleurs de jambes qui augmentaient et qui l'empêchaient de se tenir debout, Léona poursuivait le cours de ses austérités et restait presque toutes les nuits en contemplation et en extase.

Un jour, dans sa chambre, elle était comme environnée de lumières. Sa sœur, qui s'en aperçut, courut à sa mère et s'écria : Léona brûle, Léona brûle. Mais soudain la clarté disparut. Léona était en extase et semblait s'entretenir avec les saints du paradis. Elle avait souvent de ces extases, et alors c'était une odeur délicieuse qui s'exhalait de toute sa personne ; c'étaient des éclairs qui jaillissaient de son visage et illuminaient toute la chambre ; c'étaient des soupirs, c'étaient des larmes, c'était quelquefois une insensibilité complète, selon les causes qui produisaient, chez elle, cet état surnaturel.

Dieu manifesta plus d'une fois son amour pour cette céleste fiancée. Une fois elle se promenait dans les champs avec sa sœur Praxède. Celle-ci tomba à l'eau. Léona lui jeta son tablier auquel sa sœur s'accrocha, et Praxède sortit ainsi de l'eau, sans qu'un fil de ses vêtements fût mouillé.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Pudentienne entre dans le tiers ordre. — Son aveugle obéissance récompensée. — Elle entre dans le tiers ordre avec sa sœur. — Son obéissance. — Ses confesseurs. — Son obéissance filiale.

Cette sainte fille, voyant que sa faible santé l'empêchait d'embrasser pleinement la vie claustrale, voulut entrer du moins dans le tiers ordre de Saint-François, et fut affermie dans ce désir par un gardien qui l'assura que sa vocation venait de Dieu, et triompherait de tous les obstacles. Pourtant sa mère ne consentit pas tout de suite à ce qu'elle suivît sa vocation. Lorsqu'elle le lui permit enfin, Léona se rendit auprès du Père Jacques Bagnacavello qui lui donna l'habit du tiers ordre et le nom de Pudentienne. Peu de temps après, sa sœur cadette entra dans la même règle, et lui dit : C'est maintenant que je vais être tout à fait votre sœur.

Pudentienne eut de fréquents entretiens avec ce Père ; mais une nouvelle résistance s'organisa contre elle dans sa famille, qui trouvait que le cloître était trop loin. Sa sœur cadette dit un jour au Père Bagnacavello que sa mère leur défendait de se rendre à l'église du cloître. Mais le Père lui répondit que sa sœur serait un jour une sainte, que ni ses amis ni sa mère ne pouvaient l'empêcher de suivre les exercices de la règle et d'obéir aux supérieurs de l'ordre. Pudentienne s'en remit sur cette affaire à la volonté de Dieu. Mais bientôt le Père Bagnacavello partit, et elle fut obligée de choisir un autre confesseur. Après avoir prié Dieu de la guider, elle choisit le

Père Silvius Bruni, théatin, homme instruit et fort zélé pour la perfection des âmes. Ce nouveau confesseur était fort sévère; dans son zèle exagéré il lui fit subir une foule d'épreuves qui ne purent lasser sa résignation et son obéissance.

Elle obéissait à sa mère comme à ses confesseurs. Sa mère, sachant qu'elle couchait toutes les nuits par terre, lui intima l'ordre de se déshabiller et de se mettre au lit. Pudentienne obéit. Pour contenter sa mère, elle compromettait quelquefois sa santé, en prenant des remèdes qui lui répugnaient. Ses jambes étaient couvertes de plaies. Un médecin appelé par sa mère appliqua sur les plaies un médicament qui rongeait les chaires jusqu'aux os. La sainte fille supporta ces souffrances sans se plaindre, mais sa mère lui épargna enfin ces remèdes et ces tourments inutiles. Pudentienne était en toutes choses obéissante, persuadée que la sainteté consiste surtout dans la soumission.

Pensant que le Père Silvius imposait à ces filles de trop rudes pénitences, leur mère ne voulut plus pour elles de ce confesseur. Un certain jour de fête, elle leur défendit de sortir, et voulut qu'elles fissent leurs dévotions chez eux. Praxède se plaignit de cet ordre en versant des larmes; mais Pudentienne lui ferma la bouche, en lui disant que telle était la volonté de Dieu. Elle la prit par la main et la mena dans sa chambre où la sainte fille resta une heure en extase. Puis sa chambre se remplit d'une céleste lumière, son visage s'illumina, elle courba la tête et s'écria : « Maintenant, je vais recevoir mon « Dieu ». Elle releva le front, ouvrit la bouche, et un rayon lumineux descendit sur elle. Puis elle resta en

extase quelques heures encore. Son visage et ses vêtements resplendissaient d'une clarté céleste, et de temps en temps elle s'entretenait avec son Ange gardien qui lui avait apporté la manne du ciel.

La mère s'approcha enfin de la chambre. Elle demanda à ses filles si elles n'avaient pas terminé leurs dévotions, et si elles comptaient demeurer là tout le jour. Pudentienne lui répondit aussitôt : Mère, veux-tu que je vienne? La mère subitement apaisée, rentra chez elle, et dit à ses parents : « Pudentienne est une grande folle ou une « grande sainte ». Pudentienne passa la nuit suivante dans une douce extase, et dans un pieux entretien avec son Sauveur. Le lendemain elle vit arriver sa mère qui leur demanda si elles n'allaient pas à l'église : Mère, nous attendions vos ordres, lui répondit Pudentienne. La mère attendrie bénit mille fois ses filles, et ne mit plus d'entraves à leur zèle. Cet exemple est une leçon pour les personnes qui vivent dans le tiers ordre, sous la puissance de leurs parents. Elles apprennent par là combien est édifiante pour les hommes, et méritoire devant Dieu une aveugle obéissance. C'est cette vertu si précieuse de l'obéissance qui a rendu Pudentienne digne de recevoir d'une façon si miraculeuse le pain des Anges. C'est cette vertu qui lui a donné la satisfaction de voir sa mère si subitement changée en sa faveur.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son humilité, sa patience, sa soif inextinguible des souffrances, ses luttes contre le démon. — Son humilité. — Sa soumission. — Sa patience. — Sa résignation dans les souffrances. — Elle veut vivre pour souffrir. — Ruses du démon déjouées.

Quand les sœurs de Pudentienne recevaient de leurs parents quelque réprimande et qu'elles voulaient répondre ou se disculper, Pudentienne leur mettait la main sur la bouche, pour leur apprendre à être humbles et à supporter en silence les reproches de leurs parents. Elle faisait ses délices de l'humilité, et prenait plaisir à vaincre l'esprit du mal et de l'orgueil. Une femme possédée du démon s'agitait pleine d'inquiétude quand elle voyait cette sainte fille, ou même quand elle entendait prononcer son nom. Une fois que Pudentienne allait à l'église, un homme vint s'agenouiller devant elle, et lui demanda les larmes aux yeux de prier pour le bonheur temporel et spirituel de son fils, qui était en grand péril. La sainte fille passa devant lui comme si elle ne l'avait pas entendu ; mais quelques jours après, le même homme revint la trouver, baisa ses vêtements et la remercia de ses prières et de son intercession auprès de Dieu, car son fils était sauvé. Pudentienne, la nuit suivante, montra combien l'honneur que l'on faisait à ses prières affligeait son humilité. Elle tomba en extase, et s'agenouillant aux pieds de la croix : « O mon Dieu, ô vérité éternelle », s'écria-t-elle, « dessillez les yeux des hommes, qu'ils apprennent que je ne suis rien, et que la gloire de leur « guérison doit toujours vous être attribuée ». Quand on

lui demandait ses prières, elle répondait qu'elle n'était rien et que ses prières n'avaient aucun pouvoir. Elle s'affligeait beaucoup, quand on attribuait à son intercession quelque faveur céleste, quelque miracle, et ne voulait pas que cet événement fût divulgué.

Cette parole du Sauveur : Apprenez de moi à être doux et simples de cœur, était gravée dans son âme. Ce qui le prouve, c'est sa conduite dans son intérieur. Sa mère lui adressait souvent de rudes paroles. Elle vint un jour auprès du lit où la maladie la retenait, et lui reprocha de ruiner sa santé par des pénitences peu raisonnables, et sa famille en remèdes. Elle maudit le jour et l'heure où sa fille avait pris la résolution d'entrer dans le tiers ordre. Elle finit par sortir brusquement de la maison sans savoir où elle allait. A peine eut-elle fait quelques pas dans la rue qu'elle rencontra une dame respectable qui lui demanda où elle courait ainsi. Elle répondit qu'elle fuyait sa maison, désespérée d'avoir une fille qui était toujours malade par sa faute, et qui faisait le désespoir de sa famille. La dame inconnue lui dit : Retournez tranquillement chez vous et tenez-vous tranquille. La brave femme se sentit le cœur tout changé ; elle regarda autour d'elle et ne vit plus la personne qui lui avait adressé la parole. Elle retourna néanmoins à son logis et demanda pardon à sa fille ; mais celle-ci la prévint et chercha elle-même à l'excuser. Alors la mère fondit en larmes et fut, pendant quelque temps du moins, mieux disposée pour sa fille.

Toute la vie de Pudentienne était un apprentissage de la patience. Elle était rayonnante de joie, lorsque Dieu ou son Ange gardien lui annonçait qu'elle aurait à subir

quelque épreuve. Mais son front se voilait de tristesse, lorsque Dieu lui envoyait quelque consolation. Alors elle se répandait en plaintes et s'écriait : « Vous m'aviez « pourtant promis, mon Dieu, de ne m'envoyer que des « souffrances. Qu'ai-je donc fait, pour que vous m'ôtiez « l'occasion de vous imiter dans votre patience ? Détour- « nez, mon Fiancé, détournez de moi votre colère. Don- « nez-moi l'occasion, faites-moi la grâce de porter aussi « votre croix ». Tels sont les sentiments incompréhensibles pour le monde, d'une âme qui est enflammée de l'amour de Dieu.

Sa mère voulut qu'à cause de l'état de ses jambes couvertes de plaies, elle acceptât les soins d'une garde-malade. Pudentienne obéit ; car Dieu lui avait appris que l'obéissance lui est plus agréable encore que la résignation dans les douleurs. Dans sa dernière maladie elle eut une dyssenterie cruelle qu'elle déclarait elle-même intolérable pour la faiblesse humaine. Eh bien ! on ne surprit pas chez elle le moindre signe d'impatience. Elle remerciait Dieu, au contraire, de lui avoir envoyé cette nouvelle croix.

Lorsqu'elle sentit que sa mort était proche, on ne l'entendit point demander, comme d'autres personnes pieuses, à sortir de ce monde pour s'unir au Christ. Non, on l'entendait s'écrier au milieu de ses extases : « Mon « Dieu, jusqu'à présent je n'ai rien fait, je n'ai rien souf- « fert pour vous. Pourquoi accorder si tôt la palme à « une pauvre pécheresse ? Prolongez plutôt mes jours « afin de prolonger mes souffrances. O mon Dieu, qui « avez tant souffert pour moi, que n'ai-je deux âmes à « vous offrir ? Oui, c'est pour vous que je voudrais verser

« tout mon sang ; c'est pour vous que je voudrais « mourir ».

En l'an 1607, la veille du jour de saint Matthieu, ses souffrances redoublèrent, et on eût dit qu'elle était à l'article de la mort. Sa sœur, qui la servait, demandait à Dieu d'alléger ses tourments ; mais Pudentienne lui reprochait cette prière et ne voulait rien perdre de ce trésor de douleurs amassé pour Jésus. Elle vantait la résignation et disait que la plus grande faveur que Dieu pût faire à une âme chrétienne, était de lui envoyer l'épreuve de la maladie. Elle aurait voulu souffrir à la fois tous les martyres, et se plaignait souvent que Dieu ne la frappait point assez fort. Le Père Silvius, la voyant un jour fort malade, lui dit que Dieu la consolerait; mais elle lui répondit en pleurant : Eh bien ! mon Père, ce n'est pas là ce que Dieu m'a promis. Loin de moi toute consolation : c'est sur une croix, oui, sur une croix, que je veux vivre avec mon Sauveur.

Un jour le Père Silvius lui demanda comment elle supportait ses maux ; elle lui répondit que chez elle, les sens étaient toujours soumis à la raison. Un autre jour elle s'écria qu'elle sentait comme des épines qui lui traversaient la tête, que sa bouche et sa gorge étaient remplies d'amertume, qu'elle avait les bras et les épaules brisés, qu'elle avait le cœur, la poitrine, les mains et les pieds comme percés par des pointes de fer, et qu'au milieu de ces tourments, elle trouvait une douceur ineffable à courber la tête sous la volonté de Dieu. Elle disait : Pour qu'une âme se repose dans le sein du Sauveur, il faut qu'elle ait beaucoup souffert, ou qu'elle ait fait beaucoup de bien ; et ceux qui ne veulent point porter leur

croix, n'entreront point dans le royaume de Jésus crucifié.

Les maladies les plus cruelles ne pouvaient étancher dans son cœur la soif des souffrances. Aussi ajoutait-elle les rigueurs de la pénitence aux douleurs de la maladie. Tout son corps n'était qu'une plaie.

Sa vie entière n'était qu'un long jeûne, son estomac était si affaibli par la pénitence qu'elle ne pouvait digérer ni viande, ni lait. Sa nourriture se composait de légumes, d'olives et de quelques fruits, et elle mangeait si peu, qu'on ne savait comment elle pouvait vivre. Elle puisait de nouvelles forces pour supporter l'abstinence dans la parole du Sauveur qui parfois lui apparaissait en lui disant : Ma fille, c'est moi qui veux aujourd'hui vous servir de nourriture. Durant une année entière, elle eut la fièvre, sans en rien dire à personne ; car elle craignait que sa mère ne l'empêchât de se livrer à ses austérités.

Elle eut à soutenir contre l'esprit du mal des luttes acharnées. Le démon s'offrit un jour à elle sous les traits d'un médecin célèbre. Il lui conseilla d'avoir pitié d'elle-même et de veiller sur sa santé. Mais Pudentienne comprit la ruse, appela Dieu à son aide et mit en fuite le faux médecin. Une autre fois, le démon prit les traits de son confesseur, éleva bien haut ses vertus, exalta les victoires qu'elle avait remportées sur elle-même, sur l'enfer et sur le monde. Mais la sainte fille, pour le combattre, se servit du moyen indiqué par un Ange à saint Antoine. Aux éloges de son ennemi elle opposa l'humilité ; elle se déprécia elle-même et parla de son néant. Alors son ennemi se retira tout honteux.

Vaincu par Pudentienne, il se mit en devoir de tour-

menter la fille qui la servait et voulut l'effrayer ; mais Pudentienne disait à cette fille : « Ne craignez rien, c'est « ici la maison de Dieu». Voilà comment, d'un seul mot, elle guérit cette fille de sa terreur. Elle ne cessait de répéter à ses sœurs et à ses amies qu'il est facile d'enchaîner le démon, que le démon enchaîné n'est plus à craindre, et qu'avec les armes de l'humilité et de la foi on peut vaincre l'enfer tout entier.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Pureté de Pudentienne. — Son âme élevée à Dieu par la prière. — La sainte Vierge lui apparaît. — Grâce divine. — Efficacité de son exemple. — Sa maladie. — Son ardeur pour la prière, son intuition des choses divines.

Par sa pureté angélique, cette pieuse fille avait mérité d'attirer les regards de cet Agneau divin et sans tache qui se plaît entre les lis. Dès sa plus tendre enfance elle donna des signes particuliers de son penchant pour cette vertu. Une fois, après avoir prié le ciel de l'enraciner dans son âme, elle vit, le jour de l'Immaculée Conception, paraître devant elle la Reine des vierges qui la rassura complétement. A partir de ce jour, elle ne pécha contre la pureté ni en actions, ni en pensées, et, dès qu'elle entendait une parole contraire à la décence, elle devenait triste jusqu'à la mort. Le jour de la Purification, la sainte Vierge lui apparut encore et lui assura que non-seulement elle conserverait sa vertu, mais qu'elle la ferait respecter par ceux qui la méconnaissaient.

La piété qu'elle avait pour cette angélique vertu lui faisait aimer les petits enfants. On l'entendait

s'écrier : « Sainte pureté, pourquoi mon âme n'est-« elle pas aussi innocente que celle de ces petits « enfants ? » En méditant sur le mystère de la naissance du Fils de Dieu, elle se sentait inondée d'une joie céleste ; car elle voyait dans la réunion de l'enfant Jésus, de Marie et de Joseph, le type de la pureté sainte dans tout son éclat. En récompense de sa dévotion, elle avait eu deux fois le bonheur de recevoir l'Enfant Jésus des mains de la sainte Vierge Marie, et de le tenir dans ses bras. Elle avait alors entendu dans sa chambre la douce musique des Anges, prélude de cette faveur divine.

La pureté que respirait sa physionomie passait dans l'âme de ceux qui la voyaient, et les objets qu'elle avait touchés avaient une propriété attractive qui ramenait à cette vertu ceux qui l'avaient abandonnée. Une femme, son amie, prit un jour une fleur qui avait reposé sur l'oreiller de la sainte, et la cacha entre les vêtements de son époux qui dépensait en folies son argent, son bonheur et sa santé. Le malheureux renonça aussitôt à sa vie déréglée, et la joie régna désormais dans son ménage.

Elle avait sur elle-même un empire absolu. Quand, aux grands jours de fête, elle entrait dans l'église décorée pour la circonstance de tapis et d'objets précieux, elle faisait peu d'attention à tous ces ornements. Elle attendait, pour entrer, que la foule l'eût précédée ; car elle ne voulait pas attirer les yeux du monde.

Environ un an avant sa mort, la fièvre la força de garder le lit pendant cinq jours. Durant cet espace de temps, elle resta unie plus intimement encore avec Dieu, sur lequel les yeux de son âme étaient

toujours fixés. Comme sa sœur s'étonnait de la puissance avec laquelle elle mortifiait ses sens, Pudentienne lui dit : « Quand on a le Christ devant les yeux, on ne peut « voir autre chose ». En société, ou en travaillant, elle était toujours occupée de Dieu, et n'était jamais à la conversation, quand l'entretien roulait sur des sujets étrangers à la religion. Elle était cependant pleine de vivacité et de prévoyance, et sa mère lui aurait confié la direction de sa maison, si l'état de sa santé ne l'avait rendue impropre aux soins du ménage. Sa parole n'avait rien d'amer ; elle était presque toujours édifiante, et son esprit était éminemment conciliateur.

Depuis qu'elle avait fait à Dieu le sacrifice de sa volonté, rien dans le monde n'était capable de lui causer la moindre inquiétude. Elle pouvait dire avec l'Apôtre que c'était Jésus-Christ qui vivait en elle. Elle recevait de la main de Dieu, avec reconnaissance, tous les événements que Dieu lui envoyait, parce que Dieu sait mieux que nous ce qui peut contribuer à notre félicité éternelle.

Par sa soumission pleine et entière à la volonté de Dieu, son âme dans la prière atteignait à un degré d'élévation qui la rapprochait de Dieu. Son exemple attestait la vérité de cette parole du Sauveur : « Heureuses les « âmes pieuses, elles verront Dieu, non-seulement dans « le ciel, mais encore sur cette terre ! » Toute la vie de Pudentienne était une longue prière. Souvent elle restait six ou sept heures agenouillée devant un crucifix et plongée dans une méditation profonde. Une fois, le jour des Rois, elle était absorbée par la contemplation de ce sublime mystère. Elle fut tout à coup environnée d'une vive lumière ; un rayon céleste descendit sur elle, on

l'entendit converser avec les trois Rois et adresser une ardente prière au divin enfant. Elle remerciait le Sauveur de deux faveurs particulières qu'elle en avait reçues ; elle lui rendait grâces d'abord d'avoir permis que les trois puissances de son âme, sa mémoire, son intelligence et sa volonté, fussent toujours naturellement dirigées vers Dieu et attachées à lui ; elle lui rendait grâces ensuite de lui avoir donné la force de porter ses croix, et de souffrir sans avoir besoin des consolations humaines. Par la contemplation et par la prière, elle avait acquis une connaissance si claire des plus profonds mystères de notre foi, que, comme Catherine de Sienne, elle n'avait plus aucun mérite à croire. Pendant ses extases elle parlait de la puissance de Dieu, de son amour immense pour l'humanité, de la dignité de notre âme, des diverses opérations de la grâce, de la gloire éternelle et de divers sujets de cette hauteur, dans un style si merveilleux et si élevé, que les hommes les plus savants étaient étonnés et déclarèrent que, sans une inspiration spéciale du Saint-Esprit, un pareil langage ne pouvait sortir d'une bouche humaine.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Son amour pour Dieu, sa charité pour le prochain. — Sa vision le jour de la sainte Trinité. — Sa dévotion à la croix. — Son amour pour le prochain. — Ses soins pour les malades. — Ses soins spirituels pour son neveu. — Conversions obtenues. — Sa pitié pour les âmes du purgatoire.

L'amour de Dieu, chez Pudentienne, était si fort que souvent il l'oppressait. Elle se prosternait et s'écriait : O mon Dieu, je n'en puis plus ; diminuez la flamme de

votre amour qui me brûle, si vous voulez que je vive encore. Une fois, la veille de la sainte Trinité, après une longue extase, un rayon d'en haut descendit sur elle, et son visage parut tout illuminé. Elle demanda au Père céleste d'étendre toujours sur elle sa main protectrice. Un second rayon descendit alors sur sa poitrine, et elle s'écria : « Voilà mon céleste fiancé. Prends mon cœur, « ô mon unique trésor ! ô mon unique amour ! prends « mon cœur et garde-le à jamais ». Elle demanda alors à Jésus de rester toujours clouée à la croix de la souffrance, et, quand il lui eut promis cette faveur, elle s'écria : « C'est un rare privilége que vous m'accordez, ô mon « fiancé céleste, à partir de ce jour, la souffrance ne mé- « rite plus ce nom pour moi, elle sera plutôt pour moi « un plaisir et un bonheur ». Enfin un troisième rayon descendit sur elle et l'enveloppa de lumière. Son corps disparut au milieu d'une clarté céleste, et elle s'écriait : « Je vous remercie, Esprit-Saint, de la promesse que vous « me faites d'éclairer sans cesse mon âme et d'entretenir « toujours dans mon cœur le feu de votre amour ». Elle s'entretint alors avec la sainte Trinité. Elle pria aussi la mère de Dieu pour les âmes du purgatoire et pour les pécheurs ; elle obtint la conversion de quelques mauvais chrétiens, et la délivrance de deux âmes du purgatoire.

Par son amour, elle s'unissait étroitement, elle s'assimilait, pour ainsi dire, à son Sauveur. Son âme et son corps s'identifiaient avec son céleste fiancé et partageaient toutes ses souffrances. Elle avait toujours devant les yeux le mystère de notre sainte rédemption. Lorsqu'elle travaillait, elle pensait aux travaux du Fils de Dieu.

Après avoir parlé de son amour pour Dieu, parlons de

son amour pour le prochain. Elle était si douce et si affable qu'elle attirait tous les cœurs. Elle était l'idole de ses sœurs et de sa mère. De son côté, elle chérissait ses sœurs et avait pour elles beaucoup d'estime. Dès son enfance, elle montra la plus tendre compassion pour tous ceux qui souffraient ; non-seulement elle prenait sur sa nourriture pour soulager les pauvres, mais elle engageait tous ceux qui l'entouraient à avoir pitié des malheureux.

Son plus grand plaisir était de soulager les malades, de panser leurs plaies, de les distraire de leurs maux et de ranimer leur confiance en Dieu par ses soins et par ses consolantes paroles. Le parfum de sa charité se répandait partout, et les personnes de toutes les conditions et de tous les rangs trouvaient auprès d'elle des secours, des consolations et des conseils.

Sa charité pour les pauvres éclata surtout dans sa dernière maladie. Sa mère, la voyant en proie à de cruelles souffrances, lui demanda si elle ne pouvait rien faire pour elle. La sainte fille prit sa mère par la main, en riant ; elle lui dit que le bon Dieu l'inspirait et lui donnait le courage de lui adresser une demande qu'elle n'avait point encore osé lui faire. Sa mère lui promit de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Alors Pudentienne la pria de donner aux pauvres tous ses effets. La mère étonnée lui demanda avec quoi elle s'habillerait, quand elle serait guérie. Pudentienne lui répondit que sa guérison n'était pas encore proche, et sa mère fit alors ce qu'elle demandait. La malade était toute joyeuse ; elle voulait mourir, dénuée de tout, comme le Christ. Elle dit à sa mère que, pour prix des vêtements qu'elles avaient donnés aux pauvres, elles au-

raient dans le ciel des habits magnifiques et des trésors inestimables.

Comme l'âme est plus importante que le corps, Pudentienne n'oubliait pas de donner à son prochain des secours spirituels. Dès sa jeunesse, elle prenait plaisir à donner aux enfants une éducation religieuse, et à apprendre aux petites filles les ouvrages de femmes. Elle faisait souvent pénitence pour obtenir de Dieu la conversion des pécheurs. Elle avait un neveu qui, au milieu des plaisirs du monde, était sur le point de perdre son corps et son âme. Pudentienne implora le ciel en sa faveur, et, dans une extase, elle adressa à Dieu cette prière : « Mon « Dieu, vous m'avez promis le salut de cette âme, et je « veux la sauver par tous les moyens possibles. Oui, je vi« siterai ce malheureux ; je le secourerai, je le fortifierai « et je ne le quitterai que lorsque les anges vous auront « apporté son âme ». D'après ses avis, le malade se confessa et reçut les derniers sacrements, en donnant tous les signes de la foi la plus vive. Tant que la sainte fille restait auprès de lui, il était fort tranquille ; mais pour peu qu'elle le quittât, il retombait dans le désespoir. Elle demeura auprès de lui jusqu'à ce qu'il mourut, et depuis, Dieu lui apprit que cette âme était sauvée.

Une fois, le soir de la Pentecôte, elle vit en esprit le péril où se trouvait un mourant qui allait être la proie de l'enfer. Pleine de compassion pour cet homme, elle pria pour lui et obtint de Dieu sa conversion. Il fit venir un confesseur et rentra dans la voie du salut. Heureuse d'avoir sauvé cette âme, elle remercia Dieu avec effusion. Grâce à la médiation de la sainte Vierge, elle fit encore beaucoup d'autres conversions.

Comment décrire tout ce qu'elle fit et tout ce qu'elle supporta pour sauver les âmes du purgatoire? Elle s'imposait pour elles, pendant certains jours de la semaine, les plus rudes mortifications, et demandait à Dieu de la faire souffrir pour alléger leurs tourments. Un jour, à la fête de saint Thomas d'Aquin, elle fut, par suite d'une extase, attristée jusqu'à la mort. Elle versait des larmes et poussait des soupirs, à l'aspect des tourments du purgatoire qu'elle voyait en esprit. Elle s'adressa à son divin maître, pour obtenir la délivrance d'une de ces âmes malheureuses; elle se prosterna et s'écria profondément affligée : « Que tous les tourments deviennent aujour-« d'hui mon partage; je me résignerais à les souffrir, « pour sauver cette âme infortunée ». Après avoir fait cette prière, elle se releva joyeuse, et dit à l'âme délivrée : « Ame bienheureuse, vous êtes affranchie maintenant, « louez éternellement mon Seigneur Jésus ». Après une longue extase, elle revint à elle, et, pendant deux mois, elle éprouva au côté une vive douleur. Quand on lui disait qu'elle n'avait que ce qu'elle avait demandé, elle répondait : Si l'on savait tout ce que souffrent ces pauvres âmes, on consentirait à supporter pour elles bien d'autres douleurs.

Tandis qu'elle priait pour une dame avec laquelle elle avait été très-liée, l'âme de la défunte lui apparut et lui révéla certaines promesses que son mari lui avait faites. Le mari vint précisément voir la sainte et lui demanda des prières pour sa femme. La sainte lui accorda sa demande, mais lui rappela ce qu'il avait promis. Elle consultait sans cesse son confesseur. Une âme du purgatoire lui apparut un jour et lui demanda des prières. Elle lui

répondit : « Pardonnez-moi, âme infortunée ; je ne puis « prier pour vous, sans la permission de mon confesseur. « Je lui ferai connaître votre désir et il ne tiendra qu'à « lui que nous soyons toutes les deux consolées ». Ainsi, dans cet exercice de la prière, elle avait le double mérite de la charité chrétienne et d'une obéissance aveugle.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Sa dévotion au saint Sacrement. — Le pain des anges lui fait dédaigner toute autre nourriture. — Apparition miraculeuse de l'hostie sainte. — Sa dévotion à la Mère de Dieu. — Malfaiteur sauvé des peines éternelles. — Sa dévotion à saint Joseph. — Sa dévotion aux saints anges. — Sa dévotion aux saints.

Sans parler du mystérieux bienfait de son sanglant sacrifice sur la croix, la plus grande preuve d'amour que le Seigneur nous donne, c'est de nous faire part de sa chair et de son sang, dans un sacrifice non sanglant. C'est donc là un bienfait qui mérite tout notre amour et toute notre reconnaissance. Cette vérité, Pudentienne l'avait comprise dès ses plus jeunes ans. Encore enfant, elle s'approchait de la sainte table avec un respect et des sentiments au-dessus de son âge. A sept ans, elle connaissait si bien l'importance du sacrement de pénitence, qu'elle s'y préparait un jour d'avance, par un examen approfondi et par ses larmes. Ses parents croyaient que c'était la crainte ou la honte qui faisait couler ses pleurs ; mais elle leur disait : « Dans la confession, j'ai la dou- « leur de voir que c'est le sang de mon Sauveur qui puri- « fie mon âme ; si vous réfléchissiez à cette vérité, vous « pleureriez encore plus que moi ». Dès qu'elle fut entrée

dans le tiers ordre, elle se confessa tous les jours et, chaque semaine, elle faisait une confession générale de tous les péchés et des moindres fautes qu'elle avait pu commettre pendant sept jours.

Le pain des anges était pour elle une nourriture si précieuse, qu'elle n'en aurait pas pris d'autre si on le lui avait permis. Pendant toute une octave du saint Sacrement, elle ne prit d'autres aliments que l'hostie sainte, et deux fois, par obéissance, quatre ou cinq amandes. Durant ces huit jours, chez elle ou à l'église, elle était toujours en méditation. Pendant sa dernière maladie, son confesseur, aux grandes fêtes, lui apporta la sainte communion ; il était persuadé que c'était là, pour elle, le remède le plus efficace. Les autres jours, elle assistait en esprit à la sainte messe, et communiait en esprit.

Entre autres faveurs qu'elle reçut du ciel, la plus miraculeuse sans contredit fut l'apparition des neuf chœurs des anges qui, neuf semaines avant sa mort, vinrent la visiter et lui administrèrent, l'un après l'autre, la sainte communion. On vit au-dessus de son lit apparaître la sainte hostie, au milieu d'un brillant nuage. Quand la neuvième semaine arriva, ce furent les séraphins qui fermèrent le divin cortége. Le confesseur de Pudentienne se trouvait là avec un autre Père. Ils virent la chambre de la sainte inondée d'une lumière surnaturelle.

Un autre jour, on vit apparaître encore, au milieu d'une nuée étincelante, la sainte hostie entourée d'une auréole, comme si le fiancé céleste avait voulu, par cette couronne de gloire, récompenser toutes les vertus de sa fiancée.

La sainte Vierge voulut aussi honorer de sa visite l'ai-

mable fiancée de son fils. Dès sa jeunesse, Pudentienne avait eu pour la mère de Dieu une dévotion particulière. Elle reconnaissait tout ce qu'elle lui devait. Elle se préparait huit jours d'avance à célébrer l'Annonciation par une prière quotidienne de sept heures. Le jour de la Purification, Marie lui révéla que tous les ans, ce jour-là, une âme du purgatoire serait sauvée, et un pécheur converti par son intercession. Une fois, le jour de la Nativité, elle appela, par l'intercession de Marie, la miséricorde de Dieu sur un criminel qui finit par se repentir. Trois jours avant la fête, elle avait adressé au ciel pour ce malheureux d'ardentes prières; mais rien ne pouvait attendrir ce cœur de roche. Pudentienne n'en persista pas moins à prier nuit et jour, pour le salut du malfaiteur. Enfin, le jour de la Nativité, de grand matin, elle tombe en extase, et sachant qu'elle était exaucée, elle dit : « Maintenant, mon Dieu, me voilà consolée; « le pécheur ne sera pas condamné aux feux éternels ». Le jour où le criminel devait mourir, elle communia à son intention et, au même instant, cet impie qui désespérait de la miséricorde de Dieu, se repentit de ses péchés et fut sauvé par miracle de la damnation éternelle. Quelques jours après, on entendit Pudentienne remercier d'un aussi grand bienfait la sainte Vierge qui, par son pouvoir, avait miraculeusement sauvé cette âme dévouée à l'enfer. La dernière année de sa vie, le jour de l'Assomption, elle fut ravie en extase jusqu'au paradis où elle put contempler la gloire de la reine des cieux et celle de trois âmes qui, à l'occasion de cette fête, étaient montées au céleste séjour.

Elle avait aussi une grande dévotion à saint Joseph,

auquel elle devait des grâces particulières et des victoires sur l'esprit du mal. Un jour, craignant que sa mère ne lui permît pas d'aller à la messe, le jour de la Saint-Joseph, elle implora ce grand saint et fut exaucée ; car, le matin même de ce grand jour, sa mère l'envoya à la messe avec sa sœur.

Sa dévotion aux saints anges était remarquable aussi. Dès son enfance, elle se prosternait neuf fois par jour, en l'honneur des neuf chœurs des anges, en demandant leur protection pour elle et pour ses supérieurs temporels et spirituels. Quand on avait recours à ses prières pour des personnes qui se trouvaient en pays lointain, c'était aux saints anges qu'elle s'adressait, et l'expérience, disait-elle, avait prouvé combien ce moyen est efficace. Un jour qu'elle était à la campagne, et qu'elle voulait se confesser, son ange gardien lui envoya un prêtre qui la confessa, elle et toute sa famille ; car c'était alors l'époque du jubilé. Elle voyait toujours son ange gardien à ses côtés. Tous les ans, elle jeûnait en son honneur, depuis la fête de l'Assomption, jusqu'à celle de saint Michel archange. Pour prix de cette dévotion, elle fut, le jour de cette fête, ravie en extase et transportée en esprit dans le ciel où elle vit les âmes des bienheureux.

Elle avait aussi un profond respect pour les reliques des saints, dont elle avait reçu de nombreux bienfaits et d'importantes révélations, avec l'espoir qu'elle irait bientôt en grossir le nombre.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Ses prédictions sur son père, sur sa sœur, sur le Père Silvius. — Guérison. — Incendie éteint. — Sa réputation qui attire le peuple autour d'elle.

Sainte Pudentienne n'était pas seulement riche en vertus ; elle était abondamment pourvue de ces dons par lesquels Dieu récompense et fait éclater la sainteté de ses serviteurs. Elle possédait entre autres le don de prophétie. Elle n'avait que quatorze ans, lorsqu'elle prédit la mort de son père qui, au moment de cette prédiction, était plein de santé. A sa sœur, qui vivait avec elle dans l'intimité la plus grande, elle prédit ses croix, et les difficultés qui l'attendaient dans sa vocation.

Elle avait prédit à certaines personnes l'heure et le jour de leur mort. Le fils d'une de ces âmes tomba malade. Le père qui aimait beaucoup cet enfant, eut recours aux prières de Pudentienne. Pudentienne le rassura et lui dit que son fils ne mourrait pas de cette maladie, mais que dans l'année il irait au ciel. L'enfant guérit d'abord en effet ; mais il mourut dans l'année, d'une autre maladie.

Un jour qu'elle avait été se confesser au Père Silvius, elle lui dit tout à coup : « Mon Père, bannissez vos inquiétudes ; car il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse ». Il lui demanda, tout étonné, ce qu'elle voulait dire par là. Elle lui répondit : « Je sais que votre révérence est fort triste de voir le Père Lucchini passer de votre ordre dans celui des Chartreux ». Cela était vrai, mais le

père Silvius n'était pas encore instruit du fait. Pudentienne connaissait donc non-seulement les dispositions les plus secrètes du cœur humain, mais la volonté de Dieu qui appelait un jeune religieux de grand savoir à jouer un rôle important dans l'ordre des Chartreux, où il s'acquit, en qualité de supérieur, une haute célébrité.

Une jeune fille qui venait voir Pudentienne, avait depuis longtemps mal à la main, et ce mal était incurable. Elle prit un morceau d'étoffe dont s'était servie la sainte, le mit sur sa main et fut guérie.

Un jour que la suivante de Pudentienne lisait l'office de la Vierge, elle s'endormit et laissa tomber la bougie sur son lit. Le feu prit aux rideaux. La fille effrayée courut vers Pudentienne. La sainte prit quelques gouttes d'eau bénite et les jeta sur le feu qui s'éteignit aussitôt sans laisser aucune trace.

Une autre fois elle s'entretenait avec cette fille des peines du purgatoire. La fille laissa tomber imprudemment sur le lit où reposait la sainte qui était malade quelques charbons embrasés contenus dans un réchaud. Les charbons brûlants percèrent la couverture et atteignirent le corps de la malade. Pudentienne prit cet accident pour une faveur du ciel, et pensant que le Seigneur voulait lui donner une idée de ces peines du purgatoire dont elle parlait, elle supporta la brûlure sans se plaindre. Aussitôt que la servante sentit la fumée de la couverture qui brûlait, elle s'informa, et Pudentienne lui dit en riant : « C'est moi qui brûle ». Elle prit les charbons ardents avec sa main nue et les remit, sans se brûler, dans le réchaud. Elle éteignit la couverture avec de l'eau bé-

nite, et pardonna à la servante, en lui recommandant le secret sur ce qui venait de se passer.

Un jour qu'on lui avait envoyé une assiette en verre pleine de fruits, elle la fit vider et chargea sa sœur de la reporter. Mais sa sœur brisa l'assiette par inadvertance, et était inconsolable. Pudentienne prit les débris de l'assiette dans sa main, les réunit et rendit à sa sœur l'assiette qui semblait ne jamais avoir été brisée.

Par tous ces miracles, Pudentienne s'acquit le renom d'une sainte, et pourtant elle faisait tout son possible pour rester ignorée du monde. Savants et ignorants, gens du monde et religieux, tous enfin, sans exception, la regardaient comme une sainte. Alphonse Paliotti, archevêque de Bologne, s'intéressait à sa santé et lui envoyait ses médecins. Plusieurs docteurs, qui l'avaient soignée pendant ses maladies, refusèrent le prix de leurs visites, et se trouvèrent assez payés par le spectacle édifiant de tant de vertus. Bien des personnes qui venaient la voir emportaient des pièces de ses vêtements ou des fleurs ou d'autres objets dont elle s'était servie, pour s'en faire des amulettes, pendant leurs maladies. Il fallut que le père Silvius mît obstacle à ces pieuses dilapidations. Mais ni la prévoyance du Père Silvius, ni l'humilité de Pudentienne ne put arrêter l'empressement du peuple et l'empêcher d'avoir recours à la sainte en toute occasion. Dans la dernière maladie de Pudentienne, le pasteur lui apportait souvent la sainte communion et faisait sonner la cloche. Alors tout le peuple était en rumeur; on disait partout que l'on portait l'hostie à la pieuse sœur, et chacun voulait voir ce vivant modèle de perfection.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Sa dernière maladie. — Ses avis à sa servante. — Elle ne garde auprès d'elle que son confesseur. — Ses derniers moments. — Sa mort. — Ses funérailles.

Il n'est pas étonnant que la couronne de gloire fut prête pour cette sainte ; elle l'avait bien gagnée par ses souffrances et par ses vertus. En l'année 1607, à l'âge de vingt-quatre ans, elle fut atteinte d'une fièvre lente qui l'obligea à garder le lit. Elle avait prédit qu'elle mourrait hors de chez elle, et sa prédiction se réalisa alors. Près de chez elle, en effet, demeurait un forgeron, son parent, et le bruit qu'il faisait, en se livrant à ses travaux, était, suivant l'avis des médecins, très-contraire à la malade. On trouva bon de la transporter chez une de ses nièces qui ne demeurait pas loin. Ce qui vint ajouter à toutes ses croix, ce fut l'abandon de toute sa famille. Ce fut pour elle une occasion de se rapprocher de Dieu qui lui donna un avant-goût des joies célestes. Une de ses tantes, pendant la messe, entendit une voix intérieure qui lui reprochait à elle et à tous ses parents l'abandon de la malade. Elle se rendit alors chez Pudentienne et la trouva en extase. De chez Pudentienne, elle se transporta chez ses parents et leur reprocha, de la part de Dieu, de méconnaître le trésor de sainteté qu'ils possédaient dans leur famille. Alors tous ces amis vinrent la voir, et ce fut à qui s'empresserait auprès d'elle. Le père Silvius, qui jusqu'alors avait été vu de très-mauvais œil par ces amis et par ces parents, se trouva en ce moment environné de

leurs respects. La nuit de ce jour-là, elle s'entretint longtemps avec son ange gardien, et ce fut aussi à cette époque que le Sauveur lui apparut, sous les traits d'un jeune enfant qui la prenait pour fiancée. Ainsi, cette âme bienheureuse touchait déjà aux portes de l'éternité. Au milieu des souffrances qui l'accablaient sans l'étonner, elle remerciait le Seigneur des dons précieux qu'il lui faisait. Elle voyait, comme saint Etienne au milieu des pierres qu'on lui lançait, comme saint Laurent au milieu des flammes, s'ouvrir pour elle les portes du ciel, et s'écriait souvent dans ses extases : « O mon Dieu, ô mon amour, « suis-je digne d'une aussi riche récompense, moi qui ai « si peu souffert pour vous? Suis-je donc, hélas! arrivée « déjà au terme de la lutte? Pourrai-je, sans rougir, pa-« raître au milieu de vos serviteurs qui ont versé leur « sang pour vous et qui, pour l'amour de vous, ont livré « leurs corps aux bourreaux, tandis que moi je n'ai rien « fait? Mais, après tout, ai-je des comptes à vous deman-« der et ne dois-je pas me courber sous votre volonté « toute-puissante ? » Durant sa maladie, une foule de religieux, une foule de personnes pieuses vinrent lui rendre visite, pour contempler de leurs yeux ce type de résignation et de pureté angélique. Mais le père Silvius sut mettre une digue à ce flot de visiteurs, et ne laissa pénétrer auprès de Pudentienne que ses parents, les médecins, l'aumônier de l'archevêque et quelques pieuses personnes qui étaient ses amies intimes.

Au commencement de l'année 1608, elle dit à sa servante qu'elle allait retourner dans sa céleste patrie. Comme sa servante versait des larmes amères, Pudentienne l'avertit qu'il ne fallait pas tant s'attacher aux créatures.

Elle lui apprit, en se servant de preuves convaincantes, combien Dieu aime les âmes qui lui sont soumises et qui sont détachées de la terre. Elle lui fit plusieurs prédictions qui se réalisèrent plus tard. Elle lui donna comme souvenir une croix de bois qu'elle avait perdue, mais qu'elle avait miraculeusement retrouvée, et que, pour cela, elle avait en grande vénération. Puis elle tomba dans une longue extase, pendant laquelle elle pria Dieu de l'attacher, par sa souffrance et pendant son agonie, à la croix de Jésus mourant.

Le soir, la fièvre augmenta, et elle demanda l'Extrême-Onction. Le pasteur laissa cette âme sainte entre les mains du père Silvius qui s'en chargea volontiers et vit avec joie comment sa pénitente se préparait à la mort. La nuit elle dit à tous ceux qui étaient auprès d'elle d'aller prendre du repos, afin qu'elle pût elle-même se reposer dans le Seigneur.

Le 11 février, elle dit qu'elle mourrait dans trois jours. Depuis cette prédiction, elle resta toujours plongée dans une contemplation céleste. Un jour avant sa mort, l'archevêque lui envoya par son aumônier sa bénédiction suprême. Le 14 février, après une longue extase, elle touchait à sa dernière heure. Elle se confessa une fois encore, et le père Silvius voulait retourner à son cloître ; mais la malade le pria de rester, en l'assurant qu'elle allait mourir. Elle prit le crucifix entre ses mains et demanda pardon de tous ses péchés. Elle s'excusa auprès de son confesseur de toutes les peines qu'elle lui avait données. Elle demanda au père Silvius, elle demanda à sa mère pardon d'avoir pu manquer quelquefois d'obéissance. Elle demanda en particulier à sa mère pardon des

embarras qu'elle avait pu lui causer. Elle la remercia, pria Dieu de la récompenser des fatigues et des dépenses qu'elle lui avait causées, et lui demanda sa bénédiction maternelle. La bonne femme donna à sa fille chérie cent bénédictions mêlées de soupirs et de larmes, et sa douleur la força à sortir de la chambre.

Après ces témoignages et mille autres témoignages semblables de son édifiante humilité, la pâleur de la mort fit place sur son visage à la blancheur du lis qu'illuminait une splendeur éclatante. Se tournant vers son confesseur, elle lui dit : « Mon père, depuis longtemps « je me suis mise tout entière sous votre direction. Ja- « mais, par la grâce de Dieu, je n'ai laissé échapper un « soupir de désobéissance; il me reste maintenant à « rendre le dernier soupir et je ne voudrais pas le rendre « sans votre permission ; donnez-moi donc votre béné- « diction et permettez-moi de quitter ce monde ». Le père fut d'abord tout étonné de cette demande, et répondit qu'il ne voulait pas la laisser partir encore. Alors, s'adressant à son crucifix : « Vous le voyez », dit-elle, « ô Seigneur, je suis retenue : vous m'appelez, mais je ne « puis partir sans permission ». Et, tandis qu'elle disait ces mots, son âme semblait se fondre dans le feu de l'amour divin. Quelque temps après, elle demandait encore la permission de quitter la terre, et, comme le père Silvius la lui refusait encore : « Je voudrais bien obéir », dit-elle, « mon bon père ; mais j'entends la voix de mon ami qui « m'appelle ». Elle désirait si ardemment d'être unie à Jésus, que le père Silvius se sentit tout attendri et lui donna sa bénédiction suprême. Il lui dit à la fin, en pleurant : « Partez, âme bienheureuse, partez, ma chère fille ;

« nos bénédictions vous accompagnent, et la bénédiction « de Dieu vous attend dans le ciel. Mais quand vous se- « rez délivrée des misères de ce monde, pensez à nous, « misérables mortels ». La sainte et obéissante fille accueillit avec joie ces paroles et, promenant ses regards autour d'elle, comme pour dire adieu à tous les assistants, elle embrassa son crucifix, et dit en souriant : « Je « m'en vais ». Elle se ferma elle-même les yeux, pressa la croix contre sa poitrine et rendit le dernier soupir, comme si elle s'endormait. Ainsi mourut cette sainte fille, faisant acte d'obéissance jusqu'à ses derniers moments. Après avoir vécu dans l'obéissance, c'est encore dans l'obéissance qu'elle mourut, le 14 février 1608, à l'âge de vingt-cinq ans.

Après sa mort, elle avait encore tant de beauté, et des couleurs si vives étaient répandues sur son visage, qu'elle semblait être plongée dans quelqu'une de ces extases qui lui étaient habituelles. La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt à Bologne. Clercs et laïques accoururent à l'instant; mais redoutant les effets d'un zèle inconsidéré, l'archevêque ne voulut pas que la foule pût pénétrer auprès de la sainte. Quelques nobles dames seulement, ayant eu la permission de s'en approcher, la revêtirent d'un habit neuf du tiers ordre. Des religieux de divers cloîtres envoyèrent des fleurs pour orner son cercueil. Les Frères Mineurs voulaient qu'elle fût enterrée dans leur église, parce que ses parents y avaient été enterrés aussi, et parce qu'elle appartenait au tiers ordre. Mais les Théatins revendiquèrent le corps de la sainte, parce que, de son vivant, elle avait exprimé le désir d'être enterrée chez eux. La demande des Théatins leur fut accordée.

Par ordre de l'archevêque, le corps de la sainte fut enterré la nuit, et l'on ne sonna pas les cloches, pour éviter l'immense concours du peuple. Des gentilshommes, qui avaient brigué cet honneur, portèrent le corps au sépulcre; mais la nuit ne put obscurcir l'éclat de sa sainteté. De tous côtés surgissaient des spectateurs empressés qui voulaient tous être auprès de la bière. On prenait des fleurs, on prenait des morceaux de vêtements qui avaient appartenu à la sainte, pour en faire des reliques. Enfin, par de bonnes paroles ou par menace, on parvint à contenir la foule; et les gentilshommes qui avaient porté le corps, le placèrent respectueusement dans le tombeau.

SAINTE LUCIE DES ANGES

VIERGE, DU TIERS ORDRE.

1622. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa piété, sa charité, ses austérités. — Ses cures miraculeuses. — Paralysie singulière. — Sa mort. — Ses miracles.

Sainte Lucie des Anges naquit à Ponte-del-Garda, ville du Portugal. Dès sa jeunesse elle se distinguait par sa piété et par sa charité chrétienne. A l'âge de 23 ans, elle entendit un sermon éloquent sur le jugement dernier qui fit sur elle une vive impression. A partir de ce moment, son cœur, rempli de crainte et d'amour, s'attacha tout entier à Dieu. Elle ressentit un profond dégoût

pour les biens de la terre, renonça à ses riches parures et prit l'habit du tiers ordre. Elle commença une nouvelle vie, se livra à la pénitence, à la prière et aux exercices de piété. C'était ainsi qu'elle passait ses jours et ses nuits. Elle dormait fort peu, tantôt sur la terre nue, tantôt sur de la paille, n'ayant qu'une mauvaise couverture à peine suffisante pour la protéger contre le froid. Sa nourriture ordinaire était du pain et de l'eau. Elle châtiait son corps avec rigueur, et quand ses sœurs lui conseillaient de se modérer, elle leur répondait que la vue des plaies de Notre-Seigneur qu'elle avait toujours devant les yeux étaient pour elle un enseignement. Elle avait en effet une grande dévotion aux plaies de Notre-Seigneur, et cette dévotion avait été pour elle une source de faveurs signalées.

Elle trouvait dans la sainte communion de si grandes douceurs, qu'elle ne comprenait pas qu'on pût en rechercher d'autres. Elle avait aussi une grande dévotion à la sainte Trinité. Elle avait en outre un grand amour pour les malades et pour les pauvres. Elle les aurait servis dans les hôpitaux, si sa mère ne s'y était pas opposée. Après la mort de sa mère, cet obstacle cessa et elle entra, comme infirmière, dans un hôpital. Dieu fit voir combien son humilité et son dévouement lui étaient agréables : car il lui suffisait, pour guérir une plaie, de faire trois fois sur la partie blessée le signe de la croix.

Elle eut à soutenir contre le démon des luttes acharnées. Non content de lui apparaître sous les formes les plus terribles, le démon la maltraita si cruellement, qu'elle fut forcée de garder le lit. Vers la fin de sa vie, Dieu la frappa d'une paralysie singulière qui l'empêcha

de se livrer à aucun entretien profane, sans l'empêcher cependant de parler des matières religieuses et de se confesser.

Après avoir reçu les derniers sacrements, avec les sentiments de la piété la plus profonde, cette sainte mourut, le 14 février 1622, à l'âge de quarante ans.

Des miracles survenus pendant sa vie et après sa mort attestèrent sa piété, et des vertus merveilleuses étaient attachées aux objets dont elle s'était servie.

QUINZIÈME JOUR DE FÉVRIER

MARTYRE DU P. FRÉDÉRIC BACHSTEIN

ET DE SES TREIZE COMPAGNONS

A PRAGUE, EN BOHÊME.

1611. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Couvent de Frères Mineurs fondé par les rois de Bohême. — Les Frères Mineurs combattent l'hérésie. — Les hérétiques lèvent la tête. — Ils se révoltent ouvertement. — Ils marchent contre le couvent des Frères Mineurs. — Les martyrs se préparent à la mort. — Leur supplice. — Raffinement de cruauté. — Miracles. — Justice de Dieu. — Honneur aux martyrs !

Le roi de Bohême, Charles IV, avait fondé à Prague un couvent et une belle église pour les Frères Mineurs. Ce couvent et cette église, d'abord pillés et détruits par le tyran Giselle, chef des Hussites, furent bientôt rétablis par Rudolphe II et Ferdinand II, rois de Bohême, leurs

successeurs. Dix-sept Frères Mineurs vinrent habiter le couvent et furent chargés de raviver les lumières de la foi obscurcies par les hérétiques.

Dès leur arrivée au couvent, les frères se mirent à l'œuvre. Ils s'attachèrent par leur parole à rétablir le sens de certains articles de foi auxquels les Luthériens, les Calvinistes et autres hérétiques donnaient une interprétation mensongère. Ils s'attachèrent surtout à réfuter les Hussites qui prétendaient que tous les chrétiens, même les enfants, devaient communier sous les espèces du pain et du vin. Battus avec les armes de la raison et de la foi, les hérétiques eurent recours à leurs armes ordinaires, la trahison et le meurtre.

Sous le règne de l'empereur Rudolphe, ils ne connurent plus de frein. Unis dans une haine commune contre tous les catholiques, ils les poursuivaient de leurs mensonges, de leurs persécutions et de leurs moqueries. Ils s'acharnaient surtout contre ces prédicateurs qui avaient démasqué leurs erreurs et leurs fourberies. Cet acharnement alla si loin que les Pères, qui allaient quêter, ne recevaient que des insultes et des mauvais traitements. Le long des rues, ils étaient assaillis à coups de pierres, souvent à coups d'épées et rentraient parfois dans leur couvent, couverts de blessures. Les hérétiques finirent par donner de l'inquiétude à l'empereur lui-même, qui se vit obligé de faire venir d'Italie, pour former sa garde, sept mille soldats.

Ces troupes italiennes entrèrent à Prague, au mois de février de l'année 1611. Les hérétiques firent cause commune avec le peuple, et firent courir le bruit que ce déploiement de forces avait pour but de porter atteinte à

leur liberté de conscience. Ils coururent aux églises, sonnèrent les cloches et appelèrent aux armes tous les citoyens. Ils tuèrent tous ceux qui étaient au service de l'empereur et qu'ils rencontraient. Dans la partie de la ville où se trouvait l'empereur avec sa cour, sept cents victimes innocentes périrent. Ce massacre achevé, ils coururent dans une autre partie de la ville; leur audace croissait avec leur nombre. Ils voulaient tremper leurs mains dans le sang des jésuites; mais ils arrivèrent trop tard et ils trouvèrent le collége bien gardé. Un capitaine, honnête homme, quoique luthérien, avait fait échapper les Pères sous des habits empruntés et avait mis leurs meubles et les ornements sacerdotaux sous la protection des soldats rangés dans le cloître.

Ces loups altérés de sang, voyant que cette proie leur échappait, tournèrent les yeux d'un autre côté. Ils coururent au couvent des Frères Mineurs qui, par la sainteté de leur vie et l'ardeur de leur zèle, leur avaient arraché bien des prosélytes. Ils ameutèrent contre eux la populace, en lui faisant croire que ces frères s'étaient insinués auprès de l'empereur, et que, sous prétexte de rebâtir leur couvent, ils en avaient obtenu de grosses sommes pour lever une armée. Le peuple fut dupe de tous ces mensonges et l'on se rua sur le couvent des Frères Mineurs pour les mettre à mort.

Armés de toutes pièces et ne respirant que le meurtre, ils étaient à huit heures du matin à la porte du couvent. Ils brisent les portes de l'église, s'emparent des vases sacrés et des autres ornements, foulent aux pieds les images et les reliques des saints. De l'église, ils se dirigent vers le cloître dont ils brisent aussi les portes; ils

font irruption dans les cellules et pillent tout ce qui leur tombe sous la main. C'est là qu'ils découvrent les religieux qui étaient quatorze en tout. Plusieurs étaient absents, pour les affaires du cloître ; les autres devaient sceller de leur sang les vérités qu'ils publiaient chaque jour. Ces martyrs étaient le Père Frédéric Bachstein, vicaire du cloître et prédicateur allemand ; le Père Jean Martinez, confesseur espagnol ; le Père Simon, confesseur français ; le Père Barthélemy de Bergame, confesseur italien ; le frère Jérôme de Milan, diacre ; le frère Gaspard, sous-diacre, et le frère Jean de Monte-Piano, frère lai, tous deux italiens ; le frère Jacques d'Augsbourg et le frère Clément, tous deux allemands ; le frère Jean, novice, des Pays-Bas ; le frère Christophe, le frère Didacus et le frère Emmanuel, trois frères lais, des Pays-Bas ; enfin le Père Antoine, un allemand, frère lai novice. Le digne frère Frédéric, leur chef, connaissant les projets homicides des hérétiques et le courage de ses subordonnés, se prépara comme eux au martyre. Il les appela et les exhorta à sceller de leur sang cet Evangile, objet de leurs prédications depuis cinq ans. Tous se préparèrent au martyre par la confession ; les Pères dirent leur dernière messe, et les frères s'approchèrent de la table sainte. Ils offrirent, dans une ardente prière, ce dernier sacrifice au Roi des martyrs, confondirent leurs larmes dans un embrassement suprême, et s'exhortèrent à mourir, pour se retrouver bientôt dans le royaume de la gloire.

C'est dans ces dispositions que le troupeau du Seigneur attendit les loups ravissants. Le Père Frédéric expira, percé de part en part d'un coup de lance. Jean Martinez courait à l'Eglise, cacher le saint Sacrement ;

mais il fut atteint par un hérétique qui lui coupa le bras droit; les saintes hosties se répandirent sur le sol et furent foulées aux pieds. Le saint homme n'était pas encore mort; sa tête fut tranchée en morceaux par deux coups de sabre. Le supplice du Père Simon dura plus longtemps; il ne mourut qu'après avoir reçu des blessures innombrables faites par le poignard. Les hérétiques firent endurer au Père Barthélemy d'horribles tortures : ils l'attachèrent à un poteau et le déchirèrent à coups de fouet jusqu'à ce qu'il eût succombé. Le frère Jérôme fut percé de coups de lance, tandis qu'il priait devant une image du roi des martyrs. Le frère Clément eut la tête tranchée en deux morceaux d'un coup de hache. Le frère Christophe eut la tête traversée d'un coup de poignard, le dos et le côté percés par des coins de fer. Les frères Gaspard, Jacques et Didacus furent hissés au haut du clocher et abattus à coups de fusil par les bourreaux qui, d'en bas, se faisaient un jeu cruel de tirer sur eux. Les autres frères, Jean et Emmanuel, ainsi que les deux novices, Antoine et Jean, furent tués à coups de lance et mis en pièces. Ce martyre eut lieu le 14 Février 1611.

Mais la rage des bourreaux n'était pas encore assouvie : ils se jetèrent, comme des hyènes furieuses, sur les cadavres, les dépouillèrent de leurs vêtements et, tout dégoûtants de sang, se livrèrent, durant toute la nuit, dans le cloître, à des barbaries que le démon lui-même n'aurait pas inventées. Ils coupèrent aux cadavres le nez, les oreilles, les lèvres et le menton, leur ouvrirent la poitrine et cachèrent dans leurs entrailles des croix et des images de saints. Ces scènes, dont la postérité lira le récit en frémissant, durèrent trois jours et trois nuits.

Le couvent était inondé par la lie du peuple, et l'on voyait de jeunes enfants qui convoitaient le modeste mobilier des religieux, insulter aux cadavres des saints.

Quand les tourmenteurs eurent disparu, les comtes de Sternberg et de Pilnitz, poussés par un sentiment de respect et de piété, firent enterrer les restes des martyrs dans une chapelle située sur leurs domaines. Dieu lui-même montra par plusieurs miracles combien ce sang lui était précieux. Une lumière surnaturelle vint éclairer toutes les nuits les fenêtres de la chapelle où les martyrs avaient coutume de dire la messe. Une flamme céleste brilla longtemps sur le clocher, aux yeux des soldats qui étaient de garde dans les environs. Durant plusieurs nuits, de l'aveu des catholiques et des hérétiques eux-mêmes, on entendit dans l'Eglise des voix qui chantaient les louanges de Dieu, et qui formaient un harmonieux concert. C'était, disait-on à Prague, la voix des anges qui fêtaient les martyrs.

La justice de Dieu, en récompensant les victimes, sut atteindre les bourreaux. Les hérétiques furent décimés par la guerre et par une peste qui frappa surtout ceux d'entre eux qui s'étaient montrés les plus cruels, les plus altérés de sang et les plus affamés de pillage.

Cependant l'Ordre séraphique provoqua à Rome une enquête, pour obtenir la canonisation de tant de glorieux martyrs. Les personnages les plus illustres du royaume de Bohême vinrent attester leur supplice et leurs miracles. Le cardinal François Dietrichstein, un grand bienfaiteur de l'Ordre, voulut rendre hommage à ces héros de la foi, et détermina, six ans après leur mort, le provincial à exhumer leurs restes, pour leur donner une

tombe plus digne d'eux. Les cadavres et les membres des martyrs ne portaient aucune trace de corruption, et leurs plaies étaient encore fraîches. Ils furent inhumés dans l'église de Saint-Michel. Ces saintes reliques furent enfermées dans une châsse et placées sous l'autel de Saint-Pierre d'Alcantara. En 1680, l'empereur Léopold Ier, se trouvant à Prague avec l'impératrice Eléonore-Madeleine de Neubourg, vint avec toute sa cour rendre hommage à ces restes vénérables. Ils sont l'objet d'un culte fervent pour les catholiques de Prague, qui doivent aux prières des martyrs d'innombrables bienfaits.

(BERNARD SANNICH. *Chroniques de l'Ordre.*)

FRÈRE ANTOINE DE NICOSIE

1622. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa piété et sa charité. — Son amour de la solitude ; ses entretiens ; ses amis. — Il a le don de prophétie. — Catherine la Cense et Maria Carnimolla. — Mort d'Antoine. — Femme délivrée du démon. — Le frère Antoine apparaît au frère Ange.

Ce serviteur de Dieu naquit en 1556, à Nicosie, en Sicile, entra à l'âge de dix ans, comme frère lai, au cloître de Piazza et fut envoyé, huit ans après, au couvent de Sainte-Marie de Jésus à Palerme. Sa vie était des plus austères. La nuit, quand tous ses frères reposaient, il se levait pour aller prier à l'église ; mais avant l'heure de Matines, il retournait à sa cellule, pour que sa dévotion ne fût pas remarquée. Après avoir assisté à toutes les messes et aux vêpres, il s'occupait à faire des ouvrages en osier, qu'il donnait aux pauvres.

Dieu lui envoya de cruelles maladies qu'il supporta avec résignation. Il désespérait de guérir et son mal ne l'empêchait pas de se livrer à la pénitence. Il cherchait la solitude, gardait ordinairement le silence, et n'ouvrait la bouche que pour s'entretenir de Dieu et de matières religieuses. Sa conversation était un encouragement à la vertu et un préservatif contre le péché. Il fut pendant quelque temps portier du cloître et, durant les dernières années qu'il y passa, il ne sortait presque jamais. Il faisait sa société des personnages les plus saints, tels que saint Benoît de San-Fradello, le saint frère Innocent de Clusis, et d'autres serviteurs de Dieu. Il s'entretenait souvent aussi avec les sœurs Hieronyme de Messine et Maria Carnimolla. Il était lié intimement avec Jérôme de Palerme, ce chanoine d'une piété si haute et si célèbre par ses vertus et par ses miracles. Ce vénérable chanoine parlait souvent, dans le cloître, avec Antoine, des progrès dans la sainte vie et de la perfection chrétienne. Cette prédilection qu'il avait pour les personnages vertueux comme lui ne l'empêchait pas de secourir tout le monde et de rendre la santé aux malades.

Dieu récompensa la vertu de ce frère, en lui accordant le don de prophétie. Une femme de Palerme était venue avec sa fille lui demander des conseils. Cette jeune fille, lui dit-il tout à coup, sera un jour religieuse, et cette prédiction se réalisa.

Catherine La Ceuse et la célèbre Maria Carnimolla, toutes deux du tiers ordre, s'étaient promises mutuellement que celle des deux qui mourrait la première apparaîtrait à l'autre. Ce fut Maria qui mourut la première. Catherine, attendant l'effet de leurs promesses, entendit pendant

quinze jours, et tandis qu'elle faisait sa prière, quelqu'un qui allait et venait par l'escalier. Elle sortit et ne vit personne. Alors elle alla trouver le frère Antoine qui lui dit tout d'abord : « N'attendez pas Maria, elle est au séjour « de la gloire ; elle ne viendra pas. C'est le démon que « vous avez entendu ; il veut vous faire illusion ». Catherine fut très-étonnée de voir que le frère Antoine était instruit de ce qu'elle n'avait dit qu'à Marie.

Quand le saint homme fut plein de jours et de mérites, sa santé devint encore plus chancelante, et il fut forcé de se faire porter à l'hôpital. Il y reçut les derniers sacrements, et ce fut au moment où il prononçait les premiers mots de la salutation angélique que son âme s'envola vers le céleste tabernacle, le 15 février 1622.

Le peuple de Palerme vint contempler et honorer sa dépouille mortelle. On se disputait les lambeaux de ses vêtements, pour en faire des reliques, et ces reliques opérèrent en effet des miracles. Tandis qu'on le transportait au couvent, une femme possédée du démon fut délivrée par la vertu de la dépouille mortelle du saint.

Son corps fut déposé dans le caveau de la communauté, mais à une place particulière, devant le maître-autel. Sa gloire fut révélée au frère Ange, dont nous raconterons la vie, à la date du 15 octobre. Le frère Ange était en prière dans son cloître, quand il vit apparaître le frère Antoine mort depuis quatre jours. Le frère Antoine lui dit qu'il était monté au ciel sans passer par les épreuves du purgatoire ; que les neuf chœurs des Anges l'avaient reçu avec honneur, et qu'il était entré pour y occuper éternellement sa place, dans la troupe des Séraphins. Il lui peignit sa félicité immense qu'il attribuait à la dévotion toute

particulière qu'il avait toujours eue à la Vierge Marie. Il exhortait le frère Ange à servir toujours Dieu et sa glorieuse Mère, avec confiance. Il s'écriait en finissant : « Si « j'avais connu les magnifiques récompenses que Dieu « accorde dans le ciel à la vertu et à la résignation dans « la souffrance, j'aurais tâché d'être, pendant ma vie, « plus vertueux encore et plus patient que je ne l'ai été ».

Faisons notre profit de ces dernières paroles. Efforçons-nous de mettre notre zèle à la hauteur de la récompense. Les maîtres de la vie spirituelle ne nous disent-ils pas : « Si les bienheureux pouvaient avoir dans le ciel quel- « que chagrin, ils s'affligeraient de n'avoir pas, sur cette « terre, assez bien mérité de Dieu ».

(*Chroniques de Sicile.*)

EDMOND DE GARAN

MARTYR, ARCHEVÊQUE D'ARMAGH, MEMBRE DU TIERS ORDRE.

1598. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa haute naissance, son savoir, sa vertu, son courage.

Cet illustre prélat était né dans la province d'Ulster, Irlande. Il était d'antique et noble race et, par sa vie exemplaire, par son grand savoir, il était devenu archevêque d'Armagh et primat de toute l'Irlande. Dans la cruelle persécution que les catholiques de cette île eurent à souffrir sous le règne sanglant d'Elisabeth, reine d'Angleterre, ce saint prélat devint, par son glorieux martyre,

l'honneur du tiers ordre de Saint-François où il avait fait profession. Tandis que ce bon pasteur remplissait ses hautes fonctions avec un zèle infatigable, tandis qu'il conduisait son troupeau dans la voie de la vérité, tandis qu'il le préservait de la dent des hérétiques, il tomba lui-même entre les griffes des loups altérés de sang. Il était jaloux de maintenir son troupeau dans le giron de l'Eglise romaine, et c'était là un crime, aux yeux des Protestants. Mais le prélat restait fidèle à ses devoirs et demeurait ferme à son poste, sans s'inquiéter des menaces de l'hérésie. Les chefs de l'hérésie pensaient qu'ils auraient facilement raison du troupeau, s'ils avaient raison du pasteur. Aussi le saint homme finit par tomber entre leurs mains. Par l'ordre de Richard Bingham, anglais de cœur et de naissance, et gouverneur de la province de Connaught, il fut, en haine de l'Eglise catholique et romaine, pendu, sans forme de procès, à Athlone, et percé de coups de lance. C'est ainsi que, le 15 février 1598, ce héros de la foi, cette âme bienheureuse abandonna cette vallée de larmes, pour aller prendre place dans la troupe des martyrs.

(*Extrait du père Bruodin dans le Rempart de la Foi.*)

SŒUR CATHERINE DU SAINT-ESPRIT

DU TIERS ORDRE.

1611. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses rigueurs envers elle-même. — Ses extases.

Cette pieuse sœur se distingua par ses vertus dans le cloître de Fignero, en Portugal. Elle s'appelait, en religion, sœur Catherine du Saint-Esprit. On eût dit qu'elle n'avait pas de plus grand ennemi que son propre corps. Elle le châtiait sans mesure et sans relâche, il n'offrait plus qu'une plaie. Ses plaisirs étaient la prière et la méditation qui occupaient toutes ses nuits. Quand le sommeil triomphait d'elle, elle se couchait sur la terre ou sur le plancher de sa cellule, afin que le sommeil aussi fût pour elle une pénitence. Quand elle fut parvenue à un âge avancé, ses supérieures lui défendirent ces rigides pénitences et la dispensèrent d'aller prier dans le chœur avec les autres. La bonne sœur, se trouvant indigne de louer Dieu en compagnie des autres religieuses, obéit aveuglément; mais avant l'heure où la communauté se réunissait dans le chœur, elle s'y rendait pour chanter les louanges de Dieu. Elle restait pendant des heures entières en extase; alors elle avait un avant-goût des plaisirs célestes; et, s'unissant à son Créateur, elle demeurait insensible à toutes les choses du dehors. Dieu la récompensa en lui accordant le don de prophétie. Cette pieuse sœur parvint à une extrême vieillesse et mourut le 15 février 1611.

SEIZIÈME JOUR DE FÉVRIER

LA BIENHEUREUSE PHILIPPA MARERIA

CLARISSE.

1236. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Son illustre naissance, sa science et ses vertus. — Elle se retire dans un humble ermitage. — L'église de Saint-Pierre transformée en cloître. — Douceur de Philippa ; sa résignation dans la souffrance. — Sa charité inépuisable. — Ses miracles. — Cure merveilleuse. — Multiplication des pains. — Remèdes de l'âme. — Philippa prédit sa mort. — Ses adieux à ses sœurs ; ses derniers conseils ; ses derniers moments. — Ses funérailles. — Miracles qui accompagnent ou suivent sa mort. — Un décret du pape ordonne que la fête de Philippa soit solennellement célébrée.

Cette pieuse fille qui, par ses vertus et ses miracles, fut l'ornement de l'ordre de Sainte-Claire, naquit à Equicolis, ville des Abruzzes, du ressort de l'évêché de Rieti. Son père était Philippe de Mareria, homme d'une illustre naissance. Avant que Philippa ne vînt au monde, sa mère eut un songe fatidique. Un personnage mystérieux lui mettait entre les mains un palmier en fleurs, qu'il lui reprenait bientôt. Ce palmier, c'était Philippa qui devait bientôt abandonner le monde et sa mère, pour suivre le Christ. Dès son enfance elle donna des signes éclatants de sa précoce piété. Ses vertus et sa beauté grandirent avec elle. Elle était, comme il convenait à son illustre naissance, instruite dans toutes les sciences et dans tous les arts. Elle avait une parfaite intelligence de la langue latine et des saintes Ecritures dont le sens mystique ne lui échappait point.

Elle eut le bonheur d'avoir pour maître saint François, dont les leçons la déterminèrent à quitter le monde, pour se consacrer à Dieu. Un grand nombre d'illustres personnages demandèrent sa main. Mais elle répondit à son père que son choix était fait et que son fiancé était Jésus-Christ. Afin de pouvoir se livrer à ses pieux exercices, elle s'était réservée, dans le palais de son père, une chambre particulière où personne n'entrait que ses parents et les femmes attachées à son service. Son frère troublait souvent sa solitude et faisait tous ses efforts pour la décider à se marier. Mais la jeune fille, pour se délivrer de ses obsessions, coupa sa belle chevelure, se dépouilla de ses riches parures et de ses joyaux, et, sous un humble vêtement, se retira, en compagnie de quelques femmes pieuses, sur le haut d'une montagne. Elle attendit là, dans un humble ermitage, que Dieu lui fît entendre sa voix.

Son frère, étonné de cette conduite, seconda sa détermination, loin de continuer à la combattre. Il lui donna l'église de Saint-Pierre, où elle se retira avec ses compagnes. Ces saintes femmes y vécurent dans la pauvreté la plus étroite, conformément à la règle de Saint-François. L'église de Saint-Pierre se trouva donc transformée en cloître. Les compagnes et quelques parentes de Philippa se consacrèrent, comme elle, au Seigneur, et le couvent de Saint-Pierre fut abondamment pourvu de tous les objets nécessaires au service divin.

La douceur de Philippa lui concilia bientôt tous les cœurs, et elle trouva ses sœurs toujours prêtes à exécuter ses ordres. Elle observait et faisait observer étroitement la règle et se soumettait de point en point aux conseils

de saint Roger, son directeur. Tout en s'imposant les pénitences les plus rigoureuses, elle se livrait toujours à quelque travail manuel, afin de bannir la paresse, cette ennemie de l'âme. La maladie était, pour elle, un présent de son fiancé céleste. Quand la souffrance était trop forte, elle disait, avec l'Apôtre : « La maladie est le creuset de « la vertu ; je me réjouirai au milieu de mes maux, « parce que le Seigneur habite en moi ». Elle se consolait, en répétant, avec le prophète-roi : « Dieu est notre « refuge, notre force et notre soutien, au milieu des « peines innombrables qui nous assiégent ».

Cette digne fille de saint François aimait surtout à faire l'aumône. Sa charité pour les pauvres ne connaissait d'autres limites que celles qui lui étaient imposées par la pauvreté du cloître. Elle voulait donner elle-même, sans laisser à d'autres mains que les siennes le soin de secourir les pauvres. Les malheureux étaient pour elle les membres du Christ. En les consolant, en les servant, elle croyait servir le Christ en personne. Quand elle ne pouvait donner d'argent, elle donnait ses consolations qui étaient toujours efficaces. Elle avait des entrailles de mère pour tous les affligés en général et pour les pécheurs en particulier. Par ses prières, par ses pénitences, par sa haute raison et par ses avis, elle cherchait à les ramener dans le chemin de la vertu.

Par ses prières, elle obtint souvent de Dieu des guérisons miraculeuses. Une noble fille avait, par suite d'une maladie, la bouche si horriblement contournée, qu'elle ressemblait plutôt à un monstre qu'à une femme. Elle alla trouver Philippa et la pria de faire sur sa bouche malade le signe de la croix pour la guérir. Philippa s'y

refusant par humilité, la malade prit la main de la sainte, la porta à sa bouche et fut miraculeusement guérie.

Un jour de Pâques, le pain était rare au réfectoire et il en restait à peine pour le repas du soir. Philippa fit sur ce pain le signe de la croix et il s'en trouva assez pour nourrir les religieuses pendant huit jours.

Ayant au suprême degré l'esprit de perspicacité et de prophétie, elle lisait même de loin dans le cœur de ses subordonnées, et leur fournissait avec un tact admirable les remèdes spirituels dont elles avaient besoin. Elle reprenait, avec la douceur d'une mère, celles qui se repaissaient de pensées frivoles et inutiles ; elle sondait leur cœur jusque dans ses replis les plus secrets. Elle infligeait un blâme sévère à celles qui conservaient dans leur âme un levain d'amertume contre leurs sœurs, et, quand la plaie du cœur était trop rebelle et trop invétérée, elle savait y porter le fer et le feu.

Le Seigneur fit connaître longtemps d'avance à cette sainte, si riche en vertus et en mérites, le moment de sa mort, l'instant où elle allait obtenir enfin la palme de la gloire éternelle. Elle fut atteinte d'une longue et cruelle maladie, qui redoubla son désir d'être enfin unie pour toujours à son divin Fiancé. Le Seigneur vint la visiter trois jours avant sa mort et lui donna, dans une vision, un avant-goût de la gloire céleste. Trois jours avant sa mort, un nuage blanc comme la neige demeura comme suspendu au-dessus du cloître. Philippa prédit alors à ses sœurs sa mort prochaine et les consola par de douces paroles, en les exhortant à n'aimer que Dieu et à s'efforcer de lui plaire par leurs vertus. Elle leur recommanda l'union et la paix. Voyant ses sœurs profondément affli-

gées, elle ajouta : « Ne pleurez pas sur moi, mes sœurs ; « je retourne dans une patrie où l'on ne connaît pas la « tristesse ; je vais dans le séjour de l'éternelle joie. Là « haut, je vous serai encore plus utile qu'ici, et votre tris« tesse se changera en joie ». C'est ainsi qu'elle élevait tous les jours davantage vers Dieu ce cœur qui n'avait jamais daigné s'abaisser jusqu'aux plaisirs et aux vanités du monde. Après avoir reçu des mains du vénérable Roger les derniers sacrements de l'Eglise, elle rendit à Dieu son âme pure, le 16 février 1636, au milieu des larmes de ses sœurs et d'une foule de Frères Mineurs rassemblés.

La nuit où cette digne abbesse mourut, on entendit de tous côtés une voix qui criait : Sainte Philippa est morte. Il y eut une grande affluence de clercs et de laïques qui venaient rendre hommage à la sainte. On lui fit de pompeuses funérailles, et son confesseur, dans un panégyrique, retraça les faveurs et les grâces qu'elle avait reçues de Dieu.

Dieu signala aussitôt sa gloire par des miracles. Saint Thomas des Abruzzes, homme rempli de piété, grand ami de Philippa, avait été appelé dans la ville d'Assise par des affaires importantes. Il vit l'âme de Philippa s'arrêter un instant au-dessus du tombeau de saint François, comme pour lui rendre hommage, puis monter au ciel. Il parla de ce miracle à ses frères et dit que certainement Philippa était morte. Elle était morte en effet à l'heure même où saint Thomas d'Assise avait vu son âme monter au ciel.

Trois enfants aveugles, dès qu'ils eurent été portés sur son tombeau, furent guéris de leur cécité.

Une femme qui depuis cinq ans était folle, fut guérie de sa folie de la même manière.

Un prêtre affligé de la lèpre recouvra la santé par l'intercession de la sainte, qu'il invoqua.

Deux possédés portés sur son tombeau, furent délivrés du démon, et le seul aspect de son tombeau rendit la santé à une foule d'autres malades.

Ses reliques opérèrent beaucoup d'autres miracles.

L'Eglise romaine voulut que chaque année sa fête fût célébrée dans le cloître par une messe et par un service solennels ; et à cette occasion, en l'année 1247, des indulgences furent accordées aux fidèles par les évêques et par le pape Innocent IV.

Sa fête, dans ces derniers temps, en vertu d'un décret du pape, a toujours été célébrée solennellement par l'ordre entier de Saint-François.

(WADDING.)

LE PÈRE ADOLPHE DE SCHOUWENBORG

1261. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Il devient frère mineur pour accomplir un vœu. — Il obtient la prêtrise. — Sa victoire sur lui-même. — La Mère de Dieu lui apparaît à ses derniers moments.

Quand le palmier fécond de l'Ordre séraphique commença à étendre ses rameaux sur la chrétienté tout entière, il y eut dans tous les pays une multitude d'hommes qui, dégoûtés du monde, se jetèrent dans les bras de la religion et entrèrent dans cette voie de l'humilité et de

l'obéissance qui est le chemin le plus sûr pour aller au ciel. De ce nombre était Adolphe de Schouwenborg, comte d'Alsace. Il avait, sur les champs de bataille, acquis la gloire des héros, et il était en grand honneur auprès de l'empereur Frédéric II. Vers l'an 1239, il faisait la guerre aux Danois et, au milieu d'une escarmouche, il se trouvait en danger. Il fit vœu d'entrer dans l'ordre des Frères Mineurs, si Dieu lui accordait la victoire. Dieu en effet l'exauça et il battit ses ennemis. Alors il se souvint de son vœu et prit l'habit de l'ordre, dans le couvent de Hambourg, le 13 août 1239.

Le grand seigneur, en devenant Frère Mineur, édifia non-seulenent toute la communauté dont il faisait partie, mais toute l'Allemagne. La guerre qu'il avait faite pendant longtemps, et le sang ennemi qui teignait ses mains l'empêchaient, suivant les lois de l'Eglise, de devenir prêtre. Il voulait cependant, par la prêtrise, s'unir plus étroitement au Seigneur. C'est pourquoi, avec l'autorisation de ses supérieurs, il alla à Rome, obtint des dispenses et revint à son couvent où il dit sa première messe.

A son retour de Rome il aida à bâtir le couvent de Ryl, village qui faisait autrefois partie de ses domaines. Il servait les maçons et allait quêter auprès des bourgeois qui jadis avaient été ses vassaux. Tandis qu'on bâtissait le cloître, il donna un exemple éclatant de l'empire qu'il avait sur lui-même. Un jour, sous les rayons d'un soleil brûlant, il portait à son couvent une cruche pleine de lait. Chemin faisant, il rencontra les comtes, ses deux fils, accompagnés d'un brillant cortége d'écuyers. Un reste de respect humain lui fit d'abord éprouver quelque honte d'être surpris une cruche à la main par ces nobles cava-

liers ; mais bientôt il surmonta sa faiblesse. Devant ses deux fils et son escorte, il mit fièrement la cruche sur sa tête, en se disant à lui-même : « Comment, serviteur in- « fidèle du Christ, oses-tu rougir de ta pauvreté et de cette « cruche que tu portes sur la tête, quand tu devrais, sans « en avoir honte, rouler un tonneau ? » Ce triomphe que notre héros remporta sur lui-même ne valait-il pas mieux que tous ceux qu'il avait remportés sur les Danois, et n'avait-il pas plus de prix devant les Anges et devant Dieu ?

Après avoir passé saintement un grand nombre d'années dans l'ordre, il fut atteint d'une maladie mortelle; il frémissait, en sentant approcher sa fin et la justice de Dieu. Mais la Mère de Dieu vint bannir son inquiétude. Environnée d'une lumière céleste et accompagnée de l'armée des saints, elle vint le consoler, elle vint ranimer son courage par de douces paroles : « Pourquoi ces crain- « tes, mon cher fils ? Pourquoi trembler pour ton âme « qui, délivrée de sa prison périssable, va connaître le « bonheur des élus ? Oui, mon fils, Dieu se dispose à t'ad- « mettre dans son sein glorieux, à te décerner la récom- « pense de tant d'années passées dans la pratique de la « religion. Sors donc, âme sainte, sors avec joie de ce « corps fragile ; tu vas goûter les délices d'une éternité « bienheureuse ». Consolé par cette bouche divine, le fidèle serviteur de Dieu rendit l'esprit entre les mains de son Créateur, en l'année 1261.

Il fut enterré, au milieu du chœur, dans le couvent de Ryl, qui était du ressort de l'évêché de Cologne.

(WADDING.

LE PÈRE EMMANUEL

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

1619. — Pape : Urbain VII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses talents hors ligne. — Son zèle pour la prédication et la conversion des idolâtres. — Sa mort tranquille. — Il est pleuré de tous. — Honneurs rendus à Emmanuel. — Enquête à son sujet envoyée à Urbain VII et à Philipe III.

Cet homme apostolique qui travaillait avec tant de zèle à la vigne du Seigneur, naquit à Cochin, dans les Indes Orientales, de parents portugais, et entra, comme Frère Mineur, dans le cloître de Goa ; ses études une fois terminées, il parcourut les villes pour ramener, par la prédication et la confession, les Indiens idolâtres à la religion du Christ. Il déployait dans ses travaux un zèle infatigable , ses exhortations étaient vives , ses critiques amères, ses sermons pleins de feu; son savoir, son éloquence et plus que tout cela sa vie édifiante avaient tant de puissance qu'il convertit une quantité innombrable d'idolâtres et de pécheurs. Pour obtenir la conversion de ces âmes égarées, et pour soumettre dans tous les mouvements de son être la matière à l'esprit, il n'y avait pas de mortifications qu'il ne s'imposât. Il se fortifiait par la prière et par la méditation, cette douce et substantielle nourriture de l'âme.

Dans le monastère de Bazain et dans d'autres couvents où il remplissait les fonctions de gardien, on le regardait comme un saint. Dieu lui fit connaître d'avance le jour

de sa mort. Après être resté longtemps en prières, il fit porter à la bibliothèque les livres dont il avait l'habitude de se servir et rendit la clef de sa cellule, en disant qu'il allait de ce pas à l'hôpital et qu'il ne le quitterait que pour être transféré au tombeau.

Il n'avait cependant d'autre mal qu'une fièvre qui s'était emparée de lui et qui ne semblait pas dangereuse. Mais, comme il disait à tout le monde que sa maladie était mortelle, tout le monde le croyait. Il reçut les derniers sacrements avec l'humilité la plus profonde, en s'entretenant avec son Sauveur et avec la Vierge Marie. Ce fut dans ces sentiments et au milieu de ces doux entretiens qu'il mourut, le 16 février 1619, dans le monastère de Saint-François à Goa, où sa mort fut un sujet de deuil.

Quelques années après son inhumation, on ouvrit son tombeau, et l'on trouva son corps dans un état de conservation parfaite. Ses ossements étaient fermes; sa tête n'avait pas perdu un seul de ses cheveux; son habit et la corde qui lui servait de ceinture étaient aussi intacts que si le corps venait d'être inhumé. Les merveilleux témoignages de gloire que Dieu avait accordés à son serviteur éveillèrent la piété de la multitude. Emmanuel fut honoré comme un saint. On baisait ces pieds et ces mains sur lesquels la mort n'avait pu accomplir son œuvre de destruction ; ses vêtements auraient été mis en pièces et l'on en aurait emporté les morceaux pour en faire des reliques, si la force armée ne s'y était opposée à temps. On n'eut pas le courage de cacher dans la terre ce trésor que Dieu, par de si étonnants prodiges, avait désigné à la vénération des fidèles. Le corps du saint fut

enfermé dans une châsse magnifique et placé dans la sacristie où il fut conservé avec grand honneur et vénéré par les fidèles. Plusieurs miracles qui survinrent redoublèrent encore la dévotion des vrais croyants.

Sa sainteté et son savoir, son zèle pour la conversion des âmes, la conservation merveilleuse de ses restes mortels et ses miracles furent attestés par une enquête minutieuse dont les pièces furent envoyées à Rome, pour être remises au pape Urbain VII, et à Madrid, pour être remises au roi Philippe III.

FRÈRE HENRI DE BLOM

DU TIERS ORDRE.

1486. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Sa vie aventureuse. — Il est fait prisonnier et parvient à s'échapper. — Henri fonde un couvent à Nuyts. — Sa charité est miraculeusement récompensée. — Il sent approcher sa fin. — Sa mort.

Ce serviteur de Dieu naquit dans l'évêché de Cologne. Il était d'antique et noble race. Dès sa jeunesse, il se sentit attiré vers le Seigneur, vendit tous ses biens et se rendit en Bohême pour voir son frère aîné qui était religieux dans ce pays. Mais arrivé au but de son voyage, il trouva son frère mort. Il y rencontra un brave officier de santé, qui lui enseigna une foule de recettes médicales, et il devint passé maître en l'art de guérir. Il soignait les pauvres par charité et se faisait payer par les riches. Dix ans après, il voulut revenir dans sa patrie. Mais en route,

il fit la rencontre d'un capitaine hérétique, accompagné de ses soldats, qui, apprenant qu'il avait servi dans une guerre contre les Hussites, le fit prisonnier, le jeta dans un cachot et le menaça de la mort s'il ne lui payait une riche rançon. Henri était fort embarrassé; il était éloigné de ses amis, son unique espoir, et se trouvait à la merci de son tyran. Ce dernier lui permit pourtant d'envoyer son domestique à Cologne, pour réunir les sommes nécessaires à sa rançon. Henri, malgré cela, se voyait abandonné des hommes et n'avait plus d'espoir qu'en Dieu. Il fit vœu de se consacrer à son service s'il échappait à ce danger. Un jour, dans la forteresse où il était détenu, le capitaine donnait un grand repas. Henri parvint à se débarrasser de ses entraves et se blottit dans un angle obscur de son cachot. Un valet qui lui apportait à manger, le soir, sans lumière, ne le trouvant pas, s'en alla raconter cette nouvelle au capitaine et oublia, dans sa précipitation, de fermer la porte du cachot. Le saint, pendant ce temps-là, se réfugia dans une grange où il se tint caché sous des bottes de paille. Le capitaine et ses soldats s'étaient mis à sa recherche. Avec leurs lances et leurs poignards ils fouillèrent le refuge de Henri, sans trouver leur captif et sans le blesser. Vers minuit, le prisonnier passa par-dessus le mur, franchit les remparts et s'évada dans la campagne. Il était libre; il revint dans sa patrie.

Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il abandonna tous ses biens; et, s'isolant des hommes, il se choisit au milieu d'un bois une retraite solitaire où il vivait dans la pauvreté d'aumônes qu'il allait recueillir dans les villages. Un jour qu'il était allé voir le comte de

Salm, celui-ci lui conseilla d'abandonner son bois solitaire où il courait risque d'être dévoré par les loups, et lui proposa de lui faire bâtir un monastère pour lui et ses frères, auprès d'une célèbre chapelle de saint Nicolas, située dans un bois auprès de la ville de Nuyts, près du Rhin. Henri accepta avec une profonde reconnaissance les offres du comte, et alla s'établir à Nuyts avec six Frères Mineurs. Le nombre de ces frères s'accrut, et ils furent bientôt douze. Il leur donnait l'exemple de la charité, de la pénitence et de la ferveur. Sa parole faisait aimer Dieu. De toutes parts on venait le consulter, et sa voix était écoutée comme une voix d'en haut. Il voulut que ses frères vécussent en partie du travail de leurs mains, et leur donna l'exemple. Leur nombre s'augmenta encore et la communauté compta quarante membres en tout.

Dieu montra un jour, par un miracle, combien il savait apprécier la charité de Henri. Il avait donné aux pauvres six couronnes d'or qu'un novice avait déposées entre ses mains. Lorsque le novice rentra dans le monde, Henri lui promit de lui rendre son argent; mais il ne put le lui donner. Peu de temps après, Henri causait au marché avec quelques personnes, quand le novice tout irrité vint à lui et lui demanda encore son argent. Henri n'avait rien et rougissait de honte. Mais un personnage inconnu lui frappa sur l'épaule, le prit à part et lui remit les six couronnes. Henri rendit au jeune homme son argent, remercia Dieu qui lui venait en aide et devint plus que jamais charitable envers les pauvres.

Après avoir vécu saintement durant quarante-quatre années dans le cloître, à l'âge de quatre-vingts ans, il

sentit approcher sa fin. Dieu qui l'avait comblé de ses faveurs lui avait fait connaître d'avance le jour et le lieu de sa mort, comme nous allons le voir.

Il fut appelé à Aix par un personnage de distinction qui était malade et qui fondait sur la présence de Henri l'espoir de sa guérison. Avant son départ, le saint homme rassembla tous ses frères, leur demanda pardon des offenses qu'il avait pu commettre envers eux, leur donna le baiser de paix et leur dit que la volonté de Dieu était qu'il mourût à Aix. Arrivé dans cette ville, il se rendit au couvent du tiers ordre, où il prédit à ses frères sa mort prochaine. Peu de temps après il tomba malade, reçut les derniers sacrements et mourut saintement le 16 février 1486, dans la 82[e] année de son âge. Sa tête fut transportée en 1521 au couvent où il avait vécu, et placée dans une châsse, au pied de la croix, dans l'oratoire du cimetière. Par des circonstances malheureuses, cette châsse fut brisée et sa tête fut confondue avec d'autres. Voilà pourquoi Jean Gilinius, vicaire général de l'électeur de Cologne, ne put pas, comme il l'aurait voulu, l'offrir, dans une place plus digne du saint, à la vénération des fidèles.

SŒUR HIERONYMA DE MESSINE

VEUVE, DU TIERS ORDRE.

1590. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Elle se retire dans une grotte, pour vivre en recluse. — Sa prière exaucée ; ses austérités. — Ses pénitences ; sa piété. — Elle demande et accepte avec joie l'épreuve de la souffrance. — Ses extases. — Ses avis ; ses cures merveilleuses ; ses miracles. — Dernière et cruelle épreuve. — Sa mort. — Ses reliques.

Cette sainte recluse naquit à Messine, en Sicile, de parents honorables qui la marièrent, quand elle n'avait que vingt ans. Mais, après deux ans de mariage, elle devint veuve. Elle alla avec ses parents à Palerme. Dans cette ville, elle se dégoûta du monde et prit la résolution de s'attacher à Dieu uniquement. Elle se retira sur une haute montagne, située à une heure de Palerme. Elle habitait une grotte dans le voisinage de l'église des Frères Mineurs. Mais les religieux, craignant que sa beauté, sa jeunesse n'attirassent le soupçon sur elle et sur leur couvent, la forcèrent à abandonner cette grotte. Toutefois elle ne quitta pas tout à fait la montagne. Elle dormait sous les arbres, priait à la porte de l'église, jusqu'à l'heure des Matines, et restait dans l'église tant qu'elle était ouverte.

Dieu la secourut en cette occasion. Sa beauté était un obstacle ; elle pria le Seigneur de la lui ôter. Sa prière fut exaucée. Hieronyma devint méconnaissable et alors elle reçut l'habit de l'ordre avec la permission de demeurer dans la grotte qu'elle s'était choisie pour habitation.

Sous la direction des Frères Mineurs, Hieronyma fit, dans la voie de la perfection, de rapides progrès. Hiver comme été, elle parcourait les rudes sentiers de la montagne. Elle vivait d'aumônes qu'elle partageait avec les pauvres. Sa vie était un long jeûne.

Elle soumettait dans tout son être la matière à l'esprit par les plus rudes pénitences. Elle portait sur sa chair nue une chaîne de fer et un rude cilice. Elle dormait sur un rocher ; pour chasser le sommeil, elle se livrait à la prière et à la méditation. Elle se préparait avec zèle à la sainte communion, et la veille du jour où elle devait communier, elle restait en prières.

C'est du creuset de la souffrance qu'un chrétien tire sa couronne la plus éclatante. Hieronyma le savait. Aussi demanda-t-elle à Dieu la souffrance, comme un bienfait. Dieu l'exauça. Elle fut atteinte d'une fièvre quarte, et ensuite d'une épilepsie qu'elle garda jusqu'à sa mort pendant plus de trente ans. Le saint frère Antoine de Nicosie, avec lequel elle s'entretenait souvent, lui parla d'un remède assuré contre sa fièvre. Mais Hieronyma refusa de l'employer, ne voulant pas, disait-elle, être privée de ces épreuves qu'elle avait demandées à Dieu si ardemment.

La prière était pour cette âme si pure une source intarissable de consolations et de douceurs ineffables. Plus d'une fois dans sa grotte et dans l'église elle passait de longues heures immobile et en extase, et c'était alors que son Fiancé parlait à son âme. Néanmoins, par humilité, elle gardait le silence sur ces apparitions célestes.

Malgré le soin avec lequel elle fuyait le monde, Hieronyma était bien connue. Tout le monde venait chercher auprès d'elle des consolations et des secours.

L'enfant d'une noble dame avait été abandonné par les médecins. La mère appela sœur Hieronyma et lui expliqua sa position. Elle prit l'enfant dans ses bras, fit sur sa tête le signe de la croix, et rendit à sa mère l'enfant parfaitement guéri. Trois célèbres médecins déclarèrent que cette guérison était une résurrection véritable.

Sœur Oliva, sa compagne, étant tombée gravement malade, lui dit que bien certainement elle mourrait de cette maladie : « Non, vous ne mourrez pas encore », lui répondit sœur Hieronyma, « je mourrai avant vous et « vous vivrez encore après ma mort autant de temps que « vous aurez vécu jusque-là ». Cette prédiction s'accomplit.

Un jour il n'y avait plus d'huile pour la lampe qui brûlait dans l'humble demeure d'Hieronyma devant une image de Notre-Dame, et Hieronyma allait allumer. Sa compagne lui dit que l'huile manquait. Hieronyma insista pour qu'elle allât encore s'assurer du fait et Oliva trouva le tonneau plein d'huile. Etonnée, elle alluma la lampe ; mais, à l'insu d'Hieronyma, elle garda cette huile merveilleuse et la donna à des personnes pieuses qui l'appliquèrent plus tard, comme panacée, à toutes sortes de maladies.

Lorsque la sainte veuve eut passé près de quarante-neuf ans de sa vie dans la pénitence la plus austère, Dieu voulut récompenser ses mérites ; mais il lui envoya une dernière épreuve. Trente jours avant sa mort, elle sentit courir sur tout son corps une flamme qui la brûlait, sans toucher à ses vêtements. Sa compagne la trouva aussi résignée, au milieu de ces tourments, que le saint homme Job. Son confesseur, ne la voyant plus à l'Eglise, jugea

qu'elle devait être dangereusement malade. Il vint la voir et apprit ce qui était arrivé. Il ne douta pas que le Seigneur n'eût voulu éprouver encore sa servante, avant de lui décerner la couronne de gloire.

Instruit de toutes les circonstances de ce mal extraordinaire, le gardien fit prendre soin de la malade et lui ordonna de manger de la viande, pour qu'elle réparât ses forces. Hieronyma se soumit à cet ordre; mais elle eut besoin de toute sa résignation; car elle n'avait pas mangé de viande depuis bien des années.

La maladie d'Hieronyma fut longue. Elle voyait la prison fragile de son âme s'écrouler pièce à pièce; elle allait enfin être libre. Elle reçut avec une grande dévotion les derniers sacrements, et quitta cette vallée de larmes, le 16 février 1590, dans sa soixante et onzième année.

Son corps fut déposé solennellement dans les caveaux de l'église des Frères Mineurs. Ses vêtements, conservés comme reliques, avaient des vertus miraculeuses. Quelques années après, son corps exhumé fut trouvé intact. Mais on ne sait pas où est caché maintenant ce saint trésor.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE PÈRE BARNABAS DE TERNI

1477. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Son savoir, sa prédication; sources de son éloquence. — Il invente les monts-de-piété. — Il fait valoir, en assemblée publique, les avantages de ces établissements nouveaux. — Le mont-de-piété confirmé par une bulle de Léon X. — Sa sévérité pour lui-même; sa douceur pour les autres. — Sa mort.

Barnabas naquit à Terni, en Italie, d'une illustre famille qui descendait des comtes d'Arles. Il avait pour père Jean Masséi, frère du gouverneur de Florence. Le jeune Barnabas, zélé pour l'étude, se fit recevoir docteur en médecine. Mais, reconnaissant l'instabilité des choses humaines, il entra, en 1430, dans l'ordre des Frères Mineurs. Il étudia la théologie et y fit des progrès étonnants et rapides. Il était demandé partout, pour prêcher la parole de Dieu. La reconnaissance que l'homme doit à son Sauveur, la fragilité des biens de la terre, la certitude et les effets de la mort, telles étaient les sources où il puisait son éloquence.

Ce saint homme avait une ardente charité. Ce fut lui qui, à Pérouse, inventa les monts-de-piété. Il communiqua son idée à Fortunatus Coppoli, un savant homme qui faisait un cours de droit à Pérouse. Pour ne rien négliger dans une affaire aussi importante, ils soumirent tous deux leur plan à des docteurs de l'Université, qui l'approuvèrent.

Le Père Barnabas, dans la chaire de vérité, tonna contre l'avarice et contre les habitudes usuraires des Juifs, ces vampires des malheureux chrétiens. Pour déraciner ces abus, il fit un appel aux classes riches. A la voix du prédicateur, les citoyens aisés de Pérouse consentirent à prêter leur argent aux pauvres, et ce fut dans leur ville que s'éleva le premier mont-de-piété digne de ce nom. Cet établissement nouveau rencontra, comme toutes les inventions utiles, des adversaires même parmi les gens instruits qui craignaient qu'il ne cachât des opérations usuraires. Alors, devant le cardinal Bernard Eruli, évêque de Spolète et légat du Pape, une assemblée se réunit. Elle était composée des officiers municipaux et des magistrats de la cité, des docteurs, des étudiants de l'Université et des supérieurs des ordres religieux. Le Père Barnabas et le Père Fortuné réfutèrent si victorieusement leurs adversaires et établirent leur opinion sur des raisons si solides qu'on vit bien que la nouvelle invention ne cachait aucun piége et que le cardinal, l'Université et les Frères Mineurs approuvèrent l'établissement si utile des monts-de-piété.

A partir de ce jour, l'institution des monts-de-piété fut définitivement reconnue, et d'abondantes aumônes mirent les classes pauvres à même de recueillir les fruits de cette invention philanthropique. Barnabas en répandit les bienfaits à Assise, à Fulginie, à Terni et en d'autres lieux. Aussi eut-il bien des persécutions à souffrir de la part des juifs et même des chrétiens; mais Dieu, qui l'avait inspiré, lui donna la force de tenir tête à ses persécuteurs. Enfin, le Pape Léon X lui-même confirma par une bulle, dans le concile de Latran, l'institution des

monts-de-piété et menaça des châtiments de l'Eglise ceux qui la combattraient. Elle fit en Italie de rapides progrès, grâce à Marc de Bologne, à Chérubin de Spolète, à Bernardin de Feltre, et à d'autres Frères Mineurs.

Barnabas fut obligé, par l'état de sa santé, de renoncer à la prédication. Il se livra à la vie contemplative, dans laquelle il fit de grands progrès.

Sévère pour lui-même, se mortifiant par le jeûne, par les veilles et par la pénitence, le saint homme était plein de charité, de douceur et de tendresse pour ses inférieurs, surtout pour les malades qu'il savait consoler et servir. Les deux pensées qui l'absorbaient surtout étaient l'idée de la mort et le souvenir de la passion du Sauveur. Ce souvenir excitait en lui la piété la plus fervente et changeait souvent ses yeux en deux sources de larmes.

Parvenu à une vieillesse très-avancée, Barnabas demanda à Dieu trois faveurs. Il lui demanda de ne pas mourir supérieur, d'être enlevé par une courte maladie, de mourir dans un cloître solitaire situé sur une montagne, à une demi-heure d'Assise où il avait vécu avec un grand nombre de ses frères. Cette triple prière fut exaucée. Il fut envoyé à cette montagne désirée, et, le 17 février 1477, ou, selon d'autres, 1474, après avoir dit sa messe, au moment où il chantait Primes dans le chœur, il fut attaqué d'une cruelle maladie et porté dans sa cellule, où il mourut le même jour, avant midi. Il fut enterré hors de l'église, et plus tard, en son honneur, sur son tombeau, un gentilhomme de Pérouse bâtit une chapelle où ses reliques sont l'objet de la vénération des fidèles.

LE FRÈRE ÉTIENNE DE CASTELLO

1510. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Ses vertus. — Ses miracles.

Etienne, né à Castello, en Italie, devint Frère Mineur en cette ville. Il fit de grands progrès dans la voie de la perfection et se signala surtout par son humilité, par son obéissance, par son austérité et par sa ferveur. Il fut envoyé au couvent de Campagnano, situé à cinq milles de Rome, où Dieu fit connaître sa piété par des miracles. Il guérit des malades en faisant sur eux le signe de la croix. Il mourut dans le couvent de Campagnano, le 17 février 1510. Son corps repose dans l'église du couvent, auprès du maître-autel, dans une belle châsse, au-dessus de laquelle on peut contempler son image. Ses reliques sont en grand honneur. Bien des enfants malades ont été portés sur son tombeau et ont, par ce moyen, recouvré la santé.

(WADDING.)

DIX-HUITIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE FRÈRE ANDRÉ VÉLA

1616. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il se montre rigide observateur de la règle. — Sa patience. — Comment il faut servir la messe. — Douceur que saint André oppose aux mauvais traitements. — Sa mort.

Ce serviteur de Dieu naquit dans l'évêché de Tolède, d'une illustre famille célèbre par sa charité et qui donna trois enfants à l'Ordre. André, le plus jeune, devint Frère Mineur, dans la province de Saint-Jean-Baptiste, en l'année 1584. Il avait déjà trente-sept ans. Il était rigide observateur de la règle ; il ne connaissait qu'elle et ses supérieurs. Il instruisait les ignorants, et sa conduite était exemplaire. Il était plein de zèle pour la pauvreté sainte. Il n'avait qu'un seul manteau qu'il porta vingt-six ans et qui était tout usé. Il avait une humilité profonde et servait ses Frères comme des maîtres. Ses jeûnes et ses pénitences étaient des plus austères.

Sa patience eut l'occasion de s'exercer dans plusieurs maladies dont il fut atteint. Jamais on ne l'entendit se plaindre. C'était Dieu qui le consolait. Tombé malade à Carcagente, sa résignation était si édifiante, que les habitants auraient voulu le voir mourir parmi eux, pour posséder sa dépouille mortelle qui aurait été pour eux une relique. Un jour que, fort tard dans la soirée, il s'était

rendu de Valence à Villa-Réal, il sonna deux fois à la porte du couvent et resta dehors exposé au froid , jusqu'à Matines. Alors il sonna de nouveau et le portier lui ouvrit enfin. Voyant Frère André demi-mort de froid, il lui demanda pourquoi il n'avait pas sonné plus souvent d'abord. André lui répondit qu'il avait cru se soumettre à la volonté de Dieu, en se résignant et en ne troublant pas le repos de ses frères. Bien qu'il fût tout transi, il ne voulut pas que le portier allumât du feu, afin de ne pas interrompre ses exercices de piété.

Après Matines, où il se rendait toujours malgré le mauvais état de sa santé, il restait jusqu'au jour plongé dans la contemplation. Dieu récompensa son zèle ; tant qu'il servait la messe, il ne ressentait pas dans les genoux et dans les jambes les douleurs auxquelles il était sujet, depuis qu'il était avancé en âge. Il disait souvent aux jeunes frères que les Anges eux-mêmes envient aux hommes le privilége que les hommes ont de servir la messe, et qu'il faut savoir apprécier ce bonheur. Il les engageait à servir la messe, en s'approchant de l'autel avec le plus grand respect et en répondant toujours bien distinctement au prêtre.

Il savait tout supporter, même les mauvais traitements les plus immérités. Défense avait été faite de puiser de l'eau au puits du couvent. Cependant, tandis que les frères faisaient la sieste, suivant l'usage de ces pays chauds, quelqu'un vint puiser de l'eau. Le frère André dit que c'était défendu. Mais le nouvel arrivant se fâcha et donna un coup si furieux à André qu'il le renversa. Quand cet homme revint, André se jeta à genoux et tendit l'autre joue.

Dans son extrême vieillesse, ce saint, si riche en vertus, fut atteint au côté de douleurs aiguës qui le faisaient cruellement souffrir. Les médecins lui ayant dit que sa dernière heure approchait, il leva les yeux et les mains au ciel et remercia Dieu. Sa joie était aussi grande que celle d'un convive affamé, invité à un somptueux festin. Comme c'était un jeudi, il s'écria : « Oh ! si Dieu me fai« sait la grâce de sortir de ce monde, le jour où il est « mort lui-même ! » Sa prière fut exaucée. Il reçut le lendemain les derniers sacrements, et mourut en 1616, au mois de février, dans le couvent de Villa-Réal.

Ses funérailles attirèrent une foule immense. Les magistrats et les fonctionnaires lui firent faire un tombeau à part. On faisait des reliques de ses habits et on l'invoquait comme un saint.

Le corps de ce saint Frère fut transporté dans la chapelle de saint Pascalis, où il reçoit les hommages de la multitude.

LE PÈRE ANTOINE DE SÉGURA

Le Père Antoine de Ségura, doué de toutes les qualités du bon religieux, était le frère d'André Véla. Quand il était dans le cloître de Madrid, il était considéré comme un saint. De la province de Saint-Joseph il passa dans celle de Saint-Jean-Baptiste, où il se fit connaître encore par sa piété. Saint Pascalis, qui était alors pasteur de ce troupeau, le choisit pour confesseur. Il était aussi grand

ami du bienheureux frère Hibernon, qui savait apprécier ses vertus. La sainte mère Thérèse à la suite d'un entretien qu'elle eut avec lui, se mit à dire : On ne connaît point assez ce père. Elle voulait dire par là qu'il cachait, sous une humilité profonde, les qualités les plus précieuses. Quand il parlait de l'amour ineffable de Dieu pour l'humanité, il tombait en extase ; et son visage, où les austérités avaient laissé leurs traces, brillait d'un éclat surnaturel. Une fois, il avait passé la nuit sous le toit d'un saint prêtre ; le lendemain son lit était jonché de roses blanches et rouges qui y avaient été semées par une main divine. Il était affable pour tout le monde, surtout pour les pauvres et les nécessiteux, dont il était le refuge. D'après le témoignage du Père Gonzague, il mourut à Madrid.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINT CONRAD

ERMITE, DU TIERS ORDRE.

1351. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Charles IV.

SOMMAIRE : Comment Conrad se convertit. — Lui et sa femme prennent l'habit religieux. — Ses austérités. — Sa mort. — Son culte.

Dieu est admirable en ses saints ; mais lorsqu'il les conduit par des voies impénétrables aux yeux du monde,

on ne peut se lasser de louer sa sagesse et sa miséricorde. Le bienheureux Conrad ne songeait guère à embrasser le chemin de la perfection chrétienne par la pratique des conseils évangéliques, quand il s'y vit forcé comme par une occasion que Dieu lui fit naître. C'était un seigneur qui vivait paisiblement en sa maison avec sa femme et sa famille, dans la ville de Plaisance. Il n'avait point d'autre occupation que l'exercice de la chasse : un jour, le gibier s'étant retiré dans des ronces au milieu d'un champ, il commanda à ses valets d'y mettre le feu pour le faire lever ; mais une bouffée de vent étant survenue, poussa la flamme plus loin qu'il ne le voulait, au grand dommage des blés d'alentour et même des autres lieux de la province, qui furent tous ravagés par le feu.

Conrad, surpris d'un si fâcheux accident, entra avec ses gens à petit bruit dans la ville, sans faire paraître qu'il fût cause de cet embrasement ; un pauvre homme de la campagne fut pris et fait prisonnier, parce qu'il fut soupçonné d'en être l'auteur. On le présenta devant le juge criminel qui, l'ayant interrogé et le trouvant toujours sur la négative, le fit mettre à la question afin d'en tirer de plus fortes preuves pour le condamner. Ce malheureux, manquant de courage et de constance, et craignant plus les tourments que la perte de la vie et de l'honneur, avoua le fait dont néanmoins il était innocent, et fut aussitôt condamné à mort. On le conduit donc à la potence, et chacun y courut pour le voir. Ce bruit s'étant répandu par toute la ville, Conrad est averti de l'exécution qui va se faire en la personne de cet innocent, pour un crime dont lui-même était l'auteur. Alors, pressé par la loi de la justice et de la charité, qui n'était pas tout à

fait éteinte dans son cœur, il déclara publiquement l'innocence de ce pauvre homme, expliqua comment l'accident était arrivé, et offrit de réparer le dommage qui s'en était suivi : ainsi la vérité fut connue, l'innocent délivré, et Conrad obligé de satisfaire.

Pour en venir à bout, il vendit tous ses biens, tant meubles qu'immeubles, se réduisit à la dernière pauvreté et dédommagea ses voisins de toutes les pertes qu'il leur avait causées. Ensuite, sa femme qui avait consenti à la vente de sa dot pour cette réparation, prit le voile dans un monastère de la ville de Plaisance, et lui se retira dans un pays éloigné, où il prit l'habit de saint François, que l'on appelle *de la pénitence;* puis il s'en alla à Rome pour visiter les Lieux Saints. De là il passa en Sicile et à la ville de Nétine, où il demeura quarante ans comme en solitude, partie dans l'hôpital de Saint-Martin, et partie sur une montagne voisine, pour y faire une véritable et serieuse pénitence. Son occupation la plus ordinaire était la prière et la mortification de son corps, auquel il n'épargnait aucune espèce d'austérité ; la terre nue lui servait de lit, et une pierre de chevet ; le pain et les herbes crues faisaient toute la diversité de ses mets ; on pouvait dire que les larmes lui étaient plus fréquentes que le pain, qui, d'ailleurs, était si grossier, qu'il ne lui flattait guère plus les sens que s'il eût été de cendre. Tout cela, néanmoins, n'empêcha pas le démon de lui susciter souvent de furieuses tentations de la chair et de la gourmandise ; mais il les surmontait toutes en augmentant ses austérités et en prolongeant le temps de ses prières. Il se vainquit ainsi lui-même au point que, lorsque ses amis lui faisaient présent de quelques légumes,

il n'y touchait que quand ils avaient acquis une saveur désagréable. Un jour qu'il se sentait pressé de manger plus qu'à l'ordinaire, il se dépouilla tout nu et se roula si longtemps parmi les épines, que le sang coula de toutes les parties de son corps : voilà comment il réprimait ses désirs.

Dieu récompensa cette grande vertu par le don de prophétie et la grâce des miracles, qui le firent admirer et respecter, non-seulement du peuple, mais aussi des prélats et des personnes les plus illustres ; mais je passe ces merveilles sous silence pour venir à son précieux décès. Ayant eu révélation qu'il était proche, il reçut les derniers sacrements, et, après avoir déclaré à son confesseur qu'il voulait être enterré dans l'église de Saint-Nicolas, et lui avoir prédit que les habitants de Noto et ceux d'Avola auraient de grands différends pour son corps, il se jeta aux pieds d'un crucifix. En cet état, étant environné d'une admirable clarté, il rendit son âme à Dieu, l'an 1351, en présence de son confesseur, qui fut quelque temps sans savoir s'il était mort, parce que son corps demeurait toujours à genoux, comme s'il eût été animé. Dès qu'il eut trépassé, les cloches des deux villes dont nous avons parlé sonnèrent d'elles-mêmes pour avertir le peuple de la mort du serviteur de Dieu : et, après plusieurs contestations entre les habitants de l'une et de l'autre, son corps fut porté en l'église de Saint-Nicolas, à Noto. Depuis il a été levé de terre et placé dans une châsse d'argent, où le saint éclate jusqu'aujourd'hui par plusieurs miracles et par de grandes faveurs accordées aux fidèles. C'est pourquoi le souverain Pontife Léon X a permis d'honorer sa mémoire en

cette ville : ce que Paul III a étendu à Plaisance, à toute la Sicile et à d'autres lieux. Enfin le pape Urbain VIII a permis, par un bref du 13 septembre 1625, à tous les religieux de l'ordre de Saint-François de l'insérer dans leur calendrier.

SÉBASTIEN DE SAINTE-MARIE

1595. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Il garde les troupeaux. — Les Maures repoussés. — Surnom de Sébastien. — Son esprit de pénitence. — Multiplication des pains ; la famine et sa charité. — Sa manière de prier. — Sa perspicacité, son savoir. — Ses miracles. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Le peuple s'empresse autour de ses restes. — Miracles opérés par ses reliques. — Translation.

Sébastien, né dans le village de Fuerte-Escusa, en Espagne, d'une famille de cultivateurs, garda les troupeaux dans son enfance. Il avait toujours, en menant paître ses brebis, quelque livre de religion avec lui, et il faisait toujours à ses compagnons quelque lecture édifiante.

Dieu lui découvrit que les Maures d'Afrique étaient sur le point d'envahir la ville de Grenade. Sébastien avertit le gouverneur, mais celui-ci dédaigna les avis d'un simple berger. Alors le serviteur de Dieu parcourut les rues de la ville en appelant aux armes les habitants et en leur promettant que Dieu élèverait autour d'eux un rempart qui les protégerait contre les ennemis de la foi. Cette prédiction s'accomplit, et la neige tomba en si

grande abondance qu'elle forma autour de la ville comme un rempart contre lequel se brisèrent tous les efforts des assaillants.

Sébastien prit l'habit de l'ordre des Frères Mineurs. Son année de noviciat fut pour lui une année de jeûnes, de pénitences et d'austérités sincères. A cause de sa dévotion fervente à la sainte Vierge, on l'appela Sébastien de Sainte-Marie.

Pour faire pénitence, il portait toujours une sorte de cuirasse à sept pointes tournées contre sa chair; sur le dos, il portait aussi une croix de bois à six clous, dont la pointe était aussi en dedans. Au milieu de l'hiver il ôtait son habit, et laissait portes et fenêtres ouvertes pour s'habituer à braver la rigueur des saisons.

Il sortait vainqueur de toutes les tentations que lui suscitait l'esprit du mal, et les victoires qu'il remportait sur le tentateur n'éveillaient point son orgueil ; il rapportait tout à Dieu. Il acceptait par humilité les travaux les plus abjects. Quand un supérieur, sans motif, uniquement pour l'éprouver, lui donnait un avis ou lui infligeait une punition, les frères disaient : Voilà le frère Sébastien bien content! « Eh ! comment « ne serais-je pas content », répondait-il, « quand Dieu « me fournit l'occasion de souffrir pour lui? Je ne puis « souhaiter un plus grand honneur ».

Il était plein de charité pour les pauvres et pour les malades; et, favorisée par Dieu, cette charité faisait des miracles. Quand il était portier au couvent de Cebreros, le pain se multipliait entre ses mains, pour soulager les pauvres qui, pendant un temps de famine, accouraient en foule aux portes du cloître. A une autre époque malheu-

reuse, il nourrissait à Alcala trois cents étudiants. Quelquefois il coupait en morceaux un pain de deux livres, et les pauvres, quel que fût leur nombre, avaient chacun leur part. Son confesseur, témoin de ce miracle, lui demandait comment il pouvait se procurer tant de pain. Le frère lui répondait : « Dieu m'a tou-« jours fait la grâce, pendant ces temps si durs, de ne « pas me laisser manquer de pain, pour soutenir les « ouvriers dans leurs travaux et les étudiants dans leurs « études ».

Aucun saint n'était plus adonné à la prière et ne priait avec plus de ferveur que Sébastien. Quand il était en oraison, il avait ordinairement les bras étendus, et il restait dans cette attitude deux ou trois heures.

Entre autres dons surnaturels, Sébastien avait reçu celui de devination et de prophétie. Il lisait au fond des cœurs et voyait ce qui se passait loin de lui. A ces qualités il joignait un profond savoir, et les docteurs en théologie de l'Université d'Alcala venaient le consulter et l'écoutaient comme un oracle.

Il opéra durant sa vie une foule de miracles. On lui apporta, tandis qu'il était à Madrid, un malade qui était estropié et qui ne pouvait plus se tenir debout. Sébastien fit sur lui le signe de la croix. Le malade tomba endormi, et, quand il se réveilla, il était guéri complétement. Une femme, couverte de plaies, fut guérie par Sébasiten de la même manière.

Son ange gardien lui fit connaître d'avance le jour et l'heure de sa mort. Il fut atteint d'une maladie grave, dans le cours de laquelle il déploya une résignation exemplaire, en se livrant toujours à ses pénitences accoutumées. Ses

os étaient brûlés par un feu intérieur. Il fit venir des médecins, bien qu'il sût parfaitement qu'ils ne feraient qu'aggraver son mal. Plus ses souffrances augmentaient, plus il aurait voulu souffrir encore, pour être encore plus digne de la couronne céleste.

Il demanda et reçut avec la plus grande piété les sacrements. Le 18 février, deux frères qui veillaient auprès de lui, crurent qu'il était temps de lui apporter l'Extrême-Onction. Elle lui fut donnée à quatre heures, et, après avoir invoqué le saint nom de Jésus, le saint nom de Marie, il rendit l'âme le 19 février 1595, dans le cloître d'Alcala.

A peine fut-il mort que de tous les points de la ville on accourut ; chacun voulait avoir un souvenir de lui ; chacun surtout voulait avoir cette croix de bois qui ne l'avait pas quitté pendant sa vie. Le gardien, pour se délivrer de toutes ces importunités, voulait la donner à un bienfaiteur du couvent ; mais un frère, qui était malade, la demanda, et obtint par la vertu de cette croix sa guérison. Instruit de cet événement, le gardien fit conserver cette croix dans le couvent où elle opéra bien des miracles par la suite.

Une dame nommée Michelina fut guérie d'une fièvre opiniâtre, rien qu'en touchant cette croix.

Le gardien du couvent d'Alcala apprit qu'un grand coupable, condamné à mort, ne voulait pas entendre parler de confession. A peine ce malheureux s'approchait-il d'un confessionnal, qu'il voyait apparaître les fantômes les plus terribles. Le gardien eut alors recours à Sébastien, et mit sur la tête du condamné un morceau de ses vêtements. Les fantômes disparurent aus-

sitôt, et le condamné put se préparer à la mort par une bonne confession.

En l'an 1615, vingt ans après sa mort, le nonce du pape et le cardinal Bernard de Rojas et Sandoval, archevêque de Tolède, firent transporter les restes de Sébastien dans un tombeau plus digne. Cette translation eut lieu, en présence du vicaire général de l'archevêque, devant le provincial et plusieurs Frères Mineurs, au milieu d'un grand concours de nobles et d'habitants d'Alcala. Son corps fut enfermé dans une belle châsse et transporté dans la sacristie, et le provincial fit faire, sur les miracles de Sébastien, une nouvelle enquête qui fut soumise au cardinal-archevêque. A la suite de cette enquête, les reliques, enfermées dans une châsse plus belle, couvertes d'une étoffe de soie, furent encore transférées ailleurs et placées définitivement dans la grande chapelle de l'église d'Alcala, du côté de l'Evangile.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

PAUL VACILLATOR ET AUTRES

MARTYRS.

1571. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Martyre de Paul Vacillator. — Martyre de plusieurs Frères Mineurs. Expulsion des Clarisses.

Quand l'hérésie de Calvin eut répandu son venin sur la France, les Frères Mineurs eurent leur part de persécutions, et soixante-six d'entre eux furent livrés au martyre.

Parmi ces héros de la foi, le premier rang appartient à Pierre-Paul Vacillator. Ce saint homme tomba entre les mains des protestants qui lui firent souffrir des tourments inouïs. Ils l'attachèrent demi-nu à un poteau et lui brûlèrent les bras et les mains. Au milieu de ces tourments, le saint homme levait les yeux au ciel, en invoquant le Roi des martyrs. A la fin, un des bourreaux lui tira un coup de pistolet dans la bouche. C'est ainsi que, vers l'an 1564, ce vaillant confesseur du Christ entra dans le séjour de la gloire éternelle.

En 1567, les Huguenots s'emparèrent de Chasnières, ville située dans le ressort de l'évêché de Vienne, et brûlèrent en grande partie le couvent des Frères Mineurs. Les Pères étaient en fuite, à l'exception du Père Jean de Teil et du Père Claude Gérard. Le Père Jean fut trahi par le domestique du couvent, comme Jésus par Juda, et les protestants lui infligèrent un cruel supplice. Le Père

Claude fut sauvé par miracle. Deux Frères Mineurs de la province de Saint-Bonaventure furent enveloppés dans cette persécution et brûlés. Deux autres, après avoir eu le nez et les oreilles coupés et les yeux arrachés, furent tués à coups de mousquet. Quatre Frères Mineurs de la même province subirent les plus affreux tourments et échangèrent cette vie passagère et misérable contre une éternité glorieuse. Les Clarisses furent chassées de leur couvent et l'une de ces religieuses, surprise par ces loups altérés de sang, fut condamnée à une mort horrible.

En 1571, tandis que les Huguenots mettaient la France entière à feu et à sang, quatre ou cinq Frères Mineurs de la province de Bonaventure tombèrent entre leurs mains. On leur attacha les bras derrière le dos ; on imprima, avec la pointe d'un poignard, une croix sanglante sur leurs fronts et on les étrangla avec la corde qui leur servait de ceinture, le 8 février 1571.

(Cunarella.)

ANDRÉ RODRIGUE DE LA ROSA

1624. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa vocation religieuse. — Son austérité. — André, consolateur des affligés. — Le pain miraculeux. — Son attitude pendant la prière. Ses extases. — Guérisons miraculeuses. — Sa perspicacité ; sa connaissance des choses divines et humaines. — Nécessité d'avoir confiance en Dieu. — Le frère André, médecin. — Sa mort. — Ses funérailles. — Miracles opérés par ses reliques.

Ce saint frère lai naquit en 1554, dans une bourgade nommée Carména, du ressort de l'archevêché de Tolède. Il était fils de Barthélemy Fernandez et de Marie Rodrigue.

Il reçut une éducation toute chrétienne. Dès sa plus tendre jeunesse il menait une vie exemplaire. Le Jeudi saint, il visitait les églises et les chapelles dans l'attitude d'un pénitent et se donnait la discipline le long des rues. Une fois, pendant la semaine sainte, il fit abstinence complète, et pourtant il avait à travailler le jour et à veiller la nuit. Tout jeune encore, il se sentait entraîné par sa vocation vers les ordres séraphiques, et son grand plaisir, quand il avait bien travaillé, était d'aller prier dans l'église du couvent. Les dimanches et fêtes, et même pendant la semaine, quand il avait le temps, il s'en allait seul, disait son rosaire ou lisait quelque bon livre et méditait sa prière ou sa lecture. Non-seulement il portait toujours sur lui la règle de l'ordre, mais elle était gravée dans sa mémoire.

Il avait l'aveugle obéissance d'un novice et tenait toujours les yeux baissés. Il ne portait qu'un habit usé et couchait sur une planche. Il se contentait, pour sa nourriture, d'un morceau de pain et d'un verre d'eau. Il supportait la persécution avec joie et chérissait ceux qui la lui suscitaient.

Il savait si bien discipliner sa langue qu'il ne parlait que pour louer Dieu, consoler et instruire le prochain. Il surmontait le dégoût naturel qu'il avait à voir des maladies et des plaies, et soignait à l'hôpital les malades, à genoux. Il était fort sensible aux afflictions d'autrui ; il exhortait, par ses douces paroles, les affligés à supporter leurs tribulations avec patience, et à les offrir à Dieu. Quand il était portier, il faisait toujours bon accueil aux pauvres et ne les laissait jamais partir les mains vides. Il avait des égards particuliers pour ces familles hono-

rables et pauvres, qui rougissent d'avouer leur misère et de mendier.

Un jour qu'il voyageait avec son oncle, en portant une provision de pain dans une corbeille, il en donnait à tous les pauvres qu'il rencontrait. Son oncle, qui voyait de mauvais œil cet excès de charité, lui dit de ne pas être si généreux; mais André finit par donner tout ce qu'il avait. Ils s'arrêtèrent pour se reposer auprès d'une fontaine, et son oncle murmurait, parce qu'il avait faim. Le saint homme lui dit d'avoir confiance en Dieu, se mit en prières à l'écart, et revint auprès de son oncle, à la grande surprise de celui-ci, avec plusieurs beaux morceaux de pain.

Nuit et jour, pendant plusieurs heures, son âme était absorbée par la prière qui faisait sa joie. En voyage, devant ou derrière ses compagnons, il lisait son rosaire ou les offices de la Vierge avec autant de piété que s'il était à l'Eglise. Il priait souvent les bras étendus ou le front dans la poussière, par humilité. Ni les ardeurs de l'été ni les rigueurs de l'hiver ne pouvaient interrompre ses pieux exercices. On le voyait souvent plongé dans une douce extase, et immobile comme une statue.

Une fois, il fut appelé au village d'Yecla, auprès d'une femme malade. Il tomba en extase; et, quand il revint de cette extase, la femme était guérie. Dans le même village, il guérit, avec un signe de croix, une femme qui s'était cassée le bras.

Un jour, étant allé quêter, il rencontra un bienfaiteur du couvent qui lui demanda où il allait. « J'allais demander », lui répondit le frère, « ce que vous venez nous « offrir ». Cette réponse étonna fort le bienfaiteur du cloître, qui se voyait deviné.

Le frère André se trouvait un jour auprès d'une veuve nommée Isabelle de la Cueva qui venait de perdre son mari. Il la consola, et lui dit que l'âme de son époux, après avoir passé un mois dans le purgatoire, était dans le sein de Dieu.

Un jour, il demandait du pain à une femme. « Je n'en « ai plus », répondit-elle, « les ouvriers, en allant tra- « vailler aux champs, m'ont emporté mon dernier mor- « ceau de pain ». — « Cherchez bien, ma sœur », lui répondit le saint; « cherchez et vous trouverez ». — Elle en trouva en effet et s'écria que ce pain venait du ciel et non de la terre. « Vous en auriez trouvé davantage », reprit André, « si votre foi avait été plus grande ». Il l'emporta et le donna aux ouvriers du cloître qui en mangèrent abondamment, quoique chacun d'eux n'en eût reçu d'abord qu'un petit morceau.

Dieu avait donné aussi au frère André l'esprit de prophétie. Il prédit qu'un grand malheur menaçait le jeune seigneur de Montalogne. Le père et la mère, tout effrayés, se recommandèrent aux prières du saint. Deux mois après, leur fils voulant s'emparer de deux jeunes pigeons qui étaient sur une tour, fit une chute qui devait être mortelle. Mais grâce aux prières du saint, il n'eut qu'une légère blessure.

Un citoyen d'Ayora lui disait que tous les habitants de cette ville étaient heureux de le voir demeurer dans leurs murs et qu'ils espéraient qu'il y resterait jusqu'à sa mort. Le saint lui prédit alors qu'il mourrait au village d'Yecla, et cette prédiction s'accomplit.

Il enseigna à beaucoup de malades la cause et le remède de leur maladie.

Le pape Grégoire XV avait élevé son provincial, le Père Hieronyme Planès, au rang de vicaire-général de toutes les provinces de l'Espagne et de l'Inde. Le frère André prédit que le Père Planès ne serait pas bien reçu à Madrid, qu'il résignerait son emploi et qu'il quitterait l'ordre. Et en effet la bulle du pape fut révoquée, et le Père Planès se fit chartreux, ce qui causa dans sa province une affliction générale.

Entre autres dons, il avait reçu de Dieu la faculté de guérir. Mais il n'en faisait point parade et cachait au contraire, par humilité, ce divin privilége. Un jour, dans le couvent d'Yecla, il entendit une voix céleste qui lui disait : « Ne fais pas plus longtemps mystère des grâces « que tu as reçues de moi, et ne cache pas plus longtemps « ma miséricorde ». A partir de ce jour, il demanda à ses supérieurs et obtint la permission d'employer le pouvoir précieux qu'il possédait. Il guérit d'abord une femme qui avait perdu l'usage des deux bras. Il fit un grand nombre d'autres cures merveilleuses. Les malades venaient à lui de tout côté. Un témoin, qui vint déposer dans l'enquête qui eut lieu avant sa béatification, affirma qu'il avait opéré, dans le village d'Yecla, huit cents guérisons. Il guérissait ses malades, en les forçant à se confesser et à communier, et en faisant sur eux le signe de la croix avec sa salive.

Un jeune homme, qui avait le bras cassé, fut pansé et complétement guéri par André.

François Herrano qu'il guérit d'une tumeur à l'oreille, affirma comme témoin qu'André avait guéri, en même temps que lui, plus de cent personnes.

Mathieu Xulvi, bourgeois d'Ayora, par suite d'une

dissension, était à toute extrémité. Les médecins l'avaient abandonné, et on allait lui donner les derniers sacrements. Sa femme fit appeler le frère André. Celui-ci mit les mains sur la tète du malade, et, après quelques prières, il lui dit de se lever. Le malade se leva en effet, s'habilla et s'écria qu'il était guéri. Quand le médecin arriva, il blâma l'imprudence des parents qui avaient permis de se lever à cet homme qui était à l'article de la mort. Mais, quand il eut appris ce qui s'était passé, il reconnut que le frère André avait fait, en faveur du malade, un miracle.

Dieu rappela enfin à lui son serviteur. Jusqu'au moment suprême il conserva toujours sur lui son cilice, pour rester toujours armé contre l'ennemi de notre salut. Après avoir fait avec ferveur des actes de foi, d'espérance et de charité, après avoir demandé pardon à tous ses frères des offenses qu'il avait pu leur faire, il reçut les derniers sacrements et rendit doucement son âme au Seigneur, le 19 Février 1624, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir passé quarante-huit ans dans l'ordre des Frères Mineurs.

A peine le corps du saint eut-il été transporté dans l'Eglise, que les autorités spirituelles, les magistrats et une foule immense vinrent l'honorer. Toutes les pièces de ses vêtements, tous les objets qui lui avaient servi étaient considérés comme des reliques. Son corps resta exposé pendant deux jours; et durant ces deux jours, ses membres conservèrent leur chaleur et leur souplesse.

Après la mort du frère André, ses reliques opérèrent de nombreux miracles.

Un jeune homme, qui tombait du haut mal, fut guéri, en touchant une pièce de ses vêtements.

Un homme, qui durant six ou sept ans, avait été en proie aux douleurs les plus vives, fut guéri en mettant sur sa poitrine un morceau de l'habit du saint.

Ses vêtements, qui avaient une vertu si miraculeuse, furent envoyés à son frère, qui était prêtre. Par leur vertu, un sourd, appelé François Mélin, recouvra le sens de l'ouïe, et une femme, réduite à l'extrémité par un cancer, recouvra la santé.

En 1625, une assemblée générale se tint à Rome. Un des résultats de la délibération fut de confier au Père Bernardin de Sienne le soin de faire, devant les évêques, une enquête sur les miracles du saint. Plus de deux cents témoins furent entendus et attestèrent ces miracles dont nous n'avons rapporté ici qu'un petit nombre.

La vie de cet humble frère est une nouvelle preuve de cette vérité énoncée dans l'Ecriture que *le Seigneur élève ceux qui s'abaissent.*

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

TRISTAN DE PENACOVA

1548. — Pape : Paul III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Autorité de sa parole et de son exemple. — L'apparition des anges.

Ce saint Père vint au monde à Penacova, en Portugal, où il entra dans l'ordre des Frères Mineurs. Il menait une vie austère. Du pain et de l'eau suffisaient à nourrir son

corps; la prière nourrissait son âme. Il avait un talent particulier pour convertir les pécheurs par sa parole. Après avoir prêché pendant quelque temps en Portugal, il fut envoyé en Espagne où Dieu bénit ses travaux apostoliques. A Valence, il fit beaucoup de conversions, et les cloîtres se peuplèrent à sa voix. Il prêchait la piété par son exemple plus encore que par sa parole, et son zèle égalait sa piété. Il avait toujours avec lui un Père qui, avec lui, entendait en confession ceux que convertissait la parole du prédicateur.

Lorsque son éloquence eut porté les fruits les plus admirables dans les royaumes de Castille, d'Aragon et de Valence, il fut, sur la demande du comte d'Oliva, envoyé dans un couvent de Valence, où, ne pouvant plus, à cause de son grand âge, se livrer chaque jour, selon sa coutume, à la prédication, il fut occupé à dire la messe. Il était sujet à une maladie de poitrine, qui le mettait quelquefois aux portes du tombeau. Une nuit, un frère l'entendit se donner la discipline. Il revint quelques moments après et le vit en extase, ce qui l'empêcha de lui adresser la parole. Bientôt le saint homme se rendit à matines, mais il était si oppressé qu'il fut obligé de sortir du chœur et de demander l'Extrême-Onction, qui lui fut apportée aussitôt. Alors il se prosterna, en remerciant le Seigneur, et son âme abandonna cette vallée de larmes, pour aller recevoir le prix de ses travaux, le 19 Février 1548. Il avait 41 ans.

Sa gloire fut annoncée par une vision d'un frère lai, qui, au moment de la mort du saint, lisait l'office des trépassés. Ce frère vit une légion d'anges des flambeaux à la main et une croix sur la poitrine, descendre en ce

moment du ciel et s'approcher du cloître. On ne douta pas que cette escorte glorieuse ne vînt prendre l'âme pieuse de Tristan pour la porter au ciel.

Quelques années après la mort de Tristan, son corps fut exhumé et placé dans un tombeau digne de lui.

MARTHE DU CHRIST

1520. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

Marthe du Christ naquit aussi en Portugal. Son père était Pierre d'Alméida, et sa mère Clémence de Quiros, tous deux d'illustre noblesse. Sa mère devenue veuve se rendit, avec Marthe et ses deux autres filles, dans un couvent de femmes de la ville de Thomar. Elles y vécurent suivant la troisième règle de Saint-François, malgré les hautes espérances que leur donnait une position élevée. Après la mort de sa mère et de ses deux sœurs, Marthe, associée avec plusieurs jeunes femmes pieuses comme elle, résolut de suivre la règle de Sainte-Claire. Elle fit de grands progrès dans la vie religieuse et surtout dans la voie de l'humilité. Par là elle sut se rendre agréable à son fiancé céleste ; elle en obtint des récompenses signalées et le don des miracles. Sa réputation de sainteté amena dans son couvent un grand nombre de saintes filles. Les rois Emmanuel et Jean III enrichirent ce même couvent par de magnifiques aumônes.

Cette digne religieuse mourut le 19 février 1520, à l'âge de soixante-dix ans.

(GONZAGUE ET AUTRES AUTEURS.)

VINGTIÈME JOUR DE FÉVRIER

FRÈRE GEORGES DE CALZADA

1583. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa pauvreté ; il garde les brebis. — Le troupeau bien gardé. — La solitude, école de la vertu. — Désintéressement de Georges. — Il quitte son couvent, puis il y retourne. — Retour du novice.

Georges naquit à Calzada, petite ville d'Espagne, du ressort de l'évêché de Tolède. Il était fort pauvre, et n'avait pas encore trois ans quand il perdit ses parents. Un oncle pourvut à son entretien jusqu'à l'âge de sept ans, époque où Georges commença à gagner sa vie, en gardant des troupeaux. Quelques pasteurs lui prêtèrent des livres de piété qu'il lisait avidement. Il quittait parfois son troupeau pour aller prier. Mais ce troupeau était bien gardé ; Georges le laissait sous la garde des anges, et quoique le pays fût ravagé par une bande de loups, Georges ne perdit jamais une seule tête de bétail.

La vie de Georges était, pour quelques pasteurs, un reproche. Ils le prirent en aversion et l'accusèrent auprès de son maître de délaisser son troupeau. Le maître lui fit des remontrances sévères et le frappa rudement. Georges s'enfuit alors dans la campagne. Le père de son maître, qu'il rencontra chemin faisant, apprit comment

il avait été maltraité. Le vieillard alla trouver son fils et lui représenta qu'il avait été trop sévère. Mais le maître voulant vérifier le fait en personne et surprendre Georges, se rendit dans les champs. Il trouva toujours le berger au milieu de son troupeau, et pourtant il savait positivement que Georges partait vers le soir pour quelque ville ou quelque village. Le maître reconnut alors que c'était l'ange gardien de son berger qui se chargeait du troupeau, tandis que le berger lui-même se livrait à des œuvres de charité ou à de saints exercices. Il fut si touché de ce miracle, qu'en présence de son père, il demanda pardon à son serviteur, et qu'à partir de ce jour, il l'honora comme un saint.

Georges fit donc en gardant les troupeaux son apprentissage de la vie parfaite, à l'exemple de plusieurs frères lais, auxquels Dieu parlait dans la solitude pour les former à la vertu.

A l'âge de trente ans, Georges donna une preuve éclatante de son désintéressement et de son amour pour la pauvreté. Il avait acquis par son travail vingt et une têtes de bétail qui avaient une certaine valeur. Il les vendit et consacra l'argent de cette vente à l'achèvement d'une chapelle de saint Grégoire de Nazianze, patron de Calzada. Puis il quitta sa patrie, en s'abandonnant à la Providence. Sur son chemin, il rencontra un homme de Ciudad-Real qui l'emmena chez lui. Il travailla trois ans chez cet homme, et en reçut une pièce de terre pour son entretien particulier. Cette pièce de terre se trouva très-fertile. Il en partagea les produits entre les pauvres, et quitta son maître pour suivre sa vocation.

Il se rendit dans un couvent bâti par saint Pierre d'Al-

cantara au milieu des bois et des montagnes, et y prit l'habit des Frères Mineurs. Mais l'esprit du mal lui apparut sous la forme d'un ange, lui donna des conseils perfides, et le détermina à quitter le cloître. Il prit donc la fuite. Après avoir erré à l'aventure et passé la nuit sous le porche d'une église avec des malfaiteurs, il fut arrêté avec eux, puis relâché. Alors il entra dans une église, et conta ses aventures à un confesseur. Après lui avoir prouvé qu'il avait été induit en erreur par le démon, le prêtre lui conseilla de retourner à son couvent et d'avouer sa méprise.

Le pauvre jeune homme était plein de confusion; mais le confesseur le consola. Il lui donna un vieil habit et lui fit servir à manger. Il revint à son couvent; mais il n'osait pas sonner à la porte. Il restait sur le seuil, les mains jointes et à genoux. Enfin la porte s'ouvrit, et Georges se prosterna, sans oser lever la tête. Le gardien lui fit servir à manger hors du cloître. Mais, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, il l'engagea à reprendre l'habit et l'envoya vers le provincial. Georges rencontra le provincial sur sa route et tomba à genoux devant lui sans pouvoir ouvrir la bouche; mais ses larmes parlaient pour lui. Le supérieur, touché de sa douleur, l'envoya au couvent d'Aldea del Palo. Le gardien de ce couvent l'éprouva d'abord pendant quelque temps; puis il lui apprit à se défier des piéges du démon et à soumettre les inspirations de son cœur à ses maîtres. Grâce à sa soumission et à son obéissance, il fut autorisé à reprendre l'habit.

A partir de ce jour, il ne se livrait même plus à ses exercices religieux sans en avertir son maître. Après un an d'épreuves, il prononça ses vœux solennels.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Il se charge des plus humbles travaux. — Ses repas hors du cloître. — Son respect pour les prêtres et pour ses supérieurs. — Son amour pour la règle et pour la pauvreté. — Son obéissance. — Effets miraculeux de cette obéissance. — Sa chasteté.

Ce saint homme faisait de l'humilité la base de ses vertus. Il n'y avait pas un seul de ses frères qui ne fût au-dessus de lui, dans son opinion. Dans le cloître, hors du cloître, il s'acquittait des devoirs les plus serviles, et le plus grand chagrin que ses supérieurs pussent lui faire, était de charger un autre que lui de quelque ouvrage bien pénible et bien infime. Ajoutez à cela qu'il était infatigable et qu'il faisait, à lui seul, autant d'ouvrage que deux ou trois autres frères à la fois.

Il était à ses propres yeux un grand pécheur, indigne de paraître devant les hommes. Hors du cloître, il passait la nuit dans les écuries et dans les étables, et, quand on voulait lui donner un meilleur asile, il répondait qu'une indigne créature comme lui méritait de coucher sur la dure. Bien rarement il se mettait à table avec les autres convives ; il mangeait ce qu'on lui donnait, à genoux, dans un coin de la chambre.

Il avait pour les prêtres une grande vénération et les regardait comme des anges. Il avait pour ses supérieurs le plus grand respect, et c'était en se jetant la face contre terre qu'il écoutait leurs avis.

Il était fort attaché à la règle. Ses conversations roulaient d'ordinaire sur les devoirs des religieux. Sectateur fervent de la pauvreté sainte, il se résignait avec joie à

toutes les privations ; et, même quand il était malade, il marchait toujours pieds nus.

Il avait au suprême degré la vertu de l'obéissance, cette sœur de l'humilité. On eût dit qu'il n'avait d'autre volonté que celle d'obéir. Il regardait ses supérieurs comme les vicaires de Dieu sur la terre, et se trouvait toujours prêt à leur obéir au moindre signe.

Le gardien lui dit un jour que les oiseaux dévastaient les fruits du verger, et lui ordonna de les en empêcher. Georges se rendit au verger, appela les oiseaux, et leur défendit de toucher dorénavant aux fruits. Les oiseaux lui obéirent.

Le gardien dit un jour à Georges d'apporter dans sa cellule quelques charbons allumés. Georges les apportait dans ses mains nues. Les frères craignant qu'il ne se brûlât, lui crièrent de les jeter. Mais leur surprise fut grande quand ils virent qu'il n'avait aucune brûlure.

Etant infirmier, il voulait faire prendre une médecine à un malade. Prenez-la vous-même, lui dit celui-ci. Georges obéit à cet ordre, et avala le breuvage. Dieu récompensa cette aveugle obéissance par un double miracle. La médecine ne fit aucun mal à l'infirmier, et guérit le malade.

Il veillait constamment sur lui-même, et suivait le conseil de saint Augustin qui dit que le meilleur moyen de n'être pas tenté, c'est de fuir les occasions. Le démon avait beau prendre toutes les formes pour le tenter, il échappait toujours à ses piéges.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son austérité ; sa réponse à ceux qui la critiquaient. — Ses pénitences acceptées avec joie. — Son cilice, sa maigreur, ses jeûnes qui ne l'empêchaient pas de remplir des fonctions multipliées. — Pénitences extraordinaires. — Avis aux pécheurs. — Les maladies et le travail. — Comment on jugeait l'austérité de Georges.

On se sent plus disposé à s'en étonner qu'à le suivre. Il marchait pieds nus, par le froid et par l'humidité, à travers des chemins raboteux, et sur ses pas il laissait des traces de son sang. A ceux qui le critiquaient il répondait que ces pénitences n'étaient rien à côté des tourments de l'enfer ; c'est ainsi qu'il fermait la bouche aux uns, et convertissait les autres.

Plus on se montrait rigoureux envers lui, plus il se montrait satisfait. Un supérieur sévère trouva un jour que, dans le chœur, il ne s'était pas incliné assez bas, au nom de Jésus et de Marie. Il lui ordonna, pour pénitence, de s'attacher une pierre au cou. Georges s'attacha au cou une si grosse pierre qu'il ne pouvait plus lever la tête.

Un autre jour, le gardien l'avait envoyé cueillir des mûres. Il l'accusa d'en avoir mangé et lui ordonna de venir reconnaître hautement sa faute en plein réfectoire. Georges obéit, il trouvait une douceur infinie dans toutes ses pénitences qui étaient pour lui une occasion de s'humilier.

Peines, travaux, pénitences, tout lui semblait léger. Il s'entourait d'une chaîne de fer et portait un cilice aux pointes acérées que le religieux le plus patient n'aurait pu supporter un seul jour. Il se donnait si durement la

discipline que tout son corps n'était qu'une plaie. Un médecin qui le soignait pour un mal qu'il avait à l'épaule, reconnut qu'il n'avait pas sur tout le corps une place qui fut exempte de blessures et qui n'eût besoin d'un pansement. Il était si maigre qu'il semblait avoir la mort sur les lèvres; et c'était aux yeux de tout le monde un miracle qu'il pût se livrer à ses travaux de chaque jour. Lorsqu'il était malade à l'hôpital et qu'on lui donnait quelques friandises, il les distribuait entre ses frères. Bien qu'il jeûnât toute l'année, Dieu lui conserva assez de force pour qu'il pût remplir à la fois les fonctions de cuisinier, de jardinier, d'infirmier et de portier.

Au plus fort de l'été, quand ses frères faisaient la sieste, Georges courait au jardin, se frottait de sirop la tête et le cou, et se faisait attacher à un arbre. Il y restait quelquefois une heure exposé aux piqûres des mouches et des insectes qui le blessaient jusqu'au sang.

Quand il était à Consuegra, il se rendait souvent dans les environs, la corde au cou, une tête de mort dans la main et de la cendre sur les cheveux, pour implorer la miséricorde du ciel et pour exciter les pécheurs à faire pénitence. Son zèle se déployait surtout pendant le Carême. Il lui arrivait alors parfois d'arracher aux musiciens ambulants leurs instruments et de les brûler, sans que personne y trouvât à redire; bien plus, quelques-uns de ces musiciens rougissaient de se livrer, en ces temps de pénitence, à l'exercice de leur profession, et se convertissaient.

Tant qu'il vécut, il ne se départit pas un instant de ses habitudes austères. Même quand il était malade, il n'avait qu'une planche ou une natte pour lit, avec un mor-

ceau de bois pour oreiller. Il ne coucha même pas dans un lit à ses derniers moments. Il avait coutume de dire que le symptôme de la maladie chez lui était non pas la souffrance, mais l'impossibilité de travailler. Lorsqu'on lui reprochait de travailler, quand il était malade, il répondait que le travail était pour lui un moyen de se rapprocher de Dieu.

Ses pénitences extraordinaires faisaient parler le monde et même ses frères. Les uns le traitaient d'insensé ; les autres lui faisaient un crime d'être si rigoureux envers lui-même ; d'autres enfin, mieux inspirés, disaient que Dieu ne prodiguerait pas ainsi tous ses dons à un insensé, et qu'un insensé ne saurait pas se garder ainsi de tous les piéges du démon. Mais le frère Jean ne faisait point attention à tous ces propos ; il savait que la vertu est en butte aux vains discours des hommes.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Etat de son âme. — Ses souhaits. — Ses extases. — Sa science surnaturelle. — Son esprit prophétique et sa perspicacité. — Miracles.

Georges se sentait tellement attiré vers Dieu qu'à chaque instant son âme semblait vouloir sortir de sa prison, pour aller rejoindre son céleste fiancé. On eût dit que cette âme habitait déjà son heureuse patrie. Tout ce qui pouvait le distraire de ces hautes pensées, tout ce qui courbait son âme à la terre était pour lui un fardeau.

On l'entendait parfois s'écrier : « Oh ! que ne puis-je « souffrir mille maux pour mon Dieu ! Oh ! puissé-je lui « être agréable et lui complaire en tout ! »

Dans le chœur, au couvent et dans plusieurs autres lieux on le trouvait souvent en extase ; et ce n'était que par obéissance et pour remplir quelque devoir qu'il s'arrachait à ses contemplations célestes. Quand il sortait avec le gardien et qu'il entrait avec lui dans quelque demeure étrangère, il se retirait dans quelque coin du logis où le gardien allait le chercher quand il fallait partir. Il était toujours enflammé de l'amour divin ; même pendant son sommeil, on l'entendait s'écrier à plusieurs reprises : « Je dors, mais mon cœur veille ».

Dieu avait accordé à son serviteur mille dons qui lui attiraient le respect. Il ne savait ni lire ni écrire, et pourtant, quand il parlait de la religion ou des saintes Ecritures, sa parole était si éloquente, que les plus savants hommes croyaient entendre jaillir de ses lèvres les inspirations du Saint-Esprit.

Il avait le don de prophétie et lisait au fond des cœurs. Il fouillait dans les replis les plus secrets de la conscience humaine. Pour cette vue perçante il n'y avait point de ténèbres.

A un religieux qui était à toute extrémité et qui était abandonné par les médecins, il prédit sa guérison prochaine, et le religieux fut bientôt guéri.

Un jour le gardien l'envoya, en compagnie d'un autre Père, trouver une femme qui se disait malade, mais à la maladie de laquelle personne ne croyait guère. « Mettez « ordre à vos affaires », lui dit le saint, « car vous mour« rez bientôt ». La malade ne s'effraya pas beaucoup de cette prédiction dont tout le monde se moqua, ainsi que le gardien. Mais le soir, des domestiques vinrent dire au couvent que leur maîtresse était au plus mal et demander

un confesseur. Le confesseur arriva trop tard. La malade était morte.

De tous côtés, on venait demander l'assistance du frère, et ceux qui l'imploraient étaient toujours récompensés de leur confiance en lui par quelque miracle.

Une certaine Isabelle de Priatos, qui était à toute extrémité et que les médecins avaient abondonnée, eut recours au frère Georges et le pria de lui envoyer quelques herbes qui se trouvaient dans le jardin du couvent. Elle fondait sur ces herbes l'espoir de sa guérison. Le frère Georges lui envoya un peu de salade qu'elle mangea, et, au grand étonnement des médecins, elle guérit.

Cette même femme avait un enfant, et cet enfant était très-malade. Un jour on le trouva mort, et sa mort fut attestée par trois médecins. Le soir, le frère Georges entra dans la maison mortuaire, et la pauvre mère le supplia d'avoir pitié d'elle. Le saint frère s'enferma avec l'enfant dans une chambre, adressa au ciel une ardente prière; et une demi-heure après il appela la mère. Son enfant était plein de vie et lui tendait les bras. Le frère Georges quitta bien vite cette maison pour se soustraire aux remerciements.

Le gardien le chargea un jour de donner à boire et à manger à des ouvriers qui avaient travaillé pour le couvent. Le frère n'avait qu'un pain d'une livre, trois œufs et un peu de vin. Plein de confiance en Dieu, il invita les ouvriers à se mettre à table, leur partagea le pain dont ils mangèrent en abondance, et grand fut leur étonnement, quand ils s'aperçurent qu'il y avait encore des restes.

Dieu, à la prière du frère, se fit aussi plus d'une fois le pourvoyeur du couvent : un jour le couvent manquait de pain, le gardien dit à Georges de se mettre en prières, et, dès qu'on ouvrit l'armoire, on y trouva du pain en grande quantité.

Une autre fois, les frères se trouvaient encore dans la disette. On sonna à la porte du couvent et le portier ouvrit. Un mulet portant deux corbeilles remplies de pain était devant ses yeux. Quant au muletier, il était invisible, et le mulet lui-même disparut quand on eut pris le pain.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Ses soins pour les pauvres. — Dieu bénit les travaux de Georges. — L'aumône enrichit. — Georges médiateur des âmes du purgatoire.

Dieu avait doué son serviteur d'une immense charité pour les pauvres. Quand il ne trouvait pas au couvent de quoi les soulager, il quêtait pour eux dans les villages. Le produit de ces quêtes était pour les malheureux et surtout pour les malades. Il faisait le lit des pauvres malades, pansait leurs plaies, nettoyait leurs vêtements, et pressait les riches de venir en aide aux nécessiteux.

Quand il était jardinier, il s'arrangeait de manière à planter et à semer de quoi nourrir les pauvres. Dieu récompensait son zèle en bénissant et en faisant réussir ses travaux. Grâce à lui, on avait toujours de quoi donner aux pauvres et aux habitants de la ville. Dieu multipliait entre les mains de Georges les moyens de subsistance, et c'était lui, suivant l'opinion et la rumeur publique, qui soutenait la ville. Le saint homme, en donnant à tous la

nourriture du corps, donnait aussi à tous la nourriture de l'âme. Il montrait aux riches comme aux pauvres la ligne du devoir. Il s'appliquait aussi en toute occasion et en tous lieux à instruire les enfants et à les conduire dans le sentier de la vertu.

Etant portier, il invitait à venir à lui les nécessiteux, faisait du feu pour eux et leur donnait ce qui se trouvait dans la cuisine, sans penser au lendemain. Une nuit, il tomba tant de neige que le lendemain il fut impossible d'aller au village situé à une demi-heure du couvent. Georges, au moment du dîner, dit au gardien qu'il n'y avait plus de pain. Le gardien lui ordonna d'en demander à Dieu par ses prières. Le saint homme se mit à prier avec confiance et aussitôt la sonnette se fit entendre à la porte du couvent. Une femme était là qui apportait une énorme corbeille remplie de pain.

Une autre fois, Georges avait encore donné aux pauvres toutes les provisions du couvent. Quelques instants avant le repas, le pain manquait encore. Georges, pour sa pénitence, reçut de son supérieur l'ordre d'en aller chercher au village. Mais à peine était-il sorti du couvent qu'il rencontra un homme qui lui apportait une besace pleine de pain. C'est ainsi que Dieu ne cessait de récompenser la charité de son serviteur.

Le zèle de Georges n'était pas moindre pour les âmes du purgatoire. Il ne se lassait pas de prier pour elles. Un jour qu'il entendait la messe à l'intention d'un religieux mort depuis huit jours, l'âme du défunt lui apparut pour le remercier de ses prières et pour lui dire que, grâce à lui, il était parvenu au séjour de la gloire. Une autre fois, tandis qu'il servait la messe, il se mit à dire : « Mainte-

« nant l'âme d'un tel, notre frère, est sortie du purga-« toire ». On sut depuis qu'il s'agissait de l'âme du gardien d'un autre couvent, mort trois heures auparavant. Un jour des *Morts*, au moment où les religieux entamaient le *Requiescant in pace*, il vit une foule d'âmes monter au ciel. On l'entendait souvent s'entretenir tout bas avec ces âmes, et prier pour celles qui avaient besoin de sa médiation.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Sa mort. — Miracles opérés par ses reliques. — Ses reliques transportées dans une procession solennelle. — Enquêtes qui confirment les miracles opérés par Georges.

Le Seigneur voulut enfin couronner les travaux de ce héros de la foi. Il était alors au couvent de Priego. Le Seigneur lui avait fait connaître longtemps d'avance le moment de sa mort. Il dit à un jeune frère auquel il enseignait l'horticulture : « Vous serez bientôt jardi-« nier, mon frère ; car, moi, je vais partir à l'hôpital de « Priego » ; il dit à deux religieux qu'ils seraient bientôt guéris et que lui mourrait bientôt. Il fut atteint d'une fièvre chaude, se confessa, communia et fut transporté à l'hôpital de la ville. Il avait, au milieu de ses souffrances, une patience exemplaire. Il avait demandé au gardien la faveur de ne pas se mettre au lit. Il resta donc étendu sur une planche, avec un coussin au-dessous de la tête. Il parlait sans cesse de son ardent amour pour Dieu, et tous les assistants versaient des larmes. Le peuple affluait ; car chacun voulait recueillir ses dernières paroles. Le comte de Priego, Pierre de Mendoza lui demandait si sa mort

prochaine ne l'attristait pas. « Pourquoi m'attristerais-« je ? » lui répondit Georges. Mais, lui répondit le comte, de ne pouvoir servir Dieu plus longtemps sur cette terre. — « Dieu », lui répondit-il, « sait cueillir le fruit quand « il est mûr ».

Le septième jour de sa maladie, il demanda les saintes huiles. L'infirmier et d'autres personnes lui disaient qu'il n'était pas encore temps. « Il est temps », répondit-il, « je sens que je n'ai pas deux heures à vivre ». Il reçut le saint Sacrement et resta quelque temps en méditation. Une demi-heure après, il leva les yeux et les mains au ciel, et rendit l'esprit, le 20 février 1583.

Son corps, à cause du concours immense de peuple qui affluait pour le voir, ne put être enseveli le jour de sa mort; mais le jour suivant, deux frères avec une autre personne se rendirent au cimetière et l'inhumèrent. Le frère Sébastien de Sainte-Marie avait creusé profondément la terre pour que ses ossements ne pussent pas se confondre avec ceux des autres religieux. Mais cette précaution même fut cause de l'extrême difficulté que l'on eut à découvrir son corps. Dix ans après l'inhumation, le gardien, voulant savoir ce qu'étaient devenus les restes du frère, fit avec plusieurs religieux des recherches dans le cimetière; mais ils ne purent les découvrir. Le saint frère resta donc pendant quarante-trois ans privé des hommages qui lui étaient dus. En 1615, cet état de choses cessa. Il y avait alors à Olmédo un berger malade qui vénérait le frère Georges. Il eut recours à lui au milieu de ses souffrances. Dans son sommeil le frère lui apparut. Il sortit de son tombeau, vint à son lit, le toucha et disparut. A son réveil, le berger se sentit complète-

ment guéri. Il se leva, se rendit au couvent pour remercier son bienfaiteur et fit connaître aux religieux l'endroit d'où il avait vu sortir en songe le saint frère.

Ses reliques opérèrent une foule de miracles. Didacus de Cordoue, qui depuis deux mois gisait en proie à une fièvre maligne, éprouva les effets de sa puissante intercession. Se trouvant la nuit fort oppressé, il eut recours à Georges et fut guéri après quelques instants de sommeil. Tandis qu'il remerciait Dieu et son serviteur, il vit apparaître, entouré d'une éclatante auréole, un Frère Mineur qui lui dit : « Ne craignez rien, je suis le « frère Georges ».

Don Pedro de Haro y Aponte, seigneur de Salmeroncillos, atteint d'une fièvre pernicieuse, avait été condamné par les médecins. Le malade eut recours à Georges, et sa fièvre cessa.

Hippolyte de Grenade et Mendoza, religieuse à Piegro, éprouvait des douleurs d'estomac si vives, qu'elle ne pouvait prendre ni repos ni nourriture. Elle eut recours au frère Georges et fut guérie, rien qu'en touchant ses reliques.

Elles opérèrent même, en 1622, une double résurrection. Un enfant de six ans était mort après une maladie de huit jours, au village de Requenco. Le père prit le cadavre de son enfant entre ses bras, s'adressa avec confiance à Georges et, par le simple contact de ses reliques, son enfant fut ressuscité.

Au village de Vindel, à la même époque, était morte, à la suite d'une fièvre chaude, une jeune fille nommée Anna Arativa. Sa mère invoqua le frère Georges, et aussitôt la morte se leva et s'écria : « Ne pleurez pas

« sur moi, ma mère, Georges vient de me rendre la « vie ».

A Calzada, un nommé Jean Bravo était à toute extrémité; il n'était même pas en état de recevoir les derniers sacrements, et chacun le tenait pour mort. Les reliques du frère Georges le ressuscitèrent pourtant, et il se leva complétement rétabli.

A Alcantut, un enfant était tombé du haut d'un clocher et l'on désespérait de ses jours. Mais sa mère le recommanda à Georges, et, une demi-heure après, l'enfant se leva parfaitement guéri. L'Eglise était pleine de spectateurs qui avaient été témoins de ce miracle.

Anna Ramire, après une longue maladie, avait été abandonnée par les médecins. Elle se fit porter au tombeau du saint frère, et elle était guérie quand elle revint chez elle.

Anna Gomez avait à la gorge des ulcères qui l'empêchaient de rien prendre et même de communier. Elle fut guérie par les reliques du saint frère et vit, au milieu de sa chambre inondée d'une céleste lumière, apparaître deux Frères Mineurs, dans l'un desquels elle reconnut Georges qui la guérit immédiatement.

Madeleine Gonzalès, qui s'était fait transporter de Madrid à Friego, fut guérie de la même manière d'une tumeur à la jambe.

Un homme, estropié depuis quatre ans, obtint sa guérison en se faisant porter sur le tombeau de Georges.

Françoise Romero avait la jambe couverte de plaies. Durant douze ans, elle employa vainement tous les moyens de guérison et fut, à la fin, abandonnée par les médecins. Elle se fit porter au couvent, et à peine les re-

liques de Georges eurent-elles touché sa jambe qu'elle fut en état de se lever et de se rendre à pieds chez elle. Elle fit quatre visites au tombeau de Georges, et à la quatrième visite elle n'avait plus aucun mal.

Georges favorisait surtout la ville de Calzada, sa patrie. En l'année 1619, une nuée de sauterelles vint s'abattre aux environs de Calzada, et les champs furent ravagés. Les autorités de Calzada envoyèrent à Priego un prêtre demander une des reliques du frère. Le gardien du couvent leur en envoya une, et peu de jours après cet envoi, le fléau disparut.

Quelque temps après, un grand orage, qui fondait sur la ville, fut aussi détourné au moyen de ces reliques.

André Pacheco, inquisiteur général d'Espagne et évêque de Quinca, ayant entendu parler de tous ces miracles, se rendit à Priego et fit faire, à cette occasion, une enquête minutieuse par Jean de Péréda, chanoine, qui fut évêque d'Oviédo. Sachant que le récit de la vie édifiante du saint frère était dans toutes les bouches, il fit transporter ses reliques à une place d'honneur où elles pussent être exposées à la vénération des fidèles. Cette translation solennelle eut lieu le 9 juin 1619. On porta, dans une procession, avec les reliques de saint Primus et de saint Félicien, la châsse qui contenait les reliques de Georges et qui était suivie par l'évêque, par les autorités spirituelles et par les confréries. Après la procession, la châsse fut déposée à droite du maître-autel, derrière une grille en fer. L'évêque remit les clefs de cette grille au comte de Priego et au gardien du couvent.

Après cette cérémonie, la foule qui se portait auprès

des reliques grossit encore ; il y avait dans cette foule un grand nombre de malades auxquels ces reliques rendirent la santé.

Un grand nombre de miracles opérés à Priego, dans l'évêché de Quinca, à Tolède et en d'autres lieux, furent attestés par 255 témoins entendus dans huit enquêtes, qui eurent lieu par l'ordre de plusieurs évêques, et autres princes de l'Eglise.

L'impératrice Léonore, Ferdinand III, roi de Bohême et de Hongrie, avec sa femme la reine Marie, infante d'Espagne, et le roi Philippe IV, demandèrent avec instance au Saint-Siége la canonisation du frère Georges. L'an 1635, ils prièrent le pape Urbain VIII et son neveu le cardinal Antoine Barbarini d'examiner cette affaire. Mais malgré les démarches de plusieurs éminents personnages, le frère Georges n'est pas encore canonisé.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.* — Biographie publiée à Naples, en 1566, par CHRISTOPHE RUIX, docteur en théologie.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINTE ANGÈLE MÉRICI

1474-1540. — Papes : Sixte IV; Paul III. — Empereurs d'Allemagne : Frédéric III; Charles V.

SOMMAIRE : Sa naissance illustre. — Sa vie solitaire et mortifiée. — Elle excite sa sœur à la virginité. — Mort de ses parents. — Sa sœur meurt sans sacrements. — Sa dévotion pour l'Eucharistie. — Son abstinence. — Vision. — Compagnie de vierges ouvrières établie. — Le démon lui apparaît. — Sa réputation de sainteté à Brescia. — Paroles qui convertissent un gentilhomme. — Angèle aveugle. — Visite des saints lieux. — Elle recouvre la vue. — Pèleriuage de Rome. — Angèle malade. — Extase; don de prophétie. — Fondation des Ursulines. — Mort d'Angèle. — Sa gloire éclate.

Angèle naquit le 21 mars, vers l'an 1474, à Desenzano, petite ville d'Italie, sur la rive occidentale du lac de Garda, diocèse de Vérone, à six ou sept lieues de Brescia. Son père s'appelait Jean Mérici, sa mère était de la famille des Biancosi de Salo; on doute qu'ils fussent nobles par la naissance, mais ils l'étaient certainement par leurs vertus. Le ciel ne tarda pas à bénir un mariage que la religion plutôt que l'intérêt semblait avoir formé. Il leur donna successivement plusieurs enfants, entre autres, deux filles, dont la plus jeune reçut au baptême le nom d'Angèle : elle devait, en effet, mener une vie tout angélique. Elle pratiqua la piété dès qu'elle fut en état de la connaître. Douée d'une beauté peu commune, elle dédaignait tout ce qui pouvait relever ses grâces innocentes; elle fit plus encore, comme on vantait ses cheveux blonds, d'une longueur et d'une finesse admirables, elle les lava plusieurs

fois avec de l'eau mêlée de suie pour enlever leur éclat. Insensible aux amusements frivoles, elle n'avait de goût que pour les exercices et les cérémonies de la religion. Tous les soirs, avant le coucher, ses pieux parents faisaient en commun une lecture, tantôt sur le mystère du jour, tantôt sur la vie des Saints ou des Pères du désert : c'était un prodige de voir alors l'attention d'Angèle, elle était comme en extase, et n'en sortait que pour exprimer ses tendres sentiments envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enviant le sort des solitaires qui avaient tout quitté pour ce divin Maître, elle imagina de former dans sa chambre une espèce de solitude ; elle en fit la proposition à sa sœur, qui l'accepta. Elles se retiraient tous les jours dans leur petit oratoire, et là, prosternées devant un autel, elles chantaient, elles récitaient leurs prières avec une effusion de cœur admirable. Ce qui est plus surprenant encore dans un âge aussi tendre, c'est qu'Angèle, à tous ces actes extérieurs de piété, ajoutait déjà en secret les austérités de la pénitence, couchant par terre ou sur une simple planche, se privant de tous les repas qu'elle pouvait soustraire à la connaissance de ses parents. Son embarras était de tromper la vigilance de sa sœur qui couchait dans la même chambre ; mais tandis que celle-ci dormait d'un profond sommeil, Angèle glissait adroitement de son lit et, par ce pieux artifice, elle passait en oraison la plus grande partie de la nuit. Non contente de consacrer à Dieu sa virginité, elle voulut porter sa sœur à faire le même sacrifice, si agréable à l'Epoux céleste dans des cœurs si tendres : « Nous sommes les « enfants des saints », lui dit-elle, « et vous avez comme « moi, entendu dire que nous n'avons d'autre patrie que

« le ciel ; nous devons donc tourner toutes nos affections « vers Celui qui y habite. Il est vrai que dans le parti que « j'ai pris et que je vous propose, il faut souffrir et mourir « entièrement à soi-même ; mais aussi, c'est par l'abnéga- « tion et par les souffrances que nous arriverons à la bien- « heureuse éternité. C'est par là que Jésus-Christ, notre « modèle, est entré dans le royaume de sa gloire ; c'est « après bien des tribulations que Marie, sa sainte Mère, y « a été proclamée Reine des Anges et des hommes. Eh ! « que de tourments et d'épreuves, que de disgrâces et de « privations n'ont point endurés les solitaires et les vier- « ges martyres, pour mériter la couronne de l'immorta- « lité ! C'est à toutes ces considérations que je dois le « sacrifice que j'ai fait au Seigneur. Pourriez-vous vous- « même n'en être point touchée ? Auriez-vous moins de « courage que votre sœur cadette ? Ah ! je vois enfin que « vous vous rendez à la grâce qui vous appelle ; bénis- « sons-en le Dieu des miséricordes, et montrons-nous « constamment ses chastes et fidèles épouses ».

Angèle n'avait guère plus de dix ans, lorsqu'elle eut la douleur de perdre son père et, peu de temps après, sa mère. Son jeune cœur fut d'abord comme brisé de cette cruelle séparation ; mais bientôt, se résignant à la volonté de Dieu : « O mon Dieu, s'écria-t-elle, pardonnez à la « douleur, pardonnez à mon âge les égarements de mon « esprit ; sans doute que ces deux justes étaient mûrs « pour le ciel : peut-être, hélas ! les ai-je trop aimés, et « vous ne me les ôtez aujourd'hui que pour m'apprendre « à m'attacher à vous seul ». La Providence veilla sur ces deux orphelines : un oncle riche et pieux, nommé Biancosi, les emmena dans sa maison. Une bien rude

épreuve y attendait notre sainte : sa sœur mourut subitement sans avoir reçu les Sacrements de l'Eglise. Angèle eût bien voulu connaître le sort éternel de cette âme si chère ; ce désir inquiet occupait ses pensées la nuit et le jour ; elle se persuada qu'à force de prières elle obtiendrait du ciel là-dessus quelque assurance. Quinze jours après il vint dans l'esprit à Biancosi d'envoyer sa nièce à la campagne, autant pour dissiper sa mélancolie que pour veiller à ses moissonneurs. Angèle part à l'instant. En chemin elle aperçoit une nuée lumineuse et extraordinaire : elle s'arrête pour considérer ce phénomène ; quelle est sa joie d'y apercevoir sa sœur toute rayonnante de gloire, au milieu d'une multitude d'Anges qui accompagnaient la Reine du ciel ; et il s'en échappa une voix qui dit : « Persévère comme tu as commencé, et tu « jouiras avec nous du même bonheur ». Agée de treize ans, avec une science et des vertus étrangères à cet âge, elle n'avait pu obtenir encore le bonheur de s'unir à l'Epoux de son âme dans la sainte communion.

Ceci nous révèle une des plus grandes plaies de cette malheureuse époque, le manque de dévotion envers la sainte Eucharistie, même dans les contrées épargnées par l'hérésie. Angèle obtint enfin par ses instances de participer au banquet sacré ; dès qu'elle eut goûté de ce pain de vie, elle résolut de s'en nourrir fréquemment, malgré les préjugés de son siècle. Pour être plus libre d'exécuter sa pieuse résolution, elle entra dans le tiers ordre de Saint-Dominique : elle put dès lors, avec l'agrément de son directeur, communier tous les jours sans paraître singulière ; elle s'en rendait digne par un genre de vie qui n'avait pas encore eu d'exemple dans le tiers ordre.

Ne voulant rien posséder en propre, elle vécut d'aumônes, malgré les représentations de son oncle ; on ne voyait dans sa chambre aucun meuble, même des plus nécessaires ; elle n'avait d'autre lit qu'une mauvaise chaise ou une simple natte; une grosse pierre lui servait d'oreiller; le seul adoucissement qu'elle se permît quelquefois c'était de dormir sur un tas de sarments ; un cilice macérait sa chair délicate ; jamais elle ne buvait de vin, excepté les jours de Pâques ou de Noël, ou dans ses maladies ; encore était-ce en très-petite quantité, par esprit de religion, et par un ordre exprès des médecins. Sa nourriture ordinaire était du pain, de l'eau et quelques légumes ; mais en Carême, croyant ne faire jamais assez pour son Dieu, elle ne mangeait que les mardis, jeudis et samedis, et elle se bornait même ces jours-là à un peu de pain, avec trois noix, ou trois châtaignes, ou autres fruits de cette espèce. Sa vie n'était donc qu'un jeûne continuel ; des auteurs assurent même qu'elle passait des semaines entières sans prendre d'autre aliment que la manne eucharistique.

Son oncle étant mort, elle revint avec quelques compagnes à Desenzano, dans la maison paternelle ; elle espérait y être plus utile à son prochain. Depuis longtemps elle se disait que les désordres de la société venaient de ceux des familles ; que les familles dépendaient surtout de la mère, et qu'il y avait si peu de mères chrétiennes, parce que l'éducation des jeunes filles était mal faite. Elle remontait ainsi le cours du mal jusqu'à la source : c'est là qu'elle voulait le guérir ; elle demandait souvent à Dieu de l'éclairer sur ce pieux dessein. Un jour qu'elle était dans les champs avec ses compagnes, elle se retire un peu à l'écart, selon sa coutume, pour prier : aussitôt

elle aperçoit dans la voûte céleste une échelle brillante, semblable à celle de Jacob ; un nombre infini de vierges chrétiennes y montaient deux à deux, la tête ornée des plus riches couronnes ; elles paraissaient soutenues par autant d'Anges vêtus de blanc, et portant sur le front une pierre précieuse d'une beauté ravissante ; en même temps une voix lui dit : « Angèle, prenez courage ; avant de « mourir, vous établirez dans Brescia une compagnie de « vierges, semblables à celles que vous venez de voir ». Angèle fit part de cette vision à ses compagnes. Paisible et résignée, elle attendit pendant vingt ans que Dieu lui fournît les moyens d'accomplir cet oracle ; mais elle commença, dès le lendemain, à Desenzano, de faire l'essai et comme un noviciat de tout ce qu'elle devait un jour exécuter dans Brescia. On la vit, elle et ses compagnes, rassembler en leur maison les petites filles de la ville et du voisinage, leur enseigner la doctrine chrétienne, visiter les pauvres et les malades, distribuant partout la grande partie des charités dont elles vivaient elles-mêmes, instruisant familièrement les grandes personnes qui venaient en foule à leurs conférences, et cherchant les pécheurs jusque dans leur travail. Angèle en convertit beaucoup par ces seuls mots : *Dieu est ici !...* Le démon, irrité de se voir arracher sa proie, lutta, mais en vain, avec toutes les puissances de l'enfer, contre son ennemie : un jour il imagina de lui apparaître dans sa cellule, sous la forme d'un ange de lumière, espérant par ce piége adroit, la distraire dans ses prières, ou lui inspirer des sentiments de vaine gloire. L'humble Angèle pénétra bientôt ce dessein infernal et, continuant de lever les mains au ciel : « Retire-toi », s'écria-t-elle, « ne crois

« pas pouvoir ici m'en imposer ; je sais qui tu es et je ne « sais aussi que trop que je suis devant Dieu. Tu n'es « qu'un esprit de mensonge, tu usurpes ici une gloire « que tu as perdue par ton orgueil ; c'est toi qui, par ta « malice, te fais une gloire cruelle de tourmenter et de « pervertir les chrétiens ; pour moi, je ne suis qu'une « malheureuse pécheresse, qu'un vil instrument que la « grâce de Jésus-Christ fait servir à sa gloire, et je ne « méritai jamais d'être visitée par les célestes intelligen- « ces ; encore une fois, retire-toi, monstre que j'abhorre, « et retourne dans les abîmes annoncer ta défaite et le « triomphe de mon Dieu ». A ces paroles le fantôme disparut.

Le bruit de la sainteté d'Angèle se répandit jusque dans la ville de Brescia. Dieu s'en servit pour ses desseins. Un noble habitant de cette ville, Jérôme Pentegoli, possédait dans les environs de Desenzano une terre où il venait passer la belle saison : il obtint d'Angèle qu'elle vînt l'y visiter une fois par semaine, pendant dix ans : c'était un trésor pour le gentilhomme et son épouse. En 1516, ayant perdu un de leurs enfants, ils écrivirent de Brescia à notre sainte une lettre baignée de leurs larmes ; ils la conjuraient de venir les consoler. La charité l'amena donc où l'attendait la Providence. Les vertus d'Angèle édifièrent toute la ville de Brescia.

Les grands comme les petits croyaient voir en elle un ange descendu du ciel. Parmi les faveurs extraordinaires que Dieu lui accorda, il faut compter la science infuse et surnaturelle. Sans avoir jamais étudié ni fréquenté les gens de lettres, elle parlait et entendait parfaitement la langue latine ; elle traduisait en langue vulgaire les

hymnes et les prières de l'Eglise, expliquait les passages de la Bible les plus difficiles, raisonnait même sur la théologie scholastique et morale avec une précision admirable. Le bruit de cette merveille s'étant répandu, on vit accourir de tous côtés à la cellule de l'humble Angèle des prédicateurs célèbres, de profonds théologiens, des savants de premier ordre. Thomas Gaverdi, noble bressan, vint la consulter sur le moyen de se sanctifier dans le grand monde : « Indigne et ignorante « que je suis, lui répondit-elle, je n'ai que deux mots « à vous dire ; les voici : *Faites actuellement et pendant* « *votre vie tout ce qu'à l'heure de la mort vous voudriez* « *avoir fait* ». Ces paroles prononcées d'un ton énergique frappent tellement le gentilhomme qu'il les écrit, les pratique à l'instant, les lit tous les matins, et devient un grand serviteur de Dieu.

Comme elle se rendait par mer en Terre sainte, Dieu pour l'éprouver, lui enleva la vue. On lui conseillait de ne pas continuer son voyage : « De quoi vous inquiétez- « vous, répondit-elle à ses amis ? Ne voyez-vous pas que « cette cécité subite ne peut tourner qu'au bien de mon « âme ? Un pareil accident fut autrefois un mystère dans « le saint homme Tobie ; je pense que c'en est un égale- « ment par rapport à moi... Il est vrai que je n'aurai pas « la consolation de voir des yeux du corps les lieux sacrés « que mon Sauveur a honorés de sa divine présence ; « mais je l'adorerai, je le verrai des yeux de l'esprit, et « mon infirmité même contribuera à m'inspirer plus de « recueillement et de dévotion ». Elle ne fut pas plus tôt sur le rivage sacré, qu'on la vit se mettre à genoux et baiser amoureusement la terre.

Elle suivit avec tant de dévotion les traces que son Sauveur avait laissées sur la terre, qu'il fallut, pour ainsi dire, l'arracher de ces sanctuaires. Sur la montagne qui fut arrosée du sang divin, sang si précieux, si efficace, et néanmoins si souvent rendu inutile par la malice des hommes : « Ah ! s'écria-t-elle, si mes yeux me refusent « en ce moment la lumière, ils ne pourront au moins « me refuser des larmes. Que ne puis-je, ô Jésus ! fondre « ici en pleurs, pour laver une terre, aujourd'hui si hor- « riblement profanée, pour effacer des crimes que tout « votre amour n'a pu encore arrêter, pour expier les in- « gratitudes dont je suis moi-même coupable envers le « meilleur de tous les maîtres ! »

En revenant, la divine Providence permit qu'on fût obligé de s'arrêter à l'un des ports de l'île de Candie. Angèle proposa aux pèlerins de visiter une église où l'on révérait particulièrement une image miraculeuse de Jésus crucifié. A peine notre Bienheureuse fut-elle aux pieds du crucifix que, saisie tout à coup de l'esprit de Dieu, elle lui demanda pour la première fois la guérison de son infirmité, et l'obtint. Ses amis, frappés de ce miracle, rendirent grâces à Dieu de concert avec elle ; elle fut reconduite au vaisseau comme en triomphe. On se remit en mer pour Venise ; près d'arriver à l'embouchure du golfe on fut assailli d'une violente tempête : deux vaisseaux qui accompagnaient celui des pèlerins furent engloutis.

Ce dernier se sauva miraculeusement, grâce aux prières de la sainte. Le bruit de cette merveille se répand dans Venise : le patriarche, les sénateurs, désirant conserver dans leur ville un si grand trésor, en flattant son

attrait, proposent à notre bienheureuse la direction des hôpitaux : humble et gracieuse dans ses refus, elle les remercie, part secrètement, et arrive à Brescia le 25 novembre 1524. L'année suivante était l'*Année sainte:* Angèle fait le pèlerinage de Rome pour le grand jubilé : elle parcourt pieusement les églises désignées par la bulle ; dans une de ces stations, elle rencontre un camérier du pape Clément VII, qui avait fait avec elle le voyage de Jérusalem, c'était Paul de la Pouille : il la reconnaît et la présente à Sa Sainteté. Le Pape, instruit de ses miracles et de ses vertus, lui fait un accueil des plus bienveillants ; il lui accorde plusieurs audiences et veut même l'arrêter dans Rome pour la mettre à la tête d'une maison de filles hospitalières. Puis elle lui expose avec tant de candeur et d'humilité les raisons qui l'appellent à Brescia, qu'il lui permet enfin de prendre congé de lui ; mais les honneurs qu'elle fuit semblent la poursuivre. Le duc de Milan vient à Brescia visiter cette humble fille, il la supplie de l'adopter pour son fils spirituel et de prendre ses Etats sous sa protection. Ils en avaient besoin. Charles-Quint les couvrait déjà de ses troupes ; on désertait la ville de Brescia ; notre sainte se retira à Crémone. Là, pour fléchir le ciel en faveur de sa patrie, elle macère son corps innocent ; elle porte l'abstinence jusqu'à se contenter d'un seul repas depuis la fête de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte ; elle y gagne une maladie que les médecins jugent mortelle. Pendant que tout le monde plaint déjà sa mort, elle conserve un visage tranquille : « Pourquoi me plaignez-vous, disait-elle ? Suis-« je donc meilleure que Jésus-Christ, notre Chef, qui a « enduré pour nous les plus cruels supplices ?... Non,

« non, je ne crains pas de mourir !... Une chose me fait « trembler bien davantage, c'est le jugement qui a « effrayé les Jérôme, les Arsène, les Hilarion et les Anges « même. Mais j'espère que mon Sauveur voudra bien « avoir pitié de mon âme, de cette âme qu'il a créée à « son image, de cette âme qu'il a rachetée de son sang, « de cette âme enfin qui l'aime et l'aimera toujours, dût-« il perpétuer mes douleurs et mon infirmité ». Cependant le mal empire ; Angèle semble n'avoir plus qu'un souffle de vie, elle tombe dans un assoupissement qu'on regarde comme une agonie ; mais, ô prodige ! au bout d'un quart d'heure elle se lève sur son séant et demande ses habits : « Je suis guérie, dit-elle avec larmes, hélas ! « je n'ai vu que de loin le ciel auquel j'aspirais ; Dieu a « jugé que je n'en étais pas digne ! » Aussitôt elle s'habille, prend son bâton de pèlerine et va au saint sépulcre du mont Varollo remercier Dieu de sa santé.

De retour à Brescia, après le traité de Cambrai, en 1529, qui mettait fin à la guerre, elle assistait au saint sacrifice et, méditant sur ce grand mystère d'amour, elle fut publiquement ravie en extase. Son corps resta élevé de terre pendant un temps considérable, et ce prodige fut aperçu d'un nombre infini de personnes. Elle eut souvent des ravissements semblables. Dieu fit aussi éclater sa sainteté par des grâces gratuites, comme le don de prophétie. Le docteur Tracagno, son neveu, vint la voir ; elle n'avait point le moindre avis de son arrivée. Cependant, à peine était-il à la porte, qu'il lui entendit dire à sa compagne : « Voici mon neveu, qui vient me voir ». Un jour qu'Angelo, chanoine de Brescia, son cousin, lui rendait aussi visite, elle lui fit le détail de la vie qu'il

avait menée dans sa jeunesse et lui découvrit l'état présent de son âme.

Comme elle était toujours irrésolue sur ce qu'elle devait fonder pour la gloire de Dieu, elle vit la nuit pendant son oraison, un esprit aux regards menaçants, prêt à la frapper avec un fouet ; et quelle fut sa surprise de reconnaître Jésus-Christ lui-même en personne, qui lui fit de sévères reproches sur sa lenteur à fonder un Ordre que réclamait le bien de son Eglise. La sainte lui demanda pardon de sa négligence et mit aussitôt la main à l'œuvre. Ayant dressé le plan de son institut, elle le communiqua aux compagnes de ses bonnes œuvres ; toutes s'engagèrent à suivre ses règles. Le 15 novembre 1535, on vit cette troupe angélique sortir le matin de son oratoire, comme les Apôtres du cénacle, et poussée par le même esprit. Elles parcourent les prisons, les hôpitaux, recherchent et instruisent les pauvres, rompent généreusement leur pain avec eux, rassemblent, chacune en sa maison, une foule de jeunes filles pour les instruire plus encore par l'exemple que par la parole. Ce n'était d'abord qu'une simple association ; les compagnes d'Angèle n'étaient point tenues de quitter le toit paternel : relever l'étendard de la virginité si lâchement abandonné et trahi par Luther ; renoncer à tous les avantages du siècle au milieu même du siècle ; abdiquer sa volonté dans ce monde où chacun suit la sienne ; ramener la lumière et la pureté dans les familles envahies par les ténèbres et le libertinage, tel était le but d'Angèle et de ses saintes filles. Elles pénétraient avec leurs habits ordinaires dans des maisons qui eussent fermé leur porte, dans ces temps malheureux, aux livrées que portent dans les cloîtres les

servantes de Jésus-Christ. On devait délibérer sur le choix d'une supérieure : Angèle passa la nuit précédente en prière, et, dans une extase, sainte Ursule lui apparut dans tout l'éclat de la gloire céleste. Notre sainte, ravie de cette faveur, passa de la joie à l'affliction lorsqu'elle vit leurs suffrages se réunir sur une tête qu'elle jugeait indigne. Si elle accepta la charge de supérieure, elle refusa toujours le titre de fondatrice. Elle donna à ses compagnes le nom d'Ursulines, et les exhorta à monter sur le trône de leur patronne : « Si nous n'avons pas, « comme sainte Ursule, disait-elle, le bonheur de gagner « le ciel par un glorieux martyre que j'ai désiré moi-« même plus d'une fois, nous y arriverons au moins « avec elle par l'imitation de ses vertus, par notre pureté « virginale, par notre attachement à l'Eglise catholique, « par notre fidélité à nos engagements. Souvenez-vous « que vous y êtes tenues par un vœu spécial qui, tout « simple qu'il est, ne vous consacre pas moins au Sei-« gneur ». Ces paroles furent reçues par ces saintes filles comme si elles fussent venues du ciel. Elles ne faisaient rien sans consulter leur mère, et lui rendaient compte de leurs moindres actes, s'ouvraient à elle avec la plus naïve confiance : notre sainte était au milieu d'elles comme un soleil qui les éclairait de sa lumière, comme un brasier d'amour qui les mettait tout en feu, comme le trône par lequel Dieu règne sur les âmes et d'où il répand sa doctrine; on eût dit que Dieu avait mis dans le cœur de son épouse la source d'une vie nouvelle qui devait de là couler dans les autres. Mais, comme Moïse, elle ne vit que de loin l'empire promis à son ordre. Au commencement de Janvier 1540, elle tomba malade et prédit sa

mort prochaine. Cette fleur de la charité jeta, avant de se pencher sur le sein de l'Epoux, un dernier éclat, un dernier parfum que nous devons recueillir.

C'était alors l'usage dans l'Eglise de laver le corps des chrétiens avant la sépulture. Cette cérémonie, toute religieuse, répugnait à la modestie d'Angèle : elle imagina de se rendre à elle-même cet office pour épargner à son corps virginal la honte d'être découvert, même lorsqu'il ne serait plus le tabernacle de son âme sainte; après avoir reçu les derniers sacrements et donné de touchantes instructions à ses filles désolées, elle se mit à prononcer, les yeux et l'esprit tournés vers le ciel, des actes de foi, d'espérance et surtout de charité : « Oui, « mon Dieu, je vous aime », disait-elle du cœur plus encore que des lèvres; « ah ! que je voudrais bien vous « aimer encore davantage! Esprits bienheureux et vous, « Vierge sainte, Mère du pur amour, prêtez-moi vos « cœurs : inspirez-moi vos sentiments pour aimer Jésus « suivant ses délices... Jusques à quand, Seigneur, demeu- « rerai-je ici séparée de votre aimable personne; qui me « donnera des ailes pour voler vers le Bien-Aimé de mon « âme? O divin Sauveur, brisez enfin la prison de « ce corps terrestre, recevez entre vos mains cette âme « qui languit sans vous et qui ne peut plus vivre hors de « vous ». On fit rentrer ses filles pour réciter, auprès de son lit, les prières des agonisants; le ciel voulut les consoler : elles aperçurent tout à coup un rayon de gloire, dont resplendit le visage de la bienheureuse. Angèle n'ouvrit plus qu'une seule fois la bouche, et ce fut pour prononcer amoureusement le nom de son Jésus; alors les Anges emportèrent son âme dans la nuit du 27 au 28

janvier 1540. Les chanoines de la cathédrale et ceux de Saint-Jean-de-Latran se disputant ses saintes dépouilles comme un riche trésor, on dut les laisser exposées dans l'église souterraine de Sainte-Afre, et ce fut une permission de Dieu, qui voulait manifester la gloire de sa servante ; elle éclata surtout par deux prodiges. On n'aperçut dans le corps de la sainte, après plusieurs jours, aucun signe de corruption ; tous ses membres étaient souples et flexibles ; son visage conservait ses traits naturels et brillait toujours de la même candeur, de la même sérénité. L'autre miracle ne fit pas moins d'impression : pendant trois nuits, vers la moyenne région de l'air, une lumière extraordinaire fut vue de toute la ville, au-dessus de la chapelle où reposait le corps de la sainte. Ce corps glorieux fut enterré dans cette même église de Sainte-Afre : on grava sur une table de marbre noir de pieuses inscriptions, interprètes de la vénération publique. Un jeune étranger lisant ces louanges, s'avisa de dire tout bas à l'ecclésiastique qui l'accompagnait : Voilà de pompeux « éloges ; croyez-vous que tout cela soit véritable ? » A peine a-t-il laissé échapper ces paroles imprudentes, qu'un bruit effroyable sort du tombeau ; ce jeune homme reçut, dit-on, deux coups très-sensibles ; un religieux qui récitait l'office dans l'église supérieure a entendu ; il descend et demande la cause de cette commotion : « Hélas ! « c'est moi », lui répond le jeune homme, « c'est mon « incrédulité ». Et, fondant en larmes, il se prosterne devant les saintes reliques et rend gloire à Dieu d'avoir été puni et éclairé de ses doutes.

Le 4 juin 1514, le pape Paul III confirme le nouvel institut sous le titre de compagnie de Sainte-Ursule. Sainte

Angèle fut béatifiée par Pie VI et canonisée par Pie VII.

Sa vie a été publiée en 1804 à Montpellier, ville qui a eu le bonheur d'être embaumée des mêmes vertus que celle de Brescia.

HUGUES DE DIGNE

ET SA SŒUR DULCINA

1285. — Pape : Clément V. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Instruction remarquable de saint Hugues. Il lit dans l'avenir. — Entrevue de saint Louis et de Hugues. — Mort de Hugues. — Dulcina. — Ses extases. — Sa mort.

Parmi les personnages les plus éclairés et les plus saints que le troisième ordre a produits, on peut citer à bon droit Hugues de Digne, né en France. Il possédait une instruction remarquable, et a laissé, entre autres ouvrages, un beau livre sur la règle des Frères Mineurs. Le saint homme se signala en outre par ses miracles et par ses prédictions. Un jour qu'il visitait, à Marseille, le couvent des Templiers, on lui montra un beau réfectoire qui venait d'être bâti. Quand il l'eut parcouru deux ou trois fois, on lui demanda ce qu'il en pensait. — Cela fera, dit-il, une très-belle écurie. — Cette réponse étonna fort les Templiers. Elle n'était pourtant qu'une vérité. L'ordre fut bientôt aboli par le pape Clément V, et Robert, roi de Sicile, étant venu à Marseille avec une longue suite de chevaliers, le beau réfectoire servit d'écurie aux chevaux du roi. En 1274, Hu-

gues écrivit une lettre à saint Jean de Parme, autrefois général de l'ordre. Cette lettre était une prophétie. Il annonçait que le pape mourrait bientôt , que les chrétiens perdraient la Palestine, que la ville de Ptolémaïs serait dévastée, que saint Bonaventure, alors cardinal, ne pourrait s'élever à une dignité plus haute, que l'ordre des Templiers serait aboli. Saint Bonaventure mourut en effet cette année même, le pape ne lui survécut pas longtemps, et toutes les autres prédictions de Hugues furent accomplies.

Saint Louis, après son expédition contre les Sarrasins, descendit à Hyères au moment où Hugues s'y trouvait. Le roi voulut le voir et l'entendre. Hugues l'engagea à suivre toujours, comme il l'avait fait, la voie de la justice et de la piété. Il laissa échapper, en même temps, des paroles amères contre cette foule de religieux qui suivaient l'armée du roi, disant qu'au milieu de cette vie des camps, un religieux a bien de la peine à sauver son âme. Le roi voulait qu'il restât auprès de lui, tant que son armée et lui demeureraient dans la province. Mais Hugues ne resta qu'un jour auprès du roi.

Après avoir par sa parole converti une foule d'âmes, il mourut à Marseille, en 1285, en laissant après lui la réputation d'un grand saint. Mais malgré les nombreux miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, malgré de nombreuses demandes, il n'est pas encore canonisé. Il fut inhumé, hors de la ville, dans le couvent des Frères Mineurs. Mais lors de la dévastation de ce couvent, sous François Ier, il fut, suivant l'opinion commune, transféré dans l'église épiscopale.

Hugues avait une sœur appelée Dulcina ou Dulcinella, qui lui ressemblait en vertus. Les avis et les exemples de son frère la déterminèrent à quitter le monde pour servir Dieu dans la troisième règle de Saint-François. Le parfum de sa sainteté attira autour d'elle un essaim de filles pieuses, au milieu desquelles elle brillait par l'éclat de ses vertus.

Ses fréquentes extases la mettaient en communication directe avec les habitants des cieux. Un jour de Pentecôte, elle vit l'Esprit-Saint s'arrêter, sous la forme de langue de feu, sur les Frères Mineurs qui célébraient alors l'office divin. Ceux qui s'approchaient de la table sainte étaient entourés d'une lumière céleste, plus ou moins vive, suivant l'abondance des grâces qu'ils avaient reçues de Dieu.

Après sa mort, elle fut inhumée à Marseille, auprès de son frère ; et Dieu, par un grand nombre de miracles, voulut honorer sa mémoire.

(WADDING.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE FRÈRE JACQUES PARIS

1580. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Son humble extraction. Il possède, au suprême degré, la vertu de l'obéissance. — Sa dévotion à la Vierge Marie. Son humilité. — Son injuste exil. — Sa mort. — Honneurs qu'on lui rend.

Ce serviteur de Dieu naquit à Caltagirone, en Sicile, de parents forcés de vivre du travail de leurs mains. Jacques, leur fils, au milieu de ses travaux journaliers, grandissait dans la crainte de Dieu. Il reçut l'habit de frère lai des mains de saint Antoine Scalmat, qu'il s'efforça d'imiter. Dormant fort peu, et sur la dure, mangeant et buvant avec la plus grande sobriété, pratiquant les jeûnes les plus austères, il possédait au suprême degré la vertu de l'obéissance. Il en donna des preuves, pendant quarante ans environ qu'il passa dans des couvents de Clarisses, à Messine et à Catane, livré à des œuvres serviles.

Il employait ses journées aux travaux les plus pénibles; il consacrait ses nuits à la prière et à la contemplation. Pour que son âme demeurât toujours attachée à Dieu, il parlait rarement et, quand il était obligé de rompre le silence, ses discours étaient brefs et édifiants. Il avait une grande dévotion à la Vierge Marie. Son humilité était profonde. Une femme le pria un jour de guérir son enfant malade, en faisant sur lui un signe de croix. Jacques

répondit qu'il était un trop grand pécheur pour avoir tant de puissance. Pour rassurer son humilité, cette femme fut obligée de lui dire que c'était dans son habit et non dans sa personne qu'elle mettait sa confiance. Elle appliqua sur le front de son enfant un coin de la robe du religieux et son enfant fut guéri.

La patience du frère Jacques fut mise, peu de temps avant sa mort, à une rude épreuve. Il fut calomnié auprès de son provincial et injustement puni. On lui fit abandonner son couvent de Catane; on le condamna à se retirer à Caltagirone, pour y passer le reste de ses jours. Le saint homme se soumit, sans se plaindre, à cet injuste arrêt. Il se consolait, en attachant ses yeux sur la croix, sur ce monument des souffrances du Sauveur, victime des Juifs et de la plus inique sentence.

Eprouvé par toutes ces persécutions, il fut bientôt attaqué, à Caltagirone, d'une maladie mortelle. Il se confessa, communia et demanda en pleurant pardon à tous les religieux qui l'entouraient. Le gardien, voyant qu'il tombait en défaillance, lui demanda s'il ne voulait pas recevoir l'Extrême-Onction. Il répondit qu'il la demanderait quand il en serait temps. Voyant sa dernière heure approcher, il entonna le *Te Deum laudamus* et dit au gardien qu'il était temps de lui donner l'Extrême-Onction. En recevant les saintes huiles, il avait toute sa connaissance, et témoigna la plus haute piété. Il s'endormit doucement dans le sein de Dieu, le 22 février 1580. Il avait quatre-vingts ans et il avait passé soixante années de sa vie dans l'ordre des Frères Mineurs.

A la nouvelle de sa mort, les habitants de Caltagirone se portèrent en foule vers le couvent et s'emparèrent,

pour en faire des reliques, de tous les objets qui avaient servi au saint Frère. Les miracles qui eurent lieu par la médiation de Jacques, attirèrent auprès de son tombeau une multitude de fidèles. A l'occasion de ces miracles et par l'ordre de l'évêque de Syracuse, trois enquêtes furent ouvertes. Ses restes furent enfermés dans une châsse magnifique, et longtemps honorés dans l'église. Mais, en vertu d'une bulle du pape Clément VIII, ils furent transférés dans la sacristie où ils reçurent les hommages qui leur sont dus, avec les restes du Père Antoine Scalmat et ceux du frère Antoine de Caltagirone. Les habitants de cette ville honorent toujours sa mémoire.

(DAZA. — *Archives du couvent de Palerme.*)

SŒUR MARIE DE LA CONCEPTION

CLARISSE.

1622. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa haute naissance. Elle prend l'habit des Clarisses. — Ses grandes qualités. — Autorité de sa parole et de son exemple. — Elle est instruite, six ans d'avance, du jour de sa mort. — Sa mort.

Cette noble fille appartenait à l'une des plus illustres familles portugaises, et était attachée, en qualité de fille d'honneur, à la personne de Catherine, reine de Portugal. Touchée par un rayon de la grâce, elle prit l'humble habit de l'ordre de Sainte-Claire, en présence de la reine

Catherine et de toute sa cour, dont elle faisait l'ornement par sa beauté, par ses talents et par ses vertus. Cette cérémonie fit sur tous les assistants une impression profonde.

Pendant son noviciat, elle prédit à un frère mineur, recommandable par ses vertus et par son instruction, tout ce qui devait lui arriver. Elle savait obéir et supporter les travaux les plus lourds et les plus abjects. Elle avait, malgré sa dignité d'abbesse, une grande humilité.

Elle ne s'épargnait ni les mortifications, ni les pénitences. Toujours veillant, toujours priant, elle déployait un zèle infatigable et ne cessait de demander à Dieu sa protection pour la sainte Eglise, la destruction de l'hérésie et le bonheur de tous les chrétiens. Le ciel la comblait de ses faveurs et l'éclairait de ses lumières. Elle parlait souvent des félicités célestes, comme si elle les avait goûtées. Pleine de compassion pour les pauvres et pour les affligés, elle leur prodiguait les aumônes, et Dieu, par ses miracles, venait en aide à sa charité.

Elle dut à ses vertus signalées l'honneur d'être choisie pour aller, avec quelques-unes de ses sœurs, fonder un couvent dans la ville de Sacavem. Elle fut, durant quarante années, supérieure de ce monastère, et par son exemple plus encore que par ses avis, elle y maintint, dans toute sa rigueur, la règle de Sainte-Claire. Sa parole, tout illuminée des splendeurs de la vertu céleste, échauffait tous les cœurs et y régnait en souveraine. Elle était le refuge des religieux et même des laïques qui la consultaient sur les matières spirituelles, et qui recueillaient les mots tombés de sa bouche comme des oracles, comme les axiomes de la vie parfaite.

Au couvent de Lisbonne, elle fut également nommée supérieure. Ce fut là surtout que son mérite éclata dans tout son lustre. Elle était, pour les religieuses placées sous sa direction, comme un soleil toujours brillant qui leur montrait la route de la vie parfaite. Elle avait prédit sa fin six ans à l'avance. Soupirant après le bonheur d'être unie à son fiancé céleste, elle répétait avec ardeur ces paroles de saint Paul : « Quand pourrai-je, « dégagée de mes liens, m'envoler dans le sein de Jésus-« Christ ? »

Dans sa dernière maladie, elle fit approcher ses religieuses pour les exhorter à la charité et à la concorde. Sentant sa dernière heure approcher, elle demanda pardon à la communauté tout entière, et rendit doucement l'esprit, le 22 février 1622. Elle avait quatre-vingt-dix-neuf ans, et avait passé la plus grande partie de sa vie dans l'ordre des Clarisses.

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

DU TIERS ORDRE.

1249-1297. — Papes : Innocent IV; Boniface VIII. — Empereurs d'Allemagne : Frédéric II; Adolphe de Nassau.

SOMMAIRE : Désordres de Marguerite. — Sa conversion. — Sa pénitence. — Chassée de chez son père, elle entre dans le tiers ordre de Saint-François. — Ses austérités. — Le démon la tente en vain. — Son humilité. — Ses saintes extravagances. — Consolations célestes.

La bienheureuse Marguerite de Cortone, ainsi appelée du lieu de sa sépulture, naquit au bourg d'Alviano, au

diocèse de Chiusi, en Toscane, vers le milieu du XIIIe siècle. Dès sa jeunesse, l'amour profane s'empara de son cœur ; elle s'abandonna, pendant neuf ou dix ans, à plusieurs hommes, dont le dernier fut un seigneur de Monte-Pulciano. Celui-ci fut tué dans une occasion que les historiens ne disent point ; mais cette mort rendit la vie de l'âme à Marguerite.

Une petite chienne qu'elle aimait beaucoup, ayant suivi ce seigneur, revint au logis après quelques jours d'absence. En arrivant, elle se mit à faire plusieurs cris ; et, prenant sa maîtresse par la robe, elle la tirait comme pour la conduire en quelque endroit. Marguerite, étonnée de cela, se laissa mener jusqu'à une pile de bois qui était près de là ; elle fut épouvantée lorsqu'elle y trouva caché le corps de son amant étendu mort et déjà plein de vers qui le rongeaient. Ce triste spectacle fit une telle impression sur son esprit que, la grâce sollicitant efficacement son cœur, elle eut horreur de s'abandonner à une créature qui n'était que corruption, et résolut de changer tout à fait de vie et de faire pénitence de ses crimes. Dans cette pensée, elle alla se jeter aux pieds de son père, comme un autre enfant prodigue, et lui demandant pardon, avec des torrents de larmes, de ses débauches passées, elle le supplia de la recevoir chez lui, afin qu'elle pût expier, le reste de ses jours, les déréglements de sa mauvaise vie. Quelque indigné que fût ce bon père de la conduite scandaleuse de sa fille, il ne put s'empêcher de l'embrasser avec tendresse, et de la recevoir en sa maison, où elle commença sérieusement à faire pénitence.

Marguerite était si touchée de ses péchés, et la ferveur de sa contrition était si grande, qu'elle ne cessait de

pleurer et de pousser des soupirs jusqu'au ciel pour attirer sur elle la miséricorde de son Dieu. Elle s'adressait quelquefois aux saints du Paradis, et leur demandait, avec d'étranges agitations, quel était l'état de son âme, et si, après tant de crimes, Jésus-Christ la recevrait en sa grâce. D'autres fois, se mettant une corde au cou, elle allait à l'église, où, au milieu de la solennité des divins mystères, elle demandait pardon devant tout le peuple du scandale qu'elle avait donné. Cette conduite déplut fort à sa belle-mère ; et elle fit tant auprès de son mari, qu'il chassa de sa maison, comme une folle et une insensée, la sainte pénitente. Ce fut une terrible épreuve pour elle; car, d'une part, le démon lui suggérait de retourner à ses premières débauches, où elle aurait tout ce qu'elle pourrait désirer, au lieu qu'en cet état de pénitence, tout le monde, et son père même l'abandonnaient ; d'ailleurs, elle se voyait belle, bien faite, encore jeune et en état de jouir longtemps des plaisirs de la vie. Comme elle était agitée de cette tentation, elle entendit, au milieu de son cœur, une voix qui lui disait d'aller en la ville de Cortone, au couvent des religieux de Saint-François, où elle apprendrait ce qu'elle devait faire pour l'expiation de ses péchés.

La fidèle pénitente, obéissant à cette voix du ciel, se rendit aussitôt au lieu qui lui avait été marqué; et là, se jetant aux pieds d'un confesseur, elle lui déclara le misérable état de sa vie et les grandes miséricordes que Dieu avait exercées sur elle : ensuite elle demanda instamment l'habit du tiers ordre, qu'on appelle *de la pénitence;* les religieux le lui refusèrent par prudence, pour éprouver sa vocation, et de crainte de profaner leur saint Ordre

par la réception d'une personne qui avait mené une vie si scandaleuse; mais, au bout de trois ans, elle mérita cette grâce par sa persévérance, et vit enfin l'accomplissement de ses pieux désirs.

L'amour divin, qui avait pris la place de l'amour profane, embrasa le cœur de la bienheureuse Marguerite : elle eut toute sa vie autant d'aversion pour toutes les choses de la terre, qu'elle avait eu d'ardeur auparavant pour en goûter les délices. Tout son empressement était de se rendre agréable à Jésus-Christ par la pratique des vertus. Son plaisir était d'affliger son corps par de nouvelles mortifications. Elle avait tant d'horreur de sa beauté, qui avait servi à la perdre, qu'elle se frappait le visage avec une pierre, ou se le frottait avec du grès broyé afin de se rendre difforme. Elle couchait sur la dure et n'avait qu'une pierre ou un morceau de bois pour chevet. Elle passait les nuits entières dans les veilles, dans les prières et dans la contemplation des vérités célestes. Ses larmes, qui étaient quelquefois de sang, devinrent si fréquentes, que ses yeux semblaient sortir de leur orbite ; elle soupirait, elle sanglotait sans cesse ; on eût dit à tout moment qu'elle allait expirer de douleur. Elle se frappait et se donnait la discipline si souvent et si longtemps avec des cordes nouées et d'autres instruments de pénitence, que sa chair, traitée auparavant avec tant de délicatesse, en était devenue noire et livide ; et elle était ravie de voir en cet état un corps qui avait servi à offenser tant de fois son divin Sauveur. Elle s'accoutuma peu à peu à l'abstinence, en sorte qu'un morceau de pain et un peu d'eau suffisaient pour sa réfection ; rarement elle y ajoutait quelques noix ou des herbes crues. La bien-

heureuse pénitente affaiblit si fort son corps par ses austérités, qu'elle ne ressentit plus aucun mouvement déréglé de la sensualité, ni même le moindre désir mauvais.

Cependant, quoiqu'elle eût triomphé de la sorte de son ennemi domestique, qui est la concupiscence, l'ennemi du dehors, qui est le démon, ne laissa pas de l'attaquer pour tâcher d'ébranler sa constance; car, empruntant une figure étrangère, il lui apparut un jour, et, feignant de la vouloir consoler, il lui dit : « Pourquoi, Marguerite, « te tiens-tu ainsi renfermée dans une cellule? Pourquoi « te fais-tu mourir par des pénitences indiscrètes? N'est- « ce pas assez, pour te sauver, que tu pratiques ce que « font les autres pénitents de l'Ordre? » Mais bien loin de se laisser aller au relâchement par ces artifices, la Sainte inventait tous les jours de nouvelles austérités; et, comme Jésus-Christ lui avait fait connaître que les tentations lui devaient tenir lieu du martyre qu'elle désirait ardemment, elle était toujours disposée à les combattre. Le démon employa d'autres stratagèmes pour lui faire abandonner sa pénitence : tantôt il se montrait à elle sous des figures horribles, d'autres fois il se présentait sous des formes agréables, afin de la faire tomber dans le péché; et, enfin, il lui disait toujours qu'elle ne persévérerait pas, que la grâce lui manquerait dans le cours de ses mortifications, et que Dieu la délaisserait. Mais le même Dieu, dont les yeux sont sans cesse arrêtés sur les justes, et dont les oreilles sont toujours attentives à leurs prières, consola et fortifia sa fidèle servante par ces amoureuses paroles. « Ne crains pas, ma fille, je suis avec toi dans « l'affliction; je t'en délivrerai afin que tu sois glorifiée.

« Suis fidèlement les conseils de ton directeur, et, par le « secours de mes grâces, tu triompheras de tous tes en« nemis ».

L'humilité avait jeté de si profondes racines dans son cœur, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on eût la moindre considération pour elle ; c'est pourquoi, s'étant aperçue qu'on commençait à avoir quelque estime pour sa vertu, afin de détruire ces sentiments avantageux, elle sortait en pleine rue et criait aux habitants de Cortone : « A quoi « songez-vous, mes amis, de retenir dans l'enceinte de « vos murs une détestable créature comme moi ; igno« rez-vous quelle vie honteuse j'ai menée ? » Une autre fois, elle se faisait traîner, la corde au cou, par la ville de Monte-Pulciano, et une autre femme criait après elle : « Voici cette Marguerite qui a perdu tant d'âmes ; voici « cette pécheresse qui a profané votre ville ». Si ses confesseurs n'eussent arrêté son zèle, elle eût bien fait d'autres extravagances, s'il faut ainsi nommer ces actes de vertu qui passent pour folie aux yeux des hommes, mais qui, aux yeux de Dieu, sont des effets d'une sublime sagesse, animée du divin amour. Aussi, Dieu les récompensait par d'insignes faveurs ; car, pour relever les mérites de la bienheureuse pénitente, il la rendait si redoutable aux esprits de l'enfer, qu'ils étaient contraints de crier, par la bouche des possédés, qu'ils ne pouvaient seulement pas souffrir l'air où respirait Marguerite. Je ne dis rien des visites de son ange gardien, des révélations admirables et des visions extraordinaires qu'elle avait sans cesse dans ses prières et dans ses méditations, où Notre-Seigneur Jésus-Christ lui parlait avec une familiarité qui n'est pas concevable. Comme sa dévotion était

particulièrement pour la Passion du divin Sauveur, elle recevait beaucoup de consolations en la méditant; mais ces consolations étaient suivies d'un si grand désir de souffrir afin d'avoir part aux souffrances de son Dieu, qu'elle portait une espèce d'envie aux personnes qu'elle voyait dans l'affliction. Elle s'approchait tous les jours des sacrements de pénitence et d'eucharistie, après y avoir été invitée par Jésus-Christ même, et elle y goûtait des douceurs qu'on ne peut exprimer. Ces douceurs, néanmoins, étaient diminuées dans la mesure de ses conversations ou de ses épanchements avec les créatures. Je passe sous silence le don de prophétie, la grâce des miracles, la vertu de délivrer les possédés et de guérir de diverses maladies, dont elle fut favorisée durant les vingt-trois ans de sa pénitence.

Cette admirable servante de Jésus-Christ, persévérant de la sorte dans l'exercice d'une rude mortification, connut, par une lumière céleste, que l'heure de sa mort était proche, et qu'elle serait assistée, en ce moment précieux, de toutes les âmes qui avaient été délivrées par ses prières des flammes du purgatoire. Ainsi, la bienheureuse Marguerite, accablée sous l'excès de ses austérités et consumée par les ardeurs du saint amour, après avoir reçu les divins sacrements, et toute transportée et transformée en Dieu, rendit son âme le 22 février 1297. Son corps, qui exhalait une suave odeur, fut enterré dans l'église des Cordeliers de Cortone, où il s'est fait tant de miracles à son tombeau, qu'on ne compte pas moins de dix morts ressuscités. C'est pourquoi, le pape Léon X, sur les informations déjà faites par le cardinal des Ursins, légat en Italie, sous Clément V, accorda aux habitants de

Cortone de célébrer la fête de cette bienheureuse pénitente le même jour qu'elle était décédée ; et Urbain VIII, l'an 1624, fit le décret de sa béatification, et donna à tout l'ordre de Saint-François la permission d'en faire l'office. Enfin, Benoît XIII la canonisa en 1728. Son corps s'est conservé sans aucune corruption.

La mémoire de la bienheureuse Marguerite de Cortone est célébrée en Italie. Ferrarius n'a pas oublié de l'insérer dans le *Catalogue des Saints qui ne se trouvent pas dans le Martyrologe romain*. Artus du Monstiers en fait aussi mention dans le Martyrologe des religieux de Saint-François. Sa vie, composée par le R. P. Juncta de Bévagna, son confesseur, et approuvée par l'inquisition de Toscane, est rapportée par le docte Bollandus, au troisième tome de février. Le R. P. Wadding parle aussi de notre Sainte, au second tome des *Annales des Frères Mineurs*.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE FÉVRIER

GERTRUDE D'ORTENBERG

DU TIERS ORDRE.

1335. — Pape : Clément V. — Empereur d'Allemagne : Louis V de Bavière.

SOMMAIRE : Sa pauvreté ; son mariage. — Elle devient veuve et passe ses jours dans la solitude. — Elle perd le dernier de ses enfants. — Son humilité. — Son indulgence pour autrui. — Ses avis et ses censures. — Sa charité. — Le Christ lui apparaît. Mort de Gertrude.

Gertrude, issue d'une noble famille, perdit de bonne heure son père et sa mère, et resta sous la direction d'une belle-sœur qui n'avait que de l'aversion pour elle, et qui s'opposa au désir qu'avait la sainte fille d'entrer dans un cloître. Elle était d'une pauvreté extrême, mais sa misère n'ôtait rien à l'éclat de ses qualités, et un noble seigneur, aussi vertueux que riche, Henri de Rikeldegen, demanda et obtint sa main.

Gertrude devenue riche par ce mariage, ne se montra pas fière de sa nouvelle opulence. Elle répétait parfois en soupirant : Que sont les biens de la terre, en comparaison des biens du ciel ?

Elle comprit bientôt combien il importe d'être détaché de tout en ce monde. Après quatre ans de mariage, elle devint veuve. Ce fut avec résignation, avec une soumission entière aux décrets de la Providence qu'elle supporta la perte d'un époux qui lui était cher. Elle alla demeurer avec sa sœur qui était mariée. Elle mena quelque temps

auprès d'elle une vie sainte, et se rendit ensuite à Offenbourg où elle passa ses jours dans une pieuse et obscure solitude.

Après deux années de veuvage, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-François. Peu de temps après, Dieu rappela à lui le seul enfant qui lui restait de quatre qu'elle avait eus. Elle supporta cette perte avec la résignation d'une mère chrétienne, et à partir de ce jour, toutes ses pensées se tournèrent vers le ciel. Elle se plaignait d'avoir tardé à servir Dieu, et nous savons pourtant que, même dans le monde, sa conduite avait toujours été vertueuse et édifiante.

Son humilité égalait sa résignation. Quand on lui disait que sa conduite édifiait tout le monde, elle répondait : « Si l'on me connaissait mieux, on ne m'accorderait « pas tant d'éloges ». A ceux qui ne cessaient de lui répéter qu'elle obtiendrait une magnifique récompense dans le ciel, elle disait : « Je ne demande pas de récompense ; tout « ce que je désire, c'est d'être agréable à Dieu, et si je « puis y parvenir, je serai assez récompensée ». Elle fuyait la louange comme un poison, et ne voulait jamais entendre parler de son illustre origine.

Cette humilité lui donnait beaucoup d'indulgence pour les défauts du prochain. Elle tournait à bien tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait dire, et cherchait autant que possible à excuser les autres. On lui parlait un jour de quelques seigneurs riches et puissants qui opprimaient les pauvres. Elle répondait qu'ils devaient redouter les jugements de Dieu, mais que les hommes devaient prier pour leur conversion.

Elle éprouvait une affliction profonde à l'aspect de ces

hommes aveuglés qui, sans craindre les jugements de Dieu, vivaient dans le crime. Elle ne cessait de leur donner des avis et de les exhorter à la pénitence. Les blasphémateurs surtout pouvaient s'attendre à ses plus amères censures.

Elle s'attachait aux jeunes filles, riches ou pauvres de la ville ou des environs pour les exhorter à la vie monastique. Elle leur montrait l'amertume et la brièveté des joies de la terre et le bonheur de ces âmes qui se vouent au service de Dieu. Son exemple, du reste, était par lui-même assez éloquent. Son origine et ses richesses lui auraient permis, si elle l'avait voulu, de briller dans le monde. Mais ce monde, elle le méprisait. On la voyait, sous d'humbles vêtements, exténuée par la pénitence, les yeux attachés à la terre, aspirer chaque jour davantage à l'obscurité, à une vie d'humiliation, à l'exemple de son divin maître.

Elle aimait à se trouver au milieu des pauvres; elle les consolait et les soutenait; elle pourvoyait, autant que possible, à tous leurs besoins; elle se dépouillait pour eux de ses vêtements et de ses meubles. De pauvres filles qu'elle instruisait, étaient en outre entretenues à ses frais. Les enfants malades, que la pauvreté de leurs parents privaient des soins les plus nécessaires, trouvaient auprès d'elle un asile, jusqu'à leur complète guérison. Ses moyens personnels ne suffisaient-ils pas à ses œuvres de charité, elle ne rougissait pas d'aller quêter auprès des riches. Le temps que lui laissaient ses exercices de piété, elle le passait dans les hôpitaux. Il semblait que l'Allemagne eût rencontré dans Gertrude une autre sainte Elisabeth.

Elle fuyait les entretiens profanes, et voulait que son âme et ses sens fussent toujours occupés de Dieu.

Après avoir demeuré pendant quelques années à Strasbourg, elle se vit forcée, par un incendie qui dévora la maison qu'elle habitait, à regagner Offenbourg. Elle fut reçue comme une sainte par les habitants de cette ville, car elle était le refuge des malheureux et la consolatrice des affligés.

La connaissance qu'elle avait des choses célestes lui faisait désirer ardemment de retourner dans le sein de Dieu. Le Christ lui apparut un jour, la consola et lui promit de l'emmener bientôt avec lui dans le séjour de l'éternité bienheureuse. Le Seigneur tint sa promesse, le 23 février 1335. Gertrude avait environ soixante ans, quand elle mourut. Elle fut inhumée à Offenbourg, au milieu de l'église des Frères Mineurs.

Les nombreux bienfaits toujours obtenus par ceux qui l'ont invoquée, montrent combien est puissante son intercession auprès de Dieu. Les habitants d'Offenbourg l'invoquent comme leur patronne.

LE PÈRE GABRIEL DE MONTE-HERMOSO

1663. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Sa naissance. Il est d'abord berger. — Il entre dans l'ordre des Frères Mineurs déchaussés. — Son obéissance. — Comment il faut accepter les honneurs. — Piété de Gabriel. — Sa charité. — Son éloquence. — Son activité merveilleuse. — Il prédit sa mort prochaine. — Ses derniers moments et sa mort. — Il est regretté par tout le monde. — Honneurs qu'on lui rend.

Gabriel naquit à Monte-Hermoso, ville d'Espagne. Ses parents remarquèrent en lui, dès son enfance, une piété et une intelligence précoces. Il sut bientôt lire et écrire, et fut d'abord gardien d'un troupeau. Les autres bergers, ses compagnons, devinrent bientôt ses amis. Il les édifiait par sa conduite et leur faisait toujours quelque pieuse lecture.

Quand son esprit fut mûri par l'étude, il sentit s'éveiller sa vocation pour la vie claustrale, et résolut d'entrer dans l'ordre des Frères Mineurs. Il consola ses parents qui craignaient de perdre en lui le soutien de leur famille, et devint frère mineur déchaussé, dans l'austère province de Saint-Gabriel.

Il se faisait une joie d'obéir en tout à ses supérieurs. Depuis quarante-quatre ans, il avait embrassé la vie claustrale, et ses supérieurs l'envoyaient quêter dans de lointains villages, malgré son âge avancé. Gabriel se félicitait de voir qu'on ne ménageait pas sa vieillesse, et de rendre autant de services qu'un jeune frère. Un ordre de ses supérieurs émanait, à ses yeux, de Dieu lui-même.

Trois fois il fut gardien et maître des novices. On s'é-

tonnait de voir un homme aussi dénué d'ambition que lui accepter cet honneur. Nous devons, répondit-il, sans les rechercher, accepter les honneurs que l'on nous confère, et notre acceptation doit avoir sa source, non dans l'ambition, mais dans l'obéissance.

Il avait une dévotion particulière à la sainte Vierge, et son amour pour Marie se révèle tout entier dans les sermons qu'il prononçait à l'occasion de ses fêtes et qui faisaient pleurer tous les auditeurs. Il se confessait tous les jours, entrait dans le détail de ses moindres fautes et, quand il recevait l'absolution, ce grand saint se prosternait la face contre terre, comme s'il était le plus grand des pécheurs.

Quand il était supérieur, il était aussi compatissant pour ses subordonnés que dur pour lui-même; il leur prodiguait dans leurs maladies ses consolations et ses soins.

Il était bon pour tout le monde, et tout le monde l'aimait. Que de fois sa patience fut mise à l'épreuve, en demeurant toujours infatigable!

C'était dans son âme fervente que le Père Gabriel puisait son éloquence. Quelques paroles puissantes lui suffisaient pour parler aux cœurs les plus endurcis et pour les convertir. Aux grandes fêtes, il faisait passer dans les âmes sa sainte allégresse, et pour éclairer, devant tout un peuple, les mystères qu'il célébrait avec lui, c'était du ciel même qu'il faisait descendre sa lumière. Sa physionomie rayonnait alors et devenait éloquente comme ses paroles.

A l'âge de soixante-dix ans, il allait encore prêcher au loin dans les villages. Sa charité avait des ailes de feu. Il

sortait de son couvent de Robledillo, pour aller prêcher à Campo et à Pozuelo, deux villages situés à trois heures du couvent, à un quart d'heure l'un de l'autre. Après avoir terminé ses exercices de piété, il allait quêter pour ses frères, dans deux paroisses, et revenait le jour même à son couvent. Il lui arrivait souvent de se rendre le matin dans deux ou trois villages, situés à deux ou trois heures du cloître. Il y prêchait et recueillait des aumônes, et le soir, il était de retour à son couvent avant l'heure des complies. Chose plus miraculeuse encore ! on le voyait gravir pieds nus les montagnes les plus hautes et les plus sauvages de l'Espagne, bravant les fatigues de l'âge et les intempéries des saisons.

A Robledillo, il reçut l'ordre de se rendre au couvent de Belvis : c'était un voyage de dix-neuf heures. Il passa par Plasencia ; il obtint de l'évêque la permission de faire entendre la parole sainte et de confesser les fidèles dans cet évêché. Le soir il était à Belvis, où il put chanter les complies avec ses frères. A Tabladilla, il apprit que sa sœur était gravement malade et voulait lui parler. Il partit à six heures du matin, arriva à Monte-Hermoso où demeurait sa sœur, mit ordre à quelques affaires de famille et le soir même il était de retour au couvent de Tabladilla.

L'évêque de Coria, voulant avoir avec le serviteur de Dieu un entretien sur des matières spirituelles, lui envoya un de ses domestiques avec un mulet. Quand le domestique arriva, le Père Gabriel n'avait pas encore dit sa messe. Il dit au domestique qu'il pouvait prendre les devants avec son mulet et qu'il ne tarderait pas à le suivre. Le domestique s'en retourna donc comme il était venu. Le Père

Gabriel, après avoir dit sa messe et fait un léger repas, se mit en route. Il avait passé deux heures auprès de l'évêque de Coria, et il était de retour à son couvent lorsque le domestique revint auprès de l'évêque.

Souvent, par une intuition particulière, qui était un don de la Providence, il lisait à livre ouvert dans les cœurs.

Plus d'une fois, en chaire, il avait prédit sa mort prochaine. Prêchant sur le jugement dernier à Cadahalso, il dit, en tenant le crucifix : « De tous ceux qui sont pré-
« sents dans cette église, quel est celui qui, le premier,
« paraîtra devant Dieu ? C'est le Père Gabriel de Monte-
« Hermoso ! » Avant même de quitter la chaire, il eut un accès de fièvre. Après le sermon, le pasteur voulait qu'il restât à la cure ; mais tous ses efforts furent inutiles. Le Père Gabriel prit congé du pasteur, l'embrassa et lui dit qu'il voulait mourir parmi ses frères.

Le mardi, il fit une confession générale et lut sa messe, en pleurant à chaudes larmes ; il était persuadé qu'il la lisait pour la dernière fois. Quand le soir il voulut regagner sa cellule, il tomba en faiblesse. Quand il reprit ses sens, il apprit que le gardien voulait lui donner un lit de plumes. Mais Gabriel refusa.

Il demanda au gardien un habit usé qui pût lui servir de linceul. Mais le gardien l'encouragea et lui dit que l'heure n'était pas encore venue. L'événement prouva cependant que le Père Gabriel connaissait mieux que personne sa situation. Car, lorsque les religieux, après vêpres, rentrèrent dans leurs cellules, ils le trouvèrent à genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel et la physionomie rayonnante. Ils crurent d'abord qu'il était

en extase ; mais ils virent bientôt qu'il avait rendu le dernier soupir, dans cette posture. Il mourut le 23 février 1663.

Sa mort affligea tout le monde ; chacun le pleurait comme un père. Les enfants s'écriaient qu'un saint venait de mourir. Dans les villages environnants, on fit en son honneur un service solennel. Les pasteurs, en annonçant sa mort dans leurs églises, dirent qu'ils avaient perdu sur la terre un protecteur, mais que ce protecteur allait devenir pour eux un médiateur au ciel.

Tous ceux qui connaissaient le Père Gabriel rendaient hommage à sa perfection. On le suivait ; on voulait être béni par lui ; chacun, en pleurant, le suppliait d'entrer dans son logis. Un mot de sa main était conservé comme une relique.

(*Chroniques de la province de Saint-Gabriel.*)

LE PÈRE JEAN XIMÈNES

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses diverses fonctions. — Son zèle. — Considération dont il jouit. — Son humilité. — L'ordre de l'Oratoire en Espagne. — Dévotion particulière du Père Ximènes à Marie. — Sa reconnaissance envers saint Pascalis. — Sa mort.

Ce serviteur de Dieu naquit d'une noble famille, à Xérès, ville d'Espagne. Sa mère le confia à saint Pascalis dont les exemples et les leçons lui profitèrent. A l'âge de 15 ans, il demanda l'habit de l'Ordre et prononça ses vœux en 1577. Il fut élevé à divers emplois. Après avoir été lec-

teur et gardien, il finit, contre son attente et selon la prédiction de saint Pascalis, par être provincial.

Son zèle pour la pauvreté sainte et pour l'édification de ses frères était extrême. Dès le matin, il était à son confessionnal où tous ceux qui venaient lui demander une consolation ou un conseil le trouvaient disposé à les entendre.

Le cardinal de Lerme, premier ministre d'Espagne, et le vice-roi de Valence avaient beaucoup de considération pour lui. Il était pour ces grands personnages non-seulement un confesseur, mais un conseiller. Le roi Philippe II et le roi Philippe III l'admettaient dans leur familiarité, et la haute estime dont il jouissait auprès des cours d'Espagne et de Rome, lui faisait obtenir tout ce qu'il demandait pour le bien de sa province.

Dans toutes ses actions, dans toutes ses démarches, il n'avait en vue que la gloire de Dieu, et il se soumettait volontiers à l'avis des autres. Lorsque le Père François Angosto, célèbre avocat et docteur en droit à l'université de Salamanque entra dans l'ordre des Frères Mineurs, le Père Ximènes eut recours à ses lumières, et le Père Angosto ne pouvait se lasser d'admirer l'humilité du Père Ximènes.

Parmi les établissements utiles qu'on lui doit, est l'installation à Valence d'une société d'Oratoriens. Elle était formée de quelques prêtres enflammés de zèle et du désir de marcher, sous la direction du Père Ximènes, dans la voie de la perfection. Cet ordre de l'Oratoire, qui paraissait alors pour la première fois en Espagne, se multiplia par la suite dans tout ce royaume, et l'établissement créé par Ximènes fut reconnu et confirmé par le pape, en 1655.

Le Père Pierre d'Urbain qui avait été Frère Mineur et qui fut depuis archevêque et vice-roi de Valence, prit, ainsi que Philippe IV, la société nouvelle sous sa protection ; et la prédication, les leçons publiques et les visites aux hôpitaux de ces Oratoriens produisirent les fruits les plus beaux et les plus abondants.

Il n'avait rien épargné pour sa province. Entre autres savants ouvrages sortis de sa plume, on cite un commentaire sur la règle des Oratoriens qui est fort estimé. Il avait une dévotion particulière à la sainte Vierge Marie, et sa dévotion fut récompensée. Un jour, au milieu d'une grave maladie, il fut administré et déclara qu'il mourrait avec une foi entière et inaltérable dans Marie, Mère immaculée du Christ. A peine eut-il fait cette déclaration que, contre l'attente générale des médecins, il fut guéri et se trouva en état de parcourir et d'inspecter sa province.

Il était plein de vénération pour saint Pascalis, qu'il se plaisait à nommer son père et son maître. Etant provincial et visitant sa province, il fut attaqué d'une maladie mortelle, causée par les fatigues d'un long voyage qu'il avait fait à Villa-Réal, où saint Pascalis était mort peu de temps auparavant; mais il fut miraculeusement guéri par le simple contact de l'habit du saint homme. Philippe II, ce sombre monarque, donna audience au Père Ximènes et l'autorisa à écrire la vie de saint Pascalis. Plus tard, étant provincial pour la troisième fois, il ne cessa de faire des démarches auprès de Philippe III et du pape, et finit par obtenir la canonisation solennelle de Pascalis son maître.

Deux ans avant sa mort, le Père Ximènes ressentit les

premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Ce fut le 23 février 1628, qu'après avoir reçu les derniers sacrements, il fut transporté au séjour de la gloire. Il avait alors soixante-sept ans, et en avait passé cinquante-deux dans l'ordre des Frères Mineurs.

Ses funérailles eurent lieu au milieu d'un concours immense de peuple, et chacun l'invoquait comme un saint. Quelques années après son inhumation, quand son linceul n'était plus que poussière, son corps fut retrouvé intact.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE FRÈRE ILDEPHONSE DE FUENTE

1530. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Ses vertus et ses connaissances.

Le frère Ildephonse était né à Fuente, en Espagne, de parents pieux. Il se maria, et après la mort de sa femme il entra dans l'ordre Séraphique, où il se fit remarquer par ses connaissances et par ses vertus. Il était versé dans la science des mystères de notre foi, et le talent qu'il déployait en les expliquant, étonnait toujours son auditoire. Il mourut fort avancé en âge, en 1530, au couvent de Fuente, sa ville natale, laissant après lui la réputation d'un grand saint.

(GONZAGUE.)

LE FRÈRE FRANÇOIS DE GATHA

1550. — Pape : Paul III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Dieu le sauve. Sa reconnaissance envers lui. — Ses prédictions. — Sa mort. — Ses reliques.

Le frère François naquit à Gatha, ville d'Espagne. Un jour qu'il travaillait aux champs, il fut surpris par une pluie torrentielle et chercha un abri dans le creux d'un rocher. Il entendit alors par deux fois une voix qui lui criait : « François, sors de cette retraite ». A peine était-il sorti pour voir d'où venait cette voix, que le rocher s'écroulant vola en éclats. François, sauvé par miracle, rendit grâces à Dieu et entra dans l'ordre des Frères Mineurs, en qualité de frère lai. Dans cette humble condition, il se fit remarquer par sa ferveur et par ses austérités. Il lisait au fond des âmes, et nulle d'entre elles n'avait de secrets pour lui.

Sa réputation de sainteté était si grande que l'archevêque de Braga, Didacus de Sosa lui demanda de prier pour lui. Le saint frère dit que la dernière heure du prélat était proche. L'archevêque fit donc son testament, reçut les derniers sacrements et mourut en effet quatre jours après la prédiction de François.

Tandis que l'empereur Charles-Quint se préparait à punir les pirates de Tunis, l'impératrice envoya demander au frère François si cette expédition serait heureuse. Le saint homme répondit que c'était là une guerre sainte,

et que l'empereur remporterait une pleine victoire. L'événement prouva toute la vérité de cette prédiction.

Après quarante ans d'une existence passée dans les plus grandes austérités du cloître, épuisé par l'âge et par la pénitence, le frère François crut devoir se préparer à la mort, en l'année 1550, et reçut avec la plus grande piété les derniers sacrements. Il avait prédit qu'il mourrait le jour de la Saint-Mathias, et une grande affluence de peuple s'était portée au couvent, pour voir l'effet de cette prédiction. Mais, la veille du jour fixé, François s'était endormi doucement dans le Seigneur.

Il y eut beaucoup de monde à ses funérailles et, après comme avant sa mort, ce saint opéra beaucoup de miracles. La poussière de son tombeau, à elle seule, suffit pour guérir bien des maladies.

Son cilice, son rosaire et quelques autres de ses reliques sont conservés avec honneur. Isabelle, fille du duc de Bragance et femme d'Odoard, infant de Portugal, eut le manteau de François en sa possession, et voulut être ensevelie dans cette relique.

(Wadding.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE FÉVRIER

—

LE FRÈRE SÉBASTIEN D'APPARITIO

Sébastien d'Apparitio naquit en 1502 en Espagne, dans le royaume de Galice. Longtemps comme son père il cultiva la terre. Etant parti pour l'Amérique, il s'y livra à

l'agriculture ; et comme il connaissait parfaitement cette science, il acquit de grandes richesses à Mexico. Il était chrétien fervent, et tout en s'occupant des choses de la terre, il travaillait avec ardeur à la sanctification des peuples, au milieu desquels il vivait.

Il garda constamment la continence. On le vit à 70 ans distribuer ses biens aux pauvres et entrer comme frère lai dans un couvent de l'étroite observance de Saint-François. Il mourut à 98 ans en 1600 ; Pie VI le béatifia en 1786, le 12 septembre.

SŒUR PHILIPPA

REINE DE SICILE, CLARISSE.

*1547. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Son illustre origine. — Sa résolution immuable. — Elle prend l'habit des Clarisses. — Sa maladie ; sa prompte guérison. — Sa conduite exemplaire. — Son humilité. — Ses travaux. — Sa douceur. — Ses avis. — Sa dévotion à Marie. — Sa dévotion à Jésus. — Son esprit prophétique. — Sa sagesse. Son portrait. — Sa maladie. — Sa mort. — Miracles qui accompagnèrent sa mort. — Ses maximes.

Cette grande princesse descendait des ducs de Gueldre et de la maison royale de Bourbon. Elle avait épousé René, roi de Sicile et comte de Lorraine et de Calabre. Elle devint veuve, et, onze ans après la mort de son époux, elle résolut d'entrer dans un couvent de l'ordre de Sainte-Claire. Elle se rendit donc au couvent de Pont-à-Mousson, en Lorraine ; elle y demanda, les mains jointes et à genoux, l'habit des Clarisses. Toutes les sœurs étaient

dans l'étonnement. Qu'une grande reine devînt une humble clarisse, cela leur paraissait impossible. Elles lui représentèrent la difficulté qu'il y aurait pour elle à suivre une règle austère; mais elle répondit que Dieu l'aiderait.

Après avoir arrangé ses affaires à Nancy, elle revint à Pont-à-Mousson, où elle convoqua ses fils pour le 7 décembre suivant. Il serait impossible de peindre l'abattement des jeunes princes, quand ils apprirent, de la bouche de la reine leur mère, la résolution qu'elle avait prise. A force de prières et de larmes, ils tâchèrent de la fléchir et de la faire renoncer à son projet, mais tous leurs efforts furent inutiles.

Le jour de l'Immaculée Conception, elle se rendit au couvent, accompagnée de ses fils et de ses courtisans. Après la messe, la reine s'approcha de la porte, précédée de son fils François, âgé de onze ans, qui portait devant sa mère un cierge allumé. Arrivée à la porte, elle prit d'une main le cierge, de l'autre le crucifix, en s'agenouillant; elle appliqua respectueusement ses lèvres sur l'image du Sauveur, tandis que ses sœurs chantaient : « Je méprise le royaume de ce monde et toutes ses « pompes, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Tous les assistants pleuraient à l'exception de la reine. Elle ne voulait pas que ses dames d'honneur ou d'autres personnes la suivissent dans le couvent. Voyant que l'abbesse se préparait à la dépouiller de ses habits royaux : Ma mère, lui dit-elle, ne craignez rien : à partir d'aujourd'hui, je suis votre fille. Sa chevelure tomba sous les ciseaux, on lui mit un habit grossier, on lui passa une corde autour des reins et la coiffe blanche des novices

couvrit sa tête. Cette cérémonie eut lieu en 1519; la reine avait alors cinquante-huit ans.

Pendant l'année entière de son noviciat, Philippa suivit la règle dans toute sa rigueur, sans se distinguer de ses sœurs en rien. Elle avait été atteinte jadis d'une hydropisie cruelle dont elle n'était pas encore bien guérie. Durant son année d'épreuves, elle tomba dangereusement malade, et l'on craignit quelque temps pour ses jours ; mais sa guérison fut prompte.

Peu de temps avant sa profession, le pape Léon X avait accordé une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient l'église des Clarisses. Le concours des visiteurs était grand le jour où Philippa fit sa profession. Il y avait là un grand nombre de Frères Mineurs qui avaient fait leurs études aux frais de la reine. Car la princesse, qui de tout temps avait été zélée pour l'ordre des Frères Mineurs, fournissait à l'entretien de plusieurs jeunes religieux, ardents pour l'étude, mais pauvres. Elle avait pour but de donner à l'Eglise des hommes capables de l'illustrer.

En l'an 1520, le jour de l'Immaculée Conception, on vit entrer dans le chœur de l'église des Clarisses les cinq fils de la reine : Antoine, duc de Lorraine ; Claude, duc de Guise ; Jean, cardinal ; Louis, prince de Vaudemont et le jeune prince François. Ils se placèrent d'un côté de la tribune, tandis que de l'autre côté se tenaient la duchesse de Lorraine, la duchesse de Guise et plusieurs autres dames. Le confesseur du couvent, dans un discours remarquable, parla des vanités du monde. Il y avait dans l'auditoire un grand nombre de docteurs en théologie, appartenant à l'ordre séraphique, des prélats et d'autres

personnages de distinction. Bientôt parut la reine qui vint s'agenouiller devant l'abbesse et lui demanda, avec une humilité profonde, la permission de prononcer ses vœux. Elle prit ensuite le voile avec plus de joie qu'elle n'en avait mis à recevoir la couronne de Sicile. Les assistants fondaient en larmes et l'on n'entendait que des soupirs ; la reine seule était calme.

Sa conduite dans le couvent prouva combien sa vocation était sincère. Elle ne voulut pas se distinguer de ses sœurs. Elle marchait toujours nu-pieds ; elle ne voulut jamais profiter des dispenses que le pape et les supérieurs de l'ordre lui avaient accordées d'eux-mêmes, et qui lui permettaient d'adoucir les rigueurs du cloître.

Elle obéissait à sa supérieure, comme une enfant ; elle lui demandait son autorisation pour les moindres choses.

On lui offrit bien des fois d'être supérieure elle-même ; elle refusa toujours ; elle disait qu'elle était entrée en religieuse, pour obéir et non pour commander.

Elle avait le plus grand respect pour le provincial et pour les dignitaires de l'ordre. Elle finissait toutes les lettres qu'elle leur adressait, en se disant leur humble et pauvre fille et servante, sœur Philippa de Gueldre. Dans ses lettres à d'autres personnes, elle se donnait le nom de pauvre ver de terre : toutes les lettres qu'elle écrivait ou qu'elle recevait, elle les montrait à la supérieure. Elle portait toujours les vêtements les plus pauvres ; elle ne voulut plus porter le voile qu'on lui avait donné pour prononcer ses vœux, parce que l'étoffe en était trop belle. Lorsque le roi de France vint rendre visite à Philippa, la supérieure, en cette occasion, lui fit faire un vêtement

neuf. Philippa, par obéissance, le porta un jour, mais pas davantage.

On lui servait toujours à manger dans de la vaisselle de bois ou de terre, et plus cette nourriture était frugale, plus elle était contente. Pleine de sévérité pour elle-même, elle était pleine d'indulgence pour ses sœurs; nuit et jour, quand sa santé le lui permettait, elle suivait avec la communauté les exercices du couvent. Elle était pleine de zèle pour son état. Elle tenait beaucoup aux cérémonies et aux traditions de l'ordre, même les moins importantes. Voyait-elle quelqu'une de ses sœurs y porter atteinte, elle l'avertissait et lui faisait observer que les cérémonies les moins importantes au premier coup d'œil sont nécessaires au maintien de la règle.

L'humilité de cette reine brillait d'un doux éclat au milieu de toutes ses autres vertus. Elle était, à ses propres yeux, la plus grande pécheresse du monde; elle était indigne de porter l'habit et de vivre avec les religieuses de l'ordre. La veille du jour de l'Immaculée Conception, qui était le jour de sa prise d'habit, elle confessait, en plein réfectoire, ses moindres fautes, elle en demandait pardon et remerciait, dans les termes les plus humbles, les religieuses de la grâce qu'elles lui avaient faite de la recevoir parmi elles. Une humilité si profonde dans une princesse aussi illustre, devait avoir certainement sur toutes ses sœurs une salutaire influence.

Elle avait foulé aux pieds les vanités de ce monde, et semblait avoir oublié qu'elle avait été reine. Un jour le confesseur d'un couvent des Urbanistes lui demanda ses armoiries pour les suspendre dans l'église du monastère. Elle les lui donna, mais par obéissance seulement

et pour que les sœurs de ce couvent pussent prier pour elle. Mais, lorsqu'on vint à lui demander le sens de ces armoiries, elle répondit que, lorsqu'elle était dans le monde, elle le savait, mais que depuis qu'elle était devenue clarisse, elle ne connaissait d'autres armoiries que la croix et les plaies du Sauveur.

Ni son âge, ni le sang royal qui coulait dans ses veines ne l'empêchaient de remplir dans le couvent les plus humbles fonctions. Elle portait du bois à la cuisine, mettait la table, lavait la vaisselle, travaillait au jardin, et regardait comme ses compagnes les sœurs qui partageaient ces soins avec elle. En un mot, elle était toujours prête à s'acquitter de toutes les fonctions dont on voulait la charger ; elle oubliait qu'elle avait eu autrefois à son service tant de grandes dames de la cour. Un ordre, une défense de la supérieure la trouvait toujours prête à obéir.

Jamais elle ne restait oisive ; elle soignait le linge, faisait des ornements d'église et ne parlait jamais de ses travaux. Elle avait pour les fleurs un soin tout particulier ; les plus belles étaient réservées pour l'autel : elle avait coutume de dire que l'âme reconnaissante de la créature s'élève vers le Créateur avec le parfum de ces fleurs embaumées qui émaillent cette vallée de larmes.

Elle avait pour les religieuses ses compagnes une tendresse maternelle. Elle ne leur permettait pas de s'agenouiller devant elle, elle ne voulait point qu'elles l'appelassent Madame. Elle les regardait comme ses filles et voulait être regardée par elles comme leur mère.

Quand elle parlait de Dieu et des choses du ciel, ses paroles ressemblaient à des traits de feu. Elle disait à ses

sœurs : « Nous avons à travailler dans ce monde, afin de « pouvoir nous reposer dans l'autre ; c'est maintenant « que nous devons faire provision de bonnes œuvres. « Une fois que nous serons dans le ciel, nous oublierons « tout ce que nous avons souffert ici-bas. Nos souffrances « n'égalent pas celles que notre Sauveur a supportées « pour nous ». C'est ainsi qu'elle encourageait ses sœurs. Quand elles étaient malades, elle les visitait souvent, les consolait et leur témoignait toute sorte d'affection.

Elle avait une grande dévotion à saint François, à sainte Claire, et surtout à la glorieuse Mère de Dieu. Elle avait fait élever en sa faveur deux belles chapelles. Le roi de France lui envoyait de précieuses reliques, tirées des chapelles de Paris, et renfermées dans de belles châsses ; car il savait qu'on ne pouvait lui faire un présent plus agréable. Elle faisait les vœux les plus ardents pour le maintien de la foi catholique, et souvent elle versait des larmes amères à la nouvelle que le poison de l'hérésie de Luther commençait à se répandre partout, et que les hérétiques insultaient les images des saints et le saint Sacrement. Elle ne cessait de recommander à ses fils de protéger la sainte foi et de punir avec rigueur et indistinctement les ennemis de la religion.

La dévotion particulière qu'elle avait en Jésus crucifié augmentait chaque jour son amour envers Dieu. Jamais elle n'entendait parler du dévouement mystérieux de Jésus pour les hommes, jamais elle n'entendait prêcher sur ce point sans répandre des larmes abondantes. Lorsqu'au réfectoire elle entendait quelque lecture relative au sacrifice du Dieu fait homme, elle cessait de manger et pleurait si amèrement que son cœur semblait

se fondre de tristesse. Elle disait souvent à ses sœurs : « Autrefois j'étais vaniteuse et mondaine, mais aujour-« d'hui je trouve plus de consolation et de joie dans la « solitude et dans la paix du cloître, qu'autrefois dans le « tourbillon et dans les honneurs du monde. Je n'ai « qu'un chagrin, c'est d'avoir quitté le monde trop tard. « Mais j'espère dans la bonté infinie de Dieu, et je ne puis « assez le remercier de la grâce particulière qu'il m'a « faite de m'ouvrir cette retraite tranquille ».

Entre autres grâces célestes, elle avait le don de prophétie. Lorsque François Ier fut battu par Charles-Quint à Pavie, Philippa était en prière. Elle s'approcha bientôt de ses sœurs, les larmes aux yeux, et leur dit en soupirant : « Mes sœurs, mettez-vous en prière, la circonstance « est grave, le lis est tombé, mon fils François est mort, « le royaume de France est dans la consternation ». Quatre ou cinq jours après cette prédiction, on apprit que le roi avait perdu la bataille et qu'il avait été pris ; que François, le plus jeune des fils de Philippe, avait été tué à côté du roi avec plusieurs autres seigneurs. Ces événements étaient arrivés à l'heure même où Philippa les annonçait à ses sœurs.

Le roi estimait beaucoup la sainteté de Philippa et lui écrivait souvent. Il était plein de confiance en ses prières auxquelles il avait souvent recours, et dont il avait éprouvé l'efficacité. Quand il apprit sa mort, il s'écria : « La « bonne étoile de mon royaume vient de disparaître, « puisque ma bonne parente est morte ». Elle aidait les princes, non-seulement de ses prières, mais encore de ses conseils, car elle était douée d'un esprit profond et prévoyant. Elle était d'une beauté remarquable ; elle

était grande et très-bien faite. Il y avait dans sa personne une majesté toute royale.

Deux ans avant sa mort, elle tomba gravement malade. Elle supporta ses souffrances avec une patience admirable. Elle répétait souvent : « Soyez béni, mon Dieu, « j'accepte avec joie toutes ces épreuves, car j'ai mérité « de souffrir mille fois davantage ». Sept mois avant sa mort, sa maladie s'aggrava et elle fut obligée de garder presque toujours le lit. Sa patience grandissait avec sa maladie.

Toutes les fois que ses sœurs venaient la voir, elle leur demandait pardon des offenses qu'elles pouvaient avoir à lui reprocher, et elle leur disait : « Mes chères filles, « laissez-moi retourner à Dieu. Pourquoi me retenir par « vos prières ? Priez Dieu pour le salut de ma pauvre « âme ; mais, quant à ce corps misérable, laissez-le re- « tourner à la terre, j'ai fait mon temps. Rien ne peut « me retenir dans ce triste monde ; je retourne avec joie « dans le sein de Jésus, espérant qu'il me fera miséri- « corde. Je suis fâchée de vous quitter, mes bonnes « sœurs, mais nous nous retrouverons dans un meilleur « monde ». Le 22 février, jour du mercredi des Cendres, elle reçut avec les sentiments de la plus haute piété, le saint Sacrement, et le lendemain l'Extrême-Onction ; le vendredi qui, au dire des médecins, devait être le jour de sa mort, la supérieure lui dit que Dieu l'appellerait à lui le jour même où il avait versé pour les hommes son précieux sang. Philippa lui répondit : « Je sais bien que « c'est aujourd'hui vendredi, mais ce n'est pas ce jour-là « que je dois mourir. Tout ce qui m'est arrivé d'heureux « en ce monde, m'est toujours arrivé le samedi. C'est ce

« jour-là que je me suis mariée et que je suis arrivée en « Lorraine. C'est ce jour-là que j'ai prononcé mes vœux ; « c'est encore ce jour-là que je dois aller au ciel. Sa pré- « diction s'accomplit ».

Le soir, l'évêque de Metz vint la voir; après lui, vint le duc de Guise, son fils. Le prenant par la main, elle lui recommanda de toujours vivre dans la crainte de Dieu et de prendre sous sa protection cet humble couvent. Le prince le lui promit, et voulut rester le lendemain auprès d'elle, avec un grand nombre de Frères Mineurs.

Jamais pendant sa maladie elle n'avait voulu quitter son habit, la corde qui lui servait de ceinture et son voile ; elle avait conservé le voile avec lequel elle avait prononcé ses vœux ; elle avait voulu être inhumée avec lui. Son agonie dura quarante heures.

Vers le soir, la duchesse de Lorraine, la princesse de Macédoine et plusieurs autres dames de distinction se rendirent au couvent.

Ce fut au milieu des larmes, au milieu des prières de cette illustre assemblée que la pieuse reine, qui jusqu'au bout avait conservé toute sa connaissance, rendit doucement le dernier soupir, le 25 février 1547. Elle avait quatre-vingt-cinq ans, et avait passé vingt-huit ans et quelques mois dans le cloître.

La tristesse des assistants est impossible à décrire. Ils invoquaient à genoux Philippa qui, selon eux, devait déjà se trouver dans le séjour de la gloire céleste pour laquelle, au grand étonnement et à la grande édification de l'Europe entière, elle avait dit adieu au monde. Ses mains étaient blanches et douces comme celles d'un enfant; on eût dit qu'elle dormait d'un paisible sommeil.

Il se passa, quand elle mourut, des événements extraordinaires. De petits oiseaux dont la cage était suspendue dans la chambre de la mourante, et qui se taisaient toujours pendant les soirées d'hiver, firent entendre des chants harmonieux, comme s'ils voulaient célébrer la glorification de leur maîtresse. Quelques sœurs aperçurent dans le jardin l'âme de la reine qui s'élevait vers les cieux, entourée d'une vive lumière. Enfin, le lendemain matin, plusieurs sœurs qui étaient en prière auprès du corps, placé au milieu de la chambre, virent entrer deux Frères Mineurs, l'un petit et maigre, l'autre grand et beau. Le plus petit fit, sur le corps de la défunte, le signe de la croix ; puis, après s'être inclinés, ils sortirent tous deux de la chambre en gardant le silence. Les sœurs étonnées s'enfermèrent ; mais on leur assura que la porte du couvent n'avait pas été ouverte ce jour-là, que personne n'y était entré, que personne n'en était sorti. Elles restèrent donc persuadées que c'était saint François et saint Antoine de Padoue qui avaient apparu dans la chambre de la défunte, car Philippa avait toujours eu pour ces deux saints une dévotion toute particulière.

Elle s'était fait un code religieux qui lui servait de règle de conduite, et qui contenait, entre autres articles, les maximes suivantes :

« N'aimer et n'estimer que Dieu et ce qui vient de Dieu.

« N'attacher aucune valeur aux biens de la terre.

« La véritable énergie morale et la joie du cœur viennent « de Dieu seul.

« L'amour de Dieu est invincible ; il ne connaît ni les dé-« goûts, ni les peines : plus il agit, moins il s'épuise !

« Toute contrariété est passagère.

« Il n'y a pas de trésor aussi précieux que l'amour d'une « âme pour son Dieu ».

Cet amour était profondément enraciné dans l'âme de la reine : elle le prouva bien quand elle échangea les plaisirs et les richesses de ce monde contre la pauvreté et l'austérité de la règle de Sainte-Claire ; quand, déjà avancée en âge, et après avoir commandé à des milliers de sujets, elle courba, sous le joug d'une règle sévère, cette tête qui avait porté la couronne, lorsqu'enfin elle employa aux œuvres les plus abjectes ces mains qui avaient porté le sceptre. Nous pouvons lui appliquer ces paroles de saint Bernard : « N'est-ce pas posséder une cou-« ronne que d'être parvenu à mépriser les vanités du « monde, à se rire de cet ennemi qui nous tourmente, à se « vaincre soi-même ? » Philippa a donc été vraiment reine quand elle ne l'était plus. Elle a possédé, en outre, ce bonheur sans mélange qui se trouve non dans les créatures, mais dans le Créateur ; ce bonheur auprès duquel toute joie n'est que tristesse, toute douceur amertume, toute beauté laideur, tout plaisir tourment.

(Biographie publiée en 1594 par ordre du cardinal VAUDEMONT.)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE FÉVRIER

MARIE,

IMPÉRATRICE D'AUTRICHE, DU TIERS ORDRE.

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Elle protége la religion et les ordres religieux. — Mort de Maximilien. Douleur de Marie. — Son désir d'entrer dans la vie monastique. — Tout le monde veut s'opposer à son départ. — Marie traverse l'Aragon. — Elle arrive à Madrid et se rend en Portugal. — Son humilité. — Son caractère bon et compatissant. — Sa charité. — Sa résignation. — Sa préparation à la mort. — Tristesse causée à Madrid par la nouvelle de sa maladie. — Sa mort. — Clarté céleste qui atteste la gloire éternelle de Marie. — Ses pompeuses funérailles. — Translation de ses restes. — Service solennel. — Sépulcre de Marie, — Marie jugée favorablement par Paul V, par Grégoire XIII, et même par les hérétiques.

Le cloître des Clarisses, à Madrid, a été illustré par une foule de saintes femmes qui joignaient l'éclat de la naissance à celui de la piété. Parmi elles il faut distinguer l'impératrice Marie, qui comptait, parmi ses ancêtres, Maximilien Ier et Frédéric III. Elle était fille de Charles-Quint, femme de Maximilien II, mère de Rodolphe II et de Mathias Ier, belle-sœur de Ferdinand Ier ; elle était mère de Philippe Ier, roi d'Espagne, sœur de Philippe II, grand' mère de Philippe III. Elle était reine de Bohême et de Hongrie, mère de deux reines, de la reine Anne et de la reine Isabelle, mère de plusieurs archiducs d'Autriche qui furent la gloire de la chrétienté, la terreur des Turcs et des hérétiques, et le plus ferme rempart de la foi catholique et de l'Eglise tout entière. Voilà en peu de

mots quelle était son origine ; nous allons maintenant parler de sa vie.

Lorsque Charles-Quint eut été à Bologne couronné empereur des Romains par le pape Clément VII, lorsqu'il eut remporté plusieurs victoires sur les Turcs et sur les hérétiques, Dieu lui donna une fille. C'était Marie, qui vint au monde le 21 juin 1533, et dont la naissance fut un sujet de joie pour tout le royaume. Elle avait sept ans à peine quand sa mère, l'impératrice Isabelle, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, mourut à Tolède. Lorsque l'empereur Charles-Quint eut rabattu l'orgueil de quelques princes allemands et terminé heureusement plusieurs guerres, il donna sa fille en mariage à Maximilien, fils aîné de son frère Ferdinand qui, à l'occasion de ce mariage, donna à son fils le titre d'archiduc d'Autriche et de roi de Bohême. Cependant l'empereur, voulant consacrer à Dieu et au soin de son salut le reste de ses jours, donna toutes ses richesses et la plupart de ses vastes possessions à son fils Philippe II ; il donna à son frère Ferdinand I[er] l'empire d'Autriche. Ferdinand I[er] régna sur l'Autriche pendant huit ans, et mourut en 1564. Son fils Maximilien II, l'époux de Marie, lui succéda. Marie usa de sa dignité nouvelle et de son influence pour protéger le catholicisme. Les papes de Rome, Paul III, Pie V et Grégoire XIII ne pouvaient se lasser de remercier Dieu d'avoir donné à l'Allemagne une princesse si sainte et si prévoyante, et ne cessaient d'entretenir par leurs lettres le zèle de la nouvelle impératrice. Elle s'efforçait d'édifier tout le monde par son exemple ; elle savait combien est efficace l'exemple des grands. Aussi les catholiques étaient pleins de vénération pour elle, et les hérétiques mêmes

l'estimaient. Grâce à elle, tous les serviteurs du palais impérial, malgré leur nombre, malgré la diversité de leur origine, étaient pieux, étaient unis et formaient une sorte de communauté. Elle voyait dans les religieux le plus ferme soutien de la sainte Eglise, le plus ferme rempart contre les hérétiques qui, au contraire, étaient à ses yeux les plus grands ennemis de la religion. Elle visitait souvent les monastères de son royaume et leur prodiguait ses aumônes ; mais c'étaient les fils de saint François qui avaient la plus grande part dans ses bienfaits ; elle avait une préférence marquée pour l'ordre séraphique dont elle portait la livrée sous ses habits impériaux et où, d'après le conseil de son père, elle avait pris un confesseur. Elle fut aussi la protectrice de la compagnie de Jésus, qui avait beaucoup d'ennemis à sa naissance.

Elle avait l'habitude, à la fête du saint Sacrement, de suivre, avec ses enfants, la procession. Un jour elle était à Prague, et son fils Rodolphe, qui était alors empereur, suivait, à Vienne, avec trois archiducs, ses frères, la procession du saint Sacrement. Les hérétiques qui étaient en nombre, se révoltèrent et attaquèrent les prêtres. Alors l'empereur et ses trois frères mirent l'épée à la main ; les hérétiques s'enfuirent et la procession s'acheva paisiblement. L'empereur donna aussitôt avis de cet événement à sa mère. Elle répondit qu'elle aurait été heureuse d'apprendre que ses fils étaient morts pour la défense du saint Sacrement et d'avoir pour enfants des martyrs. Cette digne femme était mère de neuf archiducs et de six archiduchesses.

Le 12 octobre 1576, le Seigneur lui enleva son époux, Maximilien. L'impératrice, si compatissante envers les

étrangers, si bonne pour les malades, soigna le prince pendant sa dernière maladie avec le dévouement de l'épouse la plus tendre. Elle ne voulut pas confier son cher malade à des mains étrangères, même à celles de ses filles; elle voulut le servir elle-même. Ce fut avec une douleur profonde mêlée de soumission à la volonté du Roi des rois, qu'elle vit s'éteindre cette existence qui lui était plus précieuse que la sienne. Elle passait la plus grande partie de ses journées et même de ses nuits en prières. Auprès du tombeau de l'empereur elle était le modèle des veuves, comme elle avait été le modèle des épouses.

Ce fut alors qu'elle se sentit plus que jamais entraînée vers Dieu. Son plus ardent désir était d'aller s'enfermer dans un cloître et cacher dans cette retraite l'éclat de sa grandeur. Elle avait toujours sous les yeux l'exemple de l'empereur Charles-Quint, et consultait les hommes les plus pieux et les plus sages. Elle avait résolu de fonder à Vienne ou à Prague un monastère où elle se proposait d'entrer. Mais la voix de Dieu même l'attira vers le cloître célèbre que la princesse Jeanne, sa sœur, avait fait construire à Madrid pour les Clarisses.

Elle apprit d'ailleurs avec joie que sa fille Marguerite voulait, ainsi qu'elle, entrer dans ce cloître. Ce bruit se répandit bientôt dans toute l'Allemagne, et fit naître un sentiment d'amère tristesse, non-seulement chez tous les catholiques, mais parmi les hérétiques; car l'Allemagne tout entière voyait dans Marie une protectrice et une mère. Tout le pays voulut la retenir. Ses enfants et surtout son fils Rodolphe, le nouvel empereur, qui avait besoin de ses conseils, la suppliaient de ne pas les aban-

donner. Ils lui représentaient les dangers d'un long voyage sur terre et sur mer, dangers encore plus grands pour elle que pour toute autre ; car la perte de son mari lui avait causé une tristesse profonde qui avait altéré sa santé. Tous les Etats du royaume la conjurèrent de renoncer à sa résolution. Ils l'en supplièrent au nom de la fidélité et de l'obéissance, dont ils avaient toujours fait preuve envers elle, au nom de Maximilien, dont la mort les avait tant affligés, au nom de la Hongrie et de la Bohême, dont elle connaissait les besoins mieux que personne et dont le bonheur reposait sur elle. Les mères, disaient-ils, quittent leur patrie pour aller rejoindre leurs enfants. Elle, au contraire, quittait en même temps sa patrie et des enfants qui allaient être deux fois orphelins, puisqu'ils venaient de perdre leur père. Ils s'offraient à faire construire dans une ville d'Allemagne, choisie par elle et aux frais de la nation, un couvent de Clarisses et établi sur le modèle du couvent de Madrid, afin que, tout en se vouant à Dieu, elle pût rester au milieu de son peuple.

La princesse répondit que son dessein était bien arrêté, mais elle promit en même temps de différer son départ et de rester en Allemagne tant que sa présence et l'appui de ses conseils seraient nécessaires pour affermir le pouvoir naissant du nouvel empereur. Lorsqu'elle eut atteint ce but, elle laissa le nouvel empereur à Prague, en Bohême, où il tenait sa cour, et partit en 1580, dans les premiers jours du mois d'août. Elle fut suivie de ses fils Ernest et Maximilien, de sa fille Isabelle, reine de France, de Marguerite et d'un grand nombre d'autres nobles dames, princes et cavaliers de son royaume. A Gratz, en Carin-

thie, elle fut reçue par l'archiduc Charles, père de l'empereur Ferdinand II. Ernest et Isabelle, pleins de tristesse, prirent congé de leur mère et de leur sœur, et Maximilien l'accompagna jusqu'à ce qu'elle eût dépassé les montagnes de l'Italie. Quand Marie et Marguerite, sa fille, arrivèrent à Venise, les Etats envoyèrent au-devant d'elles, pour leur faire honneur, une députation de nobles vénitiens. Elles passèrent quelques jours à Padoue pour y vénérer les reliques d'Antoine, le grand thaumaturge. Quand elles furent arrivées aux portes de Milan, l'impératrice ne voulut pas y entrer ; car sa modestie voulait se dérober aux ovations qu'on lui préparait. A Lodi, le saint archevêque, le cardinal Charles Borromée, lui rendit plusieurs visites et la confirma dans sa résolution.

C'est là que l'archiduc Maximilien prit congé de sa mère et de ses sœurs. Marie et Marguerite poursuivirent leur voyage et finirent par s'embarquer pour Barcelone. Mais à peine eurent-elles pris la mer qu'il s'éleva une horrible tempête. Elle se calma comme par miracle et les augustes princesses abordèrent le 13 décembre en Catalogne. Le vice-roi de ce pays, suivi d'une foule de nobles seigneurs, vint les recevoir ; elles firent leur entrée solennelle à Barcelone, au milieu des acclamations joyeuses de toute la population.

De Barcelone, les illustres princesses se rendirent à la sainte colline de Monte-Ferrato, où elles s'agenouillèrent devant une image de la Mère de Dieu célèbre par de nombreux miracles. Elles traversèrent ensuite le royaume d'Aragon. Là, tous les princes, les prélats et les ministres de la cour vinrent baiser la main de l'impératrice et de sa fille. Elles furent accueillies avec les marques de la

plus vive tendresse par les princes du sang royal Didacus et Philippe, par l'infante Marie et par les princesses Isabelle et Catherine, filles de la reine Isabelle. La joie de l'impératrice n'était pas moindre, et ces témoignages de dévouement la payaient de toutes ses fatigues.

Le 7 mars 1581 elle arriva à Madrid ; mais elle montra aussitôt que si elle était venue, c'était pour s'occuper non pas du monde, mais de Dieu et du salut de son âme. Elle se rendit immédiatement avec sa fille au couvent des Clarisses, où elle fut reçue avec un joyeux empressement par la supérieure, Jeanne de la Croix, sœur de François de Borgia, et par la communauté tout entière. L'impératrice fit son entrée dans le chœur au chant du *Te Deum*, s'agenouilla devant un crucifix et remercia Dieu en versant des larmes de joie : « Je vous remercie, dit-elle, « souverain Maître du ciel et de la terre, d'avoir « bien voulu m'admettre au nombre de vos épouses. Je « viens m'offrir à vous avec ma fille Marguerite. Mon « âme est à vous. Je dépose à vos pieds ma couronne, « mon sceptre, mon pouvoir et mes richesses. Mais que « puis-je vous donner que vous ne m'ayez donné déjà ? « Je ne veux désormais servir que vous, et cette servi- « tude je la préfère à tous les royaumes du monde. A « vous désormais mon existence ! Votre couronne d'é- « pines et les clous de votre croix sont dorénavant mes « seuls joyaux ». Ces paroles émurent tous les cœurs, et tous les assistants, surtout Marguerite, fille de l'impératrice, fondirent en larmes. Philippe II, qui était en Portugal, la pria de se rendre auprès de lui. Elle partit donc de Madrid, non sans promettre aux Clarisses de laisser à Philippe II le soin de régler toutes les affaires politiques

et de revenir bientôt demeurer avec elles jusqu'à sa mort. Quand elle approcha de Lisbonne, l'archiduc Albert, son fils, vint au-devant d'elle, et le roi, son frère, vint bientôt la recevoir, avec toute sa cour et tous les grands de son royaume.

Il eut avec Marie un long entretien sur les affaires de son royaume, et bientôt après il retourna à Madrid avec sa mère et sa sœur qui se hâtèrent de rentrer dans le couvent des Clarisses et ne voulurent plus avoir rien de commun avec le monde. Le roi, qui aurait voulu épouser Marguerite, sa nièce, ne crut point devoir contrarier sa vocation, et cette jeune princesse, fille, nièce et sœur de tant d'empereurs et de tant de rois, échangea les honneurs et les plaisirs que le monde lui promettait contre l'humble habit de l'Ordre Séraphique, pour vivre sous la règle de sainte Claire, en l'année 1584, le jour de la conversion de saint Paul. Quant à Marie, sa mère, sans prendre l'habit, elle mena, dans le cloître, la vie la plus édifiante. Elle était si humble qu'elle se mettait au-dessous de tout le monde. Et cependant c'était la fille d'un grand empereur ; c'était une des plus illustres princesses du monde entier, et elle comptait, parmi ses enfants, beaucoup de rois et de reines.

Dans ses lettres elle signait tout simplement Marie, sans faire aucune mention de ses titres. Elle ne permettait pas aux prêtres de fléchir le genou devant elle et de se souvenir de son rang. Elle n'accordait même pas cette permission aux chapelains qui étaient à son service. Elle était affable et douce envers tout le monde. Un jour, après avoir refusé à une religieuse une faveur, elle se rendit à l'église pour prier. Mais elle se dit alors qu'elle

ne méritait pas que Dieu l'exauçât, puisqu'elle avait repoussé la religieuse. Elle la fit appeler, l'embrassa, la pria de lui pardonner et lui accorda aussitôt l'objet de sa demande. Jamais on ne l'entendit parler à quelqu'un durement. Un serviteur s'était-il rendu coupable de quelque négligence, voulait-on le punir ou le chasser, l'impératrice intercédait pour lui et voulait qu'il fût admis à se justifier. Elle faisait élever à ses frais un grand nombre de pauvres enfants orphelins qu'elle appelait ses joyaux. Sa bonté s'étendait jusque sur les animaux ; elle ne voulait pas qu'on les mît à mort sous ses yeux. Elle parlait toujours bien de tout le monde et ne permettait pas que, devant elle, on parlât mal de quelqu'un.

Pleine de charité, elle était si prodigue d'aumônes que ses revenus semblaient ne pouvoir suffire à sa bienfaisance, et que Dieu, faisant pour elle des miracles, paraissait être son trésorier. Elle envoyait de grosses sommes d'argent aux cloîtres, aux hospices, aux prisons ; elle soutenait de pauvres veuves, et méritait ainsi le nom de mère des pauvres. Afin d'avoir toujours de l'argent pour ses bonnes œuvres, elle s'endettait parfois et mettait en gage ses bijoux. Quelquefois elle faisait ouvertement l'aumône, pour l'édification du peuple ; mais plus souvent encore, elle la faisait en secret et chargeait ses serviteurs de porter ses dons aux cloîtres et aux hôpitaux, sans la nommer. Lors même qu'elle donnait beaucoup, elle croyait toujours donner peu.

Bien que placée par la nature et par la fortune au rang le plus élevé, elle eut ses chagrins qu'elle supporta toujours avec une résignation héroïque et chrétienne. En toutes choses elle louait Dieu. Apprenait-elle quelque

triste nouvelle, elle se rendait à l'église et faisait dire, pour elle, des messes et des prières. Elle avait une image du Christ portant sa croix, qui ne la quittait point pendant le jour et qu'elle plaçait, le soir, au chevet de son lit. C'est à cette image qu'elle avait recours dans toutes ses contrariétés. Le Christ portant la croix lui apprenait à porter la sienne. Presque en même temps le roi Philippe, son frère, dans son voyage de Portugal, fut atteint d'une grave maladie, et la reine Anne, sa fille, fut attaquée d'un mal qui la conduisit au tombeau. L'impératrice, qui, en ce moment, était en Allemagne, et qui n'avait pas encore été informée de la maladie de sa fille, attendait chaque jour des nouvelles du roi. Elle apprit enfin qu'un message était arrivé d'Espagne et que son confesseur voulait lui parler. Elle supposa qu'il s'agissait du roi qui était en danger de mort et elle se mit en prières devant son image fidèle. Puis elle fit entrer le confesseur et demanda si son frère était mort. Le confesseur la rassura sur ce point et lui dit qu'avec l'aide de Dieu, son frère s'en tirerait. Mais il ajouta que l'impératrice devait s'armer de courage pour apprendre une autre nouvelle bien affligeante. En même temps il lui annonça la mort de sa fille. Alors l'impératrice, se tournant vers l'image du Christ : « Mon Dieu, dit-elle, puisque « j'apprends la guérison du roi, dont la vie est si néces- « saire à toute la chrétienté, la sœur met au pied de votre « croix la douleur de la mère ». Elle resta quelque temps encore en prières et sortit de sa chambre sans donner le moindre signe de tristesse. Elle montra le même courage en apprenant la mort de son fils, l'archiduc Ernest qui, après avoir gouverné les Pays-Bas, à la place de son

oncle, le roi Philippe, fut enlevé au monde le 20 février 1595. C'était un prince qui, à ses vertus politiques et guerrières, joignait une haute sainteté. Aussi le pape Clément VIII s'écria-t-il, à la nouvelle de sa mort : « Une « des plus fermes colonnes de l'Eglise vient de tomber, et « nous pouvons maintenant invoquer saint Ernest ; car « le prince Ernest était véritablement un saint ».

Peu de temps après mourut en Allemagne Isabelle, reine de France, qui, comme une brillante étoile, avait jeté sur le monde l'éclat de sa piété. Après la mort de Charles IX, son époux, elle abandonna la plus belle couronne du monde pour aller finir ses jours dans un couvent de Clarisses qu'elle avait fondé à Vienne. La mort de cette vertueuse princesse fut un coup terrible pour Marie ; mais celle de Philippe II, ce grand roi, ce frère tendrement aimé qui s'éteignit en 1598, fut pour elle un coup plus terrible encore.

Déjà instruite par ces exemples qui lui rappelaient la fragilité de la vie, la princesse, avant de se livrer au repos, apprenait tous les jours à mourir. Tous les soirs, après avoir fait son examen de conscience, elle se représentait ses derniers moments, elle se voyait luttant contre la mort et n'ayant d'autre planche de salut pour traverser la mer de ce monde, que la croix de notre Sauveur. Elle embrassait mille fois l'image du Dieu crucifié et tâchait d'obtenir de lui grâce et pardon. C'est ainsi qu'elle prévenait la mort ; c'est ainsi que sans cesse elle en faisait l'apprentissage.

Le 21 février 1603 elle eut une forte fièvre et se sentit très-oppressée. On n'entendit pas sortir de sa bouche une seule plainte, et ce fut surtout dans sa dernière maladie

qu'elle montra combien la résignation était profondément enracinée dans son cœur. Elle chargea son confesseur de demander pardon, pour elle, à tous ceux qu'elle pouvait avoir offensés.

Le bruit que les jours de l'impératrice étaient en danger se fut à peine répandu à Madrid, qu'une tristesse générale envahit les cœurs. Les religieux, les malades, les veuves, les orphelins et les pauvres semblaient avoir perdu leur mère. Afin d'éloigner le moment de sa mort, que l'on regardait comme un châtiment public, des processions eurent lieu. On en fit une entre autres où figuraient tous les religieux, toutes les confréries de la ville et une foule d'hommes qui essayaient de détourner la colère de Dieu, non-seulement par leurs larmes, mais encore par les pénitences qu'ils s'infligeaient. Dans cette procession, on porta à l'église des Clarisses, pour l'introduire dans la chambre de la malade, une image de Notre-Dame d'Atecha, célèbre par ses miracles. L'impératrice disait avec une profonde humilité : « Non, je ne suis pas « digne que la Mère de Dieu entre dans cette pauvre « chambre, mais je porte la Mère de Dieu dans mon « cœur et j'espère entrer, par sa médiation, dans le « royaume de la gloire où je la verrai face à face ». La veille de sa mort elle reçut le très-saint Sacrement et entendit deux messes, suivant son habitude journalière.

Au commencement de la nuit elle reçut avec joie l'Extrême-Onction et invoqua l'assistance de tous les saints, afin de pouvoir lutter avec courage contre l'agonie dans laquelle elle entra trois heures après minuit. Elle se fit lire la passion de Notre-Seigneur et quelques prières qu'elle écouta avec recueillement, en tenant la

croix embrassée et en se repaissant du doux espoir d'obtenir son salut par les mérites de celui qui était mort pour elle. Puis elle se joignit, en levant les yeux au ciel, à ses sœurs qui faisaient un acte de foi et qui ne la quittaient pas. Enfin, tout en invoquant les doux noms de Jésus et de Marie, elle rendit paisiblement l'esprit le 26 février 1603, à quatre heures du matin. Elle avait soixante-dix ans et elle en avait passé vingt dans le cloître des Clarisses. Après sa mort sa physionomie était aussi calme que si elle dormait.

A l'heure de sa mort on vit briller, au-dessus de la chambre où elle reposait, un globe de feu qui illumina tout le cloître des Clarisses; on eût dit que toute la toiture était en feu. Cette clarté céleste était une image de la gloire éternelle dont Dieu environnait sa servante, pour la récompenser des exemples de vertu qu'elle avait donnés au monde, afin de le conduire à la lumière.

Dès que cette mort fut connue à Madrid, ce fut parmi les pauvres un concert de lamentations. Ils s'écriaient qu'ils avaient perdu leur mère, ils publiaient les aumônes qu'ils en avaient reçues. Les plaintes, les larmes qui l'accompagnèrent jusqu'à son tombeau durent monter jusqu'au trône de l'éternel.

Son humilité lui survécut. Elle voulut être inhumée dans le couvent des Clarisses, sans aucun appareil ; elle voulut que sa dépouille mortelle fût recouverte d'une simple pierre. Le roi voulut que ce dernier vœu fût rempli, mais il exigea aussi que dans toutes les villes de son royaume, dans toute l'étendue de ses domaines, ses funérailles fussent célébrées avec toute la pompe qui convenait à cette auguste princesse. Le général de l'Ordre

séraphique se chargea de faire exécuter la volonté du roi, en reconnaissance des nombreux bienfaits que l'ordre tout entier avait reçus de cette digne sœur.

Sa réputation de sainteté lui survécut et ne fit que grandir. Le roi Philippe III voulut tirer le corps de sa grand'mère de l'humble place où il reposait, pour le faire déposer dans les caveaux des rois d'Espagne, à l'Escurial, où son père avait un magnifique tombeau. Mais son projet fut combattu par son oncle Rodolphe et par sa tante, l'infante Marguerite, qui lui représentèrent que Marie, sa grand'mère, avait manifesté son désir de reposer dans le couvent des Clarisses. On se borna donc à l'inhumer au milieu du chœur. Ce fut le 10 mars 1615 que son ancien tombeau fut ouvert ; son corps était dans un état de conservation parfaite. L'infante Marguerite, agenouillée, baisait avec une respectueuse tendresse les mains de sa mère, tout en faisant des vœux ardents pour aller bientôt la rejoindre au séjour de la gloire.

La translation de ses restes eut lieu au milieu d'une pompe solennelle. Toute l'église et tout le chœur étaient tendus de velours noir. Les Clarisses, tenant des cierges allumés, formaient une procession que suivaient le roi Philippe III et son fils Philippe IV et les autres princes du sang royal. A droite du roi était l'infante Marguerite de la Croix, accompagnée de la reine de France et de l'infante Marie. Venaient ensuite les premiers seigneurs de la cour du roi et de la reine de France. Au moment de la translation du corps, l'office des morts fut entonné par le cardinal-archevêque de Tolède, auquel servaient de diacres les premiers prélats et les premiers chapelains de la cour. Après les premiers versets, le corps fut porté

au milieu du chœur, tandis qu'un superbe catafalque s'élevait au milieu de l'église. Le service des morts fut alors accompagné d'une musique solennelle, en présence du roi et de toute sa cour ; et, le jour suivant, il y eut aussi une messe solennelle, célébrée en leur présence et chantée par le cardinal. A cette messe le provincial des Dominicains, prédicateur de Sa Majesté, fit l'oraison funèbre de l'impératrice et retraça toutes les phases de son existence si bien remplie.

Le roi fit élever à l'impératrice un riche sépulcre de jaspe. C'est là qu'elle repose en attendant le jour de la résurrection, où elle doit jouir de la gloire que son âme sainte a si vivement désirée.

Sa réputation de sainteté était si grande, même de son vivant, que le pape Pie V rendit hommage aux vertus extraordinaires de la sainte impératrice, en ces termes : « Ce que nous savons de sa piété remarquable est pour « nous une raison suffisante pour nous occuper de sa ca- « nonisation, si elle vient à mourir de notre vivant ». Cet illustre témoignage sortait de la bouche du pape, alors que l'impératrice n'avait pas encore dépouillé la majesté du trône pour se retirer dans un couvent de Clarisses. Et quand Grégoire XIII, le successeur de Paul V, apprit que Marie, après la mort de l'empereur, se disposait à partir pour l'Espagne, il s'écria : « Je crains que la main « de Dieu ne s'appesantisse sur l'Allemagne et sur la « Hongrie, en éloignant d'elles une femme aussi sainte, « une aussi ferme colonne de la foi que l'impératrice « Marie ». En effet, bien que Marie fût l'ennemie jurée des erreurs de l'hérésie, les hérétiques avaient une grande vénération pour sa sainteté et un grand amour

pour sa personne qui était un modèle de douceur et de justice impartiale. Oui, les hérétiques eux-mêmes pleurèrent, en la voyant abandonner l'Allemagne ; et, s'ils avaient pu l'empêcher de partir, ils auraient donné tout ce qu'ils possédaient, pour la retenir au milieu d'eux.

(*Chroniques du monastère des Clarisses de Madrid;* biographie de MARGUERITE DE LA CROIX.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE FÉVRIER

SAINTE EUSTOCHIE

CLARISSE.

XVe SIÈCLE. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Sa naissance ; son austérité. — Sa mort.

Cette sainte fille naquit vers le milieu du XVe siècle d'une noble famille, à Messine. Dès sa plus tendre jeunesse elle se distingua par ses vertus qui relevaient l'éclat de sa beauté. Recherchée en mariage par les plus nobles seigneurs, elle dédaigna tous les partis, se rendit au monastère royal de l'ordre de Saint-François, situé à Messine, et fut reçue au nombre des Clarisses. Elle servit de modèle à ses compagnes par sa vie édifiante et vertueuse. Elle ne vivait que de pain et d'eau. Ses mortifications et ses pénitences lui firent perdre sa beauté, et c'est ce qu'elle désirait. Son zèle n'était pas encore satisfait ; elle aurait voulu être soumise à une règle en-

core plus sévère. Elle obtint donc du pape Calixte III son approbation pour l'établissement d'un nouveau cloître de Clarisses. Son humilité profonde ne lui permit pas d'accepter les fonctions de supérieure dans ce nouveau monastère.

Après avoir mené pendant cinquante-quatre ans la vie la plus austère, elle tomba gravement malade. La maladie fit des progrès, et Eustochie sentit qu'elle touchait au terme de son pèlerinage. Elle reçut les derniers sacrements et mourut en exhortant ses sœurs à la stricte observation et au maintien de la règle. Tandis qu'elle leur adressait ce suprême avertissement, sa chambre s'illumina d'une clarté céleste, et elle quitta ce monde pour s'élancer vers la patrie des bienheureux, le 20 juin, à la fin du xv[e] siècle.

Ses reliques opérèrent de nombreux miracles. Les habitants de Messine ont toujours invoqué son nom avec succès. Sa fête, avec l'approbation de Pie VI, est célébrée le 26 février par l'Ordre Séraphique tout entier et par le clergé de Messine.

RAYNALD DE RIETI

Raynald, né à Rieti, ville des Etats de l'Eglise, illustra, dès les commencements de l'ordre, cette cité par sa sainteté et par ses miracles. Un jour il se promenait avec le gardien de son cloître. Un aveugle vint audevant de lui et le pria de faire un signe de croix sur ses yeux. Le gardien, qui connaissait la sainteté de Raynald,

lui ordonna de contenter ce pauvre homme. Raynald obéit, et l'aveugle recouvra aussitôt la vue. La foule les suivait; et l'aveugle, baisant la trace de leurs pas, s'écriait que ces religieux étaient de grands saints, qui avaient fait un miracle en sa faveur. Quelque temps après ce miracle, Raynald alla habiter un couvent situé sur une montagne, aux environs de Rome. Ce fut dans ce dernier monastère qu'il mourut.

LE FRÈRE ANGE DE MONTE-LEONE

XIIIe SIÈCLE. — Pape : Honoré II. — Roi de France : Saint Louis.

Dans le même couvent mourut le frère Ange de Monte-Leone, qui entra, vers l'année 1224, dans l'ordre des Frères Mineurs, et mérita le nom d'Ange par la pureté de sa vie. Rien n'égalait sa science, si ce n'est son humilité; malgré ses talents et son mérite reconnu, il était vêtu avec la plus grande simplicité, et marchait toujours pieds nus. Quand il se sentit atteint de la maladie dont il mourut, il entonna un chant de triomphe, comme s'il venait de recevoir quelque bonne nouvelle. Quelques instants avant sa mort, un bon frère qui était auprès de lui vit entrer dans la chambre du mourant une longue suite de Frères Mineurs, parmi lesquels il remarqua saint François vêtu d'une robe éblouissante. Ils s'approchèrent du lit du mourant, reçurent son âme pieuse et la conduisirent avec eux au séjour de la gloire.

GUILLAUME DE CORDELLA

XIIIe SIÈCLE. — Pape : Honoré II. — Roi de France : Saint Louis.

A la même époque mourut dans la province de Rome Guillaume de Cordella, qui se signala par sa piété et par ses miracles. Un jour, se trouvant à Toscanella, où il prêchait, il rendit, par un signe de croix, la vue à un aveugle. Il rendit, dans la même ville, et aussi par un signe de croix, l'usage de ses membres à un infirme qui ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Il fut inhumé dans le couvent de Toscanella.

(WADDING.)

LE PÈRE BARTHÉLEMY

1462. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

Deux cents ans s'étaient écoulés depuis l'établissement de la règle austère de l'Ordre Séraphique, et un certain relâchement s'était introduit parmi les religieux. Dieu, pour renouveler leur ferveur, suscita de savants hommes, de pieux solitaires qui, par zèle pour la pauvreté sainte, abandonnèrent les cloîtres pour vivre au milieu des bois et des montagnes, dans de misérables huttes. Nous citerons parmi ces solitaires, le Père Barthélemy, professeur en théologie, qui introduisit la réforme des Observants dans les îles de Majorque et de Minorque où il était

gardien. Il établit trois petits cloîtres, où la règle devait être observée dans toute sa rigueur; mais, pour atteindre ce but, il eut beaucoup à souffrir. On montre encore une grotte où le saint homme, vivant dans la contemplation, reçut de Dieu les plus précieuses faveurs. Il prédit plusieurs fois aux habitants l'invasion des Turcs. Il mourut en 1462, dans un des cloîtres situés hors de Majorque. Quatorze ans après sa mort son corps fut retrouvé intact et placé dans une chapelle qui, plus tard, a porté son nom. Les murs de cette chapelle sont tapissés de nombreux ex-voto, en signe de reconnaissance des bienfaits miraculeux prodigués aux fidèles.

CLAIRE UBALDINI

CLARISSE.

1264. — Pape : Urbain IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Son origine. — Sa vocation ; ses maximes. — Sa mort. — Miracles. — On ne sait plus où sont ses reliques.

A l'époque où Agnès, sœur de Claire, se trouvait à la tête du cloître de Monticelli, à Florence, il y avait à Florence une noble veuve, nommée aussi Agnès, issue de l'illustre famille des Ubaldini et tante du cardinal Octavien Ubaldini, homme d'un grand pouvoir.

Après la mort de son mari elle resta veuve avec deux enfants. Dégoûtée du monde, elle se rendit au cloître de Monticelli, où, reçue à bras ouverts par Agnès et

par les autres sœurs, elle prit l'habit sous le nom de Claire. Deux de ses nièces, sœurs du cardinal Octavien, entrèrent avec elle au couvent. Quand le Seigneur rappela Agnès à lui, Claire Ubaldini devint supérieure à sa place, et pendant plusieurs années elle en exerça les fonctions. Elle était humble, affable, compatissante pour les malades, serviable : toutes ses sœurs la respectaient et l'aimaient. C'était à qui la suivrait dans la voie de la perfection et mettrait ses saintes leçons en pratique. Claire leur apprenait surtout que la plus grande richesse consiste à souffrir dans la pauvreté avec le Christ, et que le plus ferme appui dans le malheur, c'est la confiance en Dieu.

Le cloître où était Claire était bâti sur une hauteur, et les Florentins, qui étaient alors en guerre, craignaient que leurs ennemis ne se servissent contre eux de cette hauteur et de ce cloître, et ne s'y fortifiassent. Le cardinal Ubaldini fit donc bâtir aux portes mêmes de Florence un autre cloître entouré de murs et très-haut. Les Clarisses vinrent l'habiter, et l'on y transporta les ossements des Frères Mineurs et des sœurs qui reposaient dans l'ancien couvent. Tandis que cette translation avait lieu, les cloches de la ville et celle du nouveau cloître sonnèrent d'elles-mêmes. Claire voulut que le zèle des religieuses se renouvelât dans ce nouveau cloître et redoublât sans cesse. Elle prêchait d'exemple. Enfin, l'an 1264, dans un âge très-avancé, elle fut, par une sainte mort, enlevée à ses compagnes. Ses sœurs voulaient lui donner une humble sépulture, la sépulture ordinaire des religieuses ; mais les chanoines de l'église épiscopale de Florence envoyèrent un magnifique tombeau de

marbre au couvent, et son corps y fut déposé et placé à une place honorable dans l'église épiscopale.

Douze ans après, une nièce de Claire Ubaldini mourut, et les sœurs voulurent l'enterrer auprès de sa tante. On trouva le corps de Claire dans un état de conservation parfaite, comme si elle venait de mourir. Le corps fut exposé dans l'église à l'adoration des fidèles. Leur ferveur redoubla en présence d'un double miracle qui eut lieu. La défunte se leva tout à coup et bénit le peuple de sa main droite. Puis une jeune fille, qui avait les mains remplies de plaies et d'ulcères, fut guérie dès qu'elle eut fait un vœu à Claire.

En 1460, le corps fut de nouveau exhumé. De nouveau, bien que près de deux cents ans se fussent écoulés après sa mort, il fut trouvé parfaitement conservé et on l'exposa dans l'église, en présence d'une foule pieuse. Parmi les assistants se trouvait le vicaire général de l'archevêque de Florence avec plusieurs chanoines et plusieurs prêtres. Ils distribuèrent au peuple, comme des reliques, les morceaux de ses vêtements. En 1529, dans la guerre des Florentins contre le pape, le couvent des Clarisses fut détruit, et les religieuses, jusqu'à ce qu'on eût bâti pour elles un autre couvent dans la ville, furent obligées de déposer les restes de Claire dans un couvent de Frères Mineurs. Mais les Clarisses ont été, je ne sais par quelle fatalité, dépouillées de ces reliques, et l'on ne sait plus aujourd'hui où elles sont.

(Wadding. — *Archives du monastère des Clarisses de Florence.*)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE FÉVRIER

LE PÈRE THOMAS DE CORA

1729. — Pape : Pie VI. — Roi de France : Louis XV.

SOMMAIRE : Sa famille, son caractère. — Son zèle infatigable. — Sa mort.

Ce saint homme naquit à Cora, dans l'évêché de Velletri, d'une famille vertueuse et honorable. Dès sa jeunesse, il montra par sa vie édifiante qu'il deviendrait un jour un grand saint. Dans son enfance, il se faisait remarquer par sa droiture. Aussitôt que ses parents furent morts, il mit ordre à ses affaires de famille et se rendit au couvent des Frères Mineurs Observants, où il demanda et reçut l'habit. Après son année d'épreuve, et quand il eut prononcé ses vœux, il fut envoyé à Velletri pour y terminer ses études. Quand il eut été reçu prêtre, il apprit que le vieux cloître de Civitella, situé près de Sollago, venait d'être transformé en lieu de retraite spirituelle. Il s'y rendit avec la permission de ses supérieurs. Plein d'humilité, plein de sévérité pour lui-même, il était aimable pour tout le monde, charitable envers les pauvres, serviable pour tous ceux qui se rendaient au cloître de Civitella, et qui venaient lui demander ses conseils.

Dans l'ardeur de sa charité, il voulait aller en Chine prêcher la foi. Mais il se soumit à la volonté de Dieu, en restant au cloître de Sollago. Ni ses infirmités, ni les

intempéries des saisons ne pouvaient arrêter son zèle, quand il s'agissait de porter des secours aux malades. Il passait souvent au confessionnal ses journées et une grande partie de ses nuits ; quelquefois même il y était encore à minuit, sans avoir pris aucune nourriture. Il convertissait les pécheurs les plus endurcis. Dans les villes et les villages de l'évêché de Sollago, le peuple se pressait pour entendre la parole de ce nouvel apôtre, et sa parole produisait partout les plus beaux fruits. Il mourut de la mort du juste, au cloître de Civitella, le 11 janvier 1729, dans sa soixante-dixième année. Le pape Pie VI le canonisa.

ANTONIA DE FLORENCE

1472. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Sa naissance. — Elle exerce les fonctions de supérieure en différents cloitres. — Sa maladie et sa mort. — Hommages rendus au corps d'Antonia. — Miracles.

Antonia, née à Florence, d'une noble famille, se maria et devint veuve très-jeune. Elle prit l'habit du tiers ordre, au cloître de Fulginie, se rendit en l'année 1439 au couvent de Sainte-Anne, y passa trois ans et fut envoyée de là au royaume de Naples, dans la ville d'Aquilée, pour y exercer les fonctions de supérieure, dans un nouveau cloître. Elle remplit ces fonctions durant quatorze ans, édifiant ses sœurs par ses leçons et par ses exemples. Durant sept autres années elle fut, sous la direction de Jean Capistiron, célèbre prédicateur d'Aquila, son

confesseur, supérieure d'un autre couvent de Clarisses où l'on suivait la règle la plus sévère. Consumée par le feu de l'amour divin, elle désirait avec ardeur s'unir à son céleste Fiancé.

Depuis seize ans, elle était en proie à une cruelle maladie, qui faisait des progrès de jour en jour. Sentant que Dieu l'appelait, elle reçut les derniers sacrements, donna ses derniers conseils à ses sœurs et s'endormit dans le Seigneur, le 28 janvier 1472, à l'âge de soixante et onze ans.

Dans la nuit où elle mourut, un citoyen d'Aquila fut guéri à l'improviste d'une hydropisie, en implorant la médiation d'Antonia, dont il ne connaissait pas la mort.

Ses sœurs n'avaient pas publié la nouvelle de cet événement, et pourtant elle se répandit dans la ville d'Aquila, comme par miracle. On vit arriver au couvent une foule d'hommes désireux de voir et de vénérer son corps. Les sœurs, étonnées que le bruit de sa mort fût déjà répandu, n'osaient point prendre sur elles d'exposer le corps. Mais le cardinal-évêque d'Aquila le leur ordonna, sur la demande des habitants de la ville. Le cardinal lui-même lui vint rendre hommage.

Dieu, de son côté, pour honorer la sainteté de sa servante, fit éclater des miracles. Nous en citerons quelques-uns.

Une sœur, dont le corps était couvert de plaies, se pencha sur le cadavre et fut guérie à l'instant.

Un habitant d'Aquila, qui était à l'article de la mort, invoqua Antonia et obtint aussi une guérison immédiate.

La sœur du provincial des Frères Mineurs obtint aussi

par ses prières et par ses vœux adressés à Antonia la résurrection de son enfant.

Son corps était, depuis quinze jours, enfermé dans la bière, lorsque plusieurs sœurs ouvrirent le cercueil. Elles trouvèrent le corps dans un état de conservation et de beauté parfaite. On eût dit qu'Antonia vivait encore. On rouvrit le cercueil plusieurs fois, et sa dépouille apparut toujours fraîche et vermeille.

A la nouvelle de ce miracle, le cardinal envoya un médecin pour vérifier le fait. L'homme de l'art s'assura de la conservation du corps et attesta que ce fait était surnaturel. Le prélat fit inhumer Antonia dans le cimetière du couvent.

Il y avait cinq ans qu'elle reposait dans la terre, lorsque le cercueil fut ouvert une autre fois. Le cercueil tombait en pourriture et le corps était toujours aussi bien conservé. Par ordre des supérieurs ecclésiastiques, il fut enfermé dans une châsse magnifique, auprès de l'autel.

JACOBA D'AQUILA

SOMMAIRE : Son humilité, son amour du silence. — Apparitions.

De toutes ses filles spirituelles, celle qu'Angèle préférait, c'était Jacoba d'Aquila. Elle offrait le modèle de la parfaite religieuse et savait surtout garder le silence. Elle resta neuf ans entiers sans proférer une seule parole. Elle se plaisait à exercer dans le cloître les emplois les plus infimes.

Dieu la combla de ses faveurs. La sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, lui apparut un jour. Jacoba s'entretenait avec eux. Une sœur qui l'entendit, alla rapporter à la supérieure et au confesseur du couvent que Jacoba avait recouvré la voix.

Elle était si sainte et si bonne que les oiseaux du ciel venaient voltiger autour d'elle, recevaient de ses mains leur nourriture et s'étudiaient à la récréer par leurs chants.

Après sa mort, une foule de miracles et de guérisons furent opérés par le seul contact de ses vêtements. Ses reliques ont toujours été pour les religieuses et les habitants d'Aquila un objet de vénération.

(WADDING.)

LE PÈRE JEAN ALBUQUERQUE

1er ÉVÊQUE DE GOA, DANS LES INDES ORIENTALES.

1553. — Pape : Paul III. — Rois de France : François Ier, Henri II.

SOMMAIRE : François de Mello et Ferdinand Vaqueiro. — Arrivée à Goa du Père Jean Albuquerque, le 25 mars 1538. — Il reçut la visite de saint François Xavier. — Mort d'Albuquerque.

Quand les Portugais eurent fait la conquête des Indes Orientales, Jean III n'eut rien de plus pressé que de propager la foi dans ses possessions nouvelles. Il nomma premier évêque de Goa, François de Mello qui mourut avoir d'avoir quitté le Portugal. Le roi nomma à sa place Ferdinand Vaqueiro, Frère Mineur. Le nouvel évêque, après avoir fait beaucoup de bien dans le pays, après

avoir réformé les mœurs des Portugais et gagné une foule d'âmes à Jésus-Christ, termina ses nobles travaux par une sainte mort, le 14 mars 1535, dans le royaume d'Ormuz.

Le Père Jean Albuquerque lui succéda. A proprement parler, ce fut là le premier évêque de Goa et de toutes les Indes Orientales. Il était issu d'une illustre famille espagnole. Etant frère mineur dans sa patrie, il adopta la réforme sévère des Frères Mineurs déchaussés en Portugal. Ses manières nobles, son savoir, sa sagesse et surtout son zèle pour la règle le firent nommer provincial et, peu de temps après, confesseur du roi. Il s'acquitta si bien de ses fonctions que, le 2 avril 1537, il fut nommé par le roi évêque de Goa, avec l'approbation du pape Paul III. Aussitôt, avec deux Frères Mineurs, le Père Vincent de Logos et le Père Jacques de Borba, il s'embarqua pour Goa, y aborda le 25 mars 1538 et prit possession de son évêché.

Il divisa la ville de Goa en quatre paroisses, à la tête desquelles il mit des pasteurs dignes et zélés. Il s'appliqua à réformer les mœurs des Portugais que le luxe avait corrompus. Prédicateur zélé, il faisait beaucoup de conversion. S'il ne pouvait se rendre lui-même dans quelque pays lointain, il y envoyait des Frères Mineurs et surtout Vincent de Logos, qui avait converti le roi et la reine de Tanor. Depuis cinq ans il exerçait ses fonctions épiscopales, lorsqu'il reçut la visite de saint François Xavier, qui se rendait à Goa comme nonce du pape. Saint François Xavier lui montra les pleins pouvoirs qu'il avait reçus du pape, mais lui exprima son intention de ne rien faire sans l'assentiment de l'évêque. Celui-ci embrassa le saint

et le pria d'agir en toute liberté. Il se montra toujours plein d'estime et d'affection pour Xavier, qui, de son côté, rendait hommage au zèle et aux talents du prélat.

Après avoir été pendant quatorze ans et demi évêque de Goa, Albuquerque alla recevoir dans le ciel le prix de ses travaux apostoliques, le 28 février 1553. Il fut inhumé dans la grande chapelle de l'église épiscopale. Les Indiens et les Portugais le pleurèrent; car ils avaient pour lui autant d'affection que de respect.

LE P. F. ISOLA ET LE P. J. ZAMPA

MARTYRS.

1648. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Ferdinand Isola. — Sa vocation. — Le Père Jacques. — Ses connaissances. — Supplice des deux martyrs.

Ferdinand Isola naquit en l'année 1605, à Albizzola, dans le territoire de Gènes, d'une famille vertueuse. Il fut élevé auprès de son frère qui était un savant avocat.

Sa vocation était d'être missionnaire. Il parcourut l'Albanie et, après avoir enduré mille souffrances dans sa sainte et périlleuse carrière, il fut nommé chef de la mission de San-Pelligrino. Ce fut dans ce lieu que le Père Jacques Zampa vint le rejoindre.

Le Père Jacques, issu de l'illustre maison de Zampa, à Sarnano, village d'Italie, était parent du cardinal Constantin de Sarnano, Frère Mineur. Sa jeunesse se passa à la cour du comte Orsini ; mais il y vécut en religieux.

Sa vocation, en effet, le portait vers les ordres et vers les fonctions de missionnaire. Il entra donc, en 1631, dans l'ordre des Frères Mineurs, et plus tard il s'embarqua pour la Turquie avec le Père Bonaventure Palazzolo. Il allait commencer cette carrière de missionnaire qui fut pour lui si glorieuse et si sanglante. Il profita des notions qu'il avait acquises en médecine, pour soigner les malades et les pestiférés. Il profita des connaissances qu'il avait acquises dans les langues orientales pour publier, au milieu des infidèles, les vérités de la foi.

Il rencontra, comme nous l'avons dit, le Père Ferdinand dans sa mission de San-Pelligrino. Ce fut là que les deux missionnaires, unis par un même zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, obtinrent la couronne du martyre.

Dans l'île de Candie et dans la Dalmatie la guerre était allumée entre les Turcs et les Vénitiens. Les Albanais, que les Frères Mineurs avaient convertis à la foi catholique, virent dans cette guerre une occasion de se révolter contre les Turcs et prirent les armes contre ces éternels ennemis du nom chrétien. La nouvelle de ce soulèvement fit naître une persécution contre les catholiques que les Turcs regardaient comme les instigateurs de ce mouvement. Dans la Haute-Albanie, trois Frères Mineurs, le Père Antoine de Spolète, le Père Hyacinthe de Serza et le frère Théodore, tombèrent sous le glaive des Turcs. Le chef de ces missionnaires fut préservé par miracle. Les autres Pères s'enfuirent dans les montagnes. Des prêtres et un évêque furent faits prisonniers. Le Père Ferdinand et le Père Jacques avaient vu leur habitation entourée, et les Turcs réclamaient leurs soins

pour un de leurs enfants malade. Les religieux se rendirent à leurs prières. Mais à peine furent-ils éloignés de leur habitation que les Turcs leur lièrent les mains et les conduisirent à Sentari. On les mena devant des officiers supérieurs de l'armée turque et ils furent accusés d'avoir excité les Albanais à la révolte. Ils restèrent en prison jusqu'au lendemain et, le jour venu, on les traîna devant le cadi. Nul témoin ne put prouver l'accusation qui était portée contre eux. Le cadi interrogea alors les prisonniers. Les Pères répondirent qu'ils n'étaient pas venus porter le trouble dans le pays, qu'ils étaient venus sauver des âmes, que leur but était d'expliquer à tous ceux qui voulaient l'entendre, la parole du Christ, Fils de Dieu. Le cadi s'adressant alors à un officier turc, lui dit qu'il n'y avait pas de témoignage contre ces hommes, et qu'il ne pouvait les condamner à mort. « Qu'est-il besoin « de témoignage, s'écria l'officier, ne sont-ce pas des « prêtres de l'Eglise latine ? » Du cadi ils furent traînés devant l'aga. L'aga les renvoya, comme le cadi les avait renvoyés. Alors la foule, tambour en tête, conduisit les deux captifs hors de la ville. On voulut leur faire renier le Christ ; on voulut leur faire embrasser la religion de Mahomet. A ces ordres, à ces menaces les braves confesseurs de la foi répondirent que, pour l'amour du Sauveur, pour la foi catholique, ils étaient prêts à supporter les plus affreux tourments ; ils accusèrent tout haut d'imposture et de mensonge Mahomet et sa religion. Tombant à genoux ils demandèrent à Dieu la force pour eux-mêmes, la lumière pour leurs persécuteurs égarés, le pardon pour leurs bourreaux. Aux premiers mots de cette prière les Turcs les accablèrent de mauvais traite-

ments et leur firent subir l'affreux supplice du pal. Ils le subirent, en rendant hommage au Christ, en donnant au monde un nouvel exemple d'héroïsme chrétien.

Le Père Jacques rendit bientôt le dernier soupir, en invoquant les doux noms de Jésus et de Marie. Mais le Père Ferdinand, malgré sa faiblesse, endura pendant dix-sept heures les plus cruelles tortures. Pendant tout ce temps le courageux martyr ne cessa de rendre, devant les infidèles, témoignage à la foi ; il s'écria qu'ils paieraient cher un jour leur aveuglement, qu'ils avaient sur les yeux un épais bandeau et que Mahomet n'était qu'un faux prophète qui expiait ses impostures dans les flammes de l'enfer. Un turc qui l'entendit lui jeta une grosse pierre au visage, tandis que la populace et les enfants l'accablaient d'injures. Cependant le martyr tenait les yeux levés vers le ciel et priait pour ses ennemis. Peu de temps après il se plaignit de la soif. On lui apporta quelques gouttes d'une eau qu'on lui retira, dès qu'elle eut effleuré ses lèvres. Alors, tournant les yeux vers ses bourreaux : Que Dieu, dit-il, vous pardonne et vous bénisse ! Telles furent ses dernières paroles. Il mourut, le 28 février 1648, le premier vendredi du Carême.

Quelques assistants coupèrent ses habits par morceaux et gardèrent ces morceaux comme des reliques. Plusieurs turcs, qui n'avaient pris aucune part à ces actes de barbarie, se frappèrent la poitrine et retournèrent chez eux en fondant en larmes. Voilà le récit de ce martyre qui offre certains traits de ressemblance avec celui du Sauveur. Les corps des deux confesseurs de la foi restèrent pendant trois jours sans sépulture. Toutes les nuits,

des flammes et des éclairs sillonnèrent le ciel, au-dessus de leurs dépouilles mortelles. Un chrétien trouva leurs restes qui furent renfermés dans une châsse magnifique et inhumés à une place digne d'eux.

(MAZZARA. — *Légendes.*)

LE P. SÉBASTIEN DE SAINT-FRANÇOIS

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa sainte enfance. — Son éloquence. — Ses allusions. — Ses prédictions. — Ses miracles. — Sa mort.

Ce prédicateur apostolique, né en Espagne, avait reçu de Dieu, dès sa naissance, pour ainsi dire, des grâces particulières. Les jeux de son âge ne lui offraient aucun attrait ; il aimait mieux prier dans l'église et se livrer à l'étude. Aussi se montrait-il plein d'obéissance et de respect pour ses parents.

Il entra d'abord dans l'ordre des Carmélites ; mais, voulant s'assujétir à une règle plus austère, il passa dans celui des Frères Mineurs et entra dans la province de Saint-Joseph, qui était alors administrée par saint Pierre d'Alcantara. Dans cet ordre il se distingua par son zèle et par son talent comme prédicateur. Son extérieur et les traces de la pénitence qu'on découvrait sur son visage donnaient à ses sermons une grande autorité. La brièveté de la vie, la vanité et l'inconstance des choses terrestres, les peines et les récompenses de l'autre vie étaient les sujets ordinaires de ses discours. Il touchait les cœurs

les plus endurcis et faisait une foule de conversions. La veille du jour où il devait prêcher, il passait la nuit en prières. Un frère lui disait qu'avant de prêcher il devrait préparer ses sermons. « A quoi bon ? répondit Sébastien. « A quoi bon mon éloquence, pauvre ver de terre que « je suis, à quoi bon mes études ? Abandonnons-nous à « Dieu, source de toute vérité ». Sa physionomie, tandis qu'il parlait, avait un éclat surnaturel, et quand il descendait de la chaire, ses auditeurs l'accompagnaient jusqu'à son couvent. Un jour il avait prêché contre ces hommes dont la vie tout entière est un scandale public, et qui ont dépouillé tout respect de Dieu et de leurs semblables. Un des assistants crut voir dans ce sermon une attaque dirigée contre lui. Il dressa un guet-apens au prédicateur et se trouva sur son passage, une épée à la main. « Frap- « pez, lui dit le saint homme, quand j'aurais mille exis- « tences, je les sacrifierais volontiers pour le service de « Dieu ».

Bien des fois, quand il devait prêcher en l'honneur de Marie, la Mère du Christ lui apparut et l'inspira. Quoi d'étonnant, si l'on admirait une éloquence inspirée par la Mère même de toute sagesse ? Un jour ce fut le Fils de Dieu qui vint s'offrir à lui, pour lui désigner un pécheur endurci qui restait sourd à sa voix. Saint Sébastien retraça le lendemain la vie et le malheur du pécheur rebelle, dans un discours si transparent, que chacun reconnut l'homme auquel il faisait allusion. Ce discours lui suscita bien des persécutions ; mais ces persécutions ne purent refroidir son zèle.

Il avait reçu de Dieu, entre autres faveurs, le don de lire dans l'avenir.

Une dame et trois jeunes demoiselles se présentèrent un jour à lui. Les trois jeunes filles se plaignaient amèrement des croix que Dieu leur avait envoyées. La jeune dame gardait le silence. Et vous aussi, lui dit le saint, vous aurez bientôt une lourde croix à porter. Cette prédiction s'accomplit, car bientôt la jeune dame devint veuve.

Une autre dame fort distinguée avait deux filles. Le saint prédit qu'elles se feraient religieuses. Cette prédiction les fit rire ; car elles songeaient à se marier. Mais peu de temps après, Dieu les toucha de sa grâce et elles entrèrent en religion.

Voyant un jour passer une noce joyeuse, le Père Sébastien s'écria que toute cette joie se changerait en tristesse. Quelques jours plus tard, en effet, la mort de l'un des époux changea les habits de fête en habits de deuil.

Il lisait dans les consciences ; il faisait de nombreux miracles.

Il guérit à Alcala une dame de Tolède atteinte d'une maladie mortelle.

Il ressuscita le fils du comte d'Orgaz. Il remit l'enfant bien plein de vie entre les bras de son père qui venait d'assister à ses derniers moments.

Il avait prédit sa mort. Il fit à sa mère ses derniers adieux, en lui disant qu'ils ne se reverraient plus dans cette vie, mais qu'ils se reverraient au ciel. Il mourut en effet à Alcala, le 28 février 1628.

Quelques jours après, sa sœur Anna de Séville tomba gravement malade. Elle avait reçu les derniers sacrements, et, une croix à la main, elle attendait sa dernière heure. Son frère lui apparut dans tout l'éclat de la gloire

des bienheureux. Il lui prédit qu'elle ne mourrait pas de cette maladie et qu'elle vivrait encore quelques années. Sa prédiction s'accomplit.

Anne de la Croix, dans une maladie mortelle, avait mis sur sa tête le manteau du Père Sébastien. Sébastien lui apparut et lui dit : Consolez-vous, vous ne mourrez pas. En effet, la maladie disparut en même temps que la vision. Anne était remplie de joie, et dans plusieurs autres maladies elle s'applaudit d'avoir eu recours au rosaire du Père Sébastien.

Le jeune comte d'Orgaz, miraculeusement ressuscité par lui, comme nous l'avons dit plus haut, tomba gravement malade ; sa mère, se souvenant que le Père Sébastien l'avait sauvé, mit sur lui une de ses reliques et le jeune comte fut guéri.

Toutes ces guérisons sont attestées par des personnes dignes de foi, dont les témoignages ont figuré dans une enquête qui a été faite sur la sainteté et sur les miracles du Père Sébastien.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

LE FRÈRE DIDACUS BAYLON

1630. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il entre au cloître de Villa-Réal. — Son humilité, son austérité, sa soumission, sa sagesse. — Son esprit conciliateur; son amour de la prière. — Il a le don de guérir. — Il prédit l'avenir. — Sa mort. — Miracles opérés après sa mort et dus à son intercession.

La petite ville de Torre Hermosa, dans l'Aragon, déjà célèbre pour avoir donné le jour à Pascalis Baylon, fut aussi la patrie de son neveu Didacus. Didacus, encore très-jeune, quitta son pays pour se rendre dans le royaume de Valence, au cloître de Villa-Réal, où son oncle était inhumé. On le trouva d'abord trop faible pour supporter les austérités. Mais on découvrit enfin les grandes vertus de cet homme, cachées sous le voile de l'humilité, et il fut admis à prononcer ses vœux solennels en l'année 1613, à l'âge de trente-quatre ans.

Tout le monde respectait cet homme que Dieu avait marqué du sceau de ses élus, et cet homme se dérobait à tous les hommages. Son humilité lui faisait croire qu'il était le plus grand de tous les pécheurs. Sa vie était une suite de pénitences. Il acceptait avec soumission les tâches qui lui étaient imposées. A la simplicité d'un enfant il joignait la prudence la plus consommée, et sa circonspection lui faisait éviter les moindres infractions à la règle.

Par son esprit de conciliation il apaisa bien des haines et arrangea bien des différends. Les habitants d'Almazora étaient divisés entre eux par des inimitiés cruelles. Le

frère Didacus vint prêcher dans les rues de la ville. Ses paroles enflammées amollirent les cœurs ; les ennemis furent réconciliés et bénirent le religieux. Tout le temps que lui laissaient ses fonctions au couvent, il le consacrait à la prière. Souvent, dans sa cellule, on l'entendait converser avec des hôtes célestes qui venaient le visiter.

Occupé dans le cloître en qualité de frère lai, toutes les fois qu'il y rentrait après une absence nécessitée par ses fonctions, il allait demander au gardien sa bénédiction et s'agenouiller ensuite près du tombeau de son oncle Pascalis.

Dieu l'avait comblé de ses dons. Il lui suffisait de faire un signe de croix sur un malade, pour le guérir. Didacus attribuait à son oncle Pascalis ces cures miraculeuses. Quand un malade lui demandait ses prières, je vous recommanderai aux prières de mon oncle, répondait-il.

Une dame était à l'article de la mort. Elle avait été administrée et ne pouvait plus proférer une seule parole. Le frère Didacus, en entrant chez elle, fut touché de compassion, à la vue de cette famille éplorée, à l'aspect du mari de cette dame et de ses trois enfants désolés. Il les consola et fit promettre au mari, au nom de sa femme, que si elle guérissait, elle porterait une année entière l'habit du tiers ordre. Le mari fit cette promesse. Didacus fit un signe de croix sur la malade qui fut guérie aussitôt, et elle porta l'habit du tiers ordre, non-seulement pendant une année, mais pendant le reste de ses jours.

Un homme avait une tumeur cancéreuse accompagnée d'une forte fièvre. Ses parents allèrent chercher le frère Didacus qui le guérit en lui imposant les mains.

Une pauvre fille était, depuis dix ans, couverte de plaies que tout l'art des médecins n'avait pu guérir. Pendant que sa mère était occupée à panser ces plaies, survint le frère Didacus. La mère lui demanda ses prières pour sa fille. Le saint homme se mit à prier, et les plaies de la pauvre fille disparurent.

Il guérit de la même manière une femme atteinte d'un *psoriasis*, depuis cinq ans.

On eût dit que le frère Didacus avait hérité à la fois de la sainteté de son oncle et de son habileté miraculeuse à guérir les blessures et les maladies.

Il fit un jour un signe de croix sur un enfant malade qui touchait à ses derniers moments. Le soir, la mère vint lui dire que son enfant était rétabli. « Remerciez « saint Pascalis, s'écria Didacus. C'est à lui que vous « devez ce miracle ».

Albert Periz, prêtre et Père spirituel du cloître de Villa-Réal, avait à la gorge deux tumeurs inflammatoires. Les médecins avaient déclaré qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. Le gardien vint le voir avec le frère Didacus. Le malade, qui connaissait la sainteté de Didacus, le pria de faire sur sa gorge un signe de croix. Le saint homme s'y refusa d'abord ; mais, sur l'ordre de son supérieur, il fit ce qu'on lui demandait et promit de recommander le moribond aux prières de son oncle. Il dit, en sortant, à la mère du malade, que son fils ne mourrait pas. Il passa en effet la nuit entière à prier, devant le tombeau de saint Pascalis. Pendant ce temps-là les deux tumeurs inflammatoires perçaient, et le malade était sauvé.

Jean Fraz, Frère Mineur, qui était à l'article de la mort

et qui avait déjà reçu l'Extrême-Onction, fut guéri aussi par un signe de croix de Didacus.

Joseph Munos avait reçu un coup d'épée dans le côté; la blessure était profonde et les chirurgiens craignaient que tous leurs soins ne fussent inutiles. On le recommanda aux prières du frère Didacus qui, juste en ce moment, se trouvait dans le village où était Munos. Le frère dit aussitôt que saint Pascalis le guérirait. Il mit sur la blessure une relique de son oncle, fit une courte prière et dit au blessé: Ayez confiance en Dieu, mon frère; vous serez bientôt guéri. Le lendemain la charpie que les chirurgiens avaient mise était tombée, et la blessure fermée, sans même qu'il y restât de cicatrice.

Jacques Barbaran de Suevar avait été, un jour de fête, à Nules, faire sa partie dans un concert. Son valet, qui l'accompagnait, avait par son ignorance fait manquer un morceau. Le maître irrité le frappa et lui fit avec un bâton cinq blessures à la poitrine et au cou. Le frère Didacus se trouvait à Nules. Il vint trouver le blessé, le consola et le couvrit de son manteau. Quelques instants après le malade était sans blessures. Il louait Dieu de cette guérison miraculeuse et montrait au peuple ses cicatrices.

Dieu avait donné en outre à son serviteur l'esprit de prophétie. Son ami Jean Sierra lui demandait le secours de ses prières pour son neveu atteint d'une fièvre pernicieuse qui était en règne et qui enlevait beaucoup de monde. Didacus dit que la maladie augmenterait, mais que le malade n'en mourrait pas. Effectivement, la fièvre devint si forte que tout le monde désespérait du malade. On raillait le saint homme qui était seul de son avis et

qui persistait dans sa prédiction. Il supporta ces railleries ; mais l'événement lui donna raison. Le malade vint le remercier de ses prières auxquelles il était redevable de sa guérison.

Un fait attesté par Sierra, c'est que, lorsque le frère Didacus se bornait à promettre ses prières pour un malade, on devait douter de la guérison. Mais lorsqu'il disait : Ayez confiance en Dieu, le malade ne mourra pas, on pouvait être sûr que le malade guérirait.

A Castellin, une fièvre faisait autant de ravages que la peste. Le frère Didacus dit à son ami Sierra qu'il serait épargné lui et tous ceux qui demeureraient dans la même maison que lui. Seulement il lui conseillait de ne quitter son logis que dans le cas d'absolue nécessité. Le conseil du saint homme fut écouté et sa prédiction s'accomplit. Toutes les maisons qui entouraient celle de Sierra furent dépeuplées par le fléau ; la maison seule de Sierra fut épargnée.

Le Père Damien Forner, étant gardien du couvent de Villa-Réal, envoya un jour le frère Didacus à Alcara pour bénir un enfant qui avait la petite vérole. Le frère, tout en déclarant que l'enfant mourrait et que son voyage serait inutile, crut devoir obéir, bénit l'enfant et passa quelques jours auprès de lui. Mais malgré tout cela, l'enfant mourut comme il l'avait prédit.

Quand vint le moment où Dieu voulut récompenser son serviteur, il l'avertit de sa mort prochaine. Bientôt, dit-il à plusieurs personnes, je ne vous verrai plus.

Pendant sa maladie, qui dura huit ou neuf jours, on l'entendit s'entretenir avec Dieu, la Mère du Christ et son oncle Pascalis. Ce fut le 28 février 1630 qu'il rendit son

âme à Dieu. Tout le monde le regardait comme un saint. Les religieux et les laïques se disputaient, pour en faire des reliques, les moindres objets qui lui avaient appartenu.

Une foule d'habitants de Villa-Réal et des villages environnants accoururent. C'était à qui rendrait hommage à sa dépouille mortelle; c'était à qui lui baiserait les pieds et les mains. On enlevait les fleurs qui avaient été jetées sur son cadavre; on mettait ses vêtements en pièces. Pour le préserver, on fut obligé de le transporter dans la sacristie, et les frères ne pouvaient s'opposer à l'empressement du peuple qui accourait de tous côtés; son corps fut déposé dans le cercueil, et on lui fit de magnifiques funérailles. Il fut placé dans un tombeau de marbre, au milieu de la chapelle de son oncle. Tous ceux qui l'avaient connu ne pouvaient se lasser d'exalter son mérite, et surtout sa piété angélique, sa simplicité, son innocence.

Après sa mort, Dieu voulut honorer sa mémoire par des miracles dus à sa médiation. Une femme qui ne connaissait pas sa haute sainteté, et qui était étonnée de voir à ses funérailles un si grand concours de peuple, se mit à dire : Je ne croirai à sa sainteté que s'il guérit mon neveu. Ce neveu était un enfant de treize ans qui était au lit, gravement malade, sans pouvoir prendre aucune nourriture. Le lendemain cet enfant guérit et la femme incrédule se vit forcée de rendre hommage, comme tout le monde, à la sainteté du frère Didacus.

Gaspard Esteller, auquel une fièvre maligne enlevait la raison et la résignation, était abandonné des médecins. Il se sentit plus tranquille et fut hors de danger, dès que

sa femme se fut adressée à Didacus et eut promis de célébrer tous les ans sa fête.

L'enfant de ce même Esteller était à l'article de la mort. Il était atteint de la petite vérole. Le simple contact d'un objet qui avait appartenu au frère Didacus le guérit, et son corps ne conserva plus aucune trace de la terrible maladie qui l'avait frappé.

Cosmas Jordan, atteint d'une fièvre maligne, avait été abandonné par les médecins. Sa femme lui mit sur la tête une petite image de saint Pascalis, qui avait appartenu à son neveu, en implorant l'intercession du frère Didacus. Aussitôt le malade parut se calmer, il demanda à manger, s'endormit et il était guéri le lendemain. La mémoire de cette guérison miraculeuse a été conservée dans un tableau suspendu au-dessus du tombeau du frère Didacus.

Au village d'Artana un grand incendie s'était déclaré dans la maison de Joseph Cobannès. Au moment où l'incendie était dans toute sa force et où chacun tremblait, Joseph Cobannès se mit à genoux et s'écria : Frère Didacus Baylon, vous m'avez promis aide et assistance toutes les fois que j'implorerais votre secours. Voici le moment de tenir votre promesse. Aussitôt le feu s'éteignit, et ce miracle s'accomplit devant une foule immense de spectateurs.

(Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

FÉVRIER

Ier JOUR.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR.

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

N

P

R

S

T

V

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typ. L. Guérin.

